BnF Gallica

Traité raisonné d'équitation, d'après les principes de l'école française, par P.-A. Aubert,...

Source gallica.bnf.fr / Ecole de Cavalerie

BnF Gallica

Aubert, P.-A.. Traité raisonné d'équitation, d'après les principes de l'école française, par P.-A. Aubert,.... 1836.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

ÉCOLE ROYALE

DE CAVALERIE

Source gallica.bnf.fr / Ecole de Cavalerie

Cl/19.

C. 2.

C 1/19

SAUMUR
BIBLIOTHÈQUE
EAABC

TRAITÉ RAISONNÉ

D'ÉQUITATION

D'APRÈS LES PRINCIPES

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE.

IMPRIMERIE DE COSSE, APPERT ET GAULTIER-LAGUIONIE,
Rue Christine, n° 2.

C 1
19

TRAITÉ RAISONNÉ

D'ÉQUITATION

D'APRÈS LES PRINCIPES

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE,

PAR P. A AUBERT,

EX-PROFESSEUR-ÉCUYER DE L'ÉCOLE ROYALE D'APPLICATION POUR LES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.

PARIS.

ANSELIN ET GAULTIER-LAGUIONIE,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,

Rue et passsage Dauphine, n° 36;

ET CHEZ L'AUTEUR, RUE NEUVE DE BERRI, N° 1,

Champs-Elysées.

1836.

SAUMUR
BIBLIOTHÈQUE
EAABC

SAUMUR
BIBLIOTHÈQUE
EAABC

INTRODUCTION.

Causes principales qui ont amené la déconsidération des Écoles d'Équitation ainsi que le discrédit des Chevaux d'origine française.

Depuis bien long-temps il n'existe plus d'Académies d'Équitation en France protégées par la munificence du souverain, et placées sous la surveillance d'un Grand-Écuyer qui avait passé une partie de sa vie au manége, et qui tenait à honneur d'être un des plus habiles cavaliers formés à l'École de Versailles. Cette École existe encore aujourd'ui, mais elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois; c'est plutôt une vieille ruine, que le goût du jour tolère, qu'un monument que l'on tient à conserver dans ses belles proportions; elle est uniquement destinée aux Pages et aux autres élèves de la maison du Roi, et n'exerce aucune espèce d'influence sur les manéges publics de Paris et des autres villes de la France. Celle de Saumur est spécialement militaire, ne forme des écuyers que pour l'instruction de la cavalerie, et n'est profitable que pour l'armée. Quant à l'École Royale d'Équitation de Paris elle a été supprimée en 1829.

Ainsi, abandonnés à leurs seules ressources, et livrés, comme on dit aujourd'hui, *à la concurrence*, les manèges ne se sont guère occupés de former des élèves écuyers depuis quarante ans. Et depuis vingt-cinq environ, tout ce qui nous restait d'écuyers, ou d'*hommes de cheval* vraiment capables, ont payé leur tribut à la mort; il ne faut donc pas s'étonner si l'on se montre si peu difficile sur le choix de ceux que l'on emploie généralement dans ces manéges, faute de mieux; il faut dire aussi que plusieurs de ces établissements sont exploités par des *industriels* aussi étrangers aux principes de l'équitation qu'à la bonne administration de ces Écoles; de tels hommes ne pouvaient que hâter la chute de l'art en se ruinant eux-mêmes, et ils expliquent assez le dégoût que l'on montre généralement pour des leçons données sous leurs auspices.

Si le Commandant de l'École Royale de Paris n'a pas craint de faire de cet établissement une maison de louage, lui qui recevait une magnifique subvention *pour tenir un manége essentiellement académique où on ne louerait jamais de chevaux*, on doit bien penser que les autres industriels qui se mirent à exploiter de soi-disant Écoles d'Équitation, ne furent autre chose que des loueurs de chevaux (1).

---

(1) Fondés sur les motifs qui durent amener la suppression de l'École Royale d'équitation de Paris en 1828, plusieurs de MM. les députés pensent aujourd'hui en 1835, qu'une École d'équitation, soutenue et protégée par le gouvernement, serait un abus ; cependant, on assure que le ministère a déjà reconnu l'indispensable nécessité d'instituer une École d'Équitation-Modèle à Paris, mais qu'il est empêché dans son bon vouloir, par l'opposition qu'il s'attend à trouver à la chambre, quand viendra le moment de voter quelques misérables fonds pour cet important objet. Si MM. les députés opposants voulaient examiner sérieusement cette question, ils reconnaitraient bientôt leur erreur. En effet, toute École ou Académie quelconque, ayant pour objet de conserver les bonnes traditions et de donner l'exemple aux autres, ne peut être que très utile, et pour l'art et pour le public, surtout quand il est bien prouvé que ces établissements, si dispendieux, ne peuvent jamais exister d'une manière convenable, sans la surveillance et les secours du gouvernement. Mettez des ménétriers et des barbouilleurs en possession du Conservatoire de musique et de l'Académie de peinture, nul doute qu'il deviendrait abusif d'avoir et de payer bien cher, et un Conservatoire de musique et une Académie de peinture, mais faut-il en conclure que ces institutions dirigées par de grands artistes sont aussi des abus? Ceci posé, il ne s'agit plus que de décider si l'équitation est un art utile, s'il a des rapports directs avec l'*amélioration* et la *conservation* de tous les chevaux en général, et si, comme tel, il mérite aussi les encouragements du gouvernement. Pour parler plus clairement encore, je demanderai aux personnes les moins versées dans la science équestre, si elles ne pensent pas que les jeunes chevaux ont plus de chances de réussir quand leur éducation est confiée à des écuyers habiles et expérimentés, que quand ils sont abandonnés à des hommes ignorans et brutaux? Et si la raison, fortifiée de l'expérience de ce qui se voit chaque jour, démontre évidemment que les sept huitièmes de nos jeunes chevaux sont ruinés par la manière dont on veut les dresser, ou par l'usage de les mettre en service sans l'être, la raison ne démontre-t elle pas encore, qu'en livrant ses meilleurs productions de chevaux indigènes à des mains qui ne peuvent que les anéantir, l'administration des haras semble n'être instituée à si grand frais que pour perpétuer le travail des Danaïdes et en obtenir le même résultat ?

Ceux qui n'ont que des idées très imparfaites de l'organisation d'une véritable École d'Équitation, des dépenses qu'elle entraine, de sa responsabilité envers le public, et des difficultés de se procurer de bons écuyers, répondent que si les Écoles d'Équitation sont utiles, *il faut les livrer à la concurrence* comme les fiacres, les omnibus, etc. L'art n'étant plus compté pour rien, tel industriel qui voulait d'abord tenir des fiacres, exploite un manége ; et le père de famille qui y mène son fils ou sa fille pour prendre des leçons de santé, sur des chevaux qu'il croit dressés et éprouvés, ne sait pas que ses enfants vont être risqués sur des rosses rétives achetées la veille au marché par le directeur industriel, que l'écuyer donnant la leçon n'a jamais vues de sa vie, mais dont il est obligé de se servir bon gré mal gré, sous peine de perdre sa place. Ici je ne veux parler que des accidents possibles et taire les accidents réels. Voilà ce que sont devenus les manéges du moment où ils ont été exploités par des industriels et livrés à la concurrence. Il faut bien en convenir, le premier industriel qui, sans aucune connaissance en cava-

Entraînés alors par une telle concurrence, ceux des maîtres de manége, qui, avec du talent et l'amour de leur art, possédaient tous les éléments nécessaires pour former des élèves distingués, se virent dans la nécessité de louer aussi leurs chevaux, d'abord à leurs seuls élèves, et ensuite à tout le monde, jusqu'au moment où le louage devint la partie principale et lucrative des manéges, tandis que l'enseignement des écoliers, et l'instruction des jeunes chevaux mis en dressage, n'en devinrent plus que la partie accessoire, ou celle qui rapporte le moins; et c'est avec raison que l'on dit

---

lerie, osa prendre la direction d'un manége, fut le commandant de l'École Royale de Paris, quand cette École fut mise et achetée à l'enchère.

Ainsi, tout en faisant des vœux pour la création d'une École d'Équitation-Modèle *soutenue et protégée* par le gouvernement, je suis le premier à dire que si elle ne devait être que la copie des Écoles Impériale et Royale de Paris, avec des changements de personnes seulement, elle amènerait les mêmes abus, les mêmes scandales, et aurait le même résultat.

Lorsqu'en 1828, la chambre des députés eut à décider si l'on continuerait d'allouer des fonds de subvention à l'École Royale d'Équitation, ou si ces fonds seraient supprimés, cette question en amena naturellement une seconde ; celle de savoir si l'École était utile ou non. La majorité en voulait la conservation, mais avant tout la réorganisation. Dans les renseignements qui me furent demandés, et que j'ai fournis à la commission par l'intermédiaire de MM. de Chauvelin et Benjamin-Constant, je n'ai point provoqué la suppression de l'École Royale d'Équitation de Paris ni celle des autres villes de France, comme quelques personnes l'ont pensé à tort ; mais bien *son organisation mieux en harmonie avec l'importance de l'art et les intérêts des Écoles particulières.* J'ai toujours dit que l'institution par elle-même était belle, utile, digne des grandes pensées de son auteur, et j'expliquais en même temps les raisons qui firent manquer son but ; j'indiquais le moyen d'en faire un objet d'utilité publique et non d'intérêt particulier. Je disais que l'autorité mnnicipale qui paye, doit avoir droit de contrôle sur l'administration de l'École payée, au lieu de laisser ce contrôle à un directeur de haras, parent, ami ou associé du commandant de l'École contrôlée ; qu'il fallait employer des professeurs capables et laborieux, en les rattachant au gouvernement, au lieu d'en faire les gagistes du commandant ; j'ajoutais que ces professeurs ne devaient être admis qu'au concours, après avoir subi tous les examens préalables, afin de constater qu'ils possédaient, en exécution et en démonstration, les qualités indispensables pour mériter la confiance du public et justifier le choix du gouvernement.

C'est dans ce sens que M. Benjamin-Constant devait appuyer la nouvelle organisation de l'École Royale d'Équitation, au nom et dans l'intérêt commun de tous les professeurs de la capitale. Mais, peu de jours après cette promesse, il m'annonça assez sèchement qu'il nous refusait le secours de sa parole puissante. La démarche d'un de nos confrères, tout en dehors de l'intérêt général des Écoles d'Équitation, dut faire un assez mauvais effet lorsque nos réclamations étaient fondées sur ce seul motif, et la chambre trancha la difficulté à la manière d'Alexandre.

Si la question d'une École d'Équitation-Modèle devait attirer un jour l'attention de MM. les députés, je crois être à même de fournir d'utiles renseignements, et de prouver que la suppression prononcée en 1828, fut plutôt l'effet d'un mal-entendu que celui d'une volonté formelle.

aujourd'hui qu'il n'y a plus ni manéges ni chevaux de manége, ni équitation possible.

Ce fut pour prévenir un tel état de choses, prévu et prédit vingt ans d'avance, que, dans les premières années de la restauration, quelques préfets, députés, officiers de cavalerie, et particulièrement M. Ducroc de Chabannes, dont le nom est une si respectable autorité en équitation, sollicitèrent le gouvernement de réorganiser les Écoles d'Équitation dans toutes les grandes villes de France. M. de Chabannes a prouvé par des raisonnements et par des chiffres, que cet objet d'utilité et d'instruction publique n'exigerait que de très modiques dépenses, et qu'il aurait pour résultat de former de jeunes écuyers susceptibles de ranimer le goût de l'équitation dans la haute société, et capables de rendre les plus grands services dans l'arme de la cavalerie et dans tous les établissements où il y a des réserves de jeunes chevaux. Plus tard, M. le vicomte d'Aure, conçut le projet d'une École d'Équitation-Modèle, à former au haras du Pin. Bien dirigée et dégagée d'un luxe d'emplois inutiles, elle n'eût exigé qu'une faible dépense annuelle à l'administration, et elle eût été une source précieuse d'instruction pour les jeunes gens du pays, que l'on aurait pu employer avec avantage dans tous les haras secondaires. Elle eût été encore un élément de prospérité pour les éleveurs de la Normandie, qui auraient pu y faire dresser leurs chevaux, avec la certitude de les mieux vendre ensuite. Mais, toutes les fois qu'on s'est adressé au gouvernement pour relever l'Équitation française, qui fut considérée par les étrangers eux-mêmes comme la première de l'Europe, la voix des avocats plaidant cette cause toute nationale, fut étouffée par les Anglomanes occupant les grands emplois. Ceux-là, sans raisonnements et sans chiffres, ont crié bien fort que « *le Manége et l'E-* « *quitation à la française étaient choses surannées, puisqu'on n'en faisait* « *aucun cas en Angleterre, où les grooms remplissent à la fois les fonc-* « *tions d'écuyers et de vétérinaires. En donnant de grands encouragements* « *aux courses, on améliorerait singulièrement la race chevaline; ce qui pro-* « *curerait d'excellents chevaux de selle tout dressés et à très bon compte,* « etc, etc. »

Et les gouvernements ou leurs agents, convaincus par des arguments aussi persuasifs, ont gaspillé annuellement des sommes considérables pour

faire crever de jeunes poulains à la course (1); et les courses ont eu pour résultat de protéger le commerce exclusif des chevaux de l'Angleterre, en décourageant, en ruinant le commerce des éleveurs de la Normandie et de tous les marchands de chevaux français sans exception; en vouant à une injuste prévention nos plus belles races indigènes, en faisant que l'amateur qui pourrait se procurer un bon cheval français pour 1,000 à 1,200 fr., rougirait de se montrer à la promenade s'il n'était monté sur un cheval de *pur sang* 1/2 *sang*, 3/4 *de sang et autres fractions de sang* qu'il lui faut payer 3, 5 et 7,000 fr....., et puis changer au bout de quelques mois, attendu que le plus souvent ces rejetons d'illustres aïeux et de noble sang anglais, nous arrivent d'outre mer ruinés sur leurs jambes, pris dans les épaules, et le plus souvent malades incurables par suite de médicaments, ou plutôt de poisons, administrés par les grooms.

Comme il a été prouvé de mille manières, par les hommes les plus instruits dans cette matière, que la régénération des Écoles d'Équitation aurait amené des résultats tout contraires, c'est-à-dire la prospérité des éleveurs et des marchands Français, l'amélioration, et surtout la *conservation* de nos races indigènes, la baisse considérable du prix des chevaux en général, la renaissance d'un art sur le point d'être à jamais perdu dans notre pays, et sans lequel notre cavalerie ne peut être imposante, je n'ajouterai rien à tout ce qui a été dit et écrit à cet égard, par de plus habiles que moi, et tout persuadé que je suis que mon ouvrage pourrait concourir à former de bons élèves-écuyers, dans un temps où ils sont devenus si rares, j'ai d'avance la certitude qu'il aura l'improbation des grands faiseurs, qui ont passé la plus belle partie de leur vie en Angleterre, où ils ont oublié jusqu'à leur langue maternelle; ceux-là croient que leurs fils et leurs filles apprennent à monter à cheval avec beaucoup plus de sûreté et de grace à l'école de leurs grooms, et à travers champ, que dans un manége d'aca-

(1) Il est de notoriété, depuis plus de vingt ans, que presque tous les vainqueurs de courses n'ont pas trouvé acquéreur à 500 fr. au marché aux chevaux, où les malheureux vont ordinairement déposer leurs couronnes, très peu de temps après les avoir remportées; ces cruelles épreuves sont toujours cause de la ruine des jeunes sujets que l'on s'obstine aveuglément à y soumettre.

démie, à l'école d'un écuyer français ayant vieilli dans l'enseignement de son art.

Malheureusement l'Anglomanie est le mal du pays; c'est surtout depuis que tout le monde va à cheval à l'anglaise (1), c'est-à-dire, ridiculement et sans aucune règle ni principe, que personne n'apprend à conduire ses chevaux sûrement et habilement. Je ne pouvais donc choisir une époque plus défavorable pour publier un Traité d'Equitation, que celle où tant de gens influents n'ont que des paroles moqueuses pour le manége et les écuyers français, et citent avec extase les jokeys anglais, comme le beau type du cavalier-modèle; c'est mal prendre son temps, je le répète, que de vouloir rappeler nos vieux anglomanes au manége national, qui est encore le manége de l'ancien régime, *et qui aurait droit de réveiller en eux des souvenirs de jeunesse*, mais je n'écris pas par spéculation et pour *la mode;* si beaucoup d'esclaves de cette capricieuse divinité me regardent comme un radoteur, et qu'une petite portion de gens raisonnables s'intéressent à mes leçons, je me croirai amplement dédommagé de la critique des uns par l'approbation des autres, et j'attendrai que le temps et la raison fassent justice de l'anglomanie comme de tant d'autres choses de mode et de circonstances.

Ainsi que tous les maîtres qui ont parcouru une longue carrière dans l'enseignement, j'ai eu l'honneur de donner des leçons à des princes souverains comme à de simples particuliers; j'aurais pu, à l'imitation de presque tous les auteurs d'Equitation qui ont écrit avant moi, faire agréer la dédicace de mon ouvrage à un personnage haut placé dans le monde, et

---

(1) J'ai besoin de dire que toutes les fois que je parle de l'Anglomanie, je n'entends nullement faire insulte aux Anglais ni à personne. En signalant des généralités, je me garderai toujours de tout ce qui pourrait ressembler à des personnalités. Les Anglais qui savent monter à cheval sont les premiers à reconnaitre le mérite des bons écuyers français et à leur confier l'éducation équestre de leurs enfants. Ils sont les premiers à désirer qu'il se forme des manéges français en Angleterre pour y propager une instruction solide, qu'on ne peut raisonnablement attendre des grooms ou piqueurs de ce pays. J'ajouterai que pendant le séjour des troupes anglaises en France, j'ai remarqué avec satisfaction des Dragons et Hussards placés à la française, et menant parfaitement leurs chevaux, remarquables par leur beauté. Il y a peut être d'excellents écuyers anglais, je ne l'affirme ni ne le conteste; ce que je conteste, c'est le mérite équestre des grooms, de même que leurs secrets médicaments, auxquels nos Anglomanes attachent de si merveilleuses vertus.

me prévaloir d'un de ces grands noms, qui sont toujours bien placés à la tête d'un livre, mais qui ne suffisent pas pour décider de son mérite. En ne dédiant le mien à personne en particulier, je le dédie à tout le monde en général. J'ai voulu que tous ceux qui le liront, soient bien convaincus que je ne l'ai écrit sous d'autre influence que celle de ma conviction, et dans le désir surtout d'être utile aux jeunes gens qui se sentiraient du goût pour l'étude et l'enseignement de mon art; un jour viendra peut-être où il y aura quelque gloire à l'exercer avec distinction. C'est au public éclairé, et toujours bon juge, que je soumets le fruit de ma longue expérience, et c'est son suffrage que je regarderais comme ma récompense la plus chère (1).

---

(1) Cet ouvrage devait paraître vers la fin de l'année 1830. Les événements de cette époque me forcèrent d'en ajourner la publication; je le recomposai, en l'étendant beaucoup pendant un séjour de plusieurs années en Suisse et en Italie. Cette Introduction était déjà faite dès l'année 1829. J'y déplorais alors le mal que l'Anglomanie a fait à l'art que j'enseigne et pour lequel j'ai fait les plus grands sacrifices. En publiant mon ouvrage en 1836, je me suis d'abord demandé si je devais conserver mon Introduction, et comme, depuis que je l'ai écrite, l'Anglomanie ne fait qu'étendre ses racines dans notre pays, comme c'est bien le cas de rappeler ce vieux refrain *que nous sommes traînés à la remorque de l'Angleterre*, j'ai cru devoir conserver mon Introduction. J'ajouterai seulement ici, par forme de mémoire, qu'en supprimant cette magnifique École de Versailles, où tous nos rois firent leur éducation équestre, le gouvernement de juillet se montra plus destructeur que celui de 93, qui eut le bon esprit de la conserver. Élève des écuyers du manége de Versailles, sous la république, j'éprouve le besoin de dire que c'est à cette École que se formèrent tous nos bons instructeurs de cavalerie et de la république et de l'empire; presque tous ces officiers, si difficiles à remplacer aujourd'hui, ont été moissonnés dans les dernières guerres de Napoléon. A cette époque de 1830, où l'on devait réparer toutes les injustices et récompenser tous les mérites, si ce qui restait du beau manége de Louis XIV avait encore trop d'éclat pour les yeux qui ne voulaient voir que des institutions populaires, ne devait-il pas trouver grace en reconnaissance des braves qu'il avait fournis aux armées de la république *pour combattre les rois au nom de la liberté?* Je ne me fais pas juge de la question, je veux éviter tout ce qui pourrait ressembler à la politique; mais, rentrant dans la discussion de l'art, je dis que la suppression de l'École de Versailles fut le dernier coup porté à l'Équitation française.

ÉQUITATION

D'APRÈS

LES PRINCIPES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE.

CHAPITRE I.

De la Tenue et du Costume de Manége.

Pour qu'un cavalier soit commodément et solidement à cheval et qu'il y paraisse de la manière la plus avantageuse, il importe que son costume soit gracieux et susceptible de résister aux mouvemens du cheval sans en éprouver de désordre, comme cela arrive avec les vêtemens de fantaisie. Tous les auteurs d'équitation et tous les écuyers qui ont dirigé les écoles les mieux ordonnées, ont rappelé les élèves à une tenue uniforme. Je le fais à mon tour avec d'autant plus de raison, qu'aujourd'hui l'on semble choisir pour cet exercice les habits les plus incommodes, les moins gracieux et qui se délabrent le plus facilement. On verra par la suite que cet objet a plus d'importance qu'on ne le croit généralement.

Supposant une Ecole-modèle, dont les élèves seraient susceptibles de manœuvrer militairement, je conseillerais le frac bleu ou vert, large de poitrine, serré de la taille et boutonnant de haut en bas; la casquette militaire en cuir verni, garnie d'une mentonnière servant à la fixer solidement sur la tête quand on monte les sauteurs; le pantalon de drap gris pour l'hiver, et de coutil blanc pour l'été; large d'enfourchure et juste sur le genou; des bottes à l'écuyère, molles ou demi-fortes, des éperons vernis dits de manége et des gants de daim. (V. planche 1re.)

Cette tenue de manége est la plus convenable et celle qui résiste le plus quand on travaille sérieusement. C'est surtout les bottes qui sont de rigueur, car, outre la difficulté de voir la position des élèves quand ils sont comme enjuponnés dans des pantalons à la mameluck, rien n'est si disgracieux et plus incommode sur des selles à la française.

Avec des chevaux équipés uniformément, des élèves en tenue ajoutent

beaucoup d'éclat au coup d'œil des reprises et des manœuvres; il y a aussi l'avantage de pouvoir aller dehors en marchant par colonne; il ne faut qu'avoir vu quelquefois ces bandes disparates d'hommes et de chevaux, qu'on appelle *promenades de manéges* pour sentir la vérité de mon observation.

CHAPITRE II.

De l'Importance de l'Assiette comme base fondamentale de toute l'Équitation.

On doit considérer *l'assiette* comme la chose première, comme la base fondamentale de toute l'équitation. En cela tous les écuyers et auteurs sont parfaitement d'accord. Sans une bonne assiette le cavalier ne peut avoir ni grace ni solidité sur son cheval, et quelque soin qu'il voudrait y mettre, ce serait toujours vainement qu'avec une base incertaine et roulante, il voudrait arriver à ce juste emploi des mains et des jambes qu'en termes de manége on définit par *accord des aides*, et qui constitue le talent de l'écuyer.

L'assiette ne peut être parfaite, ou du moins approcher le plus possible de la perfection, que si toutes les parties du corps sont parfaitement à leur place, et de manière à diriger tous leurs points d'appui vers cette assiette ou base qui en est le centre commun. Ce concours de toutes les parties du corps *très justement placées et superposées* suffit pour maintenir la position du cavalier fixe et invariable dans les allures douces et réglées. Si des réactions violentes du cheval tendent à ébranler plus ou moins l'assiette, c'est alors que les cuisses viennent aussi, plus ou moins, former une pression sur la selle; c'est ce qu'on appelle *secourir l'assiette par les cuisses*. Après l'effort passé, les cuisses se replacent dans leur état de repos pour être prêtes à recommencer *à secourir* si le besoin l'exige.

L'assiette est donc la partie importante de la position que l'écuyer doit commencer par établir chez son élève, avant toute autre démonstration et *avant surtout de le soumettre aux allures violentes* (1). Il y parviendra sans peine s'il n'a point à combattre des défauts de nature trop prononcés, ou, ce qui serait pis, de mauvaises habitudes dès long-temps contractées par suite de leçons vicieuses.

---

(1) Il est bien prouvé que dans les régiments où l'on met les recrues au trot sur des chevaux très durs, et dès les premières leçons, on ne leur donne point de solidité, et qu'on provoque chez ces victimes d'une aveugle obéissance des maladies de poitrine.

J'aurai plus d'une fois l'occasion de prouver dans cet ouvrage que l'assiette peut être aussi considérée dans le travail de l'écuyer consommé comme *l'aide la plus puissante*, mais je ne le ferai point dans cette partie élémentaire, où je n'en dois parler que comme base de la position de l'homme à cheval.

Il faut bien se pénétrer que la solidité du cavalier ne vient point de sa force physique, mais de l'union et de l'immobilité des parties qui portent immédiatement sur la selle ; parties qui se composent des fesses et des cuisses, et qui forment ce qu'on appelle généralement l'assiette.

« Les fesses forment la base sur laquelle doit porter tout le poid du corps. « Le point de réunion de cette pesanteur se fait sur les deux tubérosités des « os *ischions*, et compose son centre de gravité, dont la direction doit être « dans la verticale où se trouve celui du cheval ; alors l'homme et le cheval « peuvent être considérés comme ne faisant qu'un seul et même corps. (V. la figure géométrique, pl. 2.)

« La direction du centre de gravité de l'homme part du sommet de la tête, « et se termine sur le point des fesses formé par les ischions. (V. la figure pl. 2.) (1).

« La ligne du centre de gravité du cheval passe verticalement du milieu du dos sous le ventre. »

« Cette démonstration indique assez que l'assiette doit être immobile ; que « toutes les parties du corps, devant tendre par leur poids à en augmenter « l'union, doivent, pour y concourir, suivre et accompagner exactement tous « les mouvements du cheval. »

Puisqu'on ne peut obtenir une bonne assiette que par le concours de toutes les parties qui peuvent en déterminer l'assurance et la liaison, puisque d'elle dépend la bonne ou mauvaise position de l'homme à cheval, je chercherai à donner la plus juste idée de la place que chacune de ces parties doit avoir, pour démontrer comment elles peuvent se prêter un mutuel secours en suivant les lois immuables de la gravitation.

Il y aurait tant de choses à dire sur les avantages résultant d'une bonne assiette et les désordres résultant de la mauvaise, qu'on pourrait écrire un volume sur cette seule matière. On verra par la suite que je reviens sans

---

(1) Des auteurs ont prétendu que les ischions devaient faire une espèce de *trépied* avec le coccyx. C'est une erreur démontrée par la connaissance de l'anatomie. Non seulement le coccyx n'est pas sur le même plan que les ischions, mais il est doué d'une sensibilité qui ne permet point de le charger du poids du corps ; quand il arrive sur la selle, c'est par suite du renfoncement de la ceinture. Alors la poitrine rentre, les épaules s'arrondissent, le dos se voûte, c'est l'assiette écrasée de très vieux écuyers affaissés par l'âge.

cesse sur cet important objet. *De l'union intime des parties dépend la solidité* du tout. C'est d'après ce principe de physique que je tiens essentiellement à la position régulière de toutes les parties du corps. Mon système d'enseignement s'analyse par ces mots : *Tout dans la belle position.*

CHAPITRE III.

De la nécessité de la belle position.

Il est facile de prouver que la bonne assiette et la belle position sont inséparables et qu'il est impossible d'obtenir l'une sans l'autre. Si cette belle position est indispensable pour donner de la grace et de l'élégance au cavalier, elle ne l'est pas moins pour assurer sa solidité ; il est encore bien prouvé qu'un homme, *bien à cheval*, régulier dans sa position, a fort peu de chose à faire pour avoir de bonnes aides. (V. pl. 3.)

« La meilleure position que l'homme puisse avoir est celle qui, s'accordant « le mieux avec les mouvements du cheval, laisse à ce dernier le libre « emploi de ses forces. Il faut donc rechercher dans la conformation et le « mécanisme des deux individus les moyens qui doivent opérer leur plus « grande liaison, puis établir, d'après le résultat de cette recherche, la posi- « tion du cavalier. Mais il ne suffirait pas d'expliquer l'arrangement que « doivent avoir toutes les parties du corps à cheval, selon les règles de la « bonne école et applicables seulement à un homme très bien fait, dont « toutes les proportions seraient parfaitement justes ; il faut nécessairement « s'étendre et suivre les variations qu'offrent aux yeux des vrais connais- « seurs la conformation particulière de chaque élève ; indiquer les moyens « les plus propres, relativement à ces variations, pour assouplir, affermir, « placer avec le plus de grace possible les personnes qui veulent s'instruire « dans l'art de conduire adroitement et sûrement toutes sortes de chevaux, » tant au manége que dehors, à la guerre comme à la chasse, en voyage comme en promenade. C'est ensuite au démonstrateur à modifier ses leçons selon l'âge, la force, le tempéramment de ses élèves, et c'est ce que je ne peux préciser ici.

Pendant long-temps j'ai cru, comme bien d'autres écuyers, qu'il fallait des milliers de paroles pour indiquer au juste la belle et bonne position du cavalier. L'expérience m'a démontré que Mottin de la Balme a eu raison de réduire toute cette longue démonstration à douze principes généraux que je fais entrer dans la leçon élémentaire. (V. leçon à pied ferme.)

CHAPITRE IV.

Préparation pour monter à cheval, ou leçon dite du Montoir.

Cette préparation est indispensable pour s'assurer de l'obéissance du cheval pendant qu'on le monte, et il faut admettre qu'on n'a pas toujours quelqu'un pour le tenir, surtout avec l'adresse qu'exigent beaucoup de chevaux ; il en est qui sont très *impatients au montoir*, qui ne veulent pas rester un instant sur place et qui vous marchent sur les pieds, si vous ne savez pas vous placer à une distance convenable de l'épaule; il y en a d'autres qui frappent du devant et du derrière ; d'autres qui, avec l'impatience de partir au moment où l'on s'enlève sur l'étrier, ont la bouche si sensible qu'ils se renverseraient si les rênes étaient prises trop courtes avec les crins. Beaucoup de cavaliers font cette dernière faute, et beaucoup d'accidents en sont la conséquence inévitable. C'est pourquoi je prescris de prendre les rênes longes avec les crins, de manière qu'elles décrivent non pas un angle du petit doigt aux branches où elles sont attachées, mais un arc-de-cercle. Il arrive encore avec les chevaux qui se précipitent en avant, au moment où le cavalier veut entrer en selle, que s'il ne s'est pas bien enlevé en soutenant le corps sur les poignets et sur l'étrier, il ne peut arriver que sur la croupe, d'où il est bientôt précipité si le cheval est vigoureux. Il est donc très important que l'élève apprenne à se mettre en garde contre tous ces désordres, qui sont rares, il est vrai, mais qui peuvent aussi se rencontrer chez le cheval dont on se défie le moins, et qui le plus souvent ne sont pas chez l'animal, méchanceté, défense, mais une ardeur excessive ou une mauvaise habitude toujours causée par la faute de ceux qui l'ont monté pour les premières fois. Ce n'est qu'avec les chevaux dont on connaît bien le caractère et qu'on monte habituellement, que l'on peut se dispenser d'observer les règles que je prescris ici pour la leçon du montoir. Quant à en marquer tous les temps, ce n'est bon qu'au manége et en troupe pour l'unité d'action, mais dans l'usage ordinaire c'est absolument inutile.

Après qu'on aura appris à l'élève à faire *l'inspection de l'équipement* de son cheval pour s'assurer, 1° qu'il est sanglé; 2° que la gourmette est mise ; 3° que la martingale est arrêtée (1), on commencera la leçon du montoir très lentement et ainsi qu'il suit :

(1) C'est à tort qu'on faisait autrefois un long détail sur l'obligation de mettre tout l'équipement *au point*, c'est trop charger la mémoire d'un commençant; qu'il apprenne seulement le nom et l'usage des

Le cavalier doit, avant de monter, avoir attention que son cheval soit droit et d'aplomb sur ses quatre jambes, en se plaçant vis à vis de son épaule et à six pouces environ de distance.

La tête haute et directe, le regard sur l'oreille du cheval.

Les épaules effacées et libres.

Le corps d'aplomb.

Les jambes assemblées, les jarrets tendus.

Les talons près l'un de l'autre.

Les pointes des pieds un peu tournées en dehors.

Ayant la gaule basse dans la main droite, les bras tombant naturellement près du corps, de manière que les petits doigts touchent les cuisses avec les pouces un peu inclinés en dehors.

Puis il doit aisément, et sans rien brusquer ni presser :

1° Prendre le bouton des rênes de la bride avec le pouce et l'index de la main droite. Enlever cette main perpendiculairement au dessus du garrot, et en développant le bras, un peu arrondi, de toute son étendue; la gaule placée perpendiculairement le long de l'épaule du cheval, afin qu'il n'en soit point effrayé. (V. pl. 3.)

2° Mettre la rêne droite sur le plat, la saisissant avec le pouce et l'index de la main gauche, et descendant cette main depuis le bouton jusqu'au tiers environ de la rêne, pour que celle-ci se mette sur son plat par le jeu du touret.

3° Répéter le même mouvement, et avec la même main, pour placer également la rêne gauche sur son plat.

4° Passer le petit doigt de la main gauche entre les deux rênes et près du bouton; puis la baisser environ d'un pied, faisant glisser les doigts le long des rênes, dont on soutient toujours le bouton avec la main droite.

5° Fermer les doigts de la main gauche pour s'assurer des rênes, lâchant en même temps le bouton de la main droite, qui la dirige sur l'épaule droite du cheval.

6° Mettre la main gauche en position comme à cheval, le pouce étendu sur les rênes, et sentir moelleusement la bouche *dans la main*, pour s'assurer de l'obéissance et de l'immobilité du cheval; et comme les rênes sont longues, il faut nécessairement élever la main pour marquer l'arrêt. (V. pl. 3.)

---

principales parties qui le composent, cela suffit d'abord. Mais supprimer totalement cette partie de l'instruction, comme on le fait généralement aujourd'hui, est un tort beaucoup plus grave.

Observation importante.

Rien de si dangereux que de tenir les rênes courtes en montant, car si le cheval vient à faire un mouvement violent pendant que le cavalier est sur l'étrier, il retombe presque toujours à terre, mais avant d'y arriver, les crins lui échappent de la main, tout l'effort se fait alors sur les rênes, et l'extrême douleur que le cheval en ressent dans la bouche, suffit souvent pour le faire renverser sur le cavalier. Chute la plus dangereuse.

Si on est seul en plaine, avec un cheval qui veut partir, on tient la main ainsi soutenue en sentant la bouche, sans prendre les crins, comme je l'indique au 6e temps, et on chausse l'étrier en même temps; et sitôt qu'il reste un temps sur place, on prend les crins pour enfourcher lestement en confondant tous les autres temps en un seul. Je ferai remarquer à ce sujet qu'un cheval *difficile au montoir* est toujours dangereux, et que celui qui a de l'ardeur ne manque jamais de devenir difficile au montoir, quand on lui *saccade* la bouche en le montant.

7° Saisir une poignée de crins de la main droite à un pied environ du garrot et la passer dans la gauche, ainsi que la gaule, quand on monte avec l'étrier, et beaucoup plus près de la tête quand on s'enlève par la seule action des poignets (voltiger) (1).

8° Faire un pas en arrière du pied droit en effaçant bien l'épaule de ce côté.

9° Saisir l'étrivière de la main droite près de la boucle pour s'assurer qu'elle est sur son plat, et descendre la main jusqu'à 4 pouces environ du pont de l'étrier (2).

10° Chausser l'étrier du pied gauche en approchant le genou du corps du cheval, pour éviter que la pointe du pied le touche sous le ventre.

11° Saisir le troussequin ou le derrière de la selle au-dessus de l'attache de la croupière.

12° Enlever le corps légèrement et droit, partie sur les deux poignets, partie sur l'étrier, évitant surtout de trop charger ce dernier pour ne pas faire tourner la selle.

---

(1) Il est de rigueur que les commençans passent ainsi la gaule dans la main gauche pour ne pas en frapper le cheval par de faux mouvements de la main droite. Mais quand on a une certaine habitude, on doit la garder dans la main droite.

(2) Pour les personnes de petite taille qui montent de grands chevaux, il est impossible de saisir l'étrivière de la main, en même temps qu'on lève la jambe très haut pour atteindre l'étrier ; j'indique ici le principe consacré par l'usage de l'École, mais il y long-temps que je ne fais plus prendre l'étrivière de la main droite, que je laisse libre.

13° Rester un temps sur l'étrier, les jambes assemblées, les jarrets tendus, le haut du corps incliné sur la droite du cheval, la cuisse gauche appuyée sur son épaule gauche pour empêcher le corps de renverser à droite; la tête un peu tournée sur la gauche, le regard dirigé sur l'oreille du cheval.

14° Apporter la main droite sur le pommeau de la selle et au milieu, les doigts en dedans, le pouce en dehors. (Voy. pl.)

15° Enfourcher en étendant la jambe droite le plus possible au-dessus de la croupe, évitant de la toucher du pied, qui doit être placé presque de de niveau à la hanche en enfourchant.

16° Entrer doucement en selle en chassant la ceinture en avant, de manière à s'asseoir le plus près possible du pommeau.

Ici l'écuyer fait relever l'étrier gauche sur l'épaule du cheval ou l'ôte tout-à-fait, car il est bien entendu que dans les premières leçons, l'élève ne doit avoir ni éperons, ni étriers (1).

17° Lâcher les crins de la main gauche sans lâcher les rênes ni la gaule, et mettre cette main à la 1re position, après avoir passé la gaule dans la main droite.

18° Ajuster les rênes tant pour les égaliser que pour déterminer leur longueur. (V. pour ajuster les rênes.)

19° Placer la main droite à trois pouces environ au-dessus de la gauche; la gaule haute (2), le poignet arrondi, les ongles en dessus, le pouce et

---

(1) On peut également donner la leçon du Montoir sans étriers et en faisant *donner le pied* à l'élève. Dans ce cas, au lieu de porter la main droite sur le derrière de la selle, on la lui fait mettre sur le milieu du pommeau, les doigts en dedans et le pouce en dehors; il plie le genou gauche à angle droit, les cuisses toujours assemblées; puis en comptant un et deux, il s'enlève à ce dernier temps, le plus droit possible sur les deux poignets, et sur la main du palfrenier qui lui donne le pied, et *n'enfourche* qu'après s'être élevé assez haut pour que ses deux bras soient tout-à-fait tendus et droits. Alors il entre en selle facilement sans risquer de toucher la croupe du pied ou de l'éperon, ce qui arriverait immanquablement si les bras n'étaient pas suffisamment tendus, parce que la croupe se trouverait trop haute.

On monte aussi à cheval sans étriers, en s'enlevant sur les poignets, ce qu'on appelle à tort *voltiger*; il ne faut qu'un peu de vigueur et de la jeunesse pour sauter légèrement sur un cheval. Quand on veut le faire dans la perfection, il faut prendre un maître de voltige. Sans vouloir donner à ce genre d'exercice (qui n'a aucun rapport avec l'équitation) plus d'importance qu'il n'en mérite, il faut convenir cependant qu'il rend les élèves très adroits à se débarrasser de leur cheval s'ils viennent à être emportés vers un endroit dangereux.

(2) Cette position de la gaule haute est très gracieuse au manége, mais elle ne convient guère dehors. Anciennement on appelait la main droite, *la main de l'épée*, parce qu'au lieu de la gaule, elle tenait cette arme de la manière que je viens d'indiquer.

On peut commencer également en la tenant basse le long de l'épaule du cheval.

l'index allongés sur la gaule et un peu détachés des autres doigts pour en diriger la pointe vers l'oreille gauche du cheval.

20° Une fois en selle et placé, observer la plus grande immobilité et prêter attention à la leçon de pied ferme qui commence après ce 20e et dernier temps de la leçon du montoir.

Toute cette première leçon doit se donner le plus lentement possible, et se répéter plusieurs fois sous les yeux du maître, qui doit, en la détaillant, *se servir toujours des mêmes termes.*

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, qu'aucun auteur n'avait traités avant moi, tant pour l'instruction des élèves que pour celle des jeunes sous-écuyers que l'on charge ordinairement des leçons de longe; ces jeunes gens, n'ayant point assez d'habitude et d'expérience de la leçon pour la donner de manière à dire *tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut,* chargent ordinairement leur démonstration de discours superflus, ou bien tombent dans l'abus d'un laconisme extrême, également contraire aux explications que réclament les leçons élémentaires.

CHAPITRE V.

De la leçon de Pied-Ferme ou sur place (V. pl. 3.) — Elle commence immédiatement après celle du Montoir.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Aussitôt que l'élève est à cheval, l'écuyer doit commencer par le placer droit dans la selle, le plus près possible du pommeau, en lui expliquant tout de suite l'avantage d'une bonne assiette, comme base de la position. Il ajoutera beaucoup à la clarté de la démonstration, s'il sait joindre à propos l'expression du geste. *Le geste et le toucher* sont deux moyens d'enseignement qui facilitent beaucoup la leçon de tous les exercices du corps. Ainsi il ne suffit pas de dire à un commençant : *Tournez la cuisse, ployez le genou, fermez la jambe, etc.*, il faut en même temps lui tourner la cuisse au dégré nécessaire, faisant mouvoir les articulations des genoux, des hanches, des pieds, etc.; examinant ce qu'on peut exiger de leur *flexion*, *extension*, *rotation*, sans causer une trop grande gêne à la partie que l'on veut placer, et en ayant égard à la conformation particulière de chaque élève, discernement qui suppose que le professeur possède au moins les

notions d'anatomie suffisantes pour savoir où ces articulations sont placées et à quelle classe elles appartiennent (1).

SUITE DE LA LEÇON DE PIED FERME.

Des douze principes généraux servant à établir la belle position du cavalier.

1. — La tête haute et libre entre les deux épaules.
2. — La poitrine bien ouverte sans être saillante.
3. — La pointe des épaules en arrière et d'aplomb sur les hanches.
4. — Le haut du corps, dit buste aisé, libre et droit.
5. — Les bras sur la ligne du corps, tombant naturellement à deux pouces des hanches.
6. — Les coudes tombant naturellement ni en avant, ni en arrière des hanches.
7. — L'avant-bras et le poignet sur une ligne horizontale.
8. — Les reins moelleusement soutenus et un peu ployés.
9. — L'assiette chargée du poids du corps bien au milieu de la selle, les fesses chassées en avant sous la base.
10. — Les cuisses assez tournées en dedans pour être collées à plat sur la selle, sans serrer les genoux.
11. — Les jambes libres et assurées tombant naturellement près le corps du cheval, un peu inclinées en arrière, sans étriers et perpendiculairement, quand elles sont portées par les étriers.
12. — Les pieds tombant d'aplomb sous la ligne des jambes, la pointe un peu plus basse que le talon, sans étriers et de niveau avec les étriers.

Ces douze principes généraux de position étant détaillés d'abord, suivant l'ordre et dans les termes que j'indique ici, suffiront, sans autre développement, pour placer un élève à cheval dans l'attitude convenable pour l'aplomb et la solidité; quant à la grâce, elle vient un peu plus tôt, un peu plus tard, suivant que le sujet est disposé à avoir plus ou moins de souplesse dans les mouvemens. Je n'ai pas besoin de dire que l'écuyer doit rappeler ces prin-

(1) Je le dis à regret, j'ai entendu *un professeur* donner cette leçon à un élève qui se trouvait être un médecin : Relâchez les *vertèbres du pied !...* Tout le monde ne connaît pas l'osthéologie, mais dans ce cas, dites tout bonnement, relâchez les pieds.

cipes à propos toutes les fois qu'une ou plusieurs parties se seront dérangées, en recommandant surtout à l'élève d'éviter d'employer de la force et de la roideur.

Je ne donne pas ici le détail de la tenue des rênes et de la pose de la main, supposant cette leçon de pied-ferme donnée par un sous-Écuyer qui se borne à faire prendre la bride à la première position, comme je l'indique à la fin de la leçon du montoir. Pour les plus grands développemens, on consultera les chapitres qui traitent de la position des mains.

Il y aurait un grand avantage à donner trois leçons de pied-ferme avant de faire marcher l'élève même au pas.

Ces trois premières leçons seraient consacrées à lui apprendre à monter et à descendre de cheval en marquant bien tous les temps ; à établir sa position sur place par le rappel des douze principes précités ; à *ajuster les rênes :* 1° pour les accourcir ; 2° pour les allonger ; 3° pour les égaliser, et enfin à les changer d'une main à l'autre : à lui apprendre à marquer le *demi-arrêt* et *l'arrêt* par la *retraite du corps* (V. De la Retraite du corps.) (1) ; à diriger la main de la bride à droite et à gauche sans la fausser, afin de faire tourner l'épaule du cheval, accompagnant ce mouvement de la pression moelleuse de la jambe ; *à arrêter* et *rendre*, etc., etc.

Toutes ces démonstrations élémentaires sont de la plus indispensable nécessité, et la main du maître doit conduire celle de l'élève pour l'empêcher de se fausser dans sa position et pour lui imprimer surtout, dès les premières leçons, ce tact de sentiment que l'écolier conçoit bien plus facilement par cette expression *du toucher*, dont j'ai déjà parlé, que par de longs discours. Pendant les premières leçons tout doit être purement élémentaire ; ce n'est qu'à mesure que l'élève améliore et assure sa position qu'on doit lui expliquer les conséquences des principes, qui ne lui sont indiqués d'abord que comme un commandement militaire, auquel il doit se soumettre avec la plus aveugle et la plus entière confiance. Si le développement raisonné des principes devient indispensable quand les élèves sont arrivés au point de le comprendre, les explications anticipées n'aboutissent jamais qu'à étourdir le commençant, à retarder l'exécution physique, et à faire dégénérer la leçon en bavardage.

L'écuyer devra encore apprendre à l'élève à fermer ses deux jambes également par le pli du genou ; puis à les fermer l'une après l'autre, et cela tou-

(1) M. de Chabannes dit avec raison que l'expression de demi-arrêt est vide de sens, attendu que ce qui sera demi-arrêt sur une bouche peu sensible, sera un arrêt très fort sur une bouche d'une grande sensibilité. J'entends faire cette observation à l'élève et lui démontrer, sur le même cheval, comment le demi-arrêt est relatif à l'arrêt.

jours sur place et comme leçon préparatoire avant de marcher. Il faudra, comme je l'ai déjà dit, faire jouer toutes les articulations, afin de préparer l'élève au liant et à la souplesse, avant de mettre son cheval en mouvement. Beaucoup de personnes prennent des leçons uniquement par raison de santé. Chez plusieurs de celles-là se joint, à une grande faiblesse de constitution, une irritabilité nerveuse qui cause de la contraction aux membres quand on veut les assujétir, sans préparations bien ménagées, à des positions d'école. Souvent ces positions, données au commençant, sont tout le contraire de celles qu'il prend dans l'habitude de la vie : voilà la cause de cette extrême fatigue qui accompagne ordinairement les premières leçons de manége, d'armes, de danse, etc. Il faut dire encore que les hommes les plus forts apportent, par la raison contraire, beaucoup plus de force qu'il n'en faut, et s'épuisent aussi bien que les faibles, si le maître n'y prend garde.

C'est cette leçon sur place que M. de Chabannes employait avec tant de succès, quand il était premier Écuyer de manége à l'Ecole Royale de Saumur, où il forma tant de sujets remarquables (1).

CHAPITRE VI.

Leçon pour descendre de cheval.

Je suppose ici les élèves formés sur le rang, les rênes dans la main droite, la main au repos, l'Écuyer faisant marquer les temps.

1° Soutenir la main droite à la hauteur de la poitrine (les rênes étant al-

(1) Mon respectueux attachement pour le Nestor des Écuyers français, me fait un devoir d'ajouter un mot de regret à la citation de son nom. M. le marquis Ducroc de Chabannes fut élève de M. d'Auvergne, qui tenait le manége de l'École Militaire sous le règne de Louis XVI. Auteur de plusieurs excellents ouvrages sur l'équitation, et jouissant d'une grande considération dans le monde, personne n'a plus fait que M. de Chabannes pour engager le gouvernement à régénérer les Écoles d'équitation en France. La cause de cet art ne pouvait être plaidée par un avocat plus éloquent, par un écuyer plus instruit, par un officier plus estimable ; malheureusement sa voix ne fut point écoutée, et ce que nous avons aujourd'hui sous les yeux n'est que l'accomplissement d'un état de choses qu'il prédit il y a vingt ans.

M. de Chabannes vient de mourir à Saumur, où il résidait depuis long-temps. Les personnes admises à son intimité ont pleuré le meilleur des hommes ; ceux qui ne le connaissent que par ses écrits, regrettent la perte d'un savant Écuyer qui serait difficilement remplacé.

C'est après avoir laissé le manuscrit de ce Traité pendant plusieurs mois sous les yeux de M. de Chabannes, et avoir été assez heureux pour obtenir son entière approbation, que je me suis décidé à le publier.

longées comme elles étaient la main au repos), en sentant le cheval dans la main pour s'assurer de son immobilité. (V. pl. 6.)

2° Prendre les rênes de la main gauche près de la droite, ce qui les laisse longues comme elles étaient en montant.

3° Passer la gaule dans la main gauche, la pointe en bas comme en montant.

4° Prendre une poignée de crins de la main droite et la passer dans la main gauche, de même que les rênes et la gaule. Il faut, dans ce mouvement, bien avancer le bras pour éviter de se pencher sur l'encolure et d'enlever l'assiette.

5° Poser la main droite sur le milieu du pommeau de la selle, les doigts en-dedans, le pouce en-dehors. (Remarquez qu'on fait ici le contraire de ce qu'on faisait en montant, puisque la main était d'abord placée sur le derrière de la selle.) (V. pl. 6.)

6° Lâcher l'étrier droit et défourcher en étendant la jambe droite le plus haut possible, suivant le même principe et pour les mêmes raisons qu'en enfourchant.

7° Rester un temps sur l'étrier et dans la même position qu'en montant.

8° Poser la main droite sur le derrière de la selle vers l'attache de la croupière.

9° Tourner un peu le corps sur la gauche, en pivotant sur l'étrier, avant de mettre le pied droit à terre, afin de descendre vis-à-vis de l'épaule du cheval, pour les mêmes raisons et de même qu'en montant. (V. pl. 6.)

10° Mettre le pied droit à terre par la pointe, le jarret tendu pour éviter de tomber lourdement, et de manière que le pied fasse ressort; dégager le pied gauche en quittant les rênes et les crins, et tout cela du même temps.

Il faut toujours, en descendant son cheval, s'en éloigner en se dirigeant vers la tête et jamais vers les pieds de derrière, afin de ne pas être surpris par un cheval susceptible de frapper; et il faut bien faire attention que les chevaux les plus doux frappent de tous côtés quand c'est le temps des mouches.

L'élève doit décrocher la gourmette et couler la martingale.

CHAPITRE VII.

De la Leçon à la longe. — Elle a pour but d'habituer l'Écolier à conserver sa position au pas et au trot; de lui apprendre à faire tourner son cheval aux deux mains, à le porter en avant, à l'arrêter, à changer ses rênes de main, selon les changements de piste, à les ajuster, etc., etc.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Il faut choisir un cheval de moyenne taille, dit *de longe*, docile et doux d'allure, avec une selle *demi-piquet*, et qui aura un caveçon dont l'écuyer tiendra la longe ou la fera tenir par un jeune élève (1), pour que l'écolier, déjà bien occupé de sa position, ne soit pas tout de suite obligé de mener son cheval. C'est en voulant faire ces deux choses à la fois qu'on retarde l'élève et qu'on n'obtient ni l'une ni l'autre.

On fera d'abord cheminer le cheval au pas dans un cercle déterminé par un diamètre de 30 pieds environ. Celui qui tient la longe, se plaçant au centre et restant sur place, l'Écuyer qui donne la leçon marchant derrière la longe, dans un plus petit cercle, pour être à même d'arrêter le commençant toutes les fois qu'il perd l'équilibre, tant pour l'empêcher de tomber que pour rectifier sa position. Il devra s'attacher surtout à le faire asseoir en lui rappelant de *chasser l'assiette* vers le pommeau de la selle; car, sans cette précaution, le mouvement du trot ne manquerait pas de la lui faire reculer.

Dans ses trois leçons de pied-ferme l'écolier aura déjà appris à tenir ses rênes de la main gauche comme de la droite, et à les *ajuster*. Il faudra lui faire répéter ce dernier mouvement au pas et au trot, ayant soin, lorsqu'il soutient le bouton des rênes de la main droite, de le faire *rester au temps*, un tour ou deux de longe, la main droite soutenue bien perpendiculairement au-dessus de la gauche, sans déplacer cette dernière, le haut du corps grandi, les épaules effacées. Or, comme cette action de rester au temps (V. pour ajuster les rênes) n'est exécutable qu'autant que le corps est bien dans la ligne d'aplomb,

(1) Comme rien n'apprend à retenir la leçon élémentaire, pour la donner à son tour, comme de tenir la longe pendant la leçon, je conseille d'employer un jeune élève à cet usage. C'est à cela que j'ai dû d'enseigner passablement, quoique étant très jeune.

et qu'elle devient une épreuve à laquelle on soumet la position de l'écolier, il faut la répéter plus que moins.

L'élève aura aussi appris, dans ses leçons de pied-ferme, à diriger sa main à droite et à gauche sans la fausser, en accompagnant ce mouvement de la pression de la jambe du même côté. Il saura marquer l'arrêt par la *retraite du corps* (V. De la Retraite du corps.), changer ses rênes de main, placer la main *au repos*. Toutes ces opérations l'auront préparé à faire tourner son cheval des deux côtés pour passer alternativement d'une *piste* à l'autre par des *changemens de main*, en coupant le cercle par le milieu. Etant d'ailleurs aidé par la longe, l'écolier n'aura qu'un très-petit mouvement à faire pour que son cheval tourne sans difficulté.

L'usage consacré dans le manége civil ou d'Académie, étant de commencer et finir la *reprise* sur la piste à droite, on s'y conformera avec d'autant plus de raison qu'il facilite beaucoup la leçon des commençants (1).

Dans la leçon des changements de main à la longe, on se bornera à expliquer à l'élève :

1° Que la *piste* est à droite quand le centre du cercle ou du manége est à sa droite, et qu'alors il doit tenir ses rênes dans la main gauche. (V. pl. 5.)

2° Que la piste est à gauche quand le centre du cercle ou du manége est à sa gauche, et qu'alors il doit tenir ses rênes de la main droite. (V. pl. 5.)

3° Qu'en un mot les rênes de la bride doivent toujours être tenues dans la main qui se trouve du côté du mur.

Jusqu'à la seizième leçon, il faudra bien se garder de faire tenir le bridon dans la main du dedans, parce que l'écolier s'en ferait un point d'appui, et qu'il est plus facile de placer une seule main que d'en placer deux à la fois; il tiendra, sur la piste à droite, la gaule haute dans cette main; et sur la piste, à gauche, il placera le poignet gauche à côté du droit, et dans la même position que s'il tenait le bridon, ni plus haut ni plus bas (2).

Il faut expliquer, dès la première leçon de longe, que l'usage a consacré l'expression de *dedans* et *dehors*, que l'on emploie souvent au lieu de dire droit et gauche.

Quand on est sur la piste à droite, le dedans du manége se trouvant à droite, on dira indistinctement *la jambe de dedans* pour la jambe droite, et la *jambe*

---

(1) Dans le manége militaire on commence également par la droite ou la gauche.

(2) Je ne parle pas, quant à présent, du bridon d'école séparé à deux mains, parce que je suis ici le principe du manége d'Académie, qui veut que les leçons de longe soient données avec la bride seule. Dans le manége militaire on donne les premières leçons en bridon, parce qu'on est souvent obligé de débourer les hommes et les chevaux en même temps, chose qui serait impossible avec la bride.

de dehors pour la jambe gauche, cette dernière étant du côté du mur, qui est le dehors du manége.

Comme dans le mouvement du trot en cercle, le cheval se penche un peu en-dedans pour conserver son centre de gravité, le corps du cavalier doit aussi suivre cette inclinaison pour rester uni à son cheval par la même verticale. Ainsi, sur la piste à droite, l'homme en s'unissant le plus possible au mouvement de la masse qui le supporte, pèsera d'avantage sur la fesse droite que sur la gauche, parce que le corps et l'assiette seront attirés un peu en-dedans; mais comme ce n'est qu'avec une certaine habitude qu'on se relâche assez pour se laisser entraîner naturellement à cette inclinaison prise par le cheval, on doit souvent rappeler aux commençants de porter l'*assiette en-dedans, de peser sur la fesse de dedans, d'avancer l'épaule et la hanche de dehors, en effaçant celles de dedans.*

Si l'on ne rappelait pas l'élève à cette position, il arriverait qu'après quelques tours de longe au trot, l'épaule et la hanche de dehors, se reculant de plus en plus, et l'assiette tournant aussi du même côté, le cavalier finirait par tomber en-dehors du cercle, *échappant par la tangente.* Cet effet, dont beaucoup de praticiens ignorent la cause, devient bien plus sensible à mesure que le cheval augmente son train ou rétrécit le cercle. Sur les jeunes chevaux qui ne sont point assouplis, et surtout sur ceux qui se défendent sur le cercle, il est si violent que le meilleur cavalier a besoin de jeter fortement l'assiette en-dedans pour ne pas être précipité en-dehors par la force centrifuge. On conçoit que les maîtres qui ne connaissent pas bien ces effets et qui ignorent totalement leur cause, torturent les élèves qu'ils veulent tenir au grand trot à la longe, parce qu'ils les placent de même que sur la ligne droite, et qu'alors ces élèves, toujours prêts à tomber en-dehors, se cramponnent avec les genoux et les talons pour éviter la chute.

Dans tout autre temps que celui où nous vivons, je me serais borné à dire qu'il faut se conformer à l'usage de mettre les commençants à la longe, comme l'ont fait et prescrit tous les grands maîtres de notre École, dont l'autorité est incontestable; mais comme cette leçon exige de la méthode et un écuyer pour chaque élève, on est assez dans la très-mauvaise habitude aujourd'hui de la supprimer, et de mettre dans les reprises en liberté des commençants qui ne savent ni tenir leurs rênes ni se mettre en selle. Ce qui augmente encore les difficultés et le danger, c'est que les prétendus réformateurs des *méthodes surannées*, au lieu de donner aux débutants des chevaux d'école d'allures douces, avec ces selles de manége si avantageuses pour déterminer tout de suite la belle position, leur en font monter de si durs et si maussades, avec des selles si incommodes, qu'eux-mêmes, ces maîtres de moderne fabrique, ne sauraient se tenir dessus sans le secours

des étriers. Or, comme à l'impossible nul n'est tenu, l'écolier est bien obligé de prendre sa tenue sur ses rênes et sur ses étriers, car on lui donne ces derniers beaucoup trop tôt, et souvent il les prend de lui-même sans consulter le maître. Aussi qu'arrive-t-il? C'est qu'ayant débuté par contracter les positions les plus fausses et par employer beaucoup de force et de roideur, il devient presque toujours impossible de rectifier la position de cet élève, quand même cette tâche est entreprise par le meilleur démonstrateur (1).

Dans les premières leçons à la longe, il ne faudra pas beaucoup exiger de la position des cuisses et des jambes. On s'attachera principalement à ce que l'écolier ait le corps assez en arrière pour être assis; les commençants sont toujours disposés à le porter en avant; la chose la plus essentielle qui vient ensuite, c'est que sa main soit parfaitement placée et ses rênes tenues à leur juste longueur. Les commençants lèvent les coudes quand l'assiette coule de côté, parce que ce mouvement est naturel pour faire contre-poids; ils remontent les genoux et les serrent tant qu'ils peuvent, ce qu'on appelle être *raccroché*; tournent les pieds en-dehors, tendent le cou-de-pied la pointe basse ou la tiennent en l'air. Tous ces désordres proviennent de la roideur et du manque d'habitude; quand ils sont trop grands, il faut toujours arrêter au pas et même sur place, et *avant tout*, rétablir l'assiette comme base fondamentale de la position du cavalier, puis rappeler lentement et à propos les autres principes généraux, dégagés de tous développements qui ne serviraient, quant à présent, qu'à compliquer la leçon et fatiguer la mémoire de l'élève. Dans le chapitre suivant, je suppose *tous les déplacements possibles*, de même que j'ai indiqué les termes les plus simples et les plus positifs pour les rectifier.

---

(1) Pour rectifier les positions vicieuses et pour donner de la tenue, M. le marquis Le Tourneur, major des gardes-du-corps, et très bon écuyer, avait imaginé une singulière leçon de longe; il faisait trotter les gardes le dos tourné du côté de l'encolure, les mains en position sans rien tenir. On trouverait difficilement beaucoup d'élèves qui voulussent se prêter à subir cette pénible épreuve, à laquelle je ne crois pas qu'aucun écuyer ait pensé avant lui; mais il faut convenir que malgré sa bizarrerie, elle n'en donnait pas moins beaucoup d'assiette, surtout pour résister sur cette espèce de chevaux qui se défendent par des sauts en arrière.

LEÇON LA PLUS SIMPLE, COMME LA PLUS COMPLÈTE,

TANT POUR DONNER LA BONNE POSITION QUE POUR RECTIFIER LA MAUVAISE.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

De la tête.

Levez la tête. — Ne la renversez pas. — Ne l'appuyez pas sur l'une ou l'autre épaule. — Laissez là libre entre les deux épaules. — Ne la levez pas avec affectation. — Quand vous la placez directe, portez le regard entre les deux oreilles du cheval.

(Je dis quand elle est directe seulement, car je ne prétends pas exiger, comme certains écuyers, que l'élève ne regarde jamais autre part qu'entre les oreilles de son cheval.)

De la poitrine et des épaules.

Ouvrez la poitrine en portant les épaules en arrière. — Ne rendez pas la poitrine saillante. — Effacez vos épaules. — Portez la pointe des épaules en arrière. — Baissez également vos épaules. — Ne levez pas les épaules. — Cherchez à sentir que les épaules fassent un point d'appui sur les hanches, et que les hanches fassent à leur tour un point d'appui sur les fesses; par ce moyen, votre assiette sera chargée de toutes les parties supérieures du corps, et la base étant ainsi bien établie, vous n'aurez pas besoin de serrer les genoux pour vous maintenir en selle.

Des bras, des coudes et des poignets.

N'écartez pas les bras d corps. — Ne levez pas les coudes. — Ne serrez pas les coudes au corps. — Laissez tomber les coudes naturellement sur les hanches. — Ne reculez pas les coudes derrière les hanches (défaut qui vient de ce que les rênes sont trop longues et la main de côté). — Ne mettez pas les coudes devant les hanches (défaut provenant des rênes trop courtes et de la main trop loin du corps). — Assurez les bras sans roideur. — L'avant-bras et le poignet placés horizontalement, ou, le pouce soutenu de niveau avec le pli du bras. - La main gauche bien vis-à-vis le milieu du corps. — Tournez les ongles un peu en-dessus, afin de sentir la bouche du cheval par le petit

doigt un peu rapproché du corps. — Etendez, allongez le pouce gauche sur les rênes. — Faites passer les rênes bien l'une sur l'autre sur la jointure de la deuxième phalange de l'index. — Rangez bien les doigts l'un à côté de l'autre, les ongles touchant le creux de la main sans le serrer. — Ne roidissez pas le poignet. — Relâchez le poignet. — Plus de moëlleux dans le poignet. — N'arrondissez pas tant le poignet. — Ne cassez pas, ne cavez pas le poignet. — Assurez le poignet. — Evitez qu'il batte à chaque temps de trot. — Arrêtez moëlleusement la main bien assurée, en faisant retraite du corps sans le renverser. (V. De la Retraite du corps.) *C'est en faisant arrêter souvent du trot au pas que l'on donne cette utile leçon.* Quand vous mettez votre cheval au trot, que ce soit du plus grand pas possible au plus petit trot possible. — Quand vous l'arrêtez du trot au pas, que ce soit du plus petit trot possible au plus grand pas possible. — Rendez la main un temps, quand le cheval a répondu à l'arrêt. — Ayez la main légère sans laisser flotter les rênes. — Ne lâchez pas trop les doigts. — Ne serrez pas tant les doigts. — Ne laissez pas flotter les rênes. — Ne tendez pas tant les rênes. — Ajustez les rênes, sans déplacer la main gauche. — Ne tirez pas sur les rênes en les ajustant. — Enlevez la main droite perpendiculairement au-dessus de la main gauche. (V. Pour ajuster les rênes.)—Restez au temps.— Soutenez le bouton des rênes pour les tendre et les égaliser. — Accourcissez vos rênes (jamais plus d'un travers de main à la fois) en baissant doucement la main gauche, et en évitant d'en donner une saccade sur la bouche du cheval. — Allongez les rênes en élevant doucement la main gauche (jamais plus d'un travers de main). — Prenez vos rênes dans la main droite. — Placez la main droite vis-à-vis le milieu du corps, les doigts rangés sur la même ligne, c'est-à-dire que le petit doigt ne doit pas être plus près du corps que les autres. — La gaule tombant perpendiculairement le long de l'épaule, sans arrondir le poignet (quand elle est basse), et la pointe inclinée vers l'oreille gauche du cheval, le poignet arrondi, les ongles en-dessus (quand elle est haute). — Reprenez les rênes dans la main gauche pour les ajuster. — Reprenez vos rênes dans la main droite, en vous rappelant qu'elle ne doit pas être placée comme la gauche.

De l'assiette et de la ceinture.

Laissez-vous asseoir. — Laissez-vous porter naturellement sur les fesses. — Assis, assis. — Chargez l'assiette du poids du corps. — Chassez l'assiette en avant pour vous rapprocher le plus possible du pommeau de la selle. — Soutenez les reins sans les creuser. —Ployez un peu les reins en portant le haut du corps en arrière. — Relâchez la ceinture et liez-vous par son jeu aux

mouvements du cheval. — Pesez sur l'assiette à droite. — Pesez sur l'assiette à gauche. — Jetez l'assiette à droite. — Jetez l'assiette à gauche. — Ne creusez pas le côté droit. — Ne creusez pas le côté gauche. — Souvenez-vous d'avancer souvent le côté de dehors en effaçant celui de dedans (ici, côté s'entend par l'épaule et la hanche). — Formez l'appui de l'assiette sur les ischions et non sur le coccyx. (*Ceci exige de la part du maître une explication qui a déjà dû être faite en partie dans la leçon de pied-ferme. Le coccyx porte sur la selle quand la ceinture est rentrée ou creusée, alors l'assiette s'écrase, comme d'ordinaire chez les vieillards, et coule sous le centre de gravité. Il y a des élèves qui ont les dernières vertèbres trop longues, ils sont difficilement bien assis par cette raison.*

Des cuisses et des genoux.

Tournez les cuisses en dedans du haut de la hanche pour les mettre sur leur plat. — Ne serrez pas les cuisses. — N'ouvrez pas les cuisses. — Etendez, allongez les cuisses, sans enlever l'assiette, sans vous mettre sur l'enfourchure, mais seulement *par le poids des jambes*. — Ne remontez pas les genoux, ou bien, ne vous raccrochez pas. — Baissez et assurez les genoux sur la selle sans les serrer avec force. — Tournez un peu le jarret en dehors. — Ployez le genou pour fermer la jambe derrière les sangles. — Ne ployez pas tant le genou, afin que la jambe ne se ferme pas trop en arrière avec l'éperon *soufflant au poil*.

Des jambes et des pieds.

Laissez tomber vos jambes près du corps du cheval sans les serrer.

Ici je dois faire une observation : quand on a l'habitude nécessaire, il suffit de laisser tomber les jambes pour qu'elles prennent leur juste place, soit sans étriers, soit avec des étriers. Mais l'élève qui débute, emploie toujours trop de roideur dans la cuisse et le genou pour que la jambe puisse *tomber naturellement*. Ainsi, en la lui faisant relâcher, il faut encore lui faire ployer le genou, autrement elle se porterait beaucoup trop en avant. Pour donner tout de suite la bonne position de l'assiette, des cuisses et des jambes, il n'y a rien comme l'emploi de la selle à piquet.

Assurez vos jambes. — Observez que vos jambes ne peuvent être en bonne position et servir avec justesse, qu'autant qu'elles sont relâchées et abandonnées à leur propre poids. — Observez encore que ce sont les jambes qui placent les cuisses par cette même pesanteur. — Fermez les deux jambes également pour porter votre cheval en avant sur la ligne droite. — Fermez la jambe droite pour soutenir les hanches à droite ou pour les chasser à gauche

(ce qui n'est pas la même chose). Fermez la jambe gauche pour soutenir les hanches à gauche ou les chasser à droite (on peut dire également pour soutenir en dedans ou pour chasser en dehors). — Augmentez ou diminuez la pression de la jambe (c'est la même chose que si l'on dit : fermez la jambe plus fort ou plus doucement). — N'écartez pas la jambe gauche en avant, quand vous fermez la droite. — N'écartez pas la jambe droite en avant quand vous fermez la gauche. (Je dois faire observer que ce défaut, qui est commun à presque tous les commençants, doit être détruit dès son principe; car bien que d'anciens cavaliers fassent souvent la même chose, ce n'en est pas moins un contre-sens). — Fermez toujours la jambe en ployant plus ou moins le genou, de manière que ce soit la partie *postérieure-interne du gras de jambe* qui fasse *aide* ou pression, et non le seul dedans de la jambe, ou ce qui est la même chose: — Ne plaquez pas vos jambes en les fermant. (V. des Etriers.) — Laissez tomber la pointe du pied naturellement, sans la laisser jouer à chaque temps de trot. — Ne baissez pas la pointe du pied, ne la tournez ni en dehors ni en dedans, ne la levez pas quand vous fermez la jambe. — Rentrez un peu la pointe du pied en dedans, ou bien, portez un peu le talon en dehors, afin que l'éperon ne porte pas au cours du cheval, ou bien encore : dérobez l'éperon (ici nous supposons le commençant sans étriers, car il y aurait encore une infinité d'autres choses à dire sur la position des cuisses, des genoux, des jambes et des pieds, que l'on trouvera à leur lieu et place.

Evitez surtout, quand vous *dérobez l'éperon*, d'estropier la cheville du pied.

De toute la position en général.

Soyez souple et liant sans mollesse. — Ferme et assuré sans roideur. — Recherchez une position gracieuse et régulière en évitant l'affectation. — Soyez bien uni aux mouvements de votre cheval. — Evitez de le mener par accoup. — Soyez attentif à la leçon, et ne cherchez point à aller plus vite que le maître. — Grandissez-vous du haut du corps en baissant vos épaules et en pesant sur l'assiette quand vous marquez des arrêts. — Quand vous êtes en place au repos, que votre cheval soit bien droit et d'aplomb sur ses quatre jambes, et conservez vous-même une position régulière et fixe.

Je n'ai pas besoin de dire que ces termes, consacrés dans la bonne leçon de position comme en étant la démonstration la plus claire et la plus simple, doivent être employés à propos par un Sous-Écuyer intelligent : les chefs d'Ecole n'ayant guère le loisir de s'occuper des leçons de longe qui sont cependant les plus importantes ; la meilleure théorie, répétée machinalement

et sans nécessité, serait aussi sans résultat, si ce n'est d'ennuyer les élèves et de les dégoûter du manége, comme cela n'arrive que trop souvent.

Dans ses dernières leçons de longe, l'élève apprendra *à rassembler son cheval;* (V. Pour Rassembler.) à en allonger et ralentir les allures par des gradations bien ménagées, conséquemment il aura les premières notions de l'effet des *aides*. (V. des Aides.) Si nous l'avons conduit jusqu'ici plutôt par routine que par raisonnement, il n'en aura pas moins les deux choses les plus essentielles : *bien placé* et *assis*. Bien entendu qu'il ne pourra encore posséder ce qu'on appelle *de la grâce*, parce qu'il n'a pas assez d'habitude pour apporter dans ses mouvements cette aisance souple qui la caractérise. S'il est encore un peu *emprunté*, les leçons sur les *balloteurs* dissiperont bientôt ce léger défaut. Etant bien lié aux mouvements de son cheval, ses rênes seront tenues justes, et quand elles cesseront de l'être, il ne sera pas embarrassé pour les ajuster. Enfin, on n'aura plus la crainte de le voir aller *à reculons*, comme cela arrive si souvent avec ces élèves qui donnent d'abord de si grandes espérances, et que les maîtres croient devoir dispenser des leçons élémentaires : complaisances ou négligences qui en font à jamais des sujets manqués, pour augmenter le nombre des caricatures qui se heurtent gauchement dans les promenades. Voilà ce qui donne aux étrangers connaisseurs une si pitoyable idée de nos cavaliers, et ce qui les confirme dans celle que leur Ecole est préférable à la nôtre; et tant que nous n'aurons pas d'Ecoles-modèles nous ne pourrons leur prouver leur erreur.

CHAPITRE VIII.

Des Selles, rase à la française, à l'anglaise, à piquet et à la royale. — Leurs avantages et inconvéniens. (Voy. Pl. 8.)

Beaucoup de personnes sont dans une grande erreur au sujet de la selle à la française, croyant qu'on s'y tient beaucoup plus facilement qu'en selle anglaise, et c'est tout le contraire. Avec la meilleure selle à la française, il est extrêmement difficile de se maintenir *dans le fond* près du pommeau au grand trot d'un cheval dur; les meilleurs cavaliers sont alors obligés de chasser continuellement l'assiette en avant pour l'empêcher de s'en aller vers la croupière, et cette tendance continuelle de l'assiette à se reculer, accourcit les cuisses et les jambes, élève beaucoup les pieds au-dessus des étriers, et ne permet plus de les atteindre. Presque tous ceux qui montent à cheval par habitude, sans principes, mais qui se tiennent avec une certaine aisance sur la selle anglaise, en s'aidant par le *temps pris sur les*

étriers, ne sauraient tenir deux tours de manége avec une selle à la française, au grand trot d'un cheval dur, et ils pourraient encore moins conserver leurs étriers; j'en ai fait souvent l'expérience au grand étonnement de ceux qui s'y sont soumis.

La selle française n'offre réellement une plus grande tenue que quand le cheval *bondit sur place* en se défendant, parce que les cuisses peuvent alors former une grande pression sur les quartiers qui cèdent à l'effort, chose impossible avec le quartier de la selle anglaise, qui est à la fois dur et glissant, et qui, par ces deux raisons, échappe ou neutralise la pression des cuisses et des genoux. Si celui de la selle française a ces deux défauts, il n'est plus possible de conserver sa position sans le secours des étriers, et voilà en quoi nos selles de cavalerie, dont les quartiers sont en cuir très épais et très dur, sont toujours défectueuses; car, outre leur incommodité pour le cavalier, elles le forcent à prendre son appui sur ses étriers, et le plus souvent sur la bouche de son cheval. Nul doute, cependant, que la selle française ne soit préférable pour la justesse du cavalier et pour dresser de jeunes chevaux à la connaissance des jambes : cette aide étant plus près et plus juste quand elle n'est pas séparée du corps du cheval, comme cela a lieu avec le quartier de la selle anglaise; mais pour voyager, pour chasser, la selle française ne vaut rien en ce qu'elle est plus pesante pour le cheval, et qu'elle échauffe l'assiette du cavalier.

Ce qui rend *la selle anglaise la plus facile de toutes, tant que le cheval se porte en avant sans sauter*, c'est qu'elle fait glisser la mauvaise assiette aussi bien que la bonne vers le pommeau ou dans le fond, et place ainsi le cavalier dans la position la plus avantageuse et la plus commode pour tenir ses étriers. C'est cette dernière difficulté, vaincue sans effort par les plus mauvais cavaliers, qui a fait adopter généralement la selle anglaise, qui a encore l'avantage d'empêcher l'assiette *de s'user* (*s'écorcher*), quoiqu'en restant des jours entiers à cheval. C'est à cela sans doute que nous devons de ne plus connaître cette maladie dangereuse, désignée anciennement par *maladie des hommes de cheval*, et qui provenait de l'échauffement causé par les siéges de drap et de velours.

Pour tenir en selle anglaise sans étriers, au grand trot d'un cheval bien mouvant et bien dur, il faut avoir une bonne assiette, et le mauvais cavalier ne soutiendra pas mieux cette épreuve que celle de la selle française avec des étriers.

Il ne faut cependant pas conclure de mon opinion sur la commodité de la selle anglaise, qu'on peut s'en servir pour la leçon des commençants, qui doit toujours avoir lieu sans étriers. Dans ce cas, je suis le premier à la bannir du manége. Je ne connais, pour déterminer tout de suite la bonne assiette

dès la première leçon, par conséquent la bonne position en général et la fixité de la main de la bride, que la selle *demi-piquet*, et pour moi, je ne verrais pas d'inconvénient de faire passer l'élève de cette dernière à la selle anglaise recouverte en veaulasc. Je dis encore qu'il est possible de mener un cheval très finement en selle anglaise, pourvu que cette selle ne soit ni trop dure, ni trop plate de siége, et qu'elle porte juste sur le cheval.

Quant à la *selle à piquet*, tout partisan que j'en suis pour la leçon des commençants, et pour monter les sauteurs, je ne voudrais jamais m'en servir avec les chevaux qui se défendent, qui sont susceptibles de se renverser ou de s'abattre, car on pourrait se blesser étant engagé dans cette selle, et ce danger devient plus grand, quand les cuisses sont assez grosses pour en remplir toute la capacité. C'est bien pour rendre cet inconvénient moins grave que je préfère la selle *demi-piquet*, telle que M. d'Abzac l'avait adoptée dans les derniers temps au manége de Versailles.

Quant à la selle *à la royale* (on la nommait ainsi parce qu'elle avait été inventée pour la commodité de Louis XIV, devenu vieux), elle ne diffère de la selle rase que par un troussequin très bas; on ne s'en sert plus depuis longtemps que pour les personnes très âgées et faibles.

L'emploi de la *couverture de pied* est très bon pour donner de l'assiette et pour monter les jeunes poulains que la croupière ferait défendre. Autrefois, les marchands ne montraient jamais les chevaux de vente qu'en *couverture à la marchande*. Cette ouverture de plusieurs couleurs éclatantes faisait paraître le cheval à son avantage. Il y avait beaucoup d'art à la placer de manière à faire disparaître les difformités les plus apparentes du corps, de la croupe et des épaules, et le meilleur connaisseur s'y trompait souvent.

CHAPITRE IX.

De la première leçon en liberté (Voy. Pl. 9.)

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

L'élève, conduit comme je l'ai indiqué à cette seizième leçon, sera mis en liberté à la fin de la reprise, et toujours sur un cheval d'Ecole; je n'en admets pas d'autre tant que sa position n'est pas bien *assurée* (1), ce qui sup-

(1) Quand on a assez travaillé pour avoir une belle position, on a fait un grand pas dans la bonne route, et quand on commence, c'est déjà beaucoup de ne pas marcher dans la mauvaise; mais ce n'est pas tout, il faut que cette belle position soit *assurée*. Il y a des amateurs très bien placés tant que leurs

pose ordinairement 36 leçons sur ces mêmes chevaux d'Ecole, y compris les 15 leçons élémentaires.

Il n'y aura point d'inconvénient à employer, pour cette première leçon en liberté, la *selle rase* ou même la *selle anglaise*, recouverte en veaulac. (V. des Selles.) Car en éprouvant combien il est plus aisé de soutenir le trot en ligne droite que sur le cercle, l'élève se sentira beaucoup plus solide sur son cheval, et plus confiant dans ses moyens de le faire obéir; il sentira déjà le grand avantage d'avoir une bonne assiette, résultat immanquable d'une position régulière. On devra lui recommander tout de suite trois choses principales : 1° D'*observer sa distance* (la longueur d'un cheval entre lui et son chef de file); 2° d'*entrer dans les coins;* 3° d'empêcher son cheval de tourner avant le chef de file dans les *doublés*, *voltes*, etc. Il faudra le rappeler encore *à avancer le côté de dehors en effaçant celui de dedans*. Comme dans ses leçons de longe il aura appris les changemens de rênes, on ne sera pas obligé d'arrêter la reprise, exprès pour lui, à la terminaison de chaque *changement de main*, en entravant la leçon des autres élèves; il mènera assez bien son cheval pour ne gêner personne.

Quand je dis qu'on peut faire monter en selle anglaise après quinze leçons données en *selle à piquet*, c'est que je sais, par une longue expérience, que cette dernière selle a déjà déterminé la bonne assiette, et a mis l'écolier à l'abri des défauts que ne manque jamais de lui donner l'emploi trop prompt de la première; fussiez-vous le plus habile démonstrateur, je vous défie de faire tenir un commençant au trot, en selle anglaise, *sans étriers;* il glissera sans cesse d'un côté et de l'autre, se cramponnera avec les talons pour ne pas tomber, *s'attachera à la main*, donnera des *saccades*, et provoquera des *contre-temps* qui l'exposeront à chaque instant à être jeté à terre, ou à recevoir un coup de la tête du cheval dans la poitrine ou la figure. Si, pour remédier à ces désordres, vous lui faites prendre des étriers, bien entendu qu'il s'en fera un point d'appui, écartera les jambes, *se mettra sur l'enfourchure*, et s'attachera encore à la main; s'il tombe, sa chute sera beaucoup plus dangereuse ayant les pieds engagés dans les étriers. Et si, par la suite, cet élève ainsi commencé parvient à avoir une assiette passable (telle que celle de mon élève de 15 leçons en selle à piquet), ce ne sera qu'après en avoir pris un grand nombre susceptibles de détruire les vices contractés dans les premières.

---

chevaux vont uniment; mais que ces chevaux s'animent, qu'ils sautent seulement de *gaieté*, adieu la belle position; l'amateur saisit les crins ou la selle et il est maîtrisé par son cheval. C'est ce qui arrive à ceux qui n'ont pas travaillé sérieusement en montant des *sauteurs de piliers*, et qui ont pris trop tôt les étriers avec la selle anglaise.

Dès le début de cette première leçon en liberté, on dit ordinairement à l'écolier, étant sur la piste à droite, de faire entrer son cheval dans le coin, *en portant la main à gauche et en fermant la jambe droite.*

Or, cet élève qui commence à raisonner sa leçon, croit ce principe en opposition avec ceux qu'il a reçus jusqu'alors, puisqu'on lui a donné pour règle générale, que pour tourner à droite il faut *porter la main à droite et fermer la jambe droite*, et que pour tourner à gauche, *il faut porter la main à gauche et fermer la jambe gauche.*

Je dois entrer ici dans une explication importante qu'il ne faut jamais manquer de donner dès la première leçon en liberté; puisque, comme je viens de le dire, nous sommes arrivés au moment où l'élève commence à raisonner la leçon qu'il n'a exécutée jusqu'alors que passivement sous le commandement du maître, il est donc de la dernière importance que ses premiers raisonnements ne le conduisent pas à des erreurs ou des incertitudes sur les principes les plus simples comme les plus positifs. Cette explication mérite toute l'attention de l'élève et la patience du maître.

CHAPITRE X.

De la différence qu'il y a entre tourner et redresser son cheval.

SUITE DE LA LEÇON EN LIBERTÉ.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

En portant la main à droite, les épaules du cheval seront d'abord amenées de ce côté; en continuant cette action, accompagnée de la légère pression de la jambe droite, *les hanches* (1) suivront la ligne des épaules, *sans tomber en dedans*, ni se *dérober en dehors.* C'est ce qu'on a fait faire à l'élève dès ses premières leçons de longe pour couper le cercle par des *changements de main.*

Ainsi, d'après ce que vous lui avez répété, il reste dans sa mémoire qu'en

---

(1) En termes de manége, *hanches* se prend pour tout l'*arrière-main*, l'expression est consacrée par tous les auteurs.

tournant à droite, on doit porter *la main à droite et fermer la jambe droite*, etc.

Mais quand vous lui dites de faire précisément le contraire pour entrer dans le coin, *en portant la main à gauche et en fermant la jambe droite*, cet élève qui ne connaît que très-imparfaitement l'effet de la main sur les épaules du cheval, et celui de la jambe sur ses hanches, tombe presque toujours dans l'erreur à ce sujet. Beaucoup sont frappés de cette apparente contradiction, et sont les premiers à demander une explication. D'autres, après un certain temps donné au manége, croient bien faire, en tournant à gauche, de fermer la jambe droite, parce que, rappelés sans cesse à entrer dans le coin par ce moyen, sur la piste à droite, ils l'emploient de même *dans les doublés* du même côté, et *jettent les hanches en-dedans* chaque fois qu'ils tournent. C'est donc au maître à prévenir cette erreur, et voilà comme il doit s'y prendre :

Pour que l'élève ne confonde pas les deux actions de *tourner* et *redresser* son cheval, il faut, étant sur la piste à droite, le faire arrêter un peu avant le coin, et lui dire : *Vous ne pouvez tourner à gauche puisque le mur est de ce côté, mais vous pouvez vous rapprocher le plus possible de ce mur ; mettez votre cheval au pas et portez la main à gauche, les épaules iront à gauche tout près du mur ; maintenant, fermez la jambe droite, les hanches se replaceront sur la ligne des épaules, c'est ce qui s'appelle redresser son cheval ou redresser les hanches ; remarquez bien que vous êtes entré dans le coin à gauche, mais que vous avez tourné à droite ; donc, vous deviez fermer la jambe droite, de même que si vous tourniez carrément à droite pour doubler.*

Je réponds qu'en donnant cette explication une fois ou deux, comme je l'indique ici, l'élève le moins intelligent ne confondra plus les deux actions de tourner et redresser son cheval. Son discernement à cet égard est d'une si grande importance, que j'ai jugé indispensable d'en faire un article spécial.

CHAPITRE XI.

Continuation de la Leçon en liberté.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Il reste, pour compléter la position de l'élève, qu'il tienne le bridon dans la main de dedans, qui, jusqu'alors, est restée libre. Je ne parle pas des étriers, que je ne lui donne que vers la quarantième leçon. (V. des Etriers.)

BIBLIOTH. EAABC SAUMUR

Ce bridon lui devient maintenant indispensable, parce qu'après quelques leçons en liberté il doit apprendre à tenir son cheval *placé* ou *dans le pli*. (V. du Pli.) C'est dans cette leçon qu'il reconnaîtra l'avantage de ce bridon pour ployer l'encolure, et combien le juste pli de l'encolure ajoute à la grâce et à l'agrément du cheval. Cette *main du bridon*, qui a été jusqu'ici dans une position insignifiante, *comme une enseigne* (1), va s'animer par l'action qu'elle produira sur toute la position de l'élève, qui, *de ce moment*, a appris à donner à son cheval l'attitude la plus gracieuse à l'œil du spectateur, et la plus commode pour le cavalier; il est donc tout naturel que cet élève, qui se trouve beaucoup plus à son aise, soit par cette seule raison, *bien à cheval* et plus gracieux. Voilà le secret de ce changement en mieux, de cette grâce, qui arrivent subitement et immanquablement, quand le maître a su les préparer. (V. du Bridon joint à la bride.)

Si la main de la bride n'avait pas été placée avec le plus grand soin, si elle n'avait pas conduit seule le cheval pendant le temps nécessaire; si son pli, pour ainsi dire, n'était pas déjà pris dans la bonne position, il est certain que cette bonne position s'altérerait par l'emploi de l'autre main, susceptible de contrarier son effet; et c'est ce qui arrive toujours quand on veut placer un élève qui a trois leçons de même que celui qui en a vingt; et c'est bien pour éviter ce désordre, qu'à l'imitation de M. Pellier, mon maître, je recommande avec tant d'insistance de ne pas faire prendre le bridon trop tôt. Cependant, il ne faut pas tomber dans le défaut contraire en tenant les élèves indéfiniment à la seule main de la bride, surtout avec des chevaux souvent *faux dans la main*, et que le meilleur écuyer ne saurait tenir droits, tourner ni placer, sans la rêne du bridon. Je fais donc prendre ce bridon vers les premières leçons en liberté. Pendant que la main de la bride tient le cheval *rassemblé* (V. pour Rassembler son cheval.) la rêne de dedans du bridon le tient *dans le pli*, et, comme je l'ai déjà dit, donne au cavalier et au cheval une action plus régulière et plus gracieuse.

Je sais qu'il est des écuyers qui dépêchent tellement la leçon élémentaire qu'ils ne craignent pas de mener les élèves en promenades extérieures avec des éperons et des étriers dès la troisième ou quatrième leçon. D'autres les font galoper *de deux pistes* avant qu'ils sachent conduire leurs chevaux au

---

(1) On disait autrefois en voyant un cavalier à la promenade, placé assez régulièrement, mais *emprunté* et ne sachant pas tenir son bridon; *on voit bien qu'il sort nouvellement des murs du manége.* Or, c'était déjà quelque chose pour un commençant de porter le cachet de l'école; aujourd'hui qu'on ne la fréquente plus, on n'est ni *régulier* ni *emprunté*, on est *caricature*, plein de confiance dans la grâce de sa pose et de ses mouvements, sans s'apercevoir que le plus souvent ils provoquent avec raison le rire moqueur des passants.

petit trot le long du mur du manége. Ceux-là diront que ma *méthode n'est pas à la hauteur du siècle, qu'elle est rétrograde, que je ne suis pas homme de progrès*, etc., etc. Mais je réponds à cela que ce n'est pas tout de se dépêcher, c'est d'arriver à temps. Or, je soutiens que par *mon système d'enseignement*, les élèves apprennent beaucoup plus vite, et savent mieux. A peu d'exceptions, tous ceux que j'ai formés ont eu une bonne position et ont mené passablement leurs chevaux aux trois allures, *d'un train égal et placés*, après 24 leçons. J'en appelle au témoignage des connaisseurs qui ont vu les manéges dans leur beau temps. Plusieurs de ceux-là se sont déclarés les protecteurs du mien, mais ce n'est qu'après avoir jugé par eux-mêmes des progrès que j'ai fait faire en peu de temps à tous les élèves qu'ils ont bien voulu me confier.

Ce système, je n'avais pas de raison de le faire connaître il y a 15 ans; il était même dans mes intérêts de ne le communiquer qu'à ceux qui donnaient leçon dans mon manége; mais aujourd'hui, qu'en publiant le fruit des études de toute ma vie, je commence par annoncer que les principes que j'enseigne *étaient connus long-temps avant moi*, il m'importe aussi de faire connaître *ce qui m'appartient;* c'est ce dont on pourra juger après avoir lu cet ouvrage avec quelque attention.

CHAPITRE XII.

De mon système d'enseignement et des raisons qui me l'ont fait adopter. — Comparaison des anciens Manéges avec ceux d'aujourd'hui.

Ce n'est point une nouvelle manière de monter à cheval que j'enseigne. Mes principes sont ceux de la bonne Ecole Française, connus long-temps avant moi, et qui ne peuvent changer, étant basés sur les lois immuables de l'équilibre, de la gravitation, et enfin de l'anatomie de l'homme et du cheval. Ces principes, je les ai reçus des écuyers des académies du roi, sous lesquels j'ai pris leçon pendant dix années consécutives avant d'enseigner à mon tour. Les développements qui vont suivre sont en partie empuntés à Mottin de la Balme, comme l'indiquent les guillemets. J'ai soigneusement conservé, pour la tenue des rênes et le travail des mains, les traditions de l'Ecole de Versailles. Quant à mon *système d'enseignement*, je ne le tiens que de moi seul; il est le fruit d'une expérience acquise après avoir donné leçon pendant trente ans à une grande quantité d'élèves de tout âge et de diverses conformations.

Ce système se résume dans ce peu de mots : *Tout dans la belle position*, quand on commence.

Tout dans le sentiment du temps de jambe, *par levée* et *foulée*, quand on aspire à devenir écuyer consommé.

Et quant à l'art de dresser les chevaux pour tous les usages, il s'analyse encore par ces trois mots : *méthode*, *patience* et *douceur*.

Anciennement, les manéges et les écuyers étaient très-supérieurs à ceux d'aujourd'hui, on ne saurait le contester, et les élèves étaient aussi beaucoup plus forts ; mais il faut convenir aussi qu'on ne regardait pas à un an de plus ou de moins pour compléter l'éducation équestre des jeunes gentilshommes qui les fréquentaient. Les pages du Roi faisaient trois ans de manége et ne portaient des étriers et des éperons qu'à la troisième. Quelquefois ils recommençaient trois autres années pour devenir Élèves-Écuyers, et par la suite écuyers du manége du Roi. A Paris, et dans les grandes villes de France, il y avait aussi des Académies d'Equitation. Ces Académies étaient, comme je l'ai dit, soutenues par le Roi et placées sous la protection du Grand-Écuyer de France. Comme elles possédaient une immense quantité de chevaux, spécialement affectés à leur usage (1), on conçoit facilement tout le développement qu'elles pouvaient donner à l'enseignement d'élèves, qui n'allaient point au manége par délassement, pour se promener ou faire un exercice de santé, mais bien pour y acquérir une instruction solide, qui faisait essentiellement partie de leur éducation militaire, et qui décidait toujours de leur avancement en grade.

Aucuns de ces élémens d'Académies n'existent aujourd'hui, et ne peuvent exister en effet dans nos manéges particuliers, abandonnés à leurs seules ressources. *Tout le monde va à cheval*, il est vrai ; mais ce n'est plus par des cours annuels, ou par semestres, que l'on compte en allant prendre des leçons de manége ; ce n'est plus même par mois : c'est par des unités de cachets. On prend ordinairement douze de ces cachets, qu'il est assez d'usage de faire durer trois et quatre mois ; quelques élèves renouvellent cette pro-

---

(1) Je tiens de M. le vicomte d'Absac, qu'outre les 202 chevaux entiers espagnols, napolitains, navarrins, etc., qui étaient le fonds permanent du Manége de Versailles sous le règne de Louis XVI, il y en avait encore environ 500 hongres, tant anglais que normands, limousins, etc., que l'on dressait tous les ans au Manége pour les autres services de la maison du Roi ; une grande quantité de sauteurs de piliers et en liberté, et enfin, des chevaux de haute École, au rang particulier des Écuyers. Les Piqueurs du Manége qui était généralement des hommes de mérite, dressaient les jeunes chevaux et rectifiaient les chevaux de manége qui avaient été dérangés par les élèves. Il y avait, dans le même temps, l'Académie des Tuileries et celle de l'École militaire. Il existait peu de manéges particuliers à Paris, et il fallait pour tenir ces établissements une autorisation du Grand Écuyer.

vision de cachets jusqu'a six fois : ce sont les zélés, ceux qui deviennent difficiles sur le choix des chevaux qu'on leur fait monter, et qu'ils dédaignent le plus souvent, parce qu'eux-mêmes les ont estropiés en les louant pour la promenade du bois de Boulogne, d'où ils reviennent par Versailles ou Montmorency. De manière que ces anciens élèves, en prenant leurs leçons à grands intervalles, peuvent mettre trois ans pour épuiser 72 cachets!... Beaucoup d'autres ne vont jamais au-delà de 24 leçons, n'aspirent pas, comme ils l'annoncent d'abord, *à devenir écuyers, mais à monter avec grâce et solidement, et à ne pas craindre un cheval.* Enfin, le plus grand nombre ne voulant du manége que pour *apprendre à ne pas tomber*, ne prendraient jamais que six cachets ; mais comme les chefs d'école ne veulent pas en délivrer moins de douze, si ces amateurs se décident à ce sacrifice, ce n'est pas sans faire observer que 12 cachets à cinquante sous, pour apprendre à bien monter à cheval en quinze jours, c'est bien cher et bien long!

Voilà malheureusement où les manéges sont tombés dans la capitale de la France, et ce qui se passe le plus habituellement dans ceux placés dans les quartiers populeux, où il y a un plus grand nombre d'élèves ; par cette seule raison, il est de ces établissements qui ont réduit le prix des leçons jusqu'à 14 sous, pourvu qu'on paie 250 fr. d'avance. Lisez les journaux, et vous saurez qu'avec ces élèves au rabais, et des chevaux épuisés au louage, il est des écuyers qui font, pendant l'hiver, de la haute Ecole, donnent des *fêtes équestres*, et tout cela dans des manéges de la dimension d'une remise.

Pendant la belle saison, pour rappeler le temps de la galante chevalerie, on donne des *tournois* dans les guinguettes de la banlieue. Ce n'est ni une écharpe ni une tresse de cheveux qu'on décerne au vainqueur, c'est *un fouet*, comme pour annoncer que les assaillans au lieu d'armures, portent la blouse de toile bleue.

C'est, en subissant *comme les autres maîtres de manége* qui ne donnent pas de tournois, les funestes conséquences d'un tel charlatanisme, que l'amour de mon art m'a fait rechercher pendant plusieurs années un mode d'enseignement qui pût s'accorder avec l'époque où nous vivons et les principes de l'Ecole française, la seule bonne, la seule susceptible de former d'habiles écuyers et de dresser des chevaux agréables sans les ruiner ; mais qui, démontrés selon l'ancien système, exigent de longues années de travail et le concours d'un grand nombre de chevaux précieux, spécialement affectés au manége d'Académie; c'est assez dire que ce système ne convient plus aujourd'hui.

Ainsi, mon but principal dans cet ouvrage est d'indiquer comment on peut, en trente leçons, dont les quinze premières auront été *tout élémentaires*, arriver à un résultat qu'on ne peut raisonnablement espérer après un an de

manége, et plus, si l'on ne suit pas la marche graduelle qui peut seule hâter les progrès en peu de temps.

Trente autres leçons, données avec la même suite en employant toujours graduellement des chevaux de différente nature, de moyens et d'allures, et particulièrement des *sauteurs et balloteurs de pilliers*, suffiront pour placer un élève régulièrement, solidement et avec grâce, et le mettre en état de mener avec *justesse* tous les chevaux dressés ou à peu près; généralement tousceux dont on fait usage tant au manége que dehors, à la chasse ou dans les manœuvres, avec des éperons et des étriers, en selle anglaise comme en selle française (1).

Cet élève aura surtout l'avantage de n'agir que d'après des principes invariablement fixés; il ne sera point retardé ni rebuté par ces continuelles contradictions de professeurs qui ne peuvent s'accorder dans les leçons qu'ils donnent chaque jour aux mêmes écoliers (2).

Comme chacune de ces soixante leçons sera terminée par une autre leçon ou *cours théorique sur la connaissance du cheval*, mon élève saura encore raisonner l'effet de ses aides sur tout le mécanisme et les allures de l'animal; il n'agira qu'avec prudence et ménagement, par ce que j'aurai eu soin de lui prouver qu'on n'obtient rien par la force et la dureté; sans être savant, il ne risquera pas d'abîmer ses chevaux ou ceux qui lui sont confiés; il sera bien moins exposé à ces funestes accidents qui se passent tous les jours sous nos yeux, et qui sont presque toujours le résultat d'une complète ignorance en équitation, ou d'une aveugle témérité. Si son goût le porte à devenir un

---

(1) Pour arriver à ce résultat en 60 leçons, je dois avertir que je n'entends pas celles prises par caprice, à grands intervalles et *en s'amusant*. J'entends des leçons tous les jours, et suivant un abonnement qui n'est valable que ponr trois mois et qui se paye 300 fr. Tant qu'on ne voudra payer une leçon d'équitation que 2 fr. 50 c. ou 3 f., tandis qu'on ne regarde pas à payer 6, 12 et 15 fr. une leçon de musique d'un bon professeur, *le maître de manege, surchargé de frais énormes, se ruinera, s'il ne veut faire que de l'équitation*; et s'il lui est imposé, pour se soutenir, d'être loueur et marchand de chevaux, eût-il le plus grand talent, il sera d'abord loueur et marchand de chevaux, et puis professeur d'équitation ensuite, quand les foires et les marchés lui en laisseront le loisir. Qu'on paie son talent comme celui des autres professeurs, il fera spécialement de l'équitation, l'art et le public ne pourront qu'y gagner de toutes les manières.

(2) Les personnes qui ont fréquenté les Manéges publics assez long-temps pour pouvoir les juger, se sont souvent plaint de ce que chaque Écuyer attaché au même établissement y donne une leçon différente, et par fois toute contraire à celle de ses collègues. Il résulte de cette confusion de principes contradictoires que, plus un élève cherche à s'instruire, plus il s'égare et tombe dans l'erreur sur des choses les plus simples. Voilà comment des écuyers qui ne manquent pas de talent, mais qui sont en dissidence de principes entre eux, n'obtiennent pas de meilleurs résultats que les *donneurs de leçons ignorans*. C'est à cela surtout que les élèves les mieux disposés se dégoutent du Manége et de l'équitation.

amateur distingué, il possédera assez de théorie, car le temps et la pratique, en lui procurant une exécution plus sûre et plus savante, lui prouveront de plus en plus que tout dépend des leçons élémentaires, ou ce qui est la même chose, de *la bonne assiette* qui résulte *de la belle position.*

Après avoir réduit la leçon de position (la plus importante selon moi), à douze principes généraux (V. leçon de pied ferme), j'ai indiqué, dans la leçon de longe, les termes les plus simples et les plus généralement employés par les bons démonstrateurs, et dégagés de détails superflus qui fatigueraient inutilement la mémoire de l'élève. Cette leçon élémentaire, je suppose qu'elle lui est donnée par un jeune Sous-Écuyer formé d'après mes principes, et que je guide lui-même dans la pratique de l'enseignement. J'ai adopté ce mode nouveau, attendu qu'il est impossible de prendre des leçons d'équitation par la seule lecture d'un ouvrage sur cet art. Dans celui-ci, de même que dans celui des armes, il faut *la main du maître* pour aider sa leçon orale. Par exemple : la main de la bride, agissant avec les ongles tournés en dessus ou en dessous, produit sur la bouche du cheval des effets tout opposés (V. de l'aide de la main de la bride). Cette démonstration devient une affaire *de tact* ou de sentiment, que le seul discours ne peut rendre. C'est donc à l'Écuyer à faire comprendre ces nuances, non par un déluge de paroles, mais par cette expression du *geste et du toucher*, dont j'ai déjà parlé ; genre de démonstration commun à tous les bons maîtres et bien connu, mais dont on a oublié jusqu'ici de faire sentir l'importance.

Presque tous les Écuyers, qui n'ont ni instruction théorique ni principes bien arrêtés, ne manquent jamais de dire *qu'on n'apprend pas à monter à cheval dans des livres*, et la conséquence qu'ils en tirent est que les livres sont inutiles et souvent très nuisibles ; comme on a fait de mauvais livres sur tout, on pourrait encore tirer cette conséquence, que les Barbares qui brûlèrent la bibliothèque d'Alexandrie ont rendu un grand service à l'humanité. Non, on n'apprend pas à monter à cheval dans des livres, quand il ne s'agit que de la partie mécanique de la leçon ; mais tout en faisant cette concession à des praticiens qui ont du talent d'habitude, je ne persisterai pas moins à leur soutenir que, sans le secours des bons auteurs, on ne peut jamais parvenir qu'à une démonstration bien sèche ; que sans une étude sérieuse de tout ce qui a été dit et écrit sur un art aussi compliqué et aussi difficile que l'équitation, il devient impossible de transmettre clairement aux autres ses propres principes, fussent-ils excellents. Comment établir la supériorité d'une chose quand on n'a aucun moyen de comparaison ? Et je le demande à tous les maîtres qui sont ennemis des livres, que répondre à un élève qui veut s'instruire dans l'art que vous enseignez, s'il vous questionne sur le mérite des auteurs dont vous n'avez pu lire, ou pas voulu lire, les ouvrages ?

Loin de jeter du ridicule sur les hommes qui livrent aux autres le fruit de leur expérience, on est forcé de convenir avec moi que si chaque chef d'École d'Équitation adoptait un système uniforme d'enseignement; s'il ne s'adjoignait que des Écuyers formés d'après ses principes, dont les leçons seraient toujours d'accord avec les siennes, l'art et le public ne pourraient que beaucoup gagner à cette décision. Mais on ne peut véritablement arrêter un mode ou système d'enseignement que par des *principes écrits* (1). Et voilà le point délicat; c'est que ces principes, une fois écrits et publiés, ne laissent plus au maître cette commode latitude de dire aujourd'hui tout le contraire de ce qu'il disait hier, et de faire ce que j'appelle *de l'équitation de circonstance ou de spéculation*. Il faut dire aussi que les élèves dont on se défie le moins, font parfois des questions fort embarassantes; il n'y a pas de doute qu'il est plus facile, plus commode et plus prudent, de s'en tenir à la démonstration *au jour le jour*, quand on craint d'être opposé à soi-même, et par la même raison, il faut se garder d'écrire. *Verba volant, scripta manent.*

Après avoir dit en quoi consistait mon système d'enseignement, j'avais besoin d'expliquer aussi les raisons qui me l'ont fait rechercher, étudier et adopter. Pendant plusieurs années, il a servi de guide aux jeunes professeurs que j'employais à mon Manége pour me seconder dans les leçons. Ces professeurs, comme tous ceux des autres manéges, ont été plus ou moins capables; mais, guidés constamment par mes leçons particulières, et l'étude de mes principes écrits, ils n'ont jamais enseigné chez moi que d'accord avec moi, en suivant de point en point ma méthode; et les élèves n'ont jamais eu à se plaindre de leurs contradictions.

---

(1) La théorie écrite pour l'instruction militaire, n'est pas très savante sans doute; mais elle devait être aussi simple pour se trouver à la portée de tous les cavaliers, dont elle ne prétend pas faire des Écuyers d'Académie. Elle tire son grand avantage de sa constante uniformité; en suivant les principes et les leçons de cette théorie écrite, comme un Code, le sous-officier qui l'étudie avec un peu d'intelligence et de mémoire, peut former en peu de temps, beaucoup de cavaliers passables, quand lui-même est bien loin d'être seulement un Écuyer médiocre; tandis qu'un Écuyer habile dans l'éxécution, mais qui n'a point de principes fixes, qui changera sa leçon à tout moment, en l'embrouillant de figures et de raisonnements gauchement improvisés, ne fera qu'étourdir les élèves par son bavardage, sans nullement les instruire. S'il n'y avait pas de théorie uniforme et écrite pour l'équitation militaire, que deviendrait l'instruction, si tous les Instructeurs d'un régiment étaient tués dans une bataille? Elle deviendrait ce qu'elle est dans beaucoup de Manéges civils, une chose toute personnelle, et qui varie aussi souvent que le chef du Manége change d'Écuyers.

CHAPITRE XIII.

Récapitulation des douze principes généraux de position, avec tous les développements dont ils sont susceptibles, eu égard aux différentes conformations.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

I.

La tête haute et libre entre les deux épaules.

« La tête haute, et bien libre entre les deux épaules, fait paraître avanta-
« geusement le cavalier, et contribue beaucoup à le faire asseoir. »

Voilà un principe que l'on doit rappeler souvent aux commençants : *cherchez à sentir que les épaules fassent un point d'appui sur les hanches, et que les hanches en fassent un autre sur les fesses, pour que toutes les parties supérieures du corps viennent se réunir à l'assiette comme à leur centre commun.* Pour obtenir ce résultat, on sent facilement qu'il faut d'abord bien placer la tête, comme étant la première des parties superposées. Ce principe s'abrége par ceci : *Baissez souvent les épaules.*

« La tête ne peut être libre et aisée dans ses mouvements que par son
« aplomb et la grande souplesse des muscles du col, dont bien des personnes
« ont les vertèbres inclinées en avant, et point sur leur base, en sorte que
« quand elles veulent lever la tête, elles roidissent et contraignent cette
« partie, et la gêne s'en manifeste jusqu'aux épaules et le long de l'épine du
« dos. »

Avec les élèves ainsi conformés, il vaut mieux leur laisser la tête un peu basse, que de vouloir la contraindre à une position à laquelle la nature s'oppose.

Le col un peu long, et les vertèbres naturellement d'aplomb sur leur base, donnent beaucoup de grâce dans tous les exercices du corps; comme on ne peut allonger cette partie quand elle est trop courte, il faut, pour dissimuler ce défaut autant que possible, baisser continuellement les épaules.

BIBLIOTH. EAAEC SAUMUR

II.

La poitrine élevée, bien ouverte, sans être saillante.

« La poitrine élevée et ouverte donne beaucoup de grâce, oblige les épau-
« les à se porter en arrière, et fait plier les reins au degré nécessaire. Les élèves
« qui ont cette partie naturellement haute et large paraissent avantageuse-
« ment à cheval dès leurs premières leçons. »

Il ne faut pas confondre la poitrine élevée et ouverte avec la poitrine *saillante;* la première résulte d'une bonne conformation et d'une attitude moelleuse et aisée; la seconde est l'effet d'une position forcée qui ne peut être que fatigante et ridicule.

La poitrine bien ouverte, outre la grâce qu'elle donne au cavalier, facilite beaucoup le mouvement de la respiration, qui se fait toujours mal quand la poitrine est rentrée et comprimée par la roideur des épaules et des bras serrés au corps.

Il est bien prouvé, par l'expérience, que les jeunes gens qui ont la poitrine étroite et faible peuvent développer et renforcer cette partie par l'exercice bien entendu de l'Équitation, des armes, de la natation, etc. Avec ceux-là il faut n'employer que des chevaux dont les allures sont bien douces.

III.

La pointe des épaules en arrière, et d'aplomb sur les hanches.

« Les épaules également souples et libres, ni plus avancées, ni plus basses
« l'une que l'autre, contribuent infiniment avec le buste, à affermir et con-
« tenir l'assiette, conséquemment à bien mener les chevaux fins et ardents,
« et surtout à les tenir bien droits par l'art qu'ont les bons Écuyers de distri-
« buer leur poids (celui des épaules) selon les circonstances, sur les han-
« ches, afin que les fesses, qui en sont la base, fassent leur pression sur la
« selle, du côté où le cheval se *traverse*, sans avoir recours à la jambe; ce qui
« augmenterait l'ardeur des chevaux qui ont déjà trop de fougue et d'action.
« C'est là le grand art pour remettre les chevaux droits en peu de temps
« quand ils sont extrêmement sensibles, et qu'ils ont été dérangés par de
« mauvais cavaliers. »

C'est ce qu'on appelle *redresser son cheval par l'opposition du corps;* c'est un des cas où l'assiette devient aide.

« Il y a des personnes qui ont les épaules hautes, rondes par derrière, et la
« pointe resserrée sur la poitrine. Toutes ces difformités n'empêchent pas

« de monter à cheval, mais elles nuisent beaucoup à la grâce, à l'aisance et « au liant qui conduisent à une belle exécution. Le travail et les soins assidus « corrigent un peu ces défauts, mais ils sont toujours un grand obstacle à « la souplesse et conséquemment à l'accord et à l'union. Dans ce cas, il faut, « dans les premières leçons, leur laisser suivre le mouvement occasioné par « le trot, afin de produire une espèce de dislocation qui dénoue les épaules « en leur donnant autant de souplesse qu'elles sont susceptibles d'en recevoir « à force de soins et de travail. »

IV.

Le haut du corps appelé buste, aisé, libre et droit.

« L'aisance du buste est le résultat de la souplesse des épaules et des bras. « Ces dernières parties tirent la leur du moelleux des avant-bras et des poi- « gnets. »

Plusieurs bons écuyers font porter le haut du corps extrêmement en arrière, en se fondant sur ce qu'il revient toujours assez en avant quand on commence, ce qui est une vérité. Il faut éviter pourtant que le corps soit *renversé*, car il ne serait plus dans la ligne d'aplomb, et les cuisses et les jambes se porteraient forcément en avant. (V. de l'assiette.)

V.

Les bras sur la ligne du corps, tombant naturellement à deux pouces environ des hanches.

« Les bras étant sur la ligne du corps, lians et bien d'aplomb, seront assu- « rés ; on ne peut faire poser les bras sur les hanches comme on l'a dit dans « plusieurs traités de cavalerie, sans avoir l'air guindé, et sans faire remonter « les épaules. Il serait tout aussi défectueux de les élever, les tenir éloignés « du corps, et les balancer comme le pratiquent quelques personnes croyant « se donner des grâces. On doit les laisser tomber sans force; ils se placent « perpendiculairement ainsi que les jambes, par leur propre poids ; les bras, « les avant-bras et les poignets bien placés, donnent une véritable grâce au « cavalier. »

Il ne faut pas oublier que leur assurance, leur précision et leur souplesse, sont indispensables pour arriver à avoir une *bonne main*.

Quand le corps est très gros, les bras paraissent et deviennent en effet trop courts; les coudes s'élèvent et restent devant les hanches. Si, pour remédier à cet inconvénient, le cavalier place ses mains de côté au lieu de

les tenir devant le milieu du corps, en évitant un défaut il en fait naître un autre, dont la conséquence est de mener son cheval de travers. Voilà pourquoi un gros homme, outre le désavantage d'être beaucoup trop lourd pour la plupart des chevaux, peut difficilement avoir une belle position et de la grâce à cheval.

VI.

Les coudes tombant naturellement, ni en avant ni en arrière des hanches.

Rien ne donne un air guindé comme les coudes serrés sur les hanches; mais aussi rien n'est de plus mauvais goût que d'arrondir les bras en mettant les *coudes en l'air*, ce qu'on appelle par dérision *regarder par les lucarnes*, ou *faire les beaux bras*. C'est en laissant tomber les coudes naturellement sur les hanches, qu'on évitera ces défauts opposés, aussi contraires à la belle position qu'aux bons effets des mains sur la bouche du cheval.

Il y a, dans la juste position des coudes, et dans la juste longueur des rênes, un rapport qu'il est bien important d'observer, et qui résume en peu de mots une infinité de préceptes. *Si les rênes sont trop longues, les coudes se portent en arrière des hanches*, la main au lieu d'être placée vis-à-vis le milieu du corps, se trouve conséquemment de côté, et ne peut marquer des arrêts sans mettre le cheval de travers. Si, au contraire, *les rênes sont trop courtes, les coudes se trouvent devant les hanches*, et la main est trop loin du corps, ce qui ajoute à une position disgracieuse le grand défaut d'une *main dure* dans toutes ses opérations.

Les coudes, pour être bien placés et en rapport avec la juste longueur des rênes, doivent tomber et rester constamment vis-à-vis des hanches, à deux pouces environ de distance (1).

J'ai dit, à l'article *des bras*, que, quand le corps est trop gros, ils deviennent trop courts, forcent les coudes à s'élever et à se mettre devant les hanches. Il y a des jeunes gens qui ont au contraire le corps si fluet et les bras si longs, que les coudes se portent forcément derrière les hanches, bien que les mains restent vis-à-vis le milieu du corps à la distance voulue (un travers de main). Mais comme cette conformation vient toujours d'une grande jeunesse

---

(1) Si, dans les arrêts prolongés, le cavalier n'observait pas de faire *retraite de corps*, les coudes se reculeraient jusque derrière les hanches. C'est une des plus puissantes raisons qui m'ont fondé depuis long-temps à ne faire jamais les arrêts que par la retraite de corps, principe qui n'avait été indiqué dans la leçon par personne avant moi, et dont presque tous les Écuyers font l'application pour eux-mêmes.

et d'une croissance forcée, le vice de position, dans ce cas, n'est que momentané, et disparaît quand l'élève a pris tout son accroissement.

VII.

L'avant-bras et le poignet sur une ligne horizontale.

Les poignets, de même que les bras, doivent être assurés, souples et lians, quoique susceptibles d'une certaine fermeté quand le besoin l'exige. Ainsi que les bras, ils ne doivent jamais se croiser l'un sur l'autre; celui qui tient la bride doit être placé vis-à-vis le milieu du corps, et celui qui tient le bridon doit être à côté, ni plus en avant, ni plus en arrière. (V. position des mains.)

Pour conserver la bonne position des poignets, et pour éviter les mauvaises, il faut se rappeler que le pouce doit toujours être au niveau du pli du bras, de quelque manière que le poignet agisse, ou, ce qui est la même chose, que l'avant-bras et le poignet soient sur une ligne horizontale.

Il serait difficile de préciser au juste la distance que le poignet doit avoir du pommeau de la selle, car la hauteur de ce pommeau varie, et celle du poignet dépend aussi de la position de la tête du cheval, et du plus ou moins de longueur de son encolure. Si le cheval *s'enterre*, il faut l'élever; *s'il porte le nez au vent*, il faut le tenir très bas. Quant à sa distance du corps, elle suit, comme je l'ai déjà expliqué, le rapport qui s'établit entre la longueur des rênes et la place des coudes. Ceux-ci, bien vis-à-vis des hanches, mettront la main (ou le poignet) à trois ou quatre pouces du corps (un travers de main), un peu plus ou un peu moins, selon la longueur des bras et la grosseur du corps.

Je n'ai parlé jusqu'ici des poignets que relativement aux rapports qu'ils ont avec les bras; en les considérant quant aux rapports qu'ils ont avec les rênes, je les appelle *mains*. (V. de la position des mains et de la tenue des rênes.)

VIII.

Les reins moelleusement soutenus et un peu ployés.

« Ce sont les vertèbres lombaires qui seules doivent déterminer le pli des « reins, et leur procurer cette souplesse nécessaire pour recevoir et amortir « les secousses violentes qui lui sont communiquées par le choc de la selle, « quand le cheval rue, saute, fait *la capriole*, ou quand, après s'être élevé « des quatre pieds, il fait sa foulée sur le sol en retombant. Les reins, indé- « pendamment du pli en avant, peuvent encore se plier latéralement, soit

« à droite, soit à gauche, » ce qu'on exprime aussi par *creuser le côté*, ce qui dérange beaucoup la position et nuit infiniment à la tenue comme à la justesse.

« Plusieurs élèves, soit par faiblesse dans cette partie, soit par défaut de « construction, les plient de très-haut, c'est-à-dire presque toutes les vertè- « bres dorsales et lombaires; alors les reins ont trop de jeu. Le buste en est « dérangé, ainsi que les autres parties, ce qui nuit autant à la grâce, l'ac- « cord et l'union des deux individus, que le défaut précédent. Les personnes « qui ont été long-temps sur l'enfourchure, contractent communément « cette mauvaise habitude, dont on les corrige difficilement. »

Le juste pli des reins est indispensable pour joindre la ceinture au pommeau de la selle, et permettre que les cuisses puissent s'étendre sans faire enlever l'assiette.

IX.

L'assiette chargée du poids du corps et bien au milieu de la selle, les fesses chassées en avant sous la base.

J'ai dit au commencement de cet ouvrage que l'assiette était la base fondamentale de toute l'équitation. (V. chaq. 1er). Chargée de toutes les parties du corps, son appui doit se faire, comme je l'ai dit, sur les deux tubérosités des os *ischions* : « Il faut que ses points d'appui soient égaux, pas plus près des « battes, ni plus à droite, ni plus à gauche l'un que l'autre, de manière que « le coccyx soit le troisième point formant la séparation exacte du milieu de « la selle. » Il faut bien observer que ce troisième point ne *doit pas faire appui* (1), mais il ne manquerait pas de le faire, si la ceinture n'était pas assez soutenue, que la poitrine fût rentrée, et que les épaules en devinssent grosses et rondes, ce qu'on appelle avoir l'*assiette écrasée*. C'est la position que prennent les vieux Écuyers quand le corps est affaissé par les années; mais elle n'est pas moins vicieuse; il faut se rappeler que les ischions seuls doivent être chargés du poids de toutes les masses réunies, quand les quatre jambes du cheval portent également sur un sol plat, et quand la selle, qui est un point intermédiaire, porte également bien d'aplomb sur le dos du cheval.

---

(1) Je sais qu'il n'est pas rare d'entendre certains maîtres recommander aux élèves de s'asseoir sur le coccyx. Mais c'est une absurdité à ajouter de plus à celles qui se débitent journellement. (V. chap. 1er).

X.

Les cuisses assez tournées en dedans pour être collées à plat sur la selle, sans serrer les genoux.

En recommandant, de même que tous les écuyers et auteurs, de tourner *les cuisses en dedans*, c'est que les commençants sont presque tous dans la disposition de les tourner en dehors. A bien dire, elles ne doivent être ni en dedans, ni en dehors, mais *sur leur plat*, c'est-à-dire à l'endroit où elles présentent la plus grande surface, afin d'augmenter l'assurance et la solidité, en multipliant les points de contact.

« Si le plat des cuisses doit être collé sur la selle, ce ne peut être dans les « commencements; les ligaments articulaires qui leur servent d'attache, et « les parties musculaires qui les font mouvoir, n'ayant point acquis assez de « ressort, l'extension et la flexion continuelle qu'exigent ces parties ne peuvent « résulter que d'un grand exercice; il est donc physiquement impossible que « les cuisses soient d'abord bien placées, » C'est une grande erreur de vouloir les *forcer à se tourner en-dedans*, comme le font à tort quelques Écuyers; car, indépendamment de la roideur, et surtout de l'*éloignement des jambes qui en résulte*, on met l'élève sur l'enfourchure. Il ne faut pas perdre de vue qu'avant tout on doit le faire asseoir sans avoir égard que les cuisses soient tournées ou non. (V. de la leçon à la longe.)

« Pour acquérir plus promptement une grande souplesse dans les cuisses, « indépendamment de l'action de les mollir en les laissant mortes, le trot « sans étriers, des bottes pesantes, le bas de la ceinture plié, l'assiette chas- « sée près du pommeau, y contribuent beaucoup. On doit avoir la plus grande « attention à les tourner et allonger également; une cuisse plus tournée que « l'autre attirera l'assiette de son côté, de même si elle est plus allongée et « plus roide. Plusieurs personnes les ont rondes, courtes et charnues comme « des femmes. » Ces imperfections sont très nuisibles, car étant rondes, elles *roulent*; charnues, elles sont rarement susceptibles d'une pression vigoureuse quand l'assiette a besoin de leur secours; courtes, elles n'embrassent pas assez le cheval, ce qui diminue l'enveloppe et accourcit cette espèce de balancier ou contre-poids que doivent faire les cuisses et les jambes.

En voulant allonger les cuisses par *une extension forcée*, on mettrait l'élève sur l'enfourchure. Le défaut opposé est de remonter et serrer les genoux, ce qui s'appelle être *raccroché*. Beaucoup de personnes, qui ont l'habitude de monter à cheval, mais point ou peu d'assiette, serrent les genoux pour se tenir; mais loin d'en acquérir plus d'aplomb, les fesses se lèvent et re-

çoivent un choc beaucoup plus violent de la selle, de manière qu'au lieu de contribuer à la tenue, l'effort ou pression des genoux la diminue considérablement, outre que cette pression des genoux suffit seule, sans les jambes, pour augmenter l'ardeur des chevaux d'action, et les rendre plus difficiles à conduire.

Il ne faut pas oublier que c'est la bonne assiette qui donne la juste position des cuisses, et que c'est la mauvaise qui force le cavalier de serrer les genoux.

Cependant il est des cas où la pression plus ou moins forte, plus ou moins prolongée des cuisses, devient indispensable; c'est, comme je l'ai déjà dit, quand les sauts ou *contre-temps* du cheval ébranlent violemment l'assiette, et la feraient perdre tout-à-fait sans cette précaution. C'est alors que les cuisses doivent venir au secours de l'assiette, les genoux au secours des cuisses, et les jambes, au besoin, au secours de ces parties. (V. des moyens de tenue pour monter les sauteurs.)

XI.

Les jambes libres et assurées, tombant naturellement près le corps du cheval, un peu inclinées en arrière sans étriers, et perpendiculairemeut quand elles sont portées par les étriers.

Les jambes, de même que les cuisses et les pieds, sont les parties les plus difficiles à bien placer à cheval; elles ne deviennent libres et assurées qu'après un exercice de plusieurs mois, en trottant beaucoup sans étriers; elles ne seront bien aplomb sous les genoux que quand les cuisses seront placées et assouplies; alors, en laissant tomber les jambes naturellement, elles se trouveront placées par leur propre poids. Or, plus elles sont relâchées, plus elles acquièrent de ce poids; plus elles ont de poids, plus elles sont près du corps du cheval, et à même d'agir à temps et à propos. C'est cette position avantageuse que l'on définit par *être près de ses chevaux*.

« Comme il y a bien peu de personnes qui aient une bonne assiette, de « même, et uniquement pour cette raison, il y a aussi bien peu de cavaliers « qui aient les jambes exactement placées moelleusement, tombant bien « naturellement sous les genoux, sans aucune force ni roideur; une preuve « certaine d'une assiette mauvaise ou médiocre est la roideur des jambes et « leur éloignement du corps du cheval. » C'est ce qu'on appelle *être loin de ses chevaux* (1).

(1) C'est surtout pour la position des jambes qu'il faut examiner attentivement les figures servant à indiquer la position du cavalier. On voit que la jambe abandonnée à son poids, sans être soutenue par

« Quand on est sur l'enfourchure, les jambes vont en arrière et le corps en « avant, à moins que les reins ne soient extrêmement ployés, ce qui, outre « la roideur, est encore très défectueux. Beaucoup de mauvais cavaliers ten- « dent les jambes, font deux points d'appui sur les étriers, lèvent par consé- « quent l'assiette, dirigeant la poitrine vers l'encolure du cheval. Cette « mauvaise habitude les fatigue infiniment, les rend peu propres à conduire « leurs chevaux, et encore bien moins à les dresser ; c'est une des plus grandes « preuves de leur incapacité à cet égard (1) ».

XII.

Les pieds tombant d'aplomb sous la ligne des jambes, la pointe un peu plus basse que le talon sans étriers, et de niveau avec les étriers.

« On ne doit pas mettre plus de force à placer les pieds, que pour aucune autre partie du corps.

« Lorsqu'il n'y a point d'étriers pour soutenir les pieds, la pointe doit en « être plus basse que le talon, et tant soit peu plus élevée avec des étriers. » Quand le cou-de-pied est tendu, la pointe du pied se trouve trop basse. Quand la pointe du pied est tournée en dehors, outre que cette position est vicieuse, elle a encore l'inconvénient de faire *souffler l'éperon au poil* quand la jambe se ferme. Si on tourne les pointes des pieds en dedans en les forçant, les jambes sont roides comme dans les défauts que je viens de signaler : les chevilles deviennent *estropiées ;* il en résulte une roideur et une contrainte si désagréables que l'effet s'en communique aux genoux, aux cuisses, et jus-

---

l'étrier, s'incline un peu en arrière, le genou un peu ployé, et touche légèrement le corps du cheval, de manière qu'en abaissant une perpendiculaire de la pointe du genou à terre, la pointe du pied ne dépasse pas de plus de deux pouces environ cette ligne. Tandis que quand la jambe est portée par l'étrier, elle suit la perpendiculaire dont je viens de parler, depuis le genou jusqu'au cou-de-pied. Alors le pied dépasse la perpendiculaire de sa longueur prise du cou-de-pied à la pointe. La jambe est ainsi quand elle est en repos. Quand elle agit comme aide avec l'étrier, elle doit se fermer un peu moins en arrière que quand il n'y en a point, c'est-à-dire sur la ligne oblique qui marque la place de la jambe tombante au repos sans étrier.

(1) Il y a plus d'un demi siècle que Mattin de la Balme faisait cette remarque. De tout temps, il y a eu de mauvais cavaliers, mais il n'y avait pas comme aujourd'hui *des donneurs de genre*, dont les absurdes caprices sont regardés comme des règles de bonne position et de bon goût. J'ai souvent demandé à des jeunes gens que j'avais vus très bien placés à cheval, pourquoi ils avaient renoncé à une belle et bonne position pour en prendre une fausse et disgracieuse ; ils me répondaient : *C'est pour ne pas être à cheval comme un écuyer ; ce n'est ni beau ni commode, mais c'est le genre donné par N... qui excelle dans le nœud de la cravatte, et qui porte toujours des pantalons parfaits.* Allez opposer à cela les lois de l'équilibre et de la gravitation, on vous dira poliment que vous êtes dans les *ganaches.*

que dans les hanches. Alors il n'y a plus d'aide possible. (V. des étriers.) Tous ces défauts proviennent de la force que l'on emploie à tort, tant pour placer que pour mouvoir ces parties. Le moyen d'éviter cette force et les défauts qui en résultent, c'est de bien établir l'assiette d'abord. Les cuisses bien placées, facilitent la bonne position des jambes ; il en est de même de ces dernières, à l'égard des pieds. Peu de cavaliers sont bien placés *du bas*, et même très peu d'Écuyers peuvent servir de modèle à cet égard.

Les pieds seront donc, autant que possible, placés sous la ligne des jambes, c'est-à-dire que la plante en soit présentée de manière à faire face à la terre ; ils doivent être *relâchés*, mais jamais *disloqués*.

Quand les pieds avec le bas de la jambe s'écartent du corps du cheval, ce qui peut avoir lieu, bien que les cuisses et genoux soient fermés, on dit, par dérision, que le cavalier a les jambes en *pied de banc*. Ce défaut vient de la roideur et du manque d'assiette. Il peut venir aussi d'un vice de conformation.

Quant, au contraire, les jambes tendent à se rapprocher sous le ventre du cheval, ce qui se fait toujours avec les *chevilles estropiées*, en tournant les pieds en dedans, ce défaut provient de la cause contraire, c'est-à-dire les genoux et les cuisses *ouvertes* et trop lâches. C'est ce qu'on appelle avoir les jambes *en bacchus*, voulant exprimer qu'elles semblent tourner autour du corps du cheval comme autour d'un tonneau.

Ayant fait un chapitre très étendu sur les étriers, j'y renvoie le lecteur, pour ne pas me répéter inutilement dans celui-ci. Il y trouvera, sur la position et l'*aide* des jambes, les développements nécessaires à cette importante partie de l'Équitation.

CHAPITRE XIV.

De la position des mains et de la tenue des rênes.

PARTIE ÉLÉMENTAIRE.

C'est particulièrement à la manière dont les mains sont placées et dont les rênes sont tenues, que l'on reconnaît l'élève qui sort d'une bonne école, n'eût-il que très peu de leçons. Cette considération, jointe à beaucoup d'autres non moins importantes, m'a engagé à traiter ces parties dans les plus grands détails.

J'ai déjà signalé l'abus d'occuper les deux mains du commençant par la bride et le bridon, avant de lui avoir placé la seule main de la bride. Des écuyers ont pensé que pour simplifier l'action des deux rênes de la bride tenues dans la main gauche, il fallait placer encore dans cette même main les deux rênes du bridon. L'élève étant ainsi embarrassé avec ces quatre rênes, fausse son poignet et les contrarie entre elles, car la difficulté augmente naturellement pour lui dans la progression de 2 à 4, et, comme par système de compensation, il ne tient rien dans la main droite dont il ne sait que faire. On appelle cela *tenir les rênes à l'Allemande;* et puis quand on visite les manéges de ce pays on vous rit au nez, si vous vous servez de cette dénomination pour indiquer ces prétendus perfectionnements. Sans m'embarrasser de la manière dont on tient les rênes à Vienne ou à Berlin, où il y a d'excellents Écuyers, je me contenterai d'indiquer celle adoptée à Versailles et dans les autres Académies de France. D'abord parce que je la crois meilleure, et ensuite parce que j'ai annoncé un traité d'équitation d'après les principes de l'École française; or, en équitation comme en tout, il faut être conséquent avec son principe.

Première position de la main de la bride, sans tenir le bridon. (V. pl. 5.)

La bride dans la main gauche, le petit doigt passé entre les deux rênes tenues le plus également possible. Le poignet bien vis-à-vis le milieu du corps, un peu arrondi, le pouce étendu sur les rênes et de niveau avec le pli du bras; les ongles inclinés en dessus, le petit doigt un peu rapproché du corps, comme devant toujours déterminer l'action des rênes.

La main droite tenant la gaule haute (haute dans le manége, et basse dehors) placée un peu au-dessus de la gauche, le pouce et l'index détachés des autres doigts, le poignet arrondi, les ongles tournés en l'air, la pointe de la gaule inclinée sur l'oreille gauche du cheval.

Cette première position de la main de la bride sans bridon, apprend à sentir toute la puissance du mors sur la bouche du cheval, et à le faire obéir par les plus petits mouvements possibles. C'est la seule adoptée dans la cavalerie, qui, réservant la main droite pour tenir le sabre ou la lance, se sert rarement du bridon, excepté quand le cheval refuse de tourner par la bride. (V. du bridon joint à la bride.) Cette position est celle de la piste à droite dans le manége.

Deuxième position de la main de la bride, sans tenir le bridon. (V. pl. 5.)

Les rênes à pleine main dans la main droite avec la gaule; cette dernière la pointe en bas, le long de l'épaule du cheval. Les ongles point inclinés en

dessus, mais rangés bien perpendiculairement; le pouce étendu sur les rênes et de niveau avec le pli du bras.

Quand on tient la gaule haute, ce qui convient mieux dans le manége, elle doit toujours se diriger par la pointe vers l'oreille gauche du cheval.

La main gauche libre à côté de la droite et le poignet fermé.

Cette position est celle de la piste à gauche dans le manége.

Première position de la main de la bride, en tenant le bridon. (V. pl. 5.)

Elle est absolument la même que celle indiquée déjà quant à la main gauche. La main droite en tenant le bridon se place à côté et à la même hauteur que la gauche, quand la gaule est haute; et le pouce de niveau avec le petit doigt de la main gauche, quand la gaule est basse. (V. du bridon joint à la bride.)

Cette position est encore celle de la piste à droite dans le manége.

Deuxième position de la main de la bride, en tenant le bridon. (V. pl. 5.)

Elle est absolument la même que celle déjà indiquée quant à la bride. Que la gaule soit haute ou basse, la main gauche qui tient le bridon doit être placée le pouce de niveau avec le petit doigt de la main gauche.

Cette position est encore celle de la piste à gauche dans le manége.

Observation sur la distance qu'il doit y avoir entre la main et le corps, comme entre la main et le pommeau de la selle.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

En observant ce que j'ai dit au sujet des coudes qui ne doivent être ni en avant ni en arrière des hanches, la main se trouvera à trois pouces environ du corps, si le cavalier est bien conformé. Celui dont les bras seront très longs avec le corps mince, ou très courts avec le corps gros, aura aussi la main plus ou moins distante du corps, mais *ce sera toujours les coudes qu'il faudra placer les premiers.*

Le commençant doit avoir la main bien détachée du corps (6 pouces environ), conséquemment les rênes un peu courtes, pour être plus sûr de son cheval. Cette position aura l'inconvénient momentané d'amener les coudes en avant des hanches, et d'empêcher les épaules de se porter complètement

en arrière (1); mais quand il aura acquis un peu de solidité, on lui fera allonger ses rênes pour rapprocher la main à trois pouces du corps, et alors les coudes se trouvent vis-à-vis des hanches. Pour que la main soit juste et savante, il faut *travailler près de soi.*

En plaçant, comme je l'indique pour toutes les positions des mains, *le pouce de niveau avec le pli du bras*, il sera inutile de chercher à régler la distance du poignet à tant de pouces *au-dessus du pommeau de la selle*, définition vague, puisque ce pommeau varie lui-même de hauteur, selon les différentes selles.

Autre observation sur la tenue des rênes et la manière de placer les doigts.

Partie Elémentaire.

Il est de la plus grande importance que les doigts soient bien rangés entre eux, l'un à côté de l'autre, de manière à ne faire aucune saillie dans la main, et qu'ils enveloppent les rênes pour que les ongles touchent le creux de la main sans le serrer.

Il faut encore, n'importe la main qui tient les rênes, que ces dernières soient placées bien justes l'une sur l'autre. Celle qui pose sur l'index doit passer latéralement sur la seconde jointure de la phalange de ce doigt, le pouce bien étendu sur la rêne. On ne saurait mettre trop d'attention à cette manière de placer la rêne sur la jointure; elle oblige les doigts à se ranger parfaitement, ce qui permet au pouce d'être bien allongé et fermé sur la rêne; elle imprime tout de suite à la main un *tact de sentiment* et d'à-propos qu'on ne saurait trop apprécier; ce tact, perfectionné avec le temps, constitue cette qualité précieuse que l'on appelle *une belle main, une main savante.*

Avec les doigts parfaitement rangés et le pouce bien étendu sur les rênes, il n'y aura pas besoin de les serrer fortement pour les maintenir justes dans la main. Mais il faut bien se persuader que dans toutes les opérations de cette main, quelque soin qu'on y apporte, *les rênes tendent toujours à s'al-*

---

(1) Il y a des Écuyers qui font placer les mains si en avant que les coudes dépassent, non-seulement les hanches, mais que les bras semblent sortir du ventre. Outre la mauvaise grâce qui résulte de cette position, la main est toujours dure, parce que les rênes sont beaucoup trop courtes.

longer et jamais à s'accourcir, et c'est cet allongement, insensible à la vue, qui modifie les arrêts sur les chevaux d'une grande sensibilité de bouche (1).

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Les commençants tombent facilement dans les deux défauts opposés en tenant leurs rênes, et beaucoup d'amateurs font la même faute. Pour empêcher les rênes de s'allonger, ils serrent les doigts avec beaucoup de force; ces derniers se contractent ainsi que le poignet, le bras et l'épaule se roidissent aussi, et la main n'agit plus que par secousse et durement sur la bouche du cheval.

Quand on leur dit de mettre beaucoup de moëlleux dans la main, et de ne pas serrer les doigts, ils laissent échapper leurs rênes à tout moment, et la main ne pouvant plus avoir d'action sur la bouche, quand les rênes sont devenues beaucoup trop longues, les coudes se reculent, les arrêts se font de côté, et les chevaux sont de travers.

Dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, je reviendrai toujours sur l'indispensable nécessité de la leçon de longe. C'est en y laissant l'élève le temps nécessaire, et en ne lui faisant monter d'abord que des chevaux très commodes, et *répondant bien à la main*, qu'on évitera ces mauvaises habitudes. Si un élève déjà avancé, contracte une position vicieuse pour avoir monté trop tôt des chevaux neufs, le seul moyen de la détruire est de le remettre à la longe sur des chevaux d'école (2).

Pour empêcher les rênes de couler, il faut, avant de marquer les arrêts ou de diriger la main de côté, serrer un peu les doigts. Par cette position,

---

(1) On ne croirait peut-être pas que le choix des gants gêne ou facilite la tenue des rênes, surtout quand on commence. Si les gants sont trop minces, les rênes coupent les doigts, parce que l'élève les serrent toujours trop, et les met l'une sur l'autre. Avec les gants de daim, cet inconvénient n'a pas lieu, et les doigts sont forcés de se ranger, l'épaisseur de la peau n'ayant que le prêtant nécessaire pour obtenir la position voulue. Les gants bien coilants et glacés sont très bons pour le bal; ils sont ridicules et incommodes pour le manège.

(2) Je m'inscris en faux contre cet argument, qu'en débutant avec des chevaux durs et non dressés, l'élève avance plus vite dans son instruction. C'est quand on manque de chevaux d'école qu'on cherche à accréditer cette erreur. En employant trop tôt cette espèce de chevaux, on pourra former de bons *casses-cou* pour les marchands de chevaux, mais on ne fera jamais de *fins cavaliers* et encore moins des Écuyers. L'élève qui commence par avoir une bonne main en montant des chevaux bien dressés, perdra rarement cette qualité quand plus tard il exercera avec des chevaux bien durs qui ne le sont pas. Tandis que s'il débute par avoir la main dure avec ces derniers, il conservera une grande partie de cette dureté avec ceux qui sont *mis et fins dans les aides*. Telle a été l'opinion des meilleurs Écuyers à cet égard, et une longue suite d'observations m'a prouvé qu'ils avaient raison.

que j'appelle le *doigté des rênes*, et qu'il faut recommander au commençant, on évitera qu'il laisse échapper ses rênes, sans exiger qu'il serre inutilement les doigts quand le mors n'agit point ; il sentira en peu de temps que cette action de *serrer ou desserrer les doigts* à propos, suffit pour ralentir son cheval, et le faire tourner par la *main douce* et *la main légère* (V. de l'aide de la main.) : mouvements que je suppose toujours conduits par la main du maître, tant que l'écolier ne les fait pas bien seul.

Des rênes tenues à la troisième position.

Partie élémentaire. (V. pl. 6.)

Les rênes de la bride posées *au bouton*, sur le petit doigt de la main gauche, les rênes du bridon seront prises séparément dans chaque main et *sur leur plat*, le petit doigt en dehors de la rêne, et le pouce étendu dessous ; les ongles inclinés en dessous, les pouces se faisant face, soutenus de niveau avec le pli du bras, et séparés l'un de l'autre de quatre pouces environ.

Dans cette position, les rênes de la bride n'agissent point sur la bouche du cheval, ou du moins elles n'agissent que par leur propre poids. Elles doivent cependant être soutenues comme je l'indique, afin que le cheval ne puisse marcher dessus, et que le cavalier soit en mesure de les prendre à la première position, s'il voulait faire agir le mors. (V. des changemens de rênes.)

Ainsi, quoique ayant une bride et un mors, le cheval n'est cependant conduit que par le bridon.

Pour accourcir et allonger les rênes à la troisième position.

Si les rênes du bridon sont *montées à la française* (courtes), on sépare doucement les poignets en glissant les doigts le long des rênes, sans donner de *saccade* sur la bouche du cheval. Si elles sont *montées à l'anglaise* (longues) on fait comme je l'indique pour les *bridons d'Ecole.* (V. position des mains avec le bridon d'École.)

Pour les allonger, il suffit de les laisser couler en rapprochant les poignets l'un de l'autre.

Des cas où il faut prendre les rênes à la troisième position.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

On prend les rênes de cette manière :

1° Toutes les fois qu'un cheval se défend et refuse de tourner sur l'une ou l'autre main ; toutes les fois qu'il faut donner à la rêne qui détermine *le tourner*, une grande puissance d'action, *en évitant l'arrêt*, chose qui ne peut se faire avec les deux rênes de la bride prises ensemble, puisque son effet (celui de la bride ou du mors), le plus naturel, le plus direct, *est d'agir de devant en arrière*, *et point de côté*. (V. de l'aide de la main de la bride.)

C'est cet effet de devant en arrière, déterminé par la *puissance de levier* (les branches du mors), qui fait *renverser* le cheval dont la bouche est sensible quand, sur sa résistance à tourner, le cavalier veut l'y contraindre par la bride. Or, les efforts qui résultent naturellement de l'action forcée du mors, se faisant plus particulièrement sentir sur les reins, les hanches et les jarrets, les pieds de derrière coulent sous le centre de gravité, et n'ayant plus de point d'appui, le cheval se renverse, non *par méchanceté*, *par malice*, mais par un effet purement physique. Plus il aura la bouche sensible et le train de derrière faible, plus il se renversera facilement ; mais il ne le fera jamais sans y être provoqué par la main et la douleur qu'elle lui cause, parce qu'en se renversant il se fait à lui-même beaucoup de mal ; il se blesse toujours et se tue quelquefois, aussi bien que le cavalier ; et comme tous les animaux ont le sentiment de leur conservation, on peut presque toujours affirmer que les chutes les plus dangereuses ont pour cause la dureté, l'imprévoyance ou l'ignorance, de celui qui le monte. (V. aide de la bride.)

2° On prend les rênes à la troisième position, quand on veut reposer la bouche d'un cheval qui est déjà dressé à la bride, ou qu'on monte un jeune cheval qui ne l'est point encore, et que l'on commence à *emboucher*.

3° On fait tenir les rênes de cette manière sur des chevaux parfaitement dressés à la main de la bride, quand ces chevaux sont fins et trop vigoureux pour des élèves peu avancés. Et il faut bien se pénétrer de ceci : c'est que tel écolier qui pourra conduire passablement un cheval très fin, en tenant les rênes à la troisième position, le fera renverser avec la bride, ou bien provoquera, par l'effet dur et malentendu de sa main, des contre-temps qui le feront jeter à terre.

4° C'est la position que l'on fait prendre aux palefreniers ou domestiques qui conduisent des chevaux à un rendez-vous, quand ils n'ont point un

cheval de suite pour les mener *en main* avec un caveçon ; ce qui vaut infiniment mieux.

5° Cette manière de tenir les rênes peut devenir une affaire de politesse. Un écuyer ou amateur vous offre de monter un cheval précieux, ou qu'il juge tel. Vous devez commencer par mener ce cheval à la troisième position, et attendre que celui auquel il appartient vous engage à vous servir de la bride; par-là vous faites preuve de modestie, et vous prenez une plus parfaite connaissance de la bouche du cheval que vous montez pour la première fois.

6° Enfin, on doit prendre les rênes à la troisième position, pour déterminer les premiers pas d'un cheval dont on croit devoir se défier, et qui annonce une extrême sensibilité de bouche. Et il faut bien reconnaître que le meilleur écuyer peut être surpris par un cheval qu'il ne connaît pas, qui est embouché avec un mors très dur ; qui aura eu les *barres* cassées ou blessées, ou enfin qui peut lui être présenté dans le malveillant dessein de mettre son savoir à l'épreuve (1). Dans cette supposition, comme c'est toujours au moment d'entrer en selle que le cavalier peut être plus dangereusement surpris par des *pointes* ou *sauts de mouton*, s'il se méfie du cheval qu'il essaie, il doit monter en tenant le bridon de la main gauche, en même temps que les crins, afin de se trouver tout de suite à la troisième position en entrant en selle.

J'ai donné ces très longues, mais utiles explications, afin d'apprendre aux élèves et amateurs susceptibles de monter toutes sortes de chevaux, que les désordres résultant de l'action forcée, ou seulement mal entendue de la bride, *peuvent mettre le cavalier dans le plus grand danger, même avec les chevaux les plus doux de caractère, les moins enclins à la défense, mais qui, avec la bouche très sensible, ont les reins faibles, les jarrets souffrants et tarés.* La seule action du mors et de la gourmette serrée, produit tant d'effet sur la bouche d'un poulain, qu'elle suffit pour le faire renverser. Non-seulement les mauvaises mains et les mors trop durs abîment la bouche des chevaux, mais ils ne manquent jamais de leur ruiner en même temps les hanches, les jarrets, et généralement toutes les parties de l'arrière-main qui reçoivent les efforts de la masse. (V. de l'aide de la main de la bride.)

Pour la sûreté des cavaliers et pour la conservation des chevaux, on ne

(1) Ce ne sont jamais de véritables Écuyers, ni des amateurs, qui font ces sortes d'épreuves. Mais celui qui essaie une grande quantité de chevaux n'a pas toujours affaire aux gens les plus délicats; il est donc bon de se tenir sur ses gardes.

saurait se servir trop long-temps et trop souvent des *bridons d'école* et de la bride à la troisième position (1).

LEÇON POUR AJUSTER LES RÊNES.

Partie élémentaire.

Le mouvement d'ajuster les rênes est très utile et gracieux, quand il est fait avec aisance et précision. (Ajuster les rênes sous-entend toujours que ce sont celles de la bride.) On ajuste les rênes pour les accourcir ou les égaliser; on le fait aussi pour développer le mouvement du bras et donner de la grâce au cavalier, qui doit dans ce moment se grandir du haut du corps.

On ne peut ajuster les rênes que quand elles sont dans la main gauche. Si l'on tient le bridon de la main droite, il faut toujours l'abandonner sur l'encolure avant de commencer cette opération.

1er *Temps*. Détacher le pouce gauche en le dirigeant en l'air; saisir les rênes avec le pouce et l'index de la main droite, tout près de la gauche.

2me *Temps*. Enlever la main droite perpendiculairement au-dessus de la gauche, en coulant les doigts sur les rênes jusqu'au bouton, le coude soutenu à la hauteur du poignet; la gaule (étant basse) posée perpendiculairement sur l'épaule du cheval, ce qui exige qu'elle soit tenue de même que les rênes, avec le pouce et l'index, les autres doigts ouverts et arrondis. Si on tient la gaule haute, la pointe doit conserver sa direction vers l'oreille gauche du cheval,

3me *Temps*. Accourcir, allonger, ou égaliser.

Pour accourcir: soutenir le bouton de la main droite; abaisser doucement la gauche, évitant de donner une *saccade*, ce qui aurait lieu, si la main se baissait trop vite.

Il ne faut jamais accourcir les rênes plus d'un travers de main à la fois, et comme elles tendent toujours à s'allonger, on ne doit pas attendre qu'elles soient par trop longues pour les ajuster. (V. position des coudes.)

---

(1) Après une absence de plusieurs années, j'ai été bien étonné, en rentrant en France, de voir que dans les manéges, on ne tient plus jamais les rênes du bridon séparées, et que les élèves les moins avancés se servent de la bride avec tous les chevaux indistinctement. A la vérité, presque tous les chevaux de selle sont anglais, et, comme je le répète, *les chevaux anglais sont les plus faciles du monde.* Si la plupart des cavaliers à la mode n'avaient que cette espèce de chevaux *d'humeur*, comme j'en ai tant vus et montés il y a trente ans, il faudrait que la police plaçât des ambulances dans le bois de Boulogne pour ramasser les morts et les blessés.

Pour allonger: soutenir le bouton des rênes de la main droite; élever légèrement la main gauche avec le même soin et pour les mêmes raisons qu'en accourcissant. Il ne faut jamais allonger plus d'un travers de main à la fois.

Pour égaliser: soutenir le bouton de la main droite, la main gauche fixe pour bien rendre les rênes égales.

4me *Temps.* Lâcher le bouton des rênes qui tombe sur l'épaule droite du cheval. Ramener la main droite à côté de l'autre, soit en prenant le bridon, soit en la laissant libre, mais toujours avec un temps d'intervalle; c'est-à-dire qu'elle ne se baisse que quand le bouton des rênes est arrivé sur l'épaule du cheval.

Dans le manége, en reprise, il faut marquer les temps sans les presser. Si le cheval *donne bien dans la main*, le cavalier, en observant sa position, aura beaucoup de grâce en ajustant ses rênes. Mais hors le manége, cette recherche serait mal entendue.

Quand les rênes sont à la 2me position, c'est-à-dire dans la main droite, et qu'elles ont besoin d'être ajustées, il faut préalablement les passer dans la main gauche.

Lorsqu'on reste *au temps* (V. leçon de longe), la main droite, en soutenant le bouton, ne doit pas s'élever plus haut que le menton. Il y a des brides mal faites dont les rênes sont si longues, qu'il faudrait lever la main par dessus la tête pour en atteindre le bouton. A celles là on fait un nœud pour les mettre à la longueur convenable; quand elles ne sont qu'un peu trop longues, il faut, avant de les ajuster, baisser la main gauche, pour que la droite ne monte pas trop haut. Des brides bien montées et des rênes d'une juste longueur, sont indispensables pour la justesse de la main et la grâce des mouvements.

Comme on n'a pas toujours le temps d'ajuster les rênes, quand elles sont trop longues, il faut quelquefois procéder d'une autre manière. Si, en terminant un *changement de main* au galop, le cheval se précipite dans le coin, la tête en dehors, on ne peut guère se dessaisir de la rêne de dedans du bridon. Dans ce cas, comme dans tous ceux où il faut accourcir les rênes très promptement, si elles sont dans la main gauche, tout en tenant le bridon de la droite, on les saisit de cette dernière à la 2me position, et on les accourcit le plus également possible en coulant la main gauche par en bas.

Si elles sont dans la main droite, tout en tenant le bridon de la gauche, on les saisit de cette main au-dessous de la droite, et l'on coule celle-ci en avant pour les accourcir le plus également possible.

Il y a des cavaliers qui ajustent les rênes sans quitter le bridon: cette manière n'a jamais été admise dans les Académies.

Quatrième position, ou la main de la bride au repos.

Lorsque le cheval est arrêté long-temps sur place (et dans une École bien tenue, il faut que les élèves restent quelquefois en place et immobiles dans les rangs), tout en le tenant droit et d'aplomb, le cavalier doit lui laisser la liberté de baisser ou tourner la tête pour se mettre à son aise, car rien n'est plus fatigant pour l'homme comme pour le cheval, qu'une complète immobilité. Il faut alors prendre une position relative à cet état de repos, les rênes longues, sans cependant les abandonner. Pour passer de la première position à celle *du repos*, il faut d'abord ajuster les rênes, puis les prendre de la main droite à la deuxième position, sans les lâcher de la gauche; couler la main droite en montant de six pouces environ; marquer le demi-arrêt de la gauche; lâcher les rênes de main gauche sans la déplacer; baisser la main droite en la posant au milieu du pommeau de la selle; les rênes ainsi allongées, la main est au repos.

Quand l'Écuyer commande: *à vos rênes, apprêtez-vous pour marcher*, il faut élever la main droite, les reprendre de la main gauche près de la droite, et la couler d'environ six pouces, puis ajuster les rênes.

Quand les élèves sont formés sur le rang, on doit leur faire répéter cette leçon en marquant bien les temps. On prend également la position du repos avec les bridons d'école. Pour cela, on croise les rênes bien l'une sur l'autre dans la main gauche, après les avoir allongées de six pouces environ.

Manière de changer les rênes de main suivant les changements de main (1), ou changements de piste.

—

Partie élémentaire,

En terminant le *changement de main* de la piste à droite à la piste à gauche, on passe les rênes de la bride de la 1re position à la seconde.

---

(1) Ici *changement de main* est un terme de manège qui signifie figure amenant un *changement de piste*, et non pas un changement des rênes.

Les anciens, qui avaient une grande prédilection pour le cheval, ont donné à plusieurs de ses parties le même nom qu'à celles de l'homme, comme la bouche, le genou, la jambe, etc. Ils étaient convenus de donner le nom de *mains* aux pieds de devant. De là, cet usage de dire encore aujourd'hui que le cheval galope à *main gauche*, à *main droite*, *change de main*, etc.

1er *temps*. Quitter le bridon de la main droite, sans bouger la main gauche de sa place.

2e *temps*. Ajuster les rênes, et les accourcir d'un travers de main.

3e *temps*. Lâcher le bouton, apporter le pouce droit sur le gauche pour saisir les rênes de cette main à la même longueur où elles étaient dans la main gauche.

4e *temps*. Prendre le bridon de la main gauche, afin de pouvoir donner *le pli* de ce côté avant de passer le coin. (V. du pli.)

En terminant le *changement de main* de la piste à gauche à la piste à droite, on passe les rênes de la bride de la 2e position à la 1re.

1er *temps*. Quitter le bridon de la main gauche sans bouger la main droite de sa place; celle-ci laissant couler les rênes pour les allonger d'un travers de main.

2e *temps*. Prendre les rênes dans la main gauche près de la droite.

3e *temps*. Ajuster les rênes pour les égaliser.

4e *temps*. Prendre le bridon de la main droite pour donner le pli de ce côté avant de passer le coin.

Il faut bien prendre attention de ne pas brusquer les changemens de rênes; tous les temps doivent être marqués en y apportant le plus d'aisance et de grâce possible.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Les élèves mettent généralement trop de précipitation dans les changements de rênes, déplacent la main qui doit être remplacée, en la dirigeant du côté de celle qui remplace, ce qui produit un faux mouvement sur la bouche du cheval, et ce qui le met de travers. Ces détails ne doivent point être négligés. Avec un cheval froid, l'absence de précision a peu d'inconvénients; avec celui qui est ardent et sensible, elle en a beaucoup. Le professeur doit se persuader qu'une infinité de petits déplacements équivalent à un grand déplacement, et que le concours d'une infinité des parties bien placées amène nécessairement la solidité du tout.

Pour passer les rênes de la première position à la troisième.

Partie élémentaire.

Ainsi que je l'ai expliqué, ce changement de rênes peut être nécessité par une circonstance urgente : quand le cheval vient à se défendre en refusant de tourner à la volonté du cavalier; ce mouvement doit être fait avec adresse

et promptitude. Si, dans ce moment, le cavalier s'embrouille dans ses rênes, ou qu'elles lui échappent des mains, le *cheval d'humeur l'emporte* ou le démonte.

On ne peut passer à la troisième position que par la première. Si l'on devait la prendre quand on est à la deuxième, il faudrait d'abord passer vivement à la première.

1er *temps*. Passer la main droite au milieu des rênes du bridon, pour les soutenir bien égales, afin de s'assurer de l'obéissance du cheval.

2e *temps*. Lâcher les doigts de la main gauche en élevant cette main à la hauteur du menton; et alors le bouton des rênes vient tomber sur le petit doigt.

3e *temps*. Apporter la main gauche sur la rêne du bridon de ce côté, et saisir cette rêne à la même longueur que la droite.

4e *temps*. Séparer un peu les poignets pour accourcir et égaliser les deux rênes du bridon, afin de sentir distinctement les deux côtés de la bouche du cheval, sans écarter ni appuyer les rênes sur l'encolure.

Quand ces quatre temps sont faits avec adresse, ils se fondent ensemble de manière à n'en former qu'un seul; il est nécessaire de s'y habituer en les faisant sur place, puis aux trois allures, afin de pouvoir les exécuter promptement et sans confusion, pendant que le cheval se défend.

Pour passer de la troisième position à la première.

Partie élémentaire.

1r *temps*. Passer la main droite au milieu des rênes du bridon, pour les soutenir bien égales, en s'assurant de l'obéissance du cheval.

2e *temps*. Saisir le bouton des rênes de la main droite, sans déplacer la main gauche, et sans quitter le bridon tenu par le milieu.

3e *temps*. Élever la main droite à la hauteur du menton, la main gauche restant fixe; se trouvant à la première position, elle doit sentir la bouche du cheval pour s'en assurer.

4e *temps*. Lâcher en même temps le bridon et le bouton des rênes; ce dernier tombant sur l'épaule droite.

Il faut toujours ajuster les rênes avant de reprendre le bridon de la main droite.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Je dois faire observer que ces dénominations de 1re, 2e, 3e et 4e positions de la main de la bride, n'étaient point employées par les maîtres dont je professe les principes. On disait seulement, position de la main droite et de la gauche, ce qui était incomplet et souvent très vague. J'ai imaginé d'établir cet ordre numérique pour aider la mémoire des élèves et faciliter tous les détails de la position des mains et de la tenue des rênes par des divisions distinctes. Il y a fort long-temps que je m'en sers, et je puis assurer que mes élèves s'en sont parfaitement trouvés; mais comme, excepté les jeunes gens que j'ai formés à la leçon, je suis le seul professeur qui me serve de ces dénominations, il est certain que les élèves des autres manéges ne sauraient ce qu'on voudrait leur dire, si on leur parlait de 1re et 2e positions. Il n'y avait pas non plus de règles fixes pour passer de la main gauche de la bride au bridon des deux mains, ni de cette dernière tenue de rênes à la première. J'ai toujours vu que les écuyers laissaient faire ces changements *ad libitum*. Les règles que je prescris sont les plus simples, les plus sûres et les plus faciles dans l'exécution. S'il n'y avait pas grand mérite à les fixer, elles ne sont pas moins d'une grande utilité, puisqu'elles apprennent aux élèves à prendre sûrement leurs rênes dans les moments où la moindre faute à cet égard peut causer plus d'un danger. L'élève qui ne s'en est pas rendu le maniement facile par des exercices répétés, les enmêle ou les laisse échapper, comme je l'ai déjà dit, et le cheval peut s'en empêtrer les jambes et se renverser. J'ajouterai qu'on aurait beau s'exercer à faire tous ces changements de positions et tenues de rênes, on les exécuterait toujours mal si on ne procédait pas toujours de la même manière.

Comme le maniement des rênes, fait avec une grande perfection, régularise l'exécution avec les chevaux bien dressés, et qu'il donne les moyens les plus efficaces pour former la bouche de ceux qui ne le sont pas, j'ai étendu cette démonstration autant que j'ai pu. Je me suis exercé, et j'ai exercé mes élèves les plus avancés à faire des changements de la 1re à la 2e position, et de celle-ci à la 1re avec vitesse et d'un seul temps : ce qui exige beaucoup d'habitude pour ne pas saisir les rênes par accoup au moment où on les passe d'une main dans l'autre. Dans cet exercice, où les rênes de la bride sont changées et prises à la même longueur dans un seul temps, il faut encore que celles du bridon le soient également dans ce même temps.

Je donne cette leçon aux élèves assez avancés pour dresser de jeunes chevaux nouvellement *embouchés*, et qu'il faut accoutumer à répondre sans hésitation à l'effet du mors; elle réussit parfaitement, parce que l'action indispensable du *bridon avisé* n'éprouve point d'interruption.

J'appelle ces changements *escamoter les rênes*, parce qu'ils demandent une adresse et une promptitude que semble justifier cette vulgaire expression.

On s'exerce d'abord à ces changements de rênes, en prenant des *contre-changements de main* avec des chevaux dressés. Puis sur des chevaux neufs, en *avisant de la rêne du bridon ;* puis enfin avec la bride seule pour y rendre le cheval obéissant.

Loin de vouloir emprunter aux étrangers de prétendus perfectionnements dans la position des mains et la tenue des rênes, je ne cesse d'admirer combien elles ont été heureusement combinées, tant pour la grâce du cavalier que pour lui assurer l'obéissance de son cheval. Jamais on ne pourrait trouver de mouvements plus simples, plus faciles à exécuter, pour faire ressortir la grâce d'un homme *bien à cheval.* Dans le système de tenue de rênes *à la française*, on peut passer de la plus petite pression à la plus grande, sans jamais forcer ni fausser les articulations. Les écuyers étrangers étaient les premiers à reconnaître la facilité avec laquelle les bons écuyers français faisaient mouvoir leurs chevaux par *les aides secrètes.* Il faut dire aussi, pour être juste, que cette grande facilité tient particulièrement à notre manière de tenir les rênes. Les articulations n'étant jamais faussées, les mains sont *moelleuses et fortes au besoin.* Dans le système contraire, celui qu'on appelle à l'*allemande*, elles ne peuvent être que *roides et faibles.* Dans la première hypothèse, le cavalier est toujours gracieux ; dans la seconde, il ne peut être que guindé, même après des années de travail et du savoir.

Position des mains et tenue des rênes avec les bridons d'École (1).

Partie élémentaire.

Les rênes du bridon d'École doivent être prises dans les deux mains séparées comme à la 3e position. On ne les ajuste pas ; on les tient de la même manière sur la piste à droite comme sur la gauche. La gaule reste toujours basse dans la main droite ; il est facile de les allonger, en laissant glisser les doigts et en rapprochant les poignets ; mais plus encore que celles de la bride, elles tendent continuellement à s'allonger, surtout avec les jeunes chevaux qui *pèsent*, *battent ou bourrent à la main*,

(1) J'appelle bridon d'École celui connu sous le nom de double-bridon. (V. avantages du double-bridon).

Pour les accourcir, on commence par saisir la rêne gauche avec le pouce et l'index de la main droite, près le pouce gauche; puis on glisse légèrement les doigts de la main gauche le long de la rêne pour l'accourcir (jamais plus d'un travers de main à la fois). Puis on fait la même opération en sens inverse pour accourcir la rêne droite. Quand on accourcit une rêne, il faut maintenir moelleusement la rêne opposée, pour éviter que le cheval se porte du côté où la rêne est accourcie.

On croise quelquefois les rênes l'une sur l'autre dans la même main, soit pour caresser son cheval, faire siffler la gaule, saluer, prendre la position du repos, etc.

Pour marquer l'arrêt, on rapproche les mains du corps, qui doit toujours faire retraite (V. de la retraite du corps), les rênes bien égales, les pouces étendus par-dessus. Le petit doigt étant en dehors, c'est le quatrième doigt qui forme un appui anguleux sur la rêne, le poignet étant placé en *demi-tierce.*

Ces rênes, de même que celles de la bride, sont susceptibles de produire les trois actions de *main légère, main douce* et *main ferme.* (V. Aide de la main de la bride.)

Pour *ramener* les chevaux qui *prennent de l'appui* ou *forcent les mains*, les rênes du bridon acquièrent beaucoup d'énergie par l'action qu'on appelle *scier les bridons* ; il faudrait dire *scier des bridons*, pour être correct. (V. Manière de scier des bridons.)

On entend par *ouvrir* ou *écarter* la rêne, la détacher plus ou moins de l'encolure, ce qui fait appuyer et glisser en même temps le fer du bridon partie sur la *barre*, partie sur la langue et la lèvre du côté où l'on veut amener la tête du cheval. Cet effet de la rêne du bridon, *est le plus naturel pour tourner*, en ce qu'il ploie facilement l'encolure : cette rêne agit *directement* sur un côté ou sur l'autre, depuis le simple toucher, jusqu'à une forte pression sur la bouche de l'animal, sans avoir, comme la bride, l'inconvénient de jeter la masse sur l'arrière-main. L'encolure ployée, il n'y a plus de difficulté pour tourner. (V. du pli.) Avec les chevaux dressés, le plus léger effet de rêne suffit pour donner le pli. Avec ceux qui ne le sont pas, on fait le mouvement plus large.

Quand on ouvre la rêne droite, il faut maintenir moelleusement la gauche. Si on la laissait *flottante*, le fer du bridon sortirait de la bouche à droite, et l'*ailette* gauche pourrait blesser la commissure des lèvres; c'est ce qui a lieu fréquemment quand les montants sont trop courts, que le bridon est trop haut, et que le cheval tourne sans ployer l'encolure. Si, au contraire, la rêne opposée à la rêne ouverte était tenue trop ferme, elle détruirait l'effet de cette dernière.

En ouvrant la rêne du bridon, il faut la diriger un peu de *haut en bas*. Pour que la gaule ne se fasse pas voir à l'œil du cheval, lorsque la rêne est ouverte par un mouvement large, il faut lâcher le petit doigt.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Comme de la bonne ou mauvaise direction de la rêne du bridon, dépend aussi l'obéissance ou la résistance du cheval à tourner, j'ai voulu, autant que possible, l'indiquer ici. Mais cette démonstration, l'une des plus difficiles, selon moi, a besoin d'être facilitée par l'imitation.

Il faut éviter un grand défaut en se servant des bridons; défaut commun à beaucoup de gens qui ont la prétention de bien mener leurs chevaux, et même de les dresser. C'est celui de *pousser* ou *appuyer* la rêne gauche sur l'encolure pour faire aller le cheval à droite, *et vice versa*, croyant par là donner plus d'action à la rêne ouverte; c'est un contre-sens. Quand le cheval est dressé, et qu'il a la bouche *fine*, il n'y a pas besoin d'écarter la rêne pour le faire tourner, la simple pression anguleuse du doigt sur la rêne suffit.

On pourrait aussi faire tourner le cheval en *arrêtant* la rêne du bridon au lieu de l'*ouvrir;* c'est encore une innovation que la bonne Ecole ne saurait admettre. Ce serait faire agir les rênes du bridon, de même que *des guides*, ce qui est aussi absurde que de faire agir ces dernières comme les rênes du bridon; ce serait lui donner un effet de *guide* qu'elle ne doit point avoir.

C'est un principe faux de tenir les rênes du bridon séparées par le petit doigt (comme la bride) pour monter et descendre de cheval. Dans ces deux cas, elles doivent être croisées l'une sur l'autre, surtout en montant, afin qu'en entrant en selle, il n'y ait plus qu'à séparer la rêne droite pour être tout de suite en position si le cheval partait par surprise.

De la manière de scier les bridons, ou des bridons.

Il faut toujours commencer par se grandir du haut du corps, bien s'asseoir et mettre beaucoup de souplesse dans les épaules et dans les bras; tendre graduellement les rênes égales le long de l'encolure sans les y serrer; puis arrêter alternativement la droite et la gauche lentement, de manière que le fer du bridon produise une espèce de *sciage* sur les barres et les lèvres du cheval; sciage susceptible d'un effet graduel que l'on suspend à propos quand le cheval y a obéi. Ce moyen est excellent pour ramener des chevaux qui prennent de l'appui sur la main, pour placer l'encolure et la tête, et surtout pour arrêter ceux qui s'emportent en *s'armant* sur la main. Il réussit

encore avec ceux qui baissent la tête, ou qui sont *loin d'eux*, pour ceux qui ont besoin d'être distraits au moment où ils veulent se défendre ; ce moyen réussit encore dans une infinité d'occasions ; mais, de même que tous ceux que l'on emploie comme dernière ressource, il faut bien prendre garde d'en faire abus. On peut l'employer à la troisième position du bridon joint à la bride, comme avec le bridon d'Ecole. Il faut toujours, quel que soit le degré de tension des rênes en *sciant des bridons*, que les mouvements soient lents et moelleux, à peu près une seconde d'intervalle d'un effet de rêne à l'autre ; il est indispensable aussi que les rênes soient tendues, car si elles étaient lâches, ce ne serait plus un sciage que le fer du bridon produirait sur la bouche du cheval, ce serait une succession de *saccades* qui ne pourraient que la lui offenser, sans le ramener à la bonne position ou à l'arrêt. Les saccades auraient encore l'inconvénient très grave de provoquer des contretemps toujours dangereux sur les chevaux très sensibles quand ils se défendent.

CHAPITRE XV.

De la retraite du corps pour former l'arrêt.

Partie Elémentaire.

J'entends par retraite du corps de le porter un peu en arrière en soutenant la ceinture, les épaules effacées et abaissées. Si la ceinture n'était pas soutenue, l'assiette coulerait sous la base, et les jambes se porteraient en avant, ce qui est un grand défaut. Le corps ne serait plus *en retraite*, il serait *renversé*, ce qu'il est important de ne pas confondre. On doit faire retraite de corps toutes les fois qu'on forme l'arrêt. Ce mouvement bien fait est presque imperceptible.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

L'avantage de former les arrêts de cette manière est incontestable. D'abord la main reste beaucoup plus assurée que quand on tire sur les rênes par la seule action du poignet et de l'avant-bras, puisqu'alors il n'est guère possible d'éviter un petit mouvement oscillatoire de ces parties ; mouvement invo-

lontaire qui augmente en raison directe de la durée et de la force données à l'arrêt. Sur tous les chevaux dressés, sur ceux qui, sans l'être, sont *sensibles*, la retraite du corps suffit pour les arrêter du galop au trot, du trot au pas, et du pas en place; il ne faut que tenir la main bien fixe et serrer un peu les doigts sur les rênes, pour qu'elles ne s'allongent pas.

J'ai dit, au sujet des coudes, pourquoi ils ne devaient jamais être ni en avant, ni en arrière des hanches. Je trouve, dans la manière de former l'arrêt par la retraite du corps, le moyen le plus sûr pour conserver les coudes à leur véritable place, et cette exactitude de position donne plus de justesse à la main et plus d'assurance à la base.

En supposant la main gauche parfaitement placée, et le coude vis-à-vis de la hanche comme il doit être, on sent très bien qu'en formant un arrêt prolongé par le seul rapprochement de la main du corps (et sans que celui-ci se porte un peu en arrière); on sent, dis-je, que le coude se reculera de plus en plus de la hanche, à mesure que la main viendra plus près du corps. Cette main aura encore l'inconvénient de se porter sur la gauche et de venir se coller sur la poitrine ou sur le ventre; si, pour prévenir ce dernier défaut, on la place très en avant (à 10 pouces du corps), les rênes seront trop courtes, la main sera *dure*, aura mauvaise grâce; les bras, comme je l'ai déjà dit ailleurs, auront l'air de sortir du ventre.

Et remarquons que c'est bien pour empêcher que la main se porte de côté en marquant l'arrêt, que de bons écuyers ont dit que pour arrêter son cheval *on doit lever la main de plus en plus*; ce qui serait bien, si les branches du mors étaient horizontales, mais ce qui est un contre-sens avec leur direction presque perpendiculaire à la terre quand le cheval a la tête dans la position la plus ordinaire. Je ne manquerais pas d'autres raisons pour prouver que les arrêts faits par la retraite du corps, donnent plus de grâce au cavalier, sont plus justes et plus doux : conséquemment, ils sont préférables pour la conservation de la bouche et des jarrets du cheval.

CHAPITRE XVI.

ERREUR A ÉVITER EN DONNANT LA LEÇON DE POSITION.

Démonstration pour venir à l'appui de ce que j'ai dit au sujet de la tête que l'on doit placer d'abord, comme étant la permière des parties superposées.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Les maîtres qui croyent en disant à un élève :

Laissez-vous asseoir.
Soutenez la ceinture.
Effacez vos épaules.
Levez la tête.
} Position donnée *de bas en haut ;* mauvaise leçon.

Que c'est la même chose que s'ils disaient :

Levez la tête.
Effacez vos épaules.
Soutenez la ceinture.
Laissez-vous asseoir.
} Position donnée *de haut en bas ;* bonne leçon.

sont dans l'erreur la plus complète; et en admettant qu'ils se fassent une très juste idée de la position générale du cavalier, et qu'ils aient eux-mêmes beaucoup de talent d'exécution, je soutiens qu'ils ne parviendront jamais *à mettre un homme à cheval* en procédant de cette manière, pas plus qu'un fou qui, concevant un bel édifice, voudrait le commencer par les étages supérieurs.

En voilà la raison, celle que j'ai reconnue après avoir été long-temps dans l'erreur comme tant d'autres; c'est que pour être d'accord avec les lois de la gravitation, il faut toujours placer le cavalier de *haut en bas* et jamais de *bas en haut.* Il ne suffit pas d'indiquer de bons principes, il faut les classer de manière qu'ils ne se détruisent pas les uns par les autres. Cette démonstration, l'une des plus importantes, ou pour mieux dire la plus importante, a besoin d'être bien développée.

Si vous dites à un commençant : *laissez-vous asseoir*, il se mettra sur les fesses plus ou moins bien, selon que les parties supérieures de son corps se trouveront plus ou moins dans la ligne d'aplomb ou dans celle voulue pour

établir son centre de gravité. Mais quand vous lui direz : *soutenez la ceinture*, sans vous être assuré que le haut du corps est bien placé, il est presque certain qu'il creusera les reins en poussant le ventre en avant, parce que ce défaut est la conséquence naturelle de la ceinture *trop soutenue* (les commençants, notez bien, sont toujours disposés à forcer les positions) ; et l'assiette aura déjà éprouvé un premier déplacement par le pli forcé de la ceinture.

Si, pour y remédier, vous dites à l'élève : *relâchez la ceinture*, *asseyez-vous davantage*, il rentrera la ceinture ainsi que la poitrine, et les épaules s'arrondiront. Le corps, ainsi écrasé, fera couler l'assiette sous sa base; les cuisses, ainsi que les jambes, remonteront en se portant en avant. Par ce nouveau déplacement, ce ne seront plus les *ischions* qui feront appui sur la selle, car ils glisseront en avant, la base tombera sur le *coccyx*, et dès lors plus d'aplomb avec une gêne et une fatigue insupportables. L'élève, pour ne pas tomber, serrera les genoux : autre cause de fatigue et d'épuisement, surtout si le maître chasse le cheval au grand trot avec *la chambrière*.

Si vous continuez, en disant à l'élève : *Effacez vos épaules*, ce qui lui deviendra impossible à cause de l'écrasement du corps et du déplacement considérable de la base, il apportera une roideur excessive dans ces parties (les épaules) qui ont été forcées de s'arrondir par l'entraînement des autres; la tête sera trop basse parce qu'elle tendra à faire contre-poids.

Maintenant dites-lui : *Levez la tête*, il la renversera en regardant le ciel, dans une attitude aussi pénible que ridicule, parce que tous les points d'appui, au lieu de l'union qu'ils devaient avoir entre eux, ont été déviés. Or, plus vous voudrez remédier aux vices de position avant de *rétablir entièrement la base sur place, en commençant par les parties supérieures*, plus vous placerez l'élève dens une position précaire et fatigante.

Voilà donc un élève, auquel vous aurez prescrit d'excellents principes de détails, qui ne peut que vous donner les plus mauvais résultats, et ce sera bien vous qui l'aurez mis *dans l'impossibilité physique de se tenir sur son cheval*. Quand, plus tard, vous le reconnaîtrez de loin à la promenade, placé sur sa selle comme la tour de Pise s'élève sur sa base, vous pourrez dire : voilà mon ouvrage. Je ne saurais trop répéter : *Que les meilleurs principes débités sans méthode sont souvent plus nuisibles que les mauvais principes mêmes* (1).

---

(1) Dans mon jeune temps, j'ai connu plusieurs écuyers qui se servaient d'une expression particulière à l'égard des élèves dont la position ne répondait pas à leurs soins; ils disaient : *c'est un élève qui a un corps ingrat*. Devenu maître à mon tour, quoique très jeune, je trouvais très commode et très

Si, au contraire, on donne la même leçon dans son ordre naturel, on dira : *Levez la tête ;* en même temps on la fera placer d'aplomb sur sa base : *Effacez les épaules*, le corps se portera un peu en arrière. Pour qu'il ne se renverse pas, on ajoutera : *Soutenez la ceinture*, et le corps se trouvera immanquablement dans la ligne d'aplomb. En disant : *Laissez-vous asseoir*, l'élève le fera naturellement, parce que rien ne s'y opposera, et comme il sentira tout de suite que cette position est la plus commode, il la prendra de préférence, sans avoir besoin de serrer les genoux et les talons pour se tenir; il n'aura plus qu'à *laisser tomber ses jambes naturellement*, pour être régulier dans toute sa position. Qu'il marche ainsi au très petit trot en cercle, sur un cheval ayant une selle demi-piquet, pendant une demi-heure, sans être étourdi par un déluge de paroles, je réponds qu'en 4 ou 5 leçons, son corps sera parfaitement dans la ligne d'aplomb. Avec quelques leçons de plus, *il liera son assiette au mouvement de son cheval*, et comme je ne cesserai de le répéter, *il se ressentira toute sa vie de ses quinze premières leçons, car elles auront déterminé son assiette ; et en équitation l'assiette est tout.*

Toute cette leçon pourrait se réduire à ceci; mettre toutes les vertèbres d'aplomb; qu'elles prennent au besoin l'état de flexion ou d'extension, selon les mouvements du cheval et sans jamais se dévier. Mais peu de personnes connaissent l'anatomie; le moyen que j'indique, de commencer la position générale par les parties supérieures, doit être adopté de préférence, comme celui à la portée de tout le monde. J'ajouterai que s'il est avantageux pour un professeur d'Equitation d'avoir des notions d'anatomie, de physique, de géométrie, etc., il doit éviter d'en faire une vaine parade. S'il se jette dans des définitions trop savantes, elles seront en pure perte vis-à-vis de la plupart des élèves, de même qu'elles pourraient le mener plus loin qu'il ne voudrait s'il avait affaire à des savants.

Je conseille aux personnes versées dans les sciences, et qui voudraient en faire une utile application à l'art de l'Equitation, d'étudier les ouvrages de Dupaty de Clam, Mottin de la Balme, Thiroux, etc. Ceux de M. Ducroc de Chabannes se recommandent par une grande simplicité d'expression et par les connaissances les plus profondes.

---

consolant de placer dans cette catégorie d'ingrats tous ceux qui restaient *très mal à cheval*, malgré toutes les bonnes choses que je leur disais. C'est que je faisais comme beaucoup d'autres : je voulais aller trop vite, je manquais de méthode. Quand l'expérience et les années m'ont appris que tout dépendait de la leçon élémentaire; quand je me suis fait une loi de mettre tous mes commençants à la longe et en selle à piquet, j'ai trouvé peu de ces *corps ingrats* qui avaient si souvent mis ma science en défaut.

Quant à la connaissance générale du cheval, l'hygiène, la ferrure, le pansement, etc., le cours de l'Ecole de Saumur me semble renfermer tout ce qui peut compléter l'instruction d'un écuyer distingué.

CHAPITRE XVII.

DES AIDES EN GÉNÉRAL.

Partie élémentaire.

Aides, en termes de manége, signifie indication, moyen, puissance déterminante pour faire agir le cheval dans telle ou telle direction, position, allure, mouvement, etc. Ainsi, on dit *aide de la main, aide des jambes, aide de la gaule, de la langue*, etc.

Le caveçon de longe et la chambrière employés à propos pour assouplir, arrondir, placer, développer les jeunes chevaux, sont aussi des aides. Le premier, agissant dans le sens de la main, la seconde dans celui des jambes. (V. du caveçon de longe et de la chambrière.)

Quant aux éperons, ils ne peuvent et ne doivent jamais être considérés que comme *châtiment* et jamais comme aide. (V. des éperons.)

Le terme d'aide a une signification très étendue; il s'applique aux chevaux de même qu'aux hommes. On dit d'un cavalier qu'il se sert bien de ses aides, qu'il a de *l'accord, de la finesse dans les aides*, qu'il a de bonnes aides, etc.; ou que ses aides sont mauvaises, dures, fausses, etc. On dit également du cheval, qu'il *connaît les aides*, qu'il est fin, juste, froid, dur, sensible ou insensible aux aides, etc.

Le mors, la muserole, la martingale, le surfaix d'enrenage, les piliers du manége, etc., peuvent être aussi considérés comme des aides, puisque leur but est d'agir plus ou moins directement sur le cheval. C'est pour cela que je traite ces parties l'une après l'autre dans le plus grand détail. (V. des aides supplémentaires pour dresser les jeunes chevaux.)

CHAPITRE XVIII.

DE L'AIDE DE LA MAIN DE LA BRIDE.

Action de la main, effet des rênes, puissance du mors.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

La main communique son effet aux rênes; celles-ci, par leur tension plus ou moins forte, plus ou moins prolongée, agissent sur les branches du mors; ces dernières, qui font levier avec plus ou moins de *puissance*, selon leur longueur et direction (*Flasque*, *droite*, *ou hardie*), et de devant en arrière, déterminent la pression de l'embouchure sur les barres et celle de la gourmette, agissant en sens inverse, sur la barbe. Une troisième pression se fait par le pont de *la liberté de langue* sur le palais. Voilà pourquoi, en donnant leçon, on dit indistinctement l'effet de la main des rênes, ou du mors, par la raison que ces agents communiquent de l'un à l'autre, et tendent tous au même but.

La main de la bride, en la supposant bien placée (car il ne faut pas oublier qu'elle ne peut être bonne qu'autant que sa position est régulière), produit sur la bouche du cheval trois *actions* ou *sensations* distinctes, que l'on définit par *la main légère*, *la main douce* et *la main ferme*, et par lesquelles *on mène avec justesse tous les chevaux dans toutes les circonstances possibles*.

Définition de la main légère.

C'est quand les rênes n'étant que très légèrement tendues, pour ne pas être flottantes, n'agissent sur les branches du mors que par leur propre poids. Dans ce cas, leur action est imperceptible à l'œil, mais elle est parfaitement sentie par le cavalier qui a une bonne main et par le cheval dont la bouche est sensible.

De la main douce.

C'est quand les rênes moelleusement tendues déterminent sur les branches une légère action du levier, produisent sur la bouche du cheval des demi-

BIBLIOTH. EAABC SAUMUR

arrêts bien ménagés. On définit également cette action par *sentir moelleusement son cheval dans la main.*

De la main ferme.

Elle produit une tension de rênes assez forte pour que la pression de l'embouchure et de la gourmette s'accroisse jusqu'à causer la douleur sur les parties où elles portent, et cette douleur s'augmente et se prolonge selon que le cheval résiste plus ou moins à la main.

Il faut passer de la main légère à la main douce, et de la main douce à la main ferme, quand on augmente l'action du mors.

Il faut en sens inverse passer de la main ferme à la main douce, et de la main douce à la main légère, quand on diminue l'action du mors.

Ces effets de main, ainsi augmentés ou diminués, doivent donc être bien liés entre eux, afin d'éviter les secousses, dites *saccades*, qui résulteraient des rênes tendues ou lâchées subitement.

Ces trois actions de main, ainsi expliquées, il s'agit maintenant de préciser les circonstances où elles doivent être produites sur la bouche du cheval.

Des cas où la main doit produire telle ou telle action.

On doit avoir la main légère lorsque le cheval a la tête et l'encolure bien placées, et qu'il est dans cette disposition naturelle de se maintenir dans la même allure, *sans augmenter ni diminuer son train*, qu'en termes de manége, *il donne bien dans la main et soutient seul la cadence*; alors le poids seul des rênes sur les branches suffit pour le conduire par la main légère (1).

---

(1) Le moyen de reconnaître si un cavalier a ce don précieux d'une *bonne ou belle main*, en travaillant son cheval, n'est pas de regarder seulement cette partie, surtout quand on est à une certaine distance; il faut pour s'en assurer, remarquer la direction de la branche du mors. Quand elle se dirige constamment en arrière, sans revenir souvent à son état de repos, c'est une preuve certaine que le cavalier n'a ni jeu ni souplesse dans la main, et dès lors elle ne peut être ni bonne ni savante. La perfection de la main est de composer les mouvements et les *airs* les plus difficiles, sans que le spectateur puisse reconnaître les arrêts à cette bascule de branches qui a lieu, même avec les chevaux qui ont la bouche la plus parfaite, quand ils sont montés par de mauvais cavaliers. Je dirai à ce sujet, que les mors dits à la française, dont les branches très faibles, percées de trous pour les *tourrets* et les *chaînettes*, n'auraient pu résister à de grands efforts de main, sans se casser ou du moins se fausser, ce qui était extrêmement rare. Aujourd'hui que les mors sont infiniment plus solides, il arrive continuellement qu'ils sont cassés ou forcés, quoique servant à des chevaux très faciles à mener. Il ne faut pas beaucoup de

Il faut avoir la main douce quand le cheval par ardeur, sensibilité, crainte des jambes, ou toute autre cause, tend à augmenter son train. C'est alors qu'on doit calmer son ardeur ou régler son allure par des demi-arrêts moelleux *en le sentant dans la main.* A la main douce on fait succéder la main légère toutes les fois que le cheval a obéi à l'action de la première.

Il faut avoir la main ferme si l'ardeur est telle que le cheval gagne toujours de vitesse en résistant à la main douce; ou bien si, sans ardeur et sans gagner de vitesse, il s'abandonne sur les épaules en *pesant*, *battant ou bourrant à la main.* Dans ce cas, les arrêts doivent être assez prononcés pour que l'action du mors aille, comme je l'ai dit, jusqu'à la douleur des parties sur lesquelles il porte, mais sans *surprise* ni *saccade.* La main ferme doit être suivie de la main douce quand le cheval a obéi ou *répondu* à la première.

C'est un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue, que la *récompense que l'on donne au cheval quand il a répondu à l'arrêt, est de lui rendre la main*, et toujours en observant l'ordre de succession que je viens d'indiquer, afin qu'il n'y ait point de saccade, si petite qu'elle puisse être.

Point de bonne main sans une assiette et une position bien assurées.

Un élève qui aura reçu une trentaine de bonnes leçons, bien suivies, et qui voudra, après avoir étudié le présent chapitre, faire l'application des principes que j'y développe, sur les différents chevaux qu'il montera, pourra en peu de temps acquérir une bonne main, en raisonner les effets, et être en garde contre toutes les contradictions que l'on a dites et écrites sur cette matière; ce que je n'admets cependant qu'autant qu'il aura une position régulière, qu'il sera bien d'aplomb sur sa base: car à quoi servirait de pouvoir raisonner les effets de la main avec une assiette roulante qui la forcerait nécessairement de suivre le désordre de ses mouvements?

Ce n'est pas avoir une bonne main que d'avoir les rênes lâches.

On entend par la main rendue, ou *rendre la main*, l'action de la porter en avant et de haut en bas, afin que les rênes n'agissent plus, qu'elles soient même un peu lâchées; mais il ne faut pas s'y tromper, la main rendue n'est

---

pénétration pour reconnaître que ceux qui montent à cheval sans avoir jamais pris de leçons, doivent s'en acquitter fort mal, mais il est bon quelquefois d'opposer des preuves matérielles aux gens qui prétendent qu'on *est en progrès* quand on méprise les autorités les plus respectables, et qu'on croit pouvoir *s'apprendre soi-même*, beaucoup mieux et bien plus promptement que par les soins du meilleur Écuyer.

point un effet, malgré tout ce qu'on a dit à ce sujet (1); c'est une négation ou absence d'effet. Aussi, je ne compte que trois actions de main distinctes, comme je l'ai dit plus haut.

Si la fixité de la main est nécessaire pour mener des chevaux parfaitement dressés, sa mobilité ne l'est pas moins avec ceux qui prennent de l'appui, ou qui ont une ardeur excessive.

On appelle *rendre et reprendre*, quand on répète continuellement des demi-arrêts de main douce suivis de main légère. C'est un excellent moyen à employer avec les chevaux ardents à l'excès, qui tendent toujours à gagner de vitesse, surtout à la chasse ou à la manœuvre, en s'animant entre eux, et alors il ne serait ni raisonnable ni prudent de vouloir les assujétir à la régularité du manége. Cette mobilité de main, en même temps qu'elle les occupe et les calme, repose *les barres*, qu'une pression prolongée ne manque jamais *d'engourdir, d'endurcir*, et même de *blesser*, en donnant lieu au cheval de *s'appuyer ou s'armer sur la main*; elle est également bonne avec tous les jeunes chevaux nouvellement *embouchés*. J'appelle aussi cette leçon, *changer les arrêts*. (V. du bridon joint à la bride.)

La seule main de la bride, ou le mors, n'a de puissance directe et déterminante que pour arrêter, et non pour tourner.

Ainsi que je l'ai dit ailleurs, et que je le répéterai encore, l'*effet de la main de la bride, ou du mors, n'a d'action directe et déterminante que de devant en arrière, et point de côté*. Malheureusement cette vérité n'est reconnue que du petit nombre de ceux qui se donnent la peine de raisonner à fond cette partie de l'Équitation. Je sais que de bons écuyers d'ailleurs, ont cru pouvoir obtenir cet effet direct et déterminant en faisant des contorsions de poignet très disgracieuses, pour que telle ou telle rêne agisse seule, mais toujours sans résultat satisfaisant et d'une grande difficulté d'exécution.

Il est bien reconnu que si l'on parvient à faire tourner le cheval à droite et à gauche, sans hésitation, et dans le plus petit espace possible, par la seule

---

(1) Il y a des personnes qui sont dans cette erreur, de croire que c'est un grand mérite de rendre continuellement la main, et qui disent, pour vanter le talent d'un écuyer, qu'il ne tient jamais ses chevaux, que sa main *est toujours rendue;* avec un tel secret, j'aimerais autant me passer de rênes et de brides, à l'imitation des cavaliers numides qui, vraisemblablement, n'étaient pas très forts sur la régularité et l'ensemble des manœuvres. Les rênes continuellement tendues avec dureté, sont une preuve de mauvaise main sans doute; mais celles qui sont toujours flottantes, ne peuvent agir avec justesse; et prétendre dresser des chevaux de cette manière *pour leur conserver la bouche*, est le moyen le plus sûr pour qu'elle ne soit ni *assurée* ni *juste*.

main de la bride (qui n'est pas naturelle pour tourner), ce n'est qu'après l'y avoir dès long-temps préparé en l'*avisant du bridon* (qui a un effet très naturel pour tourner); et ajoutons que les mauvais cavaliers, qui sont en majorité, ruinent des milliers de chevaux sans y parvenir; ces chevaux tournant à droite avec l'encolure rompue à gauche, en s'écrasant sur les hanches et les jarrêts. J'aurai plus d'une fois à revenir sur cet objet important.

Action de la bride pour faire tourner le cheval, et son résultat le plus ordinaire, quand la main n'est ni juste ni savante.

En portant la main gauche de la bride à droite, les rênes tenues le plus également possible et *par un mouvement large*, le cheval tournera à droite, *et cependant ce sera la rêne gauche qui aura fait le plus d'effet.*

Le mouvement opposé fera aussi tourner le cheval à gauche, et *cependant ce sera la rêne droite qui aura fait le plus d'effet* (1).

Dans l'un et l'autre cas, je suppose la main bien placée (sans être savante), les deux rênes redeviendront égales quand le *tourner* sera opéré et le cheval remis droit d'épaules et de hanches.

Je suppose encore un cheval dressé ou du moins routiné à la bride; car celui qui ne la connaîtrait pas tournerait du côté opposé; à gauche, quand la main irait à droite, et à droite quand elle irait à gauche; parce qu'ayant d'abord été débourré avec le bridon, ce cheval a appris à tourner à droite par la rêne droite et à gauche par la rêne gauche.

C'est ainsi que les cavaliers médiocres font tourner leurs chevaux par de grands mouvements, sans s'embarrasser si une rêne agit plus que l'autre.

Si, en dirigeant la main gauche d'un côté ou de l'autre, on la porte en même temps en avant par un grand mouvement du bras et de l'épaule, *il est certain qu'on ne fait plus que tirer sur la rêne de dehors qui se couche sur l'encolure;* c'est bien pour éviter ce vice que tous les bons écuyers proscrivent les grands mouvements de mains et de bras.

Si, dans la même circonstance, et sans faire un grand mouvement, on tourne les ongles en dessous, au lieu de les tourner en dessus, ce n'est plus alors le poignet qui agit, c'est l'épaule. Rien ne rend un cavalier si gauche et si disgracieux que cette position des ongles en dessous; elle rend impossible le sentiment du petit doigt sur les rênes (et le petit doigt est l'âme

---

(1) Remarquez bien ici que ce n'est pas *parce que* la rêne de dehors a fait plus d'effet, que le cheval tourne en dedans, c'est *quoique*.

de la main savante); elle oblige encore le cavalier à n'agir que sur la rêne de dehors, et elle provoque le cheval le plus docile à la résistance comme tout ce qui est faux et forcé. (V. position des mains.)

Action de la bride, dans les mêmes circonstances, et son résultat certain, quand la main est juste et savante.

Si, en se dirigeant à droite et à gauche, la main tend à se rapprocher du corps en même temps, les ongles inclinés en l'air, il ne faudra plus que le sentiment du petit doigt sur les rênes pour les faire agir également, ou presque également; et dès lors il ne faudra que la porter imperceptiblement du côté où l'on voudra diriger le cheval, pour qu'il obéisse sans aucune contrainte ni effort, puisque la simple pression du petit doigt sur telle ou telle rêne suffit pour imprimer le pli, quand le cheval est bien juste dans la main.

C'est ainsi que les écuyers consommés emploient avec art l'aide de la main de la bride, *sans presque la bouger de place*; et les chevaux n'y résistent jamais, par la raison qu'ils ne ressentent pas dans la bouche un effet contraire à celui auquel ils ont été habitués à céder, étant poulains; tandis que ceux qui la font agir par de grands mouvements ne peuvent que contrarier l'action des rênes et provoquer la résistance du cheval.

Quand le cheval refuse de tourner, soit à droite, soit à gauche (avec la bride seule), la cause n'en est pas dans l'insuffisance de telle ou telle rêne employée pour l'y contraindre.

Remarquez bien que quand le cheval se refuse à tourner à l'une ou l'autre main, ce n'est pas parce que la rêne gauche ou la rêne droite ne fait pas assez d'effet, puisque je prouve que celui qui va de bonne volonté, cédera à l'une ou à l'autre sans difficulté.

Cette résistance à tourner vient uniquement de sa disposition,

1° *A gagner de vitesse*,

2° *A s'arrêter sur place*,

3° *A opposer les hanches aux épaules*.

Voilà les trois causes qui font manquer *le tourner*, *et je prouve qu'il n'y en a pas d'autre*. Et si l'on me demande les causes des causes, je répondrai affirmativement, sensibilité, faiblesse, ignorance ou souffrance du jeune animal, et souvent ces quatre causes réunies; ignorance, inconséquence, impatience, dureté, morgue prétentieuse de celui qui veut le dresser sans avoir étudié toute son organisation.

Cette démonstration importante a besoin d'être éclairée par des exemples.

Première cause de résistance.

Je suppose qu'étant au trot vous voulez tourner à droite sur un point déterminé, avec la seule main de la bride; mais au lieu d'y répondre le cheval gagne de vitesse au galop en fuyant à gauche.

Vous avez par conséquent deux résistances à vaincre, puisque d'une part il faut arrêter le galop, et de l'autre ramener l'animal du côté opposé où il veut aller.

En supposant que vous sauriez déterminer un grand effet de la rêne droite (ce que vous ne pourriez faire qu'en estropiant le poignet), vous ne seriez plus en mesure pour arrêter en même temps le galop, puisque vous n'agiriez que sur une seule rêne, et votre poignet ainsi faussé, au lieu d'être moelleux et fort, ne serait que roide et faible.

Si, en vous fondant sur le principe indiqué par certains écuyers, vous vouliez tourner à droite par l'*opposition de la rêne gauche pressée sur l'encolure*, dans le cas que je suppose ici, il est évident que vous ne feriez qu'ajouter à la disposition du cheval qui se précipite sur la gauche, et vous n'auriez pas plus de moyen d'arrêter le galop forcé avec la seule rêne gauche, que vous n'en auriez eu avec la seule rêne droite; mais dans cette première hypothèse vous auriez vaincu une résistance sur deux, tandis que dans la seconde, vous seriez maîtrisé par les deux à la fois.

Alors le moyen le plus simple, celui indiqué par la saine École française, serait d'arrêter le galop avec la bride, et de ramener le cheval à droite par le bridon.

Deuxième cause de résistance.

Si, au lieu de gagner de vitesse pour éviter de tourner à droite, le cheval, au contraire, s'arrête sur place, il n'y a pas de doute que la seule action de la bride, de quelque manière qu'elle soit dirigée, et quelle que soit la rêne qui prime, *ne fera rien pour l'amener à droite;* si la main continue d'être forcée, elle ne pourra que l'écraser sur lui-même, risquera de le faire renverser, *et s'il tourne ce ne sera qu'en reculant.*

La bonne École indique encore ici de porter le cheval en avant par l'aide des jambes, et alors la difficulté à tourner cesse à l'instant.

Concluons de cette démonstration, que toutes les fois que vous êtes maître de régler le train de votre cheval au degré convenable par le sentiment des deux rênes égales de la bride, *il n'y a plus de difficulté pour le faire tourner aux deux mains;* c'est pourquoi tous les grands maîtres ont recommandé

d'assouplir le jeune cheval en bridons le temps nécessaire avant de l'emboucher, et toutes ces résistances, par lesquelles il se ruine l'arrière-main, ne datent que de l'époque où l'on a méconnu cette règle, tracée par la raison et justifiée par l'expérience.

Troisième cause de résistance.

Si, après que vous avez fait céder les épaules sur la droite, le cheval y *oppose les hanches*, il est encore certain qu'il vous mènera malgré vous à gauche, quelle que soit la rêne employée; si vous forcez par la main de la bride, vous aurez encore plus de chances pour le faire renverser. Dans ce cas, c'est à la jambe droite à empêcher les hanches de se porter à droite; mais comme les hanches ne cèderont à l'effet de la jambe qu'autant que le cheval saura marcher *de deux pistes*, la bonne Ecole veut surtout qu'il ne soit embouché que quand il est déjà *dans la balance des talons* (V. de la marche de deux pistes.), et dans *le pli.* (V. du pli.)

Observation pour prévenir une objection naturelle.

On pourra m'objecter, que si je n'admets pas l'effet déterminant d'une seule rêne, je ne pourrai mettre mon cheval *dans le pli* avec la seule main de la bride.

Je réponds à cela que la simple pression du petit doigt sur la rêne de dedans suffira pour *placer* le cheval très fin et bien mis, et qu'avec celui qui ne l'est pas, j'emploierai tout naturellement la rêne du bridon. Dans le premier cas, cette pression est si légère que les deux rênes agissent toujours ensemble, tandis que dans le système de ceux qui ne veulent n'en employer qu'une seule avec force, outre le vice du principe, il y a contre-sens, puisque les branches sont fixées au canon; il devient donc impossible de donner une action bien marquée à l'une sans la communiquer à l'autre (1).

---

(1) Est-il une plus grande contradiction que de vouloir dresser un jeune cheval à tourner par la seule rêne de dehors, et quand il s'y refuse, de saisir la rêne de dedans, à laquelle on sait d'avance qu'il cédera ?

Je sais qu'un célèbre écuyer, M. de La Guerinière, dans son chapitre de la main de la bride, place d'abord la puissance determinante dans la rêne de dehors ; et puis, quelques lignes plus bas, il la donne à la rêne de dedans. J'avoue que je trouve une contradiction désespérante dans ce chapitre. Je n'aime pas non plus ce qu'il dit sur les quatre mouvements de la main, en faisant ce que Mottin de la Balme appelle avec raison *une espèce de croix ;* mais je ne demeure pas moins dans la persuasion que La Guerinière est le premier auteur classique de notre École.

Raison qui me fonde à soutenir que la main de la bride, ou le mors, n'a d'action directe et déterminante *que de devant en arrière, et point de côté.*

La plus légère attention, et le plus simple raisonnement, démontrent sans réplique *que tous les effets produits par la main de la bride, ne sont autre chose que des arrêts*, qu'elle soit dirigée vers le corps du cavalier ou de côté, puisque dans l'un et l'autre cas les branches sont mises en jeu, d'où il résulte une puissance de levier, et par conséquent *arrêt*.

Je vais donc entrer, au sujet de l'arrêt, dans un détail qu'il importe de bien comprendre pour se rendre raison de l'effet du mors sur la bouche du cheval, selon les différentes gradations de la main, que je suppose agir ici pendant que le cheval marche au pas.

Démonstration de l'effet produit par *l'arrêt bien formé*, sur tout le mécanisme du cheval.

La main de la bride (j'entends ici la gauche, dont la position est susceptible d'agir avec beaucoup plus de justesse que la droite), en bonne position, soutenue et rapprochée du corps, tendra les deux rênes également, et produira aussi une pression égale sur les barres. Nous avons dit que cette pression peut devenir douloureuse si le cheval résiste, et c'est cette résistance que l'Écuyer habile doit chercher à prévenir, afin de ne pas sortir *de la main légère et de la main douce* autant que possible.

Tous les Écuyers instruits reconnaissent que les chevaux qui forcent la main et se défendent à la bride, le font presque toujours par la souffrance du train de derrière, et par la faute de ceux qui les mènent inégalement et durement, en voulant trop assujétir des parties faibles dont ils provoquent la douleur.

L'effet direct et déterminant de l'arrêt, est de contraindre l'avant-main à se porter en arrière.

Les points d'appui sur lesquels cette masse se trouve ainsi dirigée, sont les reins, les hanches et particulièrement les jarrets (1). Tous ces points d'appui arrivent successivement jusque sur les pieds de derrière; et ceux-ci appuient à leur tour sur le *sol*, *qui ne cède pas à la pesanteur*.

---

(1) Remarquons que les jardons, éparvins, courbes, etc., qui affectent les jarrets de beaucoup de chevaux, sont presque toujours les résultats *d'arrêts forcés*. Les jarrets étant les points sur lesquels se dirigent plus particulièrement les efforts de la masse, leurs ressorts s'en détruisent plus promptement, et *les tares* que le viens de nommer, qui ne font que borner le mouvement de l'articulation d'abord, finissent par le détruire tout-à-fait, en mettant le cheval hors de service.

Or, cette résistance du sol, considéré comme le dernier de tous les points d'appui, *dont le premier commence au petit doigt du cavalier*, suspend le mouvement et amène le parfait repos, du moment où la main cesse d'agir et que les jambes sont tombantes et immobiles (1).

Dans cet état de repos, si l'arrêt est recommencé par l'action bien entendue de la main, tous les ressorts résultant du jeu naturel des articulations de l'animal, cèderont sans effort et le feront reculer droit, à pas égaux, et sans que ses parties postérieures en souffrent; et tous les arrêts, soit du galop au trot ou du trot au pas, se feront encore plus facilement.

Démonstration de l'arrêt *dur et à contre-temps.*

Si, dans cette action du *reculer*, la main est dure et sans à-propos, l'animal, au lieu de ployer ses articulations, les roidira au contraire de toutes ses forces, en s'appuyant sur la main pour que l'effort n'arrive pas sur ses parties faibles ou douloureuses (les reins et les jarrets). Si la grande douleur de bouche, produite par l'arrêt violent, le fait céder, ce ne sera qu'en rejetant brusquement la masse sur les parties postérieures; et alors l'équilibre de toute la machine est détruit.

Dans ce désordre, si les points d'appui qui reçoivent brusquement l'effort de cette masse, en sont trop douloureusement surchargés, ils fléchiront, bien entendu.

Alors le cheval tombera de côté si c'est un seul jarret qui cède le premier à l'effort, et il se renversera tout-à-fait si les deux jarrets manquent à la fois. C'est ce qu'on voit journellement sans expliquer l'effet par la cause, et c'est

---

(1) Comment se fait-il que les chevaux que l'on fait nager seuls ne se noient jamais, et que ceux qui nagent étant montés, se noient très souvent ? En voici la raison physique, raison qui vient éclairer ma démonstration sur l'arrêt. Quand ces chevaux sont montés par des hommes qui ne savent point nager, la crainte les porte presque toujours à s'attacher aux rênes; alors, le devant fait effort sur les parties postérieures; mais comme l'eau n'offre point de résistance solide sous les pieds de derrière, ceux-ci coulent sous le centre et le cheval se renverse sur le dos; et comme dans cette extrémité, l'homme qui ne sait pas nager ne lâche pas les rênes, son poids sur la bouche du cheval ne permet plus à ce dernier de se retourner, et tous deux vont au fond de l'eau.

Voilà une explication qu'il est impossible de ne pas comprendre, et qui nous mène à reconnaître qu'un cheval lancé et arrêté court, à la manière des Arabes, dans un sable où il s'enfonce jusqu'au ventre, éprouvera beaucoup moins de douleur dans les parties postérieures, que si l'effort se faisait sur un terrain ferme. On demande comment les chevaux de ces pays peuvent résister à la violence de tels arrêts, sans en avoir les jarrets brisés ; je pense que cela tient aux sables dans lesquels les pieds de derrière enfoncent, en échappant ainsi à la plus grande partie de l'appui ; c'est la même raison qui les empêche de se renverser à tout moment, par l'action de ces mors à la turque, si cruellement durs.

ce qui arrive immanquablement si l'animal, avec la bouche sensible, a les jarrets faibles, mal conformés ou *tarés*, et c'est encore pourquoi il y a tant de chevaux qui font des *contre-temps* dans l'arrêt du galop, et qui reculent si difficilement et comme par convulsion sous les mauvais cavaliers. Ces malheureux animaux s'arment sur la main, pour soustraire leurs parties faibles à une douleur plus grande que celles qu'ils ressentent dans la bouche en résistant à la main : de deux maux ils préfèrent le moindre; effet tout naturel que les ignorants Écuyers attribuent faussement à la *dureté de la bouche et à la mauvaise volonté du cheval*, en recourant à des mors plus durs et en serrant davantage la gourmette, quand il a sa cause physique dans la faiblesse et la souffrance du jeune cheval et dans la maladresse souvent brutale de celui qui le monte.

Ainsi que je l'ai déjà dit, en portant la main de la bride soit à droite soit à gauche, et du moment où il y a action des rênes sur les branches, *il y a puissance de levier et par conséquent arrêt* plus ou moins fort; et c'est pourquoi je reviens sans cesse sur ce grand principe que recommandent également et la sûreté du cavalier et la conservation du cheval : *c'est qu'il n'y a jamais de raison pour résister fortement avec la bride quand il s'agit de tourner à une main ou à l'autre* (V. des rênes à la 3e position.); et comme depuis trop long-temps les meilleurs chevaux sont confiés aux mains les plus ignorantes, il n'est pas étonnnant aussi que des milliers d'excellents chevaux soient ruinés en très peu de temps par la seule manière dont ils sont soumis à la dangereuse action du mors, et surtout du mors trop dur.

Suite de la démonstration de l'arrêt en général.

Cette démonstration de l'arrêt et ses résultats sur tout le mécanisme de l'animal, est une des parties les plus essentielles de l'Équitation. Elle mérite toute l'attention de l'Élève-Écuyer; c'est à vrai dire la métaphysique de l'art, aussi je n'entends pas qu'on la traite *ex professo* avec la masse indifférente des élèves; mais comme ce n'est pas pour ceux-là que j'écris, j'ai voulu ne rien omettre sur un objet aussi important, et surtout expliquer les effets par leurs causes. On traite généralement cette leçon de la bride d'une manière incomplète, et on a le plus grand tort puisqu'il y va toujours pour le cheval sensible de sa ruine ou de sa conservation, et souvent pour le cavalier de la vie ou de la mort.

Quand le cheval porte au vent, la main doit travailler basse; s'il baisse la tête, il faut la tenir plus haute, afin que les rênes avec les branches fassent le même angle que s'il était en parfaite position. Mais, généralement, le travail avec la main basse est plus *fin* et convient mieux pour la conservation du cheval. C'est une grande erreur de dire à un élève de *lever la main de plus*

en plus, pour arrêter son cheval. Ce principe serait bon, si *les branches* étaient horizontales ; il est faux avec leur direction presque perpendiculaire à la terre.

Selon un principe au développement duquel j'ai consacré un chapitre, *c'est la retraite du corps qui détermine les bons effets de la main.* (V. de la retraite du corps.)

Dans le manége d'Académie, on doit savoir se servir de la bride de la main droite, comme de la main gauche ; mais la position de cette dernière, beaucoup plus gracieuse, lui donne une justesse et une précision que n'a jamais la droite ; c'est pourquoi on s'en sert de préférence hors du manége quand on n'est point assujéti à la règle du pli. (V. du pli.) Aussi on dit avec raison, qu'à cheval *un Ecuyer est droitier de la main gauche.*

Avantages et inconvénients de la bride.

De tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les inconvénients de la bride (ou du mors), on pourrait conclure *qu'elle est bien plus nuisible qu'utile* (1), et c'est précisément l'idée que j'en ai toutes les fois qu'elle n'est pas dirigée avec art et ménagement sur un cheval vigoureux et sensible, de même que sur celui qui est faible et *souffrant;* c'est, comme on dit vulgairement, un rasoir dans la main d'un enfant ; mais le talent de l'Écuyer fait disparaître ses inconvénients en profitant de ses avantages, qui sont incontestables. La bride a particulièrement celui de *rassembler* le cheval dressé par le plus léger senti-

---

(1) Les Arabes, et généralement les Orientaux, se servent de mors dits à la turque ; invention cruelle, digne de l'ignorance barbare de ces peuples, qui se remarque sur ces chevaux de *noble sang*, objets de leur plus tendre prédilection. Ces chevaux qui sont regardés comme les premiers du monde, sont cependant ruinés en peu de temps. Les Cosaques, qui n'ont que des chevaux médiocres, qu'ils ne conduisent qu'avec un simple bridon à sous-barbe de cuir, sur laquelle se fixe une corde ou lanière en façon de martingale ; les Cosaques, dis-je, tirent un très grand parti de ces misérables chevaux, et les conservent longtemps exempts de tares, remarques faites en 1814 par plusieurs connaisseurs, sur une grande quantité de ces chevaux qui avaient fait une campagne de 1,500 lieues. Je voudrais que les personnes qui *vont à cheval*, et qui ne veulent, ou ne peuvent pas prendre de leçons de manége, se contentassent de conduire leurs chevaux avec un bridon fixé sur une martingale à anneaux ; elles diminueraient beaucoup les dangers auxquels elles s'exposent en se servant de mauvais mors, bien durs, achetés au hasard, partout, (excepté chez les éperonniers, dont la profession est de faire des mors), et presque toujours contraires aux chevaux auxquels on les donne. Ces mors, mal entendus, provoquent leur défense et concourent, avec les mauvaises mains, à les ruiner en peu de temps. Depuis environ 36 ans, j'ai vu bien des cavaliers faire des chutes de cheval ; les plus dangereuses, celles qui ont été suivies de la mort, *ont toujours été causées par l'effet trop violent du mors, qui a fait renverser le cheval sur le cavalier ;* s'il fallait prouver cette assertion, de trop nombreux exemples ne me manqueraient pas, comme ils ne manqueront pas par la suite à ceux qui voudront en faire la remarque après moi.

ment des doigts sur les rênes, de même qu'elle sert à réprimer l'ardeur du plus fougueux par la seule *assurance de la main*. L'Écuyer habile en tire un grand parti pour donner beaucoup de brillant au cheval en lui faisant exécuter les *airs* les plus savants par des mouvements imperceptibles aux yeux des spectateurs; c'est ce que La Guérinière appelle *manéger par les aides secrètes*.

L'emploi de la main de la bride est indispensable dans la cavalerie; l'Équitation militaire exigeant, pour la précision des mouvements, que les chevaux soient bien rassemblés et soumis à une grande obéissance, de même qu'elle n'admet pas la bride dans la main droite, et très rarement l'emploi du bridon de cette main qui est réservée pour tenir l'arme; conséquemment l'aide est bornée; mais comme on ne peut prétendre que de simples cavaliers montent à cheval comme des Ecuyers, il ne faut pas non plus que des chevaux de troupe soient *fins dans les aides* comme des chevaux de manége; car outre que les hommes ne pourraient les mener, ils s'abîmeraient davantage et en moins de temps que ceux que l'on appelle *chevaux de troupe ou de service*.

Expérience pour prouver que les rênes de la bride doivent agir ensemble le plus également possible et point séparément.

J'ai dit dans plusieurs endroits de cet ouvrage que le cheval dressé ou seulement routiné à la bride, tournait aux deux mains par force d'habitude, mais non par action déterminante de telle ou telle rêne.

En voulez-vous la preuve ?

Prenez le premier cheval venu fait à la bride, attachez une rêne à la branche gauche du mors, portez la main à droite en poussant la rêne sur l'encolure, vous le ferez tourner en cercle comme carrément.

Voilà la preuve matérielle de l'erreur de ceux qui prétendent que le cheval ne cède, ou ne doit céder, qu'à la seule rêne de dedans.

Maintenant faites tout le contraire, c'est-à-dire attachez la rêne à la branche droite; portez la main à droite en éloignant la rêne de l'encolure, il tournera encore plus facilement à droite, attendu que vous lui aurez imprimé le pli de ce côté.

Autre démenti donné à ceux qui prétendent que le cheval cède, ou ne doit céder, qu'à la seule rêne de dehors.

Cette expérience, que d'autres Écuyers ont faite comme moi depuis longtemps, a porté les uns à vouloir déterminer *le tourner* par la seule rêne de

dedans, en estropiant le poignet, et les autres avec la seule rêne de dehors, en conservant le poignet bien placé (1).

Voilà l'origine de ces deux systèmes opposés, qui jettent tant de contradictions dans le raisonnement des maîtres, tant d'incertitude dans l'esprit des élèves, et qui causent tant de mauvais traitements aux pauvres chevaux que l'on prétend dresser par ces moyens contradictoires.

Je ne vois qu'un moyen de sortir de ce dilemme, et il est bien simple : c'est de ne pas donner aux rênes de la bride une *action séparée* qu'elles ne peuvent et ne doivent point avoir, puisqu'il est bien reconnu que l'invention de la bride ou du mors n'a eu pour but que de *centraliser* l'action des deux rênes réunies, pour tenir le cheval dans une grande obéissance, le faire mouvoir dans toutes les directions, et surtout l'arrêter dans sa course *sans presque déranger la main de sa place.*

Il serait également faux de vouloir *centraliser* l'action des rênes du bridon, qui ne peuvent et ne doivent agir que séparément pour apprendre au jeune cheval à tourner.

Expérience pour prouver que dans l'action du tourner, il ne faut pas employer telle ou telle rêne seule, mais bien les deux ensemble, et le plus élégamment possible.

Prenez les rênes au bouton avec le pouce et l'index (la main gauche ou la droite n'importe), élevez la main, suivant leur longueur, au-dessus du garot. Si le cheval est à peu près dressé, et si vous avez quelque précision dans la main, vous le ferez tourner sur tous les sens par l'effet des deux rênes égales, sans presque longer la main, et vous aurez le grand avantage de pouvoir *tourner et arrêter en même temps*, chose que nous avons reconnue impossible dans les deux systèmes précités ; et je dis qu'il faut chercher à faire agir les rênes le plus également possible, en tournant comme en arrêtant.

---

(1) Je sais que des Écuyers ont cru pouvoir avancer qu'en faisant agir la seule rêne gauche de la bride, le mors se tourne de telle sorte dans la bouche du cheval, que c'est la barre droite qui est impressionnée ; il fallait bien recourir à des subtilités pour expliquer comment *cette rêne gauche peut ployer l'encolure à droite.* Selon moi, quand le cheval se porte à droite par l'appui de la rêne gauche sur l'encolure, *le mors n'y est pour rien ;* et la preuve, c'est que celui de bonne volonté tournera également par le seul appui de la longe du licol, sans que cette longe soit même passée dans la bouche ; il tourne encore par l'appui de la main sur la joue, c'est ce qu'on voit journellement ; et je répète que ces effets n'ont rien de commun avec l'embouchure, ni la puissance de levier qui la fait agir.

Ce ne sont pas les chevaux qui résistent à la bride par mauvais vouloir, ce sont les cavaliers qui ont la main dure, mal placée et l'emploient mal.

Et je conclus, après cette démonstration et une longue expérience, que ce qui empêche le cheval de tourner par la bride seule, sous les mauvais cavaliers, ce n'est jamais de ce qu'ils n'emploient pas assez telle ou telle rêne, *mais bien parce qu'ils mettent dix fois, vingt fois trop de force dans la main*, et qu'alors la puissance de levier qu'ils déterminent, sans s'en apercevoir, devient si excessive et si douloureuse que l'animal s'écrase sur lui-même pour la faire cesser ; alors il est physiquement impossible qu'il puisse tourner sans reculer. Il faut dire aussi que l'aide des jambes arrivant mal à propos, fait manquer les effets d'une main passable : voilà pourquoi les femmes mènent généralement mieux les chevaux fins que les hommes, ne les excitant pas par l'inégalité ou le faux emploi de leurs jambes.

Que de tels cavaliers apprennent à se placer régulièrement. Qu'ils se contentent de mener leurs chevaux avec le bridon d'École, tant qu'ils ne sont point dressés à leur usage. Qu'ils apprennent à se servir de la bride sur des chevaux de manége avant de vouloir se mêler d'en dresser, et toutes ces résistances disparaîtront. Je le répète, les mors les plus simples et les plus doux sont les meilleurs (1). La défense des chevaux vient de ce qu'on les embouche sans discernement, et qu'on veut obtenir tout de suite, par la violence, ce qu'on ne peut raisonnablement espérer que de l'art, de la douceur et du temps.

CONCLUSION.

Nouvelle preuve qu'on obtient tout par l'assiette, et rien sans l'assiette.

Plusieurs Écuyers ont pensé et écrit, que l'avantage d'une bonne main à cheval était un don de nature comme d'avoir l'oreille juste pour la musique, et qu'ainsi tout ce qu'on pourrait faire et dire pour communiquer ce sentiment à un individu qui n'y serait pas naturellement prédisposé, serait en pure perte.

(1) Si on avait la précaution d'envelopper l'embouchure et la gourmette de linge, les premières fois que l'on embouche un jeune cheval, on lui éviterait beaucoup de douleur, et on préviendrait aussi beaucoup de résistance de sa part.

L'expérience m'a fait reconnaître que cette opinion n'est pas dénuée de fondement, et je dirai même que de nombreux exemples semblent la confirmer, puisque l'on voit journellement des personnes qui n'ont que peu ou point de leçons, avoir une bonne main, tandis que d'autres, après avoir été long-temps au manége, l'ont dure et fausse; mais tout en admettant que ce sentiment indicible qui constitue la bonne main, sera donné à une personne et refusé à l'autre, j'ai en même temps la conviction qu'il tient essentiellement à la manière dont cette personne est plus ou moins d'aplomb sur sa base, ce qui dépend toujours de ses premières leçons élémentaires ou de longe, et ce qui vient ajouter à tout ce que j'ai dit sur l'avantage d'une bonne assiette qui conduit indubitablement, et sans peine, à la justesse et l'accord des aides.

CHAPITRE XVIII.

De l'aide des jambes.

Partie élémentaire.

La pression du gras de jambe sur le corps du cheval produit cet effet que l'on appelle *aide de la jambe*, ou *jambe fermée*.

C'est la partie postérieure, et non le dedans du mollet, qui doit faire cette pression. (V. des étriers.)

On ferme les deux jambes également pour *porter le cheval en avant* sur une ligne droite.

On ferme la jambe droite, pour chasser les hanches à gauche, ou pour les soutenir à droite. (1).

On ferme la jambe gauche pour chasser les hanches à droite, ou les soutenir à gauche.

Les jambes doivent se fermer par la flexion du genou, et jamais par à-coup; les genoux, en se pliant, ne doivent ni remonter, ni aller en avant ou en arrière; on doit également éviter de les *ouvrir;* il faut autant que possible que leur partie interne reste collée à la selle.

---

(1) J'ai déjà dit que *hanches*, en terme de manége, signifie l'arrière-main. On dit soutenir les hanches, pour redresser l'arrière main; mettre sur les hanches, pour rassembler; marcher sur les hanches, tenir des hanches; qu'un cheval a de *belles hanches*, pour exprimer qu'il s'asseoit facilement, etc.

La jambe fermée doit faire sa pression sur le corps du cheval, un peu en arrière des sangles.

Si le genou est trop ployé, la jambe se ferme trop en arrière, a mauvaise grâce, et le talon porte aussi sur le cheval, défaut qui s'aggrave beaucoup, quand les talons sont armés d'éperons.

Si le genou n'est pas assez ployé, la jambe se ferme trop en avant sur les sangles, et perd ainsi une grande partie de son effet.

Si le genou et la cuisse s'ouvrent en fermant la jambe, elle ne fait plus son effet sur le côté, mais sous le ventre; ce qui est un vice, et comme position et comme aide.

Comme il y a des chevaux qui sont plus ou moins sensibles aux jambes, ou, ce qui est la même chose, qui sont *fins ou froids dans les aides*, il est indispensable de savoir aussi modifier ou augmenter l'action des jambes, mais jamais par à-coup. Quelque petit que soit un à-coup de jambe, il dénote toujours une mauvaise habitude ou une école vicieuse. Quand le cheval a obéi à la jambe, ou aux jambes, on la laisse, ou on les laisse *tomber naturellement* (1).

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

De même que l'aide de la main, je divise celle des jambes en trois actions distinctes pour mener tous les chevaux *dans toutes les circonstances possibles.*

Ce sont 1° *Les jambes tombantes;* c'est-à-dire abandonnées à leur propre poids sans étriers, ou portées naturellement par ces derniers. 2° *Les jambes près*, c'est-à-dire pressant légèrement le corps du cheval, le genou à peine ployé. 3° *Les jambes fermées*, c'est-à-dire les jambes formant une pression marquée, les genoux assez ployés pour qu'elles arrivent derrière les sangles (2).

Les jambes doivent être tombantes quand elles cessent d'agir. Quoique au repos, elles agissent par leur pesanteur et maintiennent le cheval *très fin* dans la *juste balance des talons*. (V. des étriers.)

---

(1) *Laisser tomber la jambe*, veut dire lâcher, mettre au repos; c'est encore un terme consacré dans le manége. On l'a adopté avec raison, pour que l'écolier n'écarte pas la jambe quand on lui dit de la lâcher. Les commençans croient généralement que, puisqu'on ferme les jambes pour faire marcher le cheval, on doit les écarter pour l'arrêter.

(2) Si j'indique ici de fermer la jambe plus en arrière que dans les autres cas, il ne faut pas en conclure que je partage cette erreur, que *plus elle est en arrière, plus elle produit d'effet.* C'est qu'à cet endroit la sensibilité est plus grande; mais je ne veux pas qu'elle s'éloigne du centre de gravité, car elle ne peut avoir de justesse qu'à cet endroit.

Elles doivent être *près*, ensemble ou séparément, pour augmenter le mouvement de ce même cheval fin, ou pour faire céder ses hanches d'un côté ou de l'autre.

Elles doivent être *fermées franchement* avec ce même cheval fin, s'il résiste, comme avec le cheval qui, sans résister, est froid ou peu sensible à l'aide.

Comme je suppose qu'on n'étudiera ce chapitre qu'après avoir pris connaissance de celui de la main de la bride, il sera facile de saisir les rapports qui existent entre la *main légère* et *les jambes tombantes ; la main douce et les jambes près ; la main ferme et les jambes fermées*. Ces rapports bien compris mèneront immanquablement à l'*accord des aides*, si la position est régulière et conséquemment la base assurée.

Rien de plus aisé que de fermer une jambe ou les deux jambes au degré nécessaire, quand le corps est d'aplomb sur sa base, puisque le très léger pli du genou suffit pour produire l'effet voulu.

Rien de si difficile quand on n'a que peu ou point d'assiette, attendu qu'on est obligé de serrer les genoux pour se tenir, et qu'alors on ne peut plus les ployer. Quelquefois aussi le mauvais cavalier serre fortement les genoux et les ploie en même temps. C'est alors que les jambes n'arrivent que trop au corps du cheval. La difficulté change, il lui devient impossible de les en détacher, une fois qu'elles l'ont embrassé comme par un mouvement convulsif (1).

Avec l'habitude d'*aller à cheval*, les mauvais cavaliers peuvent acquérir une main assez bonne pour conduire des chevaux faciles, mais ils ne peuvent ni ne savent jamais employer l'aide des jambes à propos ; par conséquent ils ne mènent leurs chevaux qu'*à peu près*, ne pouvant les tenir droits par l'égalité des jambes également fermées, ni les redresser par l'*opposition* d'une seule quand ces chevaux se *traversent*. Ils n'ont pas non plus, ni les moyens de prévenir les *écarts* ni ceux nécessaires pour chasser vigoureusement en avant un cheval qui *se retient* dans les autres chevaux, qui s'arrête court, refusant de passer dans un chemin, sur un pont, de traverser un ruisseau, etc. Or, le cheval le mieux dressé, quand il est monté par un cavalier dont les jambes sont nulles, commence par hésiter, et puis finit par *tourner la tête à la queue* à tout moment, soit pour retourner du côté de son

(1) C'est cette contraction nerveuse des jambes qui devient si dangereuse pour un homme sans aplomb, emporté au grand galop par un cheval vigoureux. Loin de pouvoir se servir de la bride pour arrêter ou du moins calmer l'animal, il l'excite de plus en plus par ses jambes et ses talons, qu'il serre par cette contraction nerveuse qui s'augmente avec l'effroi. Quand les talons sont armés d'éperons, et que le cheval est sensible, il perd souvent la tête au point de se jeter dans un précipice. (V. mors aux dents.)

écurie, soit pour ne pas passer dans un endroit qui offusque sa vue. Je le répète, quand on ne sait point se servir de ses jambes on peut *aller promener à cheval*, mais *on ne mène pas ses chevaux*. Or, dans la grande quantité de promeneurs que l'on voit tous les jours au bois de Boulogne, très peu se doutent que les jambes soient une aide si puissante pour soumettre les chevaux les plus difficiles à l'obéissance du cavalier. Je dirai plus, c'est que beaucoup de jeunes gens, qui ont appris dans les manéges à bien placer leurs jambes et à en faire un juste emploi, se privent de cette aide pour se conformer *au genre dit anglais*. Leurs grands éperons, au lieu de pouvoir servir dans l'occasion, ne sont qu'un embarras de plus imposé par la mode. (V. des éperons.) Ces grandes lardoires menacent sans cesse le corps du cheval, et imposent à leur tour la fatiguante obligation de tenir les jambes en avant et écartées, de manière que trois cavaliers marchant de front, gênent la circulation dans les routes royales les plus larges (1). Il faut dire encore que la gaule ou fouet de main, considérée avec raison comme aide, pouvant quelquefois remplacer celle des jambes, est également nulle puisque le *genre* exige encore que l'on ne monte plus à cheval en bonne compagnie, que le bâton *(stick)* à la main. Comme la mode anglaise pourra nous amener quelque nouveau perfectionnement *de genre*, je prie le lecteur de remarquer que j'écris ces observations en revenant de la promenade de Longchamps, en 1828 (2).

---

(1) Je n'exagère pas. C'est en donnant leçon à des dames, à la promenade des Champs-Elysées, que j'ai souvent remarqué que trois cavaliers de grande taille, tenant les jambes écartées sur d'énormes chevaux anglais, tiennent juste toute la largeur de la route. Il serait aussi téméraire que dangereux de ne pas la leur abandonner, surtout s'il y a pari pour une course au trot : et l'on sent que pour chose de si haute importance, aucune considération humaine ne doit faire dévier de la ligne la plus droite. C'est alors que l'Ecuyer qui accompagne une dame, doit manœuvrer savamment pour la soustraire à un choc qui ne manquerait pas de la jeter dans la boue. Deux moyens lui sont offerts : ou de se réfugier sur le milieu du pavé et parmi les voitures, ou de descendre dans les fossés. Je demande à tous les Ecuyers qui accompagnent des dames, s'ils n'ont pas été souvent dans cette facheuse position. Grâce à l'anglomanie, voilà comme on agit sans façon avec le beau sexe, chez le peuple le plus poli et le plus galant de la terre !...

(2) A mon retour en France, en juin 1833, j'ai pu constater un perfectionnement de genre. Au bâton rustique a succédé la canne luisante, garnie de glands de soie ou d'or. La pipe et les gants blancs glacés sont devenus de rigueur à cheval.

Je ne m'amuserai pas à discuter ce qui est plus gracieux d'un bâton ou d'une canne, pour monter à cheval ; la question de mode m'importe peu ; c'est celle d'art que j'ai à traiter. A mon avis, bâton ou canne sont également incommodes, sans être utile à rien, puisqu'ils ne peuvent servir ni comme *aide* ni comme moyen coercitif ; il ne reste donc que la triste ressource d'en faire un assommoir. Et je le demande, sans vouloir en rien critiquer le goût du jour, si vos jambes sont nulles, et si vous n'avez point une autre aide à leur substituer (le fouet de main, la gaule ou les éperons), comment déciderez-vous votre cheval en avant s'il refuse de le faire seul ?

CHAPITRE XIX.

De l'appel de langue, considéré comme aide pour porter le cheval en avant et le rassembler.

De la voix, considérée aussi comme aide, pour le calmer, le mettre en confiance, et pour l'animer.

Partie élémentaire.

On doit, en général, éviter les appels de langue, surtout quand les chevaux sont dressés. Quand on y est obligé pour animer ou *rassembler* un cheval froid, il ne faut donner qu'un temps de langue, ou deux tout au plus; encore doit-on les éviter dans les rangs et près des chevaux d'ardeur qui les prennent toujours pour eux; c'est pourquoi le cavalier doit faire en sorte de n'être entendu que du cheval qu'il monte. On ne doit jamais appeler de la langue qu'en tenant les *jambes près*.

L'appel de langue est très utile pour déterminer en avant les jeunes poulains qui n'ont aucune connaissance des jambes et qui sont presque toujours disposés à *se retenir*; et c'est chose remarquable qu'ils y obéissent tous. Dans la manœuvre militaire, il est interdit d'appeler de la langue. L'appel de langue est indispensable pour dresser et conduire les chevaux d'attelage; ces derniers s'habituent aussi au sifflet dont les cochers se servent pour correspondre avec leurs postillons : ce moyen n'est point reçu pour les chevaux de selle, surtout au manége.

On dresse les chevaux à partir et à s'arrêter à la voix. En donnant à cet organe différentes inflexions, on calme le cheval d'ardeur; on donne également beaucoup de confiance à celui qui est devenu craintif par suite de mauvais traitements, ou qui refuse de passer près d'un objet qui lui cause de l'effroi. C'est une excellente méthode d'habituer tous les chevaux à obéir à la voix, surtout ceux que l'on destine à des femmes.

CHAPITRE XX.

De l'aide de la gaule.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

La gaule sert tantôt comme *aide*, tantôt comme *châtiment*. *Appuyée* légèrement à l'épaule du cheval pour la soutenir ou la redresser, comme faisant le même effet *derriere la botte* pour chasser ou soutenir les hanches, elle est aide. En la faisant siffler au dessus de la tête du cheval, ou en *croisant sur la croupe* d'un sauteur pour lui faire détacher la ruade, ou bien sur le poitrail, pour le faire *lever à courbettes, pesades,* etc., elle agit encore comme aide; si on l'emploie *finement* derrière la botte, dans l'instant de la *foulée*, pour déterminer le galop du pied voulu, elle devient encore une aide très savante; car avec les chevaux qui ne sont pas dressés, son effet, dans le cas que je viens de citer, est préférable à celui des jambes, attendu qu'il est plus prompt et plus déterminant. (V. du *nec plus ultra* de l'Equitation.) Si la gaule frappe l'animal assez fort pour lui causer de la douleur, elle devient *châtiment*. Il importe donc beaucoup de ne pas confondre les cas où elle doit être employée de l'une ou l'autre manière, si on veut mener ses chevaux avec art et méthode, en évitant de les battre à tort et à travers, en Ecuyer et non en charretier.

La gaule et le nom *de gaule* lui-même, demandent une explication, car depuis bien des années on ne s'en sert plus dans les manéges, excepté dans celui de Versailles, où l'autorité de la mode n'a pas une grande influence. La gaule est une baguette de bouleau très droite, extrêmement légère, et flexible seulement vers la pointe; sa juste longueur est d'environ 3 pieds 1/2. Si on l'emploie comme correction et vigoureusement, elle est bientôt cassée, aussi elle ne convient pas pour monter les chevaux qui se défendent; mais dans le manége d'Académie, avec des chevaux fins et bien dressés, elle est infiniment préférable au fouet. Si un cheval *difficile au montoir* a besoin d'être châtié sur les jambes de devant, elle le soumet encore plus par le bruit qu'elle fait en le pinçant, que par la douleur qu'elle lui cause, sans jamais risquer de lui faire venir des *calus*, comme cela n'arrive que trop souvent quand on se sert du fouet dans cette circonstance. En la faisant siffler au-dessus de la tête du cheval, elle produit un effet magique pour lui donner

du *brillant*, et cette action ajoute beaucoup à la grâce du cavalier, quand il la fait avec aisance (V. pl.). Le fouet ne siffle pas lorsqu'il est lourd et se ploie inégalement, et les élèves peuvent en éborgner les chevaux, ce qui est arrivé plus d'une fois. La gaule est indispensable pour *croiser* sur les sauteurs, soit en les montant, soit en donnant leçon; elle n'est pas moins utile pour préparer le cheval aux leçons *de deux pistes* et *du reculer*, etc. On en prend une de chaque main pour donner aux poulains la connaissance des jambes, et je dois dire que c'est parce qu'on néglige généralement d'employer ce moyen préparatoire, indiqué et mis en pratique par tous les grands maîtres de notre École, que les chevaux ne *répondent* qu'à une seule jambe, la droite, celle qui est du même côté que la gaule.

J'aurais beaucoup d'autres raisons pour prouver qu'on ne devrait se servir de gaules que dans les manéges, et en bannir les fouets, auxquels on a donné le nom baroque de *cravache* (1).

En cela, comme en beaucoup d'autres choses, je m'appuirai de l'autorité de MM. les Écuyers de l'Ecole de Versailles; s'ils ont conservé l'usage de la gaule, pendant que les novateurs ont introduit celui du bâton, pour monter à cheval, ce n'est pas par un *penchant irrésistible pour les vieilles manies*, c'est qu'elle a pour le manége beaucoup plus d'avantages que les fouets dits cravaches, sans en avoir les inconvénients.

---

(1) Dans les anciens manéges d'Académie, il y avait toujours des paquets de gaules à la disposition des élèves; ces derniers payaient une légère rétribution pour cet objet, qui regardait uniquement les palefreniers chargés de préparer et fournir ces gaules. Il était d'usage, quand une personne de distinction visitait un manége et les écuries qui en dépendent, que l'Ecuyer lui présentât une gaule, bien que cette personne ne dût point y monter à cheval; et, comme dans ce temps, les rois, les princes et les princesses avaient généralement le goût de l'équitation, ils ne passaient jamais dans une ville française ou étrangère sans en visiter le manége. On conçoit que c'était peu, pour de tels visiteurs, de laisser 25 louis aux palefreniers, *pour les gaules*. Je me rappelle l'époque où on supprima l'usage des gaules, attendu qu'il mettait les *citoyens* à contribution. Et par un rafinement de délicatesse, les maîtres de manége se sont établis peu à peu marchands de *cravaches*, ou en ont dévolu le commerce à leurs Ecuyers. J'avoue que quand je tenais un manége, mes Ecuyers ont fait comme partout, ils ont vendu des cravaches, bien que je détestasse les cravaches et que j'aimasse singulièrement les gaules. En cela, comme en tout, c'est presque toujours à de mesquines considérations d'argent que les bons usages sont sacrifiés.

CHAPITRE XXI.

Des éperons.

—

Partie Elémentaire.

De tous les moyens coercitifs que l'Équitation emploie pour soumettre les chevaux qui résistent aux aides, les éperons sont le plus violent, le plus douloureux, et celui qu'on doit employer le plus rarement. C'est le seul qu'on ne puisse jamais considérer comme aide (quoique La Guérinière parle du *pincer délicat de l'éperon*); car si on s'en sert sans vigueur, ce qu'on appelle *picoter*, cette action, au lieu d'inspirer au cheval la crainte et l'obéissance aux jambes, ne fait que l'*endurcir* davantage, et l'excite à *ruer à la botte* au lieu de le porter en avant. C'est pourquoi on ne doit jamais se servir des éperons pour les jeunes chevaux tant qu'ils ne connaissent pas les jambes : connaissance qu'ils acquièrent promptement pour peu qu'ils aient de sensibilité et qu'ils y soient amenés par l'indication des deux gaules appuyées à propos derrière la botte. (V. aide de la gaule.)

Bien que les jambes et les éperons ne doivent jamais servir par à-coup, il est bon cependant que les élèves apprennent à appuyer vigoureusement deux coups de talon, sans ouvrir les genoux ni les jambes, comme sans enlever l'assiette. Cette leçon serait vicieuse avec des chevaux fins, mais avec ceux qui sont *froids* et paresseux elle est très convenable. M. d'Abezac la faisait souvent répéter à ses élèves. Ce moyen réussit parfaitement avec les jeunes chevaux qu'on *débourre* à la longe; leçon que les meilleurs Ecuyers ont recommandé, avec raison, de ne donner qu'après avoir ôté les éperons.

M. de La Guérinière a dit : *Rien ne désespère et n'avilit plus un cheval, que les éperons trop souvent et mal à propos appliqués*. J'ajouterai, après ce célèbre Écuyer, qu'ils ne manquent jamais de faire défendre les jeunes chevaux auxquels on veut donner la connaissance des jambes par ce moyen. Il n'y a que les chevaux *froids* et *engourdis* que l'on doive rappeler quelquefois à l'obéissance des jambes par l'*attaque* vigoureuse des éperons, ce qui suppose toujours qu'ils connaissent les aides, qu'ils sont dressés, et que s'ils n'y répondent pas, c'est par paresse ou mauvaise volonté. Je répète que le jeune cheval non débourré doit être amené à la connaissance des jambes par l'aide des deux gaules à laquelle il obéit toujours, et non par la douleur

très vive des éperons, qui l'excite à toutes les défenses. Il faut aussi se pénétrer que le cheval froid ou faible, n'acquiert, par le moyen des éperons, qu'une *sensibilité factice et de peu de durée*. Si on abuse de ce moyen extrême, il finit bientôt par le mépriser aussi bien que les jambes; il devient *ramingue*, ce qui est le dernier terme de l'insensibilité.

Pour attaquer ou *pincer* vigoureusement des deux éperons, il faut d'abord assurer la base, soutenir la ceinture, fermer les cuisses, les genoux et les jambes jusqu'aux talons, incliner les pointes des pieds un peu en dehors, et presser vigoureusement les *mollettes* au corps du cheval, mais sans secousse, ni trop en avant, ni trop en arrière. Trop en avant, les éperons feraient moins d'effet; trop en arrière ils exciteraient le cheval à ruer. Ordinairement le cheval s'élance en avant aussitôt qu'il se sent piqué, si le cavalier ne *s'attache pas à la main* qu'il doit *rendre en attaquant* (1). Si le cheval résistait encore, il faudrait quitter le bridon de la main droite, si on tenait la bride; ou croiser les deux rênes dans la main gauche si on tenait des bridons, pour appuyer vigoureusement la gaule derrière la botte, en effaçant bien l'épaule et en arrêtant le poignet sur la hanche, après le coup frappé (V. pl.). Il faut toujours observer cette position pour que le coup de gaule frappe juste *derrière la botte;* car trop en arrière, il pourrait blesser le *fourreau* et exciter le cheval à ruer au lieu de le porter en avant. Si le cheval résistait encore, il faudrait le faire chasser en avant par la *chambrière*.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Un cavalier qui n'a que peu d'aplomb, de même que celui qui en a beaucoup, doit toujours se préparer ainsi que je viens de l'indiquer avant de se servir de ses éperons; s'il a négligé de le faire, il risque d'être jeté à terre, si le cheval fort et vigoureux *bondit sur l'attaque* au lieu de se porter en avant; et rien ne l'invite à cette défense comme une position inassurée. Celui qui n'a point d'assiette, qui ne peut soutenir le grand trot sans *rouler* à droite et à gauche, risquera également de se faire blesser par le cheval le plus doux, le mieux dressé, qui sera *fin dans les aides*, parce qu'il le touchera involontairement de l'éperon par l'inassurance et la mauvaise position

(1) On dit attaquer des éperons, parce que leur effet, bien que sans à-coup, produit une douleur vive et prompte sur l'animal. Mais c'est toujours un contre-sens que de dire, comme quelques Ecuyers : attaquez votre cheval de la jambe ou des deux jambes, parce qu'elles ne doivent agir que par pression. L'équitation n'admet pas plus les coups de jambes que les coups de bride ou saccades ; elle n'admet pas non plus l'expression *donner un coup d'éperon*. On peut parier à coup sûr que celui qui l'emploie ne sait pas se servir de ses jambes à cheval, et encore moins de ses éperons.

de ses jambes; c'est une raison pour ne permettre aux élèves de porter des éperons que quand ils sont bien assis, qu'ils n'ont pas besoin de serrer les genoux et les jambes pour se tenir à cheval. Les élèves qui ont les cuisses et les jambes très courtes ne doivent porter des éperons que quand ils ont ces parties très bien placées, encore leurs éperons doivent-ils être très courts *de collet*.

Pour la sûreté des jeunes élèves, qui ne sont que trop disposés à *tracasser* les chevaux avec leurs éperons à mesure qu'ils se sentent plus de solidité et de hardiesse, il importe de leur persuader qu'il y a beaucoup de chevaux qui ne pourraient les sentir sans se précipiter en désespéré, et qu'il n'y a jamais de raison de s'en servir avec les chevaux ardents et sensibles à l'excès.

Quelquefois aussi les chevaux les moins sensibles aux aides, sont ceux qui prennent les éperons avec le plus d'humeur et qui se débarrassent le plus promptement des mauvais cavaliers qui se hasardent à les piquer. Ce sont ordinairement les vieux chevaux de manége, parce qu'ils savent mieux reconnaître la faiblesse du cavalier à l'incertitude de son assiette. Une fois jeté à terre de cette manière, il le serait vingt fois de suite s'il voulait recommencer à maltraiter le cheval avec ses éperons; mais que ce même cheval soit monté par un Ecuyer, il fuira en avant sur l'attaque des éperons, sans la moindre résistance; il ne saura plus sauter pour se défendre, il ira seul parce qu'il aura reconnu son maître à la stabilité de l'assiette et de toute la position.

La régularité, et par conséquent la stabilité de la position, voilà ce qui conduit à vaincre les plus grandes difficultés sans effort, et à inspirer aux chevaux la plus parfaite obéissance. Je crois devoir reproduire ici un principe que j'ai répété pendant bien des années à mes élèves. C'est que le cavalier habile a déjà l'avantage de celui qui fait parfaitement sur celui qui ne fait que mal ou médiocrement bien; mais il en a un bien plus grand encore, *c'est que sous lui, tous les chevaux indistinctement deviennent beaucoup plus faciles*. Ainsi, ceux qui se défendent avec la volonté de se débarrasser du cavalier, cèdent sans résistance par la crainte que leur inspire une correction vigoureuse que la stabilité de position permet au cavalier de prolonger jusqu'à ce que le cheval ait obéi, quels que soient ses sauts et ses défenses; c'est ce qu'on appelle *décider un cheval vigoureusement*. Les chevaux ardents et sensibles à l'excès vont presque seuls sous le bon Ecuyer, parce qu'il ne fait aucun faux mouvement, qu'il ne donne aucun à-coup de main ou de jambe qui puisse augmenter ou entretenir l'ardeur de l'animal; parfaitement lié à tous ses mouvements, le cavalier se trouve en quelque sorte *ne faire qu'un* avec son cheval, et s'identifier avec lui; c'est ce qu'on appelle

calmer l'ardeur *par l'union des deux individus*. Quant au grand nombre de chevaux qui sont faibles, mal conformés, *et qui se défendent par souffrances*, ils vont également presque seuls sous le cavalier habile et savant, parce qu'il sait éviter de causer de la fatigue aux parties faibles, comme les reins, les jarrets, etc., tandis que l'ignorant, et même le demi-savant, font passer ces parties *de la faiblesse à la douleur*. Et c'est ainsi que les mauvais cavaliers sont sans cesse en état d'hostilité avec leurs chevaux, et que ces animaux, éprouvant du bien-être sous le bon Ecuyer, deviennent plus confiants et plus dociles, du moment où ils ont reconnu la présence de ce bon Ecuyer; et ils reconnaissent le bon cavalier dès l'instant où il se pose sur la selle, à la stabilité de l'assiette; dans ce cas, leur intelligence est si grande, qu'ils vont au-devant de sa volonté, sans qu'il ait besoin de la manifester par l'emploi de ses aides. Pour moi, j'aime que mes chevaux, au lieu d'être des esclaves qui attendent mes aides pour obéir à ma volonté, la devinent par leur intelligence; c'est ce que j'appelle *agir sur leur moral*.

Pour enseigner aux élèves à se servir de leurs éperons, sans déplacement d'assiette et sans à-coup de jambes, on doit leur faire répéter cette leçon avec les talons sans éperons, en divisant les temps du commandement. On dira donc à tous les élèves de la reprise, auxquels il faudra donner des chevaux froids aux aides: 1. *Apprêtez-vous pour attaquer des éperons*. Cet avertissement est pour assurer l'assiette, fermer les cuisses ainsi que les genoux. 2. *Fermez les jambes*; après l'exécution de ce 2e mouvement qui doit être fait sans secousse; 3. *Attaquez*, *ferme*; ce temps se marque par la pression vigoureuse des deux talons qui doivent rester un temps au corps du cheval, jusqu'à cet autre commandement, 4. *Redoublez l'attaque*, ou bien *lâchez les jambes*.

Voilà la meilleure manière de préparer les élèves à se servir de leurs éperons avec méthode et sans ébranler la position par de faux mouvements, et c'est parce qu'on néglige de le faire, que même les plus anciens écoliers ne savent presque jamais décider un cheval en avant quand l'attaque des éperons est nécessaire. Ils *picotent* ou donnent de grands coups en ouvrant les jambes, ce qui est vicieux et sans bon résultat.

Les meilleurs éperons sont ceux dits de *manége* dont les *branches* sont à charnières, le *collet* court et les *molettes* pas trop pointues. Ces derniers pourraient blesser les chevaux en ouvrant la *torachique* ou *veine de l'éperon*.

L'éperon, pour être bien placé, doit être bas, tout près de l'*emboîture* de la botte; celle-ci doit être garnie d'un *porte-éperon*, pour empêcher l'éperon de couler sous le talon.

Autrefois les Ecuyers et les amateurs d'équitation mettaient beaucoup de soin et de recherche dans la manière de *se botter* et de chausser les éperons.

On jugeait, à l'inspection de cette partie du costume équestre, si un cavalier sortait d'une bonne école, et l'on se trompait rarement (1).

Peu m'importerait le métal de l'éperon, argent, fer ou cuivre, s'il était, comme anciennement, susceptible de se mettre et s'ôter à volonté, et de la dimension voulue pour ne pas empêcher le cavalier de se servir de ses jambes. Je voudrais encore qu'il fût armé d'une mollette à pointes, pour corriger le cheval au besoin, et non d'un joujou pour faire du bruit en marchant. Ces longues broches vissées ou clouées à demeure sur le talon de la botte, sont très dangereuses avec les chevaux fins, de nul effet avec ceux qui résistent aux jambes, et embarrassantes à cheval comme à pied. Quand un élève de petite taille monte un cheval sensible aux aides, il est obligé d'écarter ses jambes et de les porter en avant pour ne pas le toucher de l'éperon, ce qui ne l'empêche pas de tomber souvent, au risque de se casser les membres. Ces mêmes éperons, dont la molette est remplacée par une pièce ronde, comme un bouton, ne peuvent produire aucun effet comme correction; au contraire, le cheval qui se *retient aux jambes*, le fait avec beaucoup plus d'opiniâtreté quand il a reconnu la nullité des éperons.

Ce n'est pas tout, si on veut qu'un élève ôte ses éperons pour monter le *sauteur de piliers*, cette opération devient impossible; l'éperon étant fixé à demeure sur la botte, il faut alors renoncer à cette importante leçon qu'on remet indéfiniment.

Voilà ce qui arrive journellement dans les manéges depuis que l'on néglige d'assujétir les élèves à la tenue convenable; et, je le répète, faute d'observer cette tenue, la leçon est entravée d'une infinité de manières. Les *sous-pieds* de pantalon, qui se détachent en arrachant les boutons auxquels ils sont fixés, sont encore une grande affaire et viennent, avec les éperons fixes, renforcer le chapitre des accidents; il faut arrêter toute la *reprise*,

---

(1) Dans notre pays, à toutes les époques, il y eut toujours de grands personnages que l'on prit pour modèles de ton, de manières et de mise. Dans le beau temps de l'équitation, personne n'était plus recherché que le prince de Lambesc, dans sa tenue de manége; il passait pour le cavalier de France le mieux *botté à l'Ecuyère*, genre de bottes le plus convenable et le plus commode pour monter à cheval. Tout le monde équestre voulait être botté et éperonné comme M. le Grand Ecuyer, qui était un des plus beaux officiers de la Cour, et qui savait relever le costume très simple qu'il avait adopté.

Tel est, dans notre pays, l'empire de la mode, qu'on ne peut aujourd'hui se montrer à la promenade en bottes à l'écuyère, sans être montré au doigt et pris souvent pour un *gendarme*. Et en 1829, la mode veut encore que la dénomination, très ancienne et très honorable de *gendarme*, équivale à une insulte! Or, beaucoup de gens sont persuadés qu'un très ample pantalon de coutil, de grands éperons qui traînent à terre en marchant, et un gourdin à la main, sont, pour monter à cheval, d'une impérieuse nécessité et surtout d'un goût exquis, comme mise; il ne faudrait plus qu'une pipe pour compléter cette tenue équestre.

pour que l'élève au malencontreux sous-pied avise au moyen de réparer son avarie, ce qui entraîne la perte de beaucoup de temps; ou bien qu'il continue la leçon avec un pantalon qui remonte en lui mettant la jambe et la cuisse à nu. Je ne crois pas exagérer en assurant que sur quinze leçons, l'élève en perd cinq par l'incommodité des différentes parties de son costume; ce qui prouve que nos bons Ecuyers *à la française*, que les anglomanes qualifient de *gothiques*, avaient quelque raison d'exiger que leurs élèves fussent dans une tenue presque militaire, uniforme commode et de résistance.

CHAPITRE XXII.

De l'accord des aides.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

On a beaucoup écrit sur l'*accord des aides*, mais, à mon avis, d'une manière ou trop vague, ou trop savante pour être à la portée des élèves. D'autres en ont fait un secret et en ont parlé comme d'un mystère (1).

Cet accord est indispensable pour mener ses chevaux avec la justesse et la précision exigées dans le manége de *haute école*. Comme tout ce qui est de sentiment et d'à-propos, on ne peut guère le soumettre à des règles fixes. Ce qui mène immanquablement à cet accord des aides, c'est la position régulière et stable; ce sont les *reprises* bien ordonnées; les figures de manége très régulièrement observées, les leçons *de deux pistes* et l'emploi de chevaux *fins dans les aides*. Tout élève qui aura travaillé d'après ces principes, possédera en peu de temps cet à-propos des mains et des jambes appelé

---

(1) Gaspard de Saulnier, raconte dans son traité, qu'un des premiers seigneurs de France, en conduisant son fils chez M. Duplessis, qui était le plus célèbre Écuyer de tous ceux de Louis XIV, lui dit en l'abordant : « Je ne vous amène pas mon fils pour en faire un Écuyer, mais je vous prie seulement de « vouloir bien lui enseigner à accorder ses jambes et ses mains avec la pensée de ce qu'il voudra faire « faire à son cheval. » M. Duplessis répondit : « Monseigneur, il y a soixante ans que je travaille pour « apprendre ce que vous me faites l'honneur de me dire ; et vous me demandez précisément tout ce que « j'ambitionne à savoir. » Je voudrais savoir ce qu'aurait dit l'Écuyer du grand siècle, si le seigneur dont parle Saulnier avait voulu que son fils apprît à accorder ses mains et ses jambes en douze leçons à cinquante sous, plus 10 fr. pour les entrées de manége !

accord des aides ; et par suite d'un travail long-temps perfectionné, il arrivera à se servir de l'assiette, aussi comme aide, ce qui est le grand secret de l'art équestre, car alors les mains et les jambes n'auront presque plus rien à faire, *le cheval obéira par le jeu des contre-poids.* Je dis plus, cet élève ainsi commencé arriverait naturellement à accorder ses aides quand même on ne lui aurait rien dit sur cet accord ; tandis que celui qui n'a pas débuté par des leçons méthodiques, qui ne sera pas régulier de position, pourra le concevoir par raisonnement mais sans jamais avoir la faculté de le mettre en pratique ; cet empêchement, viendra d'abord du manque d'aplomb, et ensuite des mouvements involontaires qu'il fera avec ses mains et ses jambes, mouvements qui s'opposent sans cesse à l'accord de ces parties. Malgré toutes les bonnes dispositions qu'il pourrait avoir, il serait absolument comme une personne bien organisée pour la musique, qui, n'ayant point travaillé sérieusement cet art, voudrait cependant jouer les morceaux les plus difficiles. Tout en sentant la mesure et en connaissant les valeurs, elle ne pourrait que les altérer l'une et l'autre, car des doigts inhabiles ne peuvent que se refuser à la bonne exécution, bien que le sentiment la comprenne.

CHAPITRE XXIII.

Observation sur les aides en général.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Les aides du cavalier, que je dois récapituler ici, sont : *la main*, *les jambes*, *l'appel de langue ou la voix*, *la gaule*, et enfin *l'assiette*, quand il est vraiment *homme de cheval.*

Il emploie comme châtiment la gaule et les éperons (V. ces articles). Je n'admets pas que l'on corrige le cheval par le mors, quoique son action puisse devenir douloureuse (V. aide de la main) ; car ce principe mènerait à avoir *la main dure* et à donner des *saccades.* Il n'y a que trop de gens, se disant Ecuyers, qui usent de ce triste moyen en ruinant les chevaux qu'ils prétendent dresser.

Outre les aides par lesquelles le cavalier mène plus ou moins régulièrement tout cheval soumis à l'obéissance de l'homme, il en est d'autres que l'on emploie comme *instrument* pour dresser les chevaux à tous les usages.

Je les appelle *aides supplémentaires* pour dresser les jeunes chevaux. Elles se composent : *du mors*, *du caveçon de longe*, *de la chambrière*, *du surfaix d'enrênage ou à l'allemande*, *de la martingale*, *des doubles bridons dits bridons d'école*, *de la muserole*, *et enfin des* piliers. *La gaule*, *l'appel de langue et la voix*, quand on les emploie sans être à cheval, sont *aides supplémentaires*. (V. pl.).

Bien entendu que la chose première d'une école d'équitation, ou de tout établissement où il y a des *réserves* de jeunes chevaux, c'est un manége le plus vaste possible. (V. utilité des manéges.)

En faisant de chaque *aide supplémentaire* l'objet d'un chapitre particulier, j'ai dû les traiter dans le plus grand détail. Je dirai non-seulement en quoi elles consistent, mais j'indiquerai la manière de s'en servir avec adresse et méthode ; chose qu'aucun auteur n'a fait jusqu'à présent, parce que tous ceux qui ont traité savamment de l'équitation, n'écrivaient que pour des personnes déjà très instruites dans cet art. Je ferai observer que cette partie de mon ouvrage, de même que plusieurs autres, bien que réduites à leur expression la plus simple, rentrent pourtant dans l'instruction de l'élève-écuyer ou de l'amateur qui veut apprendre à dresser ses chevaux lui-même. Si je les place bien avant d'autres leçons élémentaires, qui viennent à la suite, c'est que j'y suis forcé, pour ne point interrompre l'ordre des matières. Arrivé, par suite de cet ordre, à traiter les aides en général, j'ai dû le faire aussi pour toutes les aides en particulier, avant de passer à un autre sujet. Mais pour ne pas exiger trop d'attention du lecteur qui ne veut prendre connaissance que des seuls éléments d'équitation, sans étudier ce qui en constitue la science, j'ai eu soin de mentionner en tête de chaque chapitre, s'il est élémentaire, ou s'il fait partie de l'instruction de l'élève-écuyer. L'écolier qui n'est pas d'une certaine force, trouvera tout de suite la partie de leçon qui lui convient le mieux.

CHAPITRE XXIV.

Du mors.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Dans l'enfance de l'équitation, la plupart des anciens écuyers, dit La Guerinière, croyant que « toute l'obéissance qu'on pouvait tirer d'un « cheval était renfermée dans la manière d'ordonner la bride, la compo- « sèrent d'une multitude de pièces, tant fixes que mouvantes, dont les « étranges effets causés par des mors rudes joints à une gourmette trop « courte, obligeaient le cheval à forcer la main du cavalier, jusqu'à s'em- « porter et à s'en aller sur le mors, sans qu'on pût l'arrêter ; en sorte que « cette grande sujétion les désespéraient au lieu de les rendre obéissants. »

Un auteur, de nos jours, fait cette judicieuse remarque : c'est que les chevaux que l'on voit sur les anciens tableaux représentant soit des batailles, soit des chasses, ouvrent la bouche comme s'ils voulaient tout avaler ; cette expression, fidèlement rendue par les peintres, était causée par la grosseur de toutes les pièces composant l'embouchure, lesquelles ne pouvant se loger dans la bouche du cheval, l'obligeaient à l'ouvrir pour se soulager.

L'embouchure *à gorge de pigeon*, qui est la plus en usage aujourd'hui, est un perfectionnement de celle inventée par Pignatelli, qui tenait Académie à Naples, vers la fin du XVIme siècle ; Pignatelli avait déjà fait une réforme dans les mors de son temps, dont la bizarre nomenclature occupe une si grande place dans les anciens ouvrages d'équitation. Il disait avec raison : « que si les brides avaient par elles-mêmes la propriété miraculeuse de faire « la bouche d'un cheval et de le rendre obéissant, le cavalier et le cheval « seraient habiles au sortir de la boutique d'un éperonnier. »

Sans remonter à un temps aussi éloigné, de bons auteurs d'équitation du dernier siècle font ressortir le ridicule et la duplicité de ceux qui regardaient certains éperonniers comme des sorciers, pouvant changer la nature la plus rebelle, et faire aller les chevaux comme par enchantement. Nous ne manquons pas aujourd'hui de gens qui ont aussi la prétention de réduire toute la science équestre dans la manière de forger et limer un morceau de fer ; la différence, c'est que ceux-là ne sont ni éperonniers ni Écuyers.

L'époque où l'on s'entendit le mieux à emboucher tous les chevaux en

général, fut sans contredit celle où quelques Écuyers eurent des connaissances positives en anatomie et en mécanique. Ces Écuyers, pour la plupart, commandaient des manéges ou des écuries de maisons royales; ils étaient à même de faire des observations sur une grande quantité de chevaux; ils avaient sous leurs ordres, des maîtres éperonniers habiles qui n'étaient point étrangers à l'art de l'équitation; ils pouvaient faire faire sous leurs yeux une infinité de mors d'essai, sans être arrêtés par toutes les dépenses que ces expériences devaient entraîner. On doit donc croire que le concours de tels hommes dut amener des résultats satisfaisants, et pendant plus d'un demi-siècle les Académies de Versailles et des autres villes de France, ont constaté la supériorité de nos mors *à la française* sur tous ceux des autres pays. Dans ma pensée, je crois que ces mors sont arrivés au dernier terme de perfectionnement auquel ils puissent atteindre; mais je ne prétends pas en inférer qu'on ne doive chercher à en faire de nouveaux. J'ai été un des premiers à applaudir à l'embouchure de M. Segundo, mais j'ai fait aussi mes réserves. Les premiers essais de ces mors furent faits en partie dans mon manége. Je démontrai à M. Segundo que son système de rênes de bridon était essentiellement vicieux. Il eut lieu de s'en convaincre lors d'une expérience faite au manége de Versailles sur des chevaux appartenant à M. d'Aure; il dut joindre à ses mors le bridon ou filet ordinaire, dont il avait cru pouvoir se passer au moyen d'une espèce de banquet semblable à celui des *mors d'attelage*. Je lui fis reconnaître encore qu'il était indispensable d'adapter à ses *branches une fausse chaînette* en cuir (1), afin de les empêcher d'aller, l'une en l'air en avant, l'autre en bas en arrière: ce que l'un de nos éperonniers a très bien exprimé par *faire le télégraphe*. Ce fut à la condition que M. Segundo ferait ces perfectionnements tout dans son intérêt, que je lui donnai une attestation écrite, par laquelle je reconnais le mérite de son invention, sous plusieurs rapports. M. Segundo joignit cette attestation, ainsi que celles de plusieurs autres Écuyers, à sa méthode imprimée. Je ne reviens point sur ce que j'ai pu dire de favorable sur le mors-Segundo; mais comme ce dernier, après avoir obtenu les attestations qu'il désirait, en est revenu à son ancien système de rênes de bridon *au banquet*, et à ne plus fixer ses branches par une *fausse chaînette*, ce qui change totalement l'effet de ses mors et les rend même dangereux, je dois dire, qu'ainsi ramenés aux

---

(1) Je sais bien que la très vicieuse expression de *fausse gourmette* est consacrée maintenant. Elle prouve que les selliers qui l'ont mise en usage ne connaissent rien aux mors, pas même le véritable nom des parties qui le composent. Il est présumable que si les éperonniers vendaient des selles et des harnais, ils se tromperaient aussi dans l'emploi et le nom des différentes parties de sellerie

vices de leur première origine, ils cessent d'avoir à mes yeux les avantages que je leur avais reconnus avec les perfectionnements indiqués.

J'ai monté, au manége de la cour à Milan, plusieurs jolis chevaux très bien dressés par M. Pietro Sajler. Ces chevaux étaient embouchés avec le mors de M. de Weirother, Ecuyer au manége de Vienne. Ce mors consistait en un simple *billot* dont le *fonceau* se trouvait faire le point de centre entre *l'œil* et l'anneau portant la rêne.

Je ne connais point le mors de M. le chef d'escadron Rousselet, Ecuyer à l'école de Saumur; mais, comme M. Rousselet est un professeur distingué, je suis porté à croire que son invention est utile et bien raisonnée. En parlant des *inventeurs de mors à tous chevaux* et *à toutes mains*, je dois prévenir le lecteur que je n'entends faire aucune allusion, ni à M. Rousselet, ni aux autres Ecuyers de mérite qui croiront devoir apporter des modifications dans le système des mors connus.

Les embouchures dont on fait usage aujourd'hui, dans les manéges français, sont le *billot*, *la gorge de pigeon*, *le canon montant*, *le pas d'âne et le pied de chat*. (V. pl. 16.)

En simplifiant les mors autant que possible, les bons Ecuyers voulurent que ceux qui ont le plus de *tenue* n'offensassent aucune des parties de la bouche de l'animal, et que ceux que l'on appelle vulgairement *doux* ne fussent pas nuls, *basculant* et inassurés. Mais pour que tous les mors, n'importe la forme de l'embouchure, la longueur et la direction des branches, soient dans ces conditions, il faut, avant de les placer au hasard dans la bouche du cheval, consulter pour la forme de l'embouchure, 1° *la conformation des barres*, 2° *la grosseur de la langue*, 3° *la capacité du canal où elle est logée*, 4° *la fente plus ou moins prolongée de la bouche*, 5° *la grosseur des lèvres*, *etc.*

Pour la longueur et la direction des branches, on consultera 1° *la direction de l'encolure*, *bien ou mal sortie*, 2° *la grosseur de la ganache*, 3° *la manière dont la tête est attachée*, 4° Si elle est *légère ou pesante*, *chargée de chair*, etc. Je passe sous silence quelques autres détails qui ne doivent pas plus échapper à l'Ecuyer qui choisit un mors, qu'à l'éperonnier qui en fait un exprès pour le cheval qu'on lui présente. Dans ce cas, l'Ecuyer doit lui rendre compte, 1° de la sensibilité de bouche du cheval; 2° de sa disposition à porter haut ou bas; s'il est *léger* ou s'il *pèse à la main*. C'est d'après ces données que l'éperonnier raisonne son ouvrage.

Mais tout en supposant le mors le mieux approprié à la bouche du cheval, il ne faut toujours le considérer que comme un instrument passif, entièrement subordonné à la main qui le dirige; et la preuve que la main est tout, et que le mors n'est rien sans elle, c'est qu'un bon Ecuyer mènera

très bien un cheval extrêmement sensible de bouche avec un mors dit *très dur*. Il mènera également bien un cheval dont la bouche sera très dure, avec un mors dit *très doux*.

Il est encore bien prouvé qu'un mauvais cavalier ne pourra que mener fort mal le cheval le mieux dressé à la bride et le mieux *embouché*.

La Guerinière dit que la bonne bouche est celle qui a un *appui juste et léger*. Il classe ensuite celles qui sont plus ou moins défectueuses *en bouches trop sensibles, bouches faibles, bouches fortes, bouches pesantes, bouches trop ou trop peu fendues;* il dit que les chevaux les plus difficiles à *emboucher* sont ceux qui *s'arment,* parce que dans la bride il n'y a nulle action qui pousse directement le nez du cheval en avant, son effet étant seulement de retenir et de raccourcir l'action du cheval. Ce savant Ecuyer explique les causes de ces différents vices, et il indique les moyens d'y remédier ou du moins de les pallier autant que possible; mais de son temps, les embouchures et les mors, en général, n'étaient point arrivés au degré de perfection où ils furent portés vers la fin du siècle dernier. J'ai composé sur ces derniers mors et sur la manière de les employer suivant les différents chevaux, un résumé des observations des meilleurs auteurs, ainsi que d celles que j'ai pu recueillir de vive voix de plusieurs Ecuyers qui furent mes maîtres. Après une absence assez longue, le premier livre qui me tomba sous la main en rentrant en France, fut le *Cours d'Equitation de l'Ecole de Saumur*. J'y vis que mes idées sur cette matière, dont le développement avait exigé trente pages, par un effet de pur hasard, y étaient parfaitement analysées dans cinq ou six. Reconnaissant la supériorité de cette analyse, je ne puis qu'y renvoyer le lecteur qui voudra, sans beaucoup de peine, avoir les données les plus positives et les plus claires sur cette partie de la science équestre. J'ajouterai seulement quelques observations au sujet des *olives* dont aucun ouvrage n'a indiqué la spécialité. Il est vrai qu'une *olive fixe* peut être placée avec succès pour remplir la cavité d'une barre cassée ou seulement endommagée; mais à quoi sert l'olive roulante? C'est une question que j'ai adressée à bien des Ecuyers et des connaisseurs en chevaux, depuis trente ans, et je n'ai jamais trouvé personne qui pût y répondre d'une manière satisfaisante.

Il y avait, aux grandes écuries du roi Louis XVI, un cheval qui mettait tout le savoir des Ecuyers et des éperonniers en défaut; il trouvait moyen de serrer le *canon* entre *la barre* et *l'espace interdentaire,* au point de neutraliser en partie l'effet de la gourmette. Voyant que tous les mors ne pouvaient remédier à ce vice, M. Lherminier, le maître éperonnier du roi, imagina de revêtir les deux *canons* par deux grosses olives roulantes; le cheval en les serrant, comme je viens de l'expliquer, se trouvait ne rien tenir, puisque

le canon en tournant dans l'olive, rendait à la gourmette toute son action. Voilà la véritable origine des olives tournantes, que l'on a employées par la suite à tort et à travers, sans penser qu'elles eussent un emploi spécial. L'invention est aussi ingénieuse que simple, et fait honneur à son auteur. M. Lherminier, que j'ai connu maître éperonnier des écuries de Napoléon, m'a répété plusieurs fois ce que des Écuyers m'avaient raconté avant lui, sur l'origine et l'utilité des *olives*.

Mais à quoi serviraient les connaissances les plus positives sur l'art d'emboucher les chevaux? La plus grande partie des cavaliers d'aujourd'hui, pourvu que leurs chevaux soient *vites trotteurs*, s'inquiètent fort peu s'ils sont bien ou mal embouchés. C'est chose remarquable que depuis une douzaine d'années, les personnes qui entretiennent un grand nombre de chevaux dans leurs écuries, se fournissent de mors partout, *excepté chez ceux dont la profession spéciale est de faire des mors*. Il y a à Paris des milliers de selliers quincailliers et autres marchands, qui vendent des mors anglais ou à l'anglaise. Combien cette capitale renferme-t-elle d'*éperonniers* proprement dits, de ceux qui ont étudié la bouche du cheval, qui connaissent l'effet des rênes, qui peuvent faire toutes les embouchures à la française, après avoir été élèves des maîtres éperonniers de la maison du roi? Trois..... Consulsultez ces artisants; ils conviendront tous que s'ils ne fabriquaient pas des objets de mode et de fantaisie, s'ils ne comptaient que sur les chevaux qu'on soumet à leur examen pour être *embouchés* d'après la conformation de leur bouche, il leur faudrait fermer leurs établissements au plus vite. Il ne faut donc pas s'étonner si, comme on en fait la judicieuse remarque dans le *Cours de l'Ecole de Saumur*, nous sommes inondés de mors inventés par *le caprice et le charlatanisme;* mais il n'est pas juste de dire qu'ils sont du fait *des éperonniers*. Tous ces mauvais mors *à pied de chat*, avec des branches à bascule (les plus nuisibles de tous), nous viennent des forges de l'Angleterre, où l'on n'a jamais su faire une embouchure raisonnée d'après la conformation des parties sur lesquelles elle doit agir. Je conviendrai, cependant, que les mors qui font montre dans les boutiques, et qui se fabriquent à Paris, sont généralement bien faits, *comme ouvrage de fer ou acier poli*. Mais presque tous pèchent par la forme de l'embouchure; *la liberté de langue* est trop petite et trop basse pour loger convenablement la langue, surtout si *le canal* a peu de capacité; ou bien elle est si large à sa base que les talons sont à *cheval sur les barres*, et manquent ainsi leur effet. Les mors que l'on appelle *doux*, quand les *canons* en sont si minces qu'ils coupent les *barres*, tout en blessant ces parties, sont absolument nuls comme *tenue*, quand le cheval veut *gagner la main*. Je pourrais signaler une infinité d'autres défauts dans les mors qui n'ont point été faits par de véritables éperonniers, et je ne man-

querais pas de raisons pour prouver également tout l'avantage qu'il y aurait pour les propriétaires de chevaux, de même que pour la conservation de ces animaux, à en revenir à l'ancien système; ce serait de les faire *emboucher* au lieu de leur mettre des mors pris au hasard; mors que le vulgaire considère comme un accessoire de la bride, tandis qu'il en est la partie principale; mais il y a peut être dix mille marchands et fabricants de mors, et il n'y a que trois ou quatre éperonniers. Ce fait établit évidemment que l'art de l'éperonnier est ruiné, et qu'il serait insuffisant pour donner du pain à celui qui aurait le plus de talent dans ce genre. Cette ruine fut la conséquence naturelle de celle de l'Équitation française, qui ne peut se relever que par l'institution d'*Ecoles-Modèles*, soutenues et protégées par le gouvernement.

CHAPITRE XXV.

Du caveçon de longe, ou de la longe.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

La longe se boucle sur un caveçon, lequel tient à une têtière et porte trois anneaux. La muserole de ce caveçon doit être garnie de laine recouverte en cuir pour être suffisamment serrée, sans blesser le nez du cheval. Les avantages de la longe sont assez connus; elle sert pour *arrondir,* assouplir le jeune cheval seul, dégagé du poids de l'homme, et qui, par cette raison, fatigue moins; elle corrige celui qui se défend sous le cavalier, en prévenant cette défense et en neutralisant ses efforts. Le cavalier n'a jamais rien à redouter du cheval le plus dangereux, quand la longe est bien tenue par un Écuyer habile et prudent; mais il courrait les plus grands risques si elle était dans les mains d'un ignorant ou d'un novice; car ce dernier ne saurait ni prévenir ni maîtriser la défense, et il pourrait encore enlacer le cavalier avec la longe, si le cheval tournait brusquement plusieurs tours en dehors du cercle, et c'est ce qui arrive toujours quand on ne sait pas bien *ramener la tête en dedans* (1).

---

(1) Newcastle et les autres Écuyers de son temps, assouplissaient les chevaux en fixant la longe sur un pilier. Cette méthode n'est plus en usage depuis long-temps; on a reconnu que la main était beaucoup plus sûre pour tenir la longe, et qu'elle ne fatiguait pas les hanches et les jarrets du cheval, comme le pilier. J'ai vu, en 1832, dans plusieurs manéges de l'Italie, un seul pilier servant encore à cet usage.

La longe doit être de la grosseur du pouce, souple et garnie de boutons de cuir à la distance d'un pied entre eux, pour qu'elle ne glisse pas dans les doigts. Si elle venait à casser par la résistance du cheval, il s'en souviendrait long-temps et n'en deviendrait que plus difficile après; c'est pourquoi je recommande sa solidité quand elle doit servir aux chevaux qui se défendent; mais pour donner leçon aux élèves, et pour travailler des chevaux qui vont sans difficulté, elle doit être beaucoup plus légère pour ne pas fatiguer inutilement la tête du cheval. Dans ce cas, je préfère la longe platte, dont on se sert dans les manéges d'Allemagne.

On doit tenir la longe entre le 3e et le 4e doigt. Les ongles, tournés en dessus, le bras moelleux, ainsi que le poignet soutenu à la hauteur et vis-à-vis le téton, la *saignée* légèrement ployée. On doit toujours chercher à ce que le cheval trace le cercle par le seul poids de la longe, celle-ci ne devant être ni tendue, ni flottante.

De même qu'avec les rênes, on peut produire avec le caveçon les trois effets de *main légère*, *main douce* et *main ferme*. Il est donc indispensable d'avoir une bonne main en tenant la longe comme en tenant les rênes, car les bons ou mauvais effets qui en résultent pour le cheval sont les mêmes; seulement le point de sensibilité, au lieu d'être sur les barres, comme avec le mors, se trouve sur les os du nez avec le caveçon.

J'ai dit que sans une bonne assiette il est impossible d'avoir la main moelleuse et assurée; la longe exige également que celui qui la tient soit d'aplomb sur sa base, qui sont les jambes. C'est surtout quand le cheval oppose une vigoureuse résistance, qu'il importe le plus de conserver cet aplomb sur les jambes, pour avoir la main assurée, moelleuse et forte. Dans ce moment on se place comme *en garde*, les genoux un peu ployés et le corps en retraite. Sans cette précaution, on est jeté à terre ou entraîné, si le cheval s'*arme en dehors*.

Quand le cheval marche sur la *piste à droite*, la longe doit être tenue de la main droite, et être ployée à grands anneaux dans la gauche, cette dernière appuyée sur la hanche pour pouvoir résister avec plus de force si le cheval veut gagner au dehors. (V. pl. 17.) Il faut lâcher de la longe et la reployer sans l'enmêler et sans la laisser traîner à terre. Quand le cheval marche *sur la piste à gauche*, la longe doit être tenue de la main gauche, et ployée, comme je l'ai dit, dans l'autre main appuyée sur la hanche.

La longe représentant l'aide de la main, de même que la *chambrière* représente l'aide des jambes, il faut, pour que ces agents travaillent d'accord, qu'ils soient subordonnés à la volonté d'un seul. Quand le cheval est monté, le cavalier ne doit s'occuper qu'à se maintenir le plus d'aplomb possible sur sa selle, ce qui est très difficile quand le cheval se défend malgré la longe;

s'il voulait encore corriger le cheval, ses forces seraient bientôt épuisées et il ne tarderait pas à être démonté. Avec les chevaux dangereux dans leur défense, il faut trois personnes s'entendant parfaitement, pour bien *servir la longe*. Si le cheval s'arrête tout court, le cavalier ferme ses jambes (il ne doit jamais avoir d'étriers ni d'éperons), appelle de la langue, puis fait agir *les deux gaules doucement derrière la botte*. Aussitôt que le cavalier appelle de la langue, celui qui tient la chambrière l'élève horizontalement, puis en frappe la terre avec bruit au moment où les gaules agissent. Jusque-là, longe et chambrière n'ont servi que comme *aides*; mais, si au lieu de se porter en avant, le cheval cherche à bondir ou à faire des pointes pour démonter le cavalier, l'Écuyer qui tient la longe rompt les sauts par quelques coups de caveçon, tandis que l'élève qui tient la chambrière en frappe vigoureusement le cheval sur la croupe, s'il fait des pointes, et sur les cuisses et les fesses pour le porter en avant; c'est ainsi que la longe et la chambrière, d'*aides* qu'elles étaient, deviennent *châtiments*. La correction du caveçon doit être donnée avec un grand à-propos, ayant soin de *rendre la longe*, quand le cheval a obéi en *se portant en avant*. C'est assez dire que la longe doit être tenue par un Écuyer consommé, qui donne en même temps leçon à celui qui monte le cheval et à celui qui tient la chambrière. Ce dernier doit suivre passivement tous les mouvements de l'Ecuyer qui tient la longe, et n'agir que sur son commandement. Les trois meilleurs Écuyers ne sauraient *servir la longe* avec ensemble, unité d'action, s'il n'y en avait pas un qui commandât aux autres. C'est dans ce sens que l'on doit se faire aider par deux Élèves-Écuyers, bien au fait de cette leçon.

Quand on exerce un jeune cheval à la longe, sans qu'il soit monté, il y a toujours un grand avantage à lui mettre le *surfaix d'enrênage*. (V. du surfaix d'enrênage); s'il est *roide à une main*, en le *rênant* plus court et par gradation, on parvient toujours à *le ployer dans la volte*, ce qui ne doit jamais se faire qu'au pas et au très petit trot. Ceux qui croient que l'on dresse un cheval en le menant vite, sont dans la plus grossière erreur; il ne faut que deux ou trois leçons de longe mal entendues pour rendre le meilleur cheval *poussif* (1).

---

(1) Rien ne fatigue un jeune cheval, comme de le presser au grand trot sur des cercles. Plus ces cercles sont petits, plus les organes de la respiration en souffrent. Quand un cheval se défend en désespéré, qu'il résiste sur place aux éperons, à la chambrière, c'est presque toujours parce qu'il est poussé à bout par le manque d'haleine. Aussi, en exerçant un jeune cheval, l'Écuyer doit souvent remarquer l'état de son flanc et de ses naseaux, et le laisser reprendre quelques instants toutes les fois qu'il remarque la plus légère agitation dans ces parties. Les meilleurs auteurs, en expliquant les causes de la défense des chevaux, ont omis, selon moi, l'*essouflement* ou manque d'haleine. Et tous les hommes

Avec le surfaix d'enrênage, je n'ai jamais besoin d'un second pour suivre avec la chambrière. Tenant la longe d'une main et la chambrière de l'autre, je puis les faire agir avec le même accord que la main et les jambes. Ce surfaix est d'un immense avantage pour le perfectionnement du travail de longe.

Quand le cheval marche sans tirer sur la longe, on peut la tenir en pivotant sur place; mais quand il y résiste par des efforts, le moyen de les neutraliser en ménageant ses hanches et ses jarrets, c'est de marcher en même temps que lui dans un cercle plus petit; ne trouvant pas de point d'appui fixe, le cheval ne pensera pas à tirer sur la longe, chose qu'il fera immanquablement si on résiste soi-même en se tenant sur place. Dans cette dernière position, il ne faudrait que tirer la longe à contre-temps pour faire croiser les jambes du cheval et le jeter à terre, ce qui arrive fréquemment avec ceux dont le *train de derrière* est faible.

Ce n'est pas seulement pour rendre un cheval facile à tourner qu'on l'exerce à la longe, c'est encore pour assouplir ses épaules, pour faire jouer toutes ses articulations, pour le placer, le rendre adroit, lui assurer l'encolure et la tête en lui affermissant les jarrets et les hanches, et enfin pour régler, égaliser ou rectifier ses allures. Il y a des chevaux qui, par faiblesse ou mauvaise habitude, *entament le terrain inégalement*, laissant toujours une épaule en retard, et en faisant à chaque pas ce qu'on appelle *le saut de pie*. (V. Abus de ne galoper qu'à droite.) Il n'y a que le travail à la longe qui puisse corriger ces mauvaises habitudes, qui dégénèrent toujours en vices. Si c'est l'épaule gauche qui reste en retard, on travaille le cheval sur la piste à droite, parce que l'épaule gauche, se trouvant en dehors du cercle, est obligée à un plus grand développement : *ployer l'encolure en dedans*, *et développer l'épaule de dehors*, voilà ce que l'on obtient en même temps dans le travail à la longe, et c'est la clé de toutes les autres leçons. La longe n'est pas moins utile pour remettre au trot les chevaux qui ont pris l'habitude de marcher l'*amble* ou de ne galoper que d'un seul côté; pour mieux dire, elle peut être employée utilement *pour tous les chevaux et dans toutes les circonstances*, pourvu qu'on sache s'en servir avec adresse et discernement. Quand elle est dans des mains inhabiles, les chevaux sont exposés à de nombreux acci-

---

qui, sans instruction, se mêlent de dresser des chevaux, mettent toujours ces animaux dans cet état, cause première de leur résistance. Voilà pourquoi tant de jeunes chevaux s'arrêtent sur place et se défendent, du moment où l'on veut les faire entrer dans une route dont ils voient toute la longueur, et qu'ils ne se défendent jamais dans un chemin où leur vue ne peut discerner que peu d'étendue. C'est qu'après avoir été forcés en parcourant cette longue route, rien que son aspect leur rappelle ce qu'ils ont souffert dans le trajet, et ils se défendent pour éviter de le recommencer.

dents, tels que *nerf-ferrure*, *écart*, *efforts de jarrets, de boulets*, etc. Un bon sol de manége est chose indispensable pour éviter ces accidents.

Je reconnais qu'un cheval a été suffisamment exercé à la longe, quand je puis à volonté, et sans le moindre effort, le travailler en rond, en ovale, et en carré-long. Pour lui faire décrire un cercle parfait, il ne faut que se tenir au centre. Quand on veut l'exercer sur l'ovale plus ou moins allongé, on marche aussi plus ou moins d'un point sur un autre. Pour le carré-long on le laisse marcher sur la piste *et faire les coins*. Pour terminer ces leçons, on ôte la longe comme je l'indique ailleurs (V. du surfaix d'enrênage.), et on lui fait exécuter la reprise aux trois allures, franchir la barrière, s'arrêter à la parole, etc.

Depuis long-temps j'ai reconnu que la leçon de longe en ovale est préférable pour le jeune cheval; elle fatigue bien moins ses hanches et ses jarrets que le cercle parfait. Je ne travaille mes chevaux sur le cercle que quand le but de la leçon est de faire développer l'épaule de dehors. Dans toutes les autres circonstances, je préfère l'ovale bien allongé.

Quand on corrige un cheval qui veut bondir, il faut bien prendre garde de donner des coups de caveçon avec trop de force, car on pourrait faire rendre le sang par le nez, et provoquer des maladies dangereuses. Il suffit presque toujours de tendre la longe en ramenant vivement la tête en dedans, car la longueur de cette longe lui donne une grande pesanteur qui équivaut à un coup, quand le caveçon fait son effet. Il faut bien prendre garde aussi que ce caveçon ne soit pas trop près des naseaux.

Lorsqu'un cheval a été corrigé avec la longe, à cause de sa défense, et qu'on la lui ôte pour le faire mener par le seul cavalier, il faut lui laisser le caveçon sur le nez; c'est cette présence du caveçon qui a le grand avantage de l'occuper en lui imprimant la crainte et l'obéissance. Il faut beaucoup de méthode et d'habitude pour se servir du caveçon de longe sans abîmer un cheval; en quelques leçons on apprend à tenir la chambrière; mais le maniement du caveçon de longe exige un véritable savoir.

Quant au caveçon à rênes, pour mener le cheval monté, depuis long-temps il n'est plus en usage dans nos manéges; mais il y a encore des Écuyers allemands qui s'en servent avec art pour dresser les chevaux par ce moyen, sans avoir recours au mors.

CHAPITRE XXVI.

De la chambrière.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

La véritable *chambrière* d'Académie n'est point un fouet à mèche ou *torti*, comme ceux que l'on voit généralement dans les manéges modernes, et qu'on appelle cependant chambrière, mais très improprement.

La chambrière est composée d'un fort jonc, de la longueur de 3 pieds 1/2 environ, auquel est fixée une lanière de cuir de Hongrie, large environ d'un pouce, plus longue que le manche, et sans *mèche*. La poignée de la chambrière est garnie de velours avec une petite frange d'or.

Les Écuyers de manége ont rejeté l'usage du fouet à mèche de soie, parce qu'ils lui reprochent avec raison d'avoir le grave inconvénient d'entamer la peau des chevaux et de leur couper quelquefois les veines de cette partie.

En tenant la chambrière comme une canne, la lanière traînant à terre, on peut s'approcher des chevaux les plus sauvages sans les effrayer, chose qu'on ne peut faire avec le *Dia* (comme l'appelle M. de Chabannes), qu'on est obligé de tenir en l'air, à cause de sa flexibilité et de sa longueur. Il faut dire encore qu'en s'appuyant sur la chambrière, l'Écuyer qui donne leçon en restant à pied pendant des heures, trouve une pose commode qui lui permet de rester long-temps sur place sans se fatiguer (1).

La chambrière agit comme aide et comme châtiment; elle est aide quand on la lève, qu'on la frappe à terre pour chasser le cheval en avant, qu'on l'en touche légèrement à l'épaule pour la *soutenir* quand elle *tombe en dedans*, ou sur la hanche pour la *chasser au dehors*; elle devient correction quand on en frappe l'animal assez fort pour qu'il en ressente de la douleur.

Quand on *sert la longe*, il faut tenir la chambrière dans la main gauche

(1) L'usage de tenir un fouet et de le faire claquer à tout moment en donnant la leçon, n'est que trop commun. On ne peut pas se donner ce plaisir avec une chambrière qui claque très difficilement; aussi, la chambrière ne convient qu'aux gens graves; les charlatans préfèrent le fouet qui claque, cela doit être.

BIBLIOTH. EAABC SAUMUR

quand on est sur la piste à droite, et dans la main droite quand on est sur la piste à gauche. (V. pl. 17.) Il faut aussi, dans cette leçon, tenir une gaule dans la *main de dedans*, pour empêcher l'épaule de rentrer dans le cercle, tandis que la chambrière dirige, soutient ou accélère les hanches. On se sert encore de la gaule et de la chambrière pour la *leçon de piliers*, et pour celle *de deux pistes*, le cheval monté on non monté.

Dans un manége bien ordonné, les chevaux d'École doivent s'animer lorsque l'Écuyer frappe la chambrière à terre; mais il ne faut pas qu'ils la craignent au point de se jeter sur les murs au risque de blesser les élèves, comme cela arrive quelquefois, et ce qui est un indice qu'ils sont battus à tort et à travers.

Je divise l'effet de la chambrière en trois actions bien distinctes, que j'appelle *le lever* pour agir sur la vue de l'animal, *le frapper à terre* pour agir sur l'ouïe, et *le toucher* pour agir sur ce dernier sens (1) : actions qu'il importe de savoir employer dans la circonstance, et qu'il importe de ne pas confondre.

---

(1) Tous les moyens connus pour dresser les chevaux, pourraient s'appeler *impressions sur les sens.* Quand un cheval est effrayé d'un objet quelconque, cet objet agit chez lui sur un ou plusieurs sens. Sur la vue, quand un corps blanc, luisant, éclatant, se présente sur son chemin ; si ce corps fait en même temps un bruit extraordinaire, la peur de l'animal s'augmente, parce que deux sens sont affectés à la fois ; voilà pourquoi les voitures font généralement peur aux jeunes chevaux qui n'y sont pas habitués. Le comble de l'absurde et de la brutalité est de battre le cheval qui a peur, puisque cette crainte est un sentiment indépendant de sa volonté. Pourquoi tant de chevaux ont-ils une telle frayeur des voitures, qu'ils les fuient en désespérés ? C'est que d'abord le mouvement et le bruit de ces voitures ont étonné leurs organes, la vue et l'ouie ; mais, comme au lieu de les *mettre en confiance* par la voix, tous les mauvais cavaliers les précipitent sur ces voitures, à force de coups d'éperons ou de fouet, ces malheureux animaux, en s'aprochant ainsi des roues, en reçoivent des coups sur la tête ou les autres parties du corps, sans que le cavalier s'en aperçoive. Ainsi, voilà l'animal affecté par trois sens à la fois ; non-seulement il a peur du mouvement et du bruit de la voiture, mais l'impression qu'il en conserve lui fait croire que cette voiture viendra le frapper, puisqu'il est bien prouvé que les idées des animaux se rattachent toujours à des sensations, et jamais à des raisonnements.

Un coup de canon, ou même un coup de fusil, tiré de près, sera toujours une cause de frayeur pour le cheval qui n'y est pas habitué. Si l'ouïe n'a été affectée que par un coup, la fumée n'en agit pas moins sur la vue et l'odorat de l'animal. On conçoit que si on le bat dans ce moment, il peut devenir comme fou, puisque tous ses sens, moins un, sont affectés ou ébranlés en même temps. Avant qu'aucune voiture à vapeur ait circulé dans les promenades, j'ai dit qu'elles seraient une cause de grande frayeur pour presque tous les chevaux, frayeur aussi grande que celle causée par le canon. J'avais raisonné les effets qu'elles devaient produire sur leurs organes, et l'evènement a justifié ma prévision.

Aussi, après avoir compris tout ce qui peut résulter de la frayeur des chevaux, et toutes les causes qui doivent donner lieu à l'irritabilité nerveuse dont un grand nombre sont susceptibles, à la maladresse et à la brutalité de tant de gens, cavaliers comme conducteurs de voitures, qui encombrent la voie publique,

Ainsi, quand on suit à la longe un cheval qui s'arrête souvent tout-à-coup et par surprise, quoique très craintif à la chambrière, on marche en la laissant traîner à terre (elle ne doit jamais être tenue autrement quand elle est au repos). Aussitôt que l'on voit le cheval s'arrêter, et avant si l'on peut, on élève le bras horizontalement pour la lui montrer : c'est le 1er degré d'aide. S'il s'arrête encore, on frappe la lanière à terre avec bruit : c'est le 2e. S'il résiste, on le frappe légèrement : c'est le 3e degré de l'aide. Il n'en faut jamais plus avec les chevaux sensibles qui s'arrêtent par ignorance, ce qui est bien loin d'être une défense; deux choses que beaucoup de personnes confondent. Tout homme qui ne sait pas observer les gradations que je viens d'indiquer, en se servant de la chambrière, rend les chevaux peureux sans leur imprimer d'obéissance, et souvent il leur apprend à se défendre.

Quant aux chevaux qui sont ce qu'on appelle *endurcis*, qui se défendent en résistant à la correction, qui y ripostent par des coups de pied et des ruades, et qui parfois *reviennent sur l'homme* pour mordre et frapper des pieds de devant, ce n'est plus la chambrière de manége qu'il convient d'employer, c'est le fouet dit *torti;* la correction devant être prompte et extrêmement vigoureuse pour inspirer au cheval *rétif* une crainte suffisante; car les demi-moyens ne feraient que le confirmer dans sa défense. Il faut généralement éviter d'en venir aux corrections; mais si elles doivent être rares, elles ne doivent pas ressembler à des aides : ce serait un contre-sens, et le cheval, en les méprisant, finirait par s'y endurcir tout-à-fait; de *rétif* (1) il deviendrait *ramingue*, et tout cheval ramingue est à peu près incurable.

---

on s'étonne que les accidents, déjà si communs, ne se multiplient pas d'une manière plus effrayante encore.

Mais, revenons à une démonstration qui puisse servir de guide toutes les fois qu'on montera un cheval surpris par la frayeur. Supposons un cheval bien obéissant à la main et aux jambes, qui est tout-à-coup surpris par un objet qui affecte sa vue. Son premier mouvement sera de se dérober à gauche, si l'objet est à droite, ou à droite si l'objet est à gauche. Si cette cause d'effroi se trouve précisément devant lui, il cherchera à tourner *la tête à la queue*. Dans ces trois suppositions, le cavalier emploiera ses aides par *le toucher* et opposera ce sens, dont il est maître, à celui de la vue par lequel l'animal est maîtrisé. Mais si la frayeur est excessive, un sens contre un ne suffira pas. Que doit donc faire le cavalier ? Mettre l'animal en confiance par la voix ; doublement impressionné par *le toucher et l'ouïe*, il s'approchera sans difficulté de l'objet. Mais alors il faut supposer que la voix a précédé les caresses, les bons traitements dans d'autres occasions : voilà comme elle devient *aide*. Si elle a été le précurseur des coups, elle deviendra, au contraire, une nouvelle cause d'effroi. Il est facile d'expliquer comment le cheval le moins peureux, le plus en confiance, étant bien monté, devient craintif, ombrageux à l'excès, en deux promenades, sous un maladroit qui joint à ce défaut celui de la brutalité.

(1) Les personnes du monde appellent *rétif* tout cheval qui ne va pas selon la volonté du cavalier, que celui-ci ait raison ou tort ; mais l'art fait des distinctions. Le premier degré de la défense est de *se retenir*

CHAPITRE XXVII.

Du surfaix d'enrênage, dit à l'allemande.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Il y a peu de temps qu'on connaît en France le surfaix d'enrênage, que j'appelle aussi *surfaix à l'allemande*, parce qu'en effet il vient des manéges de l'Allemagne.

Je sais qu'on ne se sert pas du surfaix d'enrênage au manége de Versailles, et que chez plusieurs Écuyers il y a un peu de prévention contre tout ce qui se rattache à la méthode allemande. Il faut cependant se rendre à l'évidence; du moment où une chose est reconnue bonne et utile, il me semble qu'on doit l'adopter sans s'embarrasser de quel pays elle vient. Il y a vingt ans que je me sers du surfaix d'enrênage; j'ai eu le temps d'en étudier les effets sur une grande quantité de chevaux. Ses avantages sont incontestables, mais pour s'en servir avec succès il faut, avant tout, savoir tenir la longe et la chambrière, et puis apporter dans son emploi et de la suite et de l'observation.

Il y a deux manières de faire agir les rênes de ce surfaix. La première, sur les anneaux du caveçon de longe: la seconde, sur les anneaux mêmes du bridon; c'est ainsi que je me sers de ces rênes, après les avoir employées une fois ou deux sur les anneaux du caveçon, comme moyen préparatoire. Mais il faut, avant tout, avoir un gros bridon joint à sa brisure par un anneau portant *un jouet*, ce qui rend le bridon de trois pièces; il faut bien observer qu'avec un bridon trop mince, qui ne présenterait point assez de surface sur les barres, celles-ci pourraient se blesser ainsi que la *commissure des lèvres*, si l'enrênage était court. Je ne conseille donc l'usage du surfaix à l'allemande, qu'avec le bridon comme je l'indique; et dans le cas où le cheval aurait eu les barres déjà blessées, il faudrait garnir ce bridon de linge bien propre, imbibé de vin.

---

dans les autres chevaux. C'est le fait des poulains habitués à marcher en troupe dans les prairies, ou à suivre leur mère; c'est, à bien dire, l'amour de son semblable, le bonheur recherché dans la société. Le deuxième degré est *rétif*; c'est l'effet des mauvaises leçons de ceux qui, en voulant dresser le jeune cheval, ont épuisé ses moyens naturels en aigrissant son caractère. Le troisième et dernier est *ramingue*; c'est quand le souvenir des mauvais traitements, variés autant de fois qu'il a passé dans différentes mains, a tellement impressionné l'animal, qu'il voit tous ceux qui l'approchent comme autant de bourreaux, s'en défie, et prend d'abord l'offensive. Il faut en convenir, ces chevaux sont les plus intelligens.

C'est à la longe au pas et au petit trot qu'on emploie l'enrênage avec succès. On commence par laisser les rênes lâches, puis on les accourcit peu à peu, selon que le cheval a besoin d'être *ramené* ou *placé : ramené*, s'il y a vice de conformation; et *placé* seulement si le cheval n'est que neuf et brut. Opérations qui exigent impérieusement qu'on examine la direction de son encolure, la manière dont sa tête est attachée, l'état de son arrière-main, l'élasticité plus ou moins grande dont ses ressorts sont susceptibles, etc. Je crois devoir répéter que tout homme qui veut dresser des chevaux sans les ruiner, doit avoir étudié sérieusement leur conformation physique de même que leur caractère. Je ne prétends pas pour cela qu'il soit vétérinaire, qu'il s'occupe d'opérations chirurgicales, ni d'administrer des médicaments, car ce n'est pas là sa spécialité, et vraisemblablement il s'en acquitterait fort mal; mais j'entends qu'il ait fait un *cours d'extérieur*, et qu'il connaisse parfaitement le mécanisme des allures, ce qui est la partie essentielle pour l'Écuyer.

Il faut bien observer que le cheval qui est rêné pèse sur le bridon aux dépens de sa bouche, quand il est arrêté sur place, et les rênes semblent toujours beaucoup trop courtes (1); mais aussitôt qu'il marche; si on ne le presse pas, il se place toujours facilement, et l'on voit qu'à chaque pas les rênes font des ondulations semblables à celles de la *main tenue et rendue* alternativement. Il ne faut pour cela qu'arrondir le cheval à la longe sans rien brusquer. C'est alors qu'il sait détendre les rênes en dessinant agréablement son encolure *par le plus grand jeu possible des vertèbres* de cette partie, ce qu'il ne peut faire qu'en *baissant le nez* et en plaçant sa tête pour *donner dans la main*, avantage que n'a point la martingale, sur laquelle il peut tirer très fort sans

---

(1) Il ne faut pas confondre le surfaix d'enrênage dont je parle avec cette machine anglaise appelée *jokey* ; nom seul qui donne une juste idée de l'invention. D'abord la complication de l'enrênage la rend sujette à beaucoup d'inconvénients, toujours au détriment du cheval. Ensuite, l'usage où sont les jokeys anglais, de fendre la bouche du cheval par un enrênage forcé, et de le laisser ainsi sur place des heures entières à l'écurie, *croyant lui donner une belle position*, est une absurdité qui révolte le bon sens. Cette méthode n'apprend au cheval qu'à appuyer sur la main, en outre qu'elle lui ruine les hanches et les jarrets. Il faut bien se pénétrer de ceci : c'est que l'enrênage ne peut produire un bon effet *qu'autant que le cheval est mis en mouvement*, car alors sa tête se place par une suite nécessaire du jeu le plus complet de toutes les vertèbres du col, tandis que sur place, l'enrênage n'agit qu'en forçant les deux premières.

L'effet de l'enrênage, quand le cheval est mis en mouvement, est comme celui d'une baguette que l'on ploie sans effort en la prenant par ses deux extrémités. Celui de l'enrênage sur place, peut être comparé à cette même baguette rompue sur elle-même. Les Écuyers, ainsi que les bons cochers français, *arrondissent et ploient* leurs chevaux ; les Anglais ne cherchent qu'à les rompre, aussi ils se servent de rompeurs (*Breaker*).

en éprouver de douleur (excepté la martingale à anneaux. V. ce chapitre.); tandis qu'avec le surfaix d'enrênage, l'animal, pour éviter que la pression du bridon devienne douloureuse, prend de lui-même la bonne position. Ce n'est pas la force de l'enrênage qui l'y oblige, c'est sa fixité qui ne lui permet pas d'en prendre une autre.

Observons encore que si l'on veut obtenir le même résultat par la seule action des mains, le cheval trouve toujours moyen d'échapper à une partie de cette sujétion, en *donnant des coups de nez*, auxquels elles ne peuvent que céder; alors cette aide (les mains) que le cavalier cherche à faire agir sur les vertèbres pour en obtenir le jeu nécessaire, se trouve neutralisée avant d'avoir pu arriver jusqu'à cette partie. Voilà comment on tombe dans l'erreur; on croit qu'on a fait grand bien à un cheval *faux dans la main*, parce qu'on l'a tenu long-temps sur les cercles; mais si on néglige les moyens qui peuvent le *placer*, on ne fait rien autre chose que de fatiguer ses hanches et ses jarrets, en endurcissant sa bouche; et, dans ce cas, il vaudrait cent fois mieux le promener droit devant lui.

Ainsi, le grand avantage du surfaix allemand est *d'agir le plus directement possible sur les vertèbres du col* pour obtenir la bonne direction de cette partie, sans laquelle la tête ne peut être placée, et d'indiquer tout de suite à l'Écuyer ce qu'il pourra obtenir de leur mobilité; voilà en quoi cette leçon est excellente et d'un succès très prompt, quand on sait la donner à propos.

Il faut que le cheval trotte ou marche au pas sans être pressé, mais bien *cadencé* et *écouté* en le changeant très souvent de main.

C'est encore ici l'occasion d'un sujet de remarque venant à l'appui de ce que j'ai déjà dit sur les avantages du surfaix à l'allemande. Avec la longe seule, il est impossible de faire marcher un cheval franchement et uniment au pas; ou il s'arrête sur place, ou bien le mouvement qu'on fait avec la chambrière pour le remettre en marche, si petit qu'il soit, le fait repartir au trot par surprise; cette imperfection du travail de la longe s'oppose à ce qu'on y exerce le cheval dans l'allure la plus convenable pour placer son encolure et sa tête, et la moins susceptible de fatiguer ses mouvements; de là l'obligation où l'on est de donner *la leçon de longe toujours trop courte*, parce qu'après quelques tours de grand trot l'animal est essoufflé et en nage; il en résulte, qu'à la sueur près, on le renvoie à l'écurie comme il en est sorti.

C'est donc ce qui me fonde à avancer qu'indépendamment de son utilité particulière, le surfaix d'enrênage a encore l'avantage de compléter et perfectionner l'important travail de la longe. Dès la première leçon que j'en donne avec l'enrênage aisé, tous les chevaux marchent uniment et franche-

ment au pas, aussi long-temps que je le désire ; conséquemment je peux les travailler pendant des heures sans les fatiguer et sans même provoquer leur transpiration. Avec ceux qui sont malades ou convalescents, cet avantage est immense puisque les jeunes chevaux sont presque toujours dans l'une ou l'autre de ces dispositions physiques.

En quelques leçons, tous mes chevaux tracent les cercles très justes sans le secours de la longe, bien que très peu rênés ; pour cela je place une barre au milieu du manége, de manière à en réduire la longueur à environ 70 pieds. Le cheval décrit alors un cercle allongé qui le fatigue et l'étourdit bien moins que le cercle parfait. (V. de la Longe.)

Quand le cheval a été ainsi exercé pendant un mois, je le fais également travailler en liberté dans toute la longueur du manége, au pas, au trot et au galop. Pour cela, je mets un élève intelligent à un bout du manége, tenant une chambrière, ou seulement une gaule, et je me place à l'autre extrémité ; quand on s'entend bien on peut faire exécuter au cheval toutes les figures de la reprise aux trois allures, et très régulièrement.

Je crois pouvoir avancer que je suis le premier qui ait pensé à exercer les chevaux de la sorte dans un manége d'académie ; car dans un cirque de voltige, il n'est pas difficile de les mettre en cercle : il ne faut que se tenir au centre et les chasser au dehors avec la chambrière. (V. pl. 19.)

Je pense bien que si ce chapitre est goûté de quelques amateurs jaloux de conserver leurs chevaux en les dressant, il se trouvera des gens qui pourront m'adresser cette question : *Quel beau mérite y a-t-il donc à pouvoir dresser des chevaux sans les monter* (1). Voici ma réponse : tous les jeunes chevaux ont besoin d'être mis en mouvement par un exercice réglé et modéré, afin de développer leurs forces ; cette vérité n'a pas besoin d'être appuyée par des commentaires, mais il en est un grand nombre qui sont trop faibles pour pouvoir porter le cavalier, même le plus léger, ce qui met dans cette alternative, ou de retarder beaucoup leur éducation *pour les conser-*

(1) Quand je composais cet article, je ne connaissais pas M. Moré, le maître du manége de Genève, dont j'ai monté tous les chevaux en 1830. Cet Écuyer, qui se sert de la longe avec beaucoup d'art, dresse presque tous ses chevaux de manége les mieux finis, sans presque les monter, et par le seul enrênage. Tous sont mis long-temps dans les piliers, au passage et au piaffer ; il en a plusieurs qui travaillent dans ces *airs* au moyen d'une longue paire de guides qu'il fait agir en marchant derrière eux : ils passent ainsi les coins d'une manière admirable. J'ai été heureux de trouver un Écuyer pensant absolument comme moi, que *tous les chevaux en général doivent être dressés dans les piliers*, et qui fût à même d'en fournir la preuve incontestable par la présence d'une trentaine de chevaux, tous mieux *mis* les uns que les autres et parfaitement conservés. M. Moré, déjà avancé en âge, est élève et successeur de M. Klemen, Écuyer prussien qui fut, m'a-t-il dit, l'émule du grand Frédéric.

ver, ou de les user en les dressant. En effet, ce ne sont pas seulement les membres qui se ruinent chez de faibles poulains, que l'on écrase sous le poids de l'homme (et n'oublions pas qu'ils demeurent poulains jusqu'à 5 ans révolus), mais il en est beaucoup qui restent *ensellés* à l'excès, par cela seul qu'ils ont été montés trop jeunes. Quand le surfaix d'enrênage n'aurait que le seul avantage de permettre de commencer l'éducation des poulains dès l'âge de 3 ans, avec la certitude de les préparer à la connaissance des aides, sans risquer de les ruiner, nul doute que son usage devrait être adopté dans tous les haras, comme dans tous les établissements où il y a des réserves de jeunes chevaux.

Il est encore bien reconnu que le cheval que l'on fait trotter à la longe, quand il est vigoureux et en gaîté, se livre souvent à des sauts par lesquels il risque de s'abattre et de se donner des efforts, surtout si le terrain, ou même le manége où on l'exerce, n'est pas parfaitement sec et élastique. L'expérience a démontré que ces accidents arrivent quelquefois, malgré toute l'habileté et la prudence de l'Écuyer qui tient la longe, à plus forte raison quand cette longe est dans les mains d'un ignorant. Cet inconvénient, très grave, disparaît avec le surfaix d'enrênage, car pour peu que les rênes se fassent seulement sentir, le cheval marche uniment sans jamais chercher à sauter; c'est ce qui m'a engagé à en conseiller l'usage aux personnes qui ont plusieurs chevaux qu'elles ne peuvent monter régulièrement.

Quand les chevaux restent plusieurs jours à l'écurie sans en sortir, ils sautent par trop de fougue et de gaîté sitôt qu'ils se sentent en plein air. Cette bonne disposition, qui plaît au cavalier consommé, compromet celui qui n'a que peu ou point d'assiette. En mettant ces chevaux quelques tours à la longe avec l'enrênage, ils se calment bientôt. Le palefrenier le moins adroit peut les exercer ainsi sans qu'on redoute les accidents qui pourraient arriver avec la longe seule, ce qui, pour l'intérêt du maître et la conservation des chevaux, est bien préférable à les faire monter par des garçons d'écurie qui peuvent les abîmer de cent manières, sous le bannal prétexte *de les promener.*

Pour préparer les jeunes chevaux d'attelage que l'on n'a pas le temps de monter pour leur faire la bouche (et qui, cependant, devraient l'être), je puis dire que j'ai obtenu des résultats étonnants, en quelques leçons, avec l'enrênage. Ce surfaix est encore d'une indispensable nécessité pour cette espèce de chevaux entiers et *hargneux*, qui mordent et frappent les autres chevaux, quand on les mène *à la main* dans les rues.

Ce serait une excellente mesure de police d'exiger que les chevaux *menés en main*, fussent soigneusement *rênés sur un surfaix*. Cette précaution très simple préviendrait beaucoup d'accidents, dont je puis parler, parce que

j'en ai été témoin plusieurs fois. La manie d'avoir des chevaux colosses, ayant, comme on dit, *du gros*, exige encore que ces chevaux soient *menés en main* par des jokeys-pygmées de 9 à 10 ans. On sent que de tels bambins n'ont ni la force, ni l'adresse nécessaires pour se rendre maîtres de chevaux vigoureux; j'en ai vu qui prenaient plaisir à les laisser ruer sur les passants. Avec un surfaix d'enrênage, je réponds que ces amusements seraient impossibles, et que le piéton pourrait circuler dans les promenades avec plus de sécurité.

CHAPITRE XXVIII.

De la Martingale.

—

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

La martingale était à peine connue du temps de La Guérinière; on ne s'en servait alors que très rarement, dans la fausse idée qu'elle empêchait le cheval de se *cabrer*. Aussi cet Écuyer célèbre se prononce-t-il contre cette invention, qu'il dit être plus propre à confirmer le cheval dans son vice qu'à l'en corriger. Mais plus tard, les bons Écuyers ont employé la martingale avec le concours des branches de mors bien entendues pour empêcher le cheval de *porter le nez au vent*, et de *battre à la main*. Il est présumable que c'est après avoir supprimé les branches très longues qui ramenaient plus facilement le cheval à baisser le nez, que l'on sentit le besoin de la martingale. C'est, dit-on, M. de Nestier (1) qui fit supprimer les branches lon-

(1) M. de Nestier était Écuyer de la grande écurie du roi Louis XV, et jouissait d'une haute réputation. La gravure qui le représente montant le fameux *Florido*, cheval précieux, dont le roi d'Espagne fit cadeau à Louis XV, donne une juste idée de la belle position de M. de Nestier; pendant plus de soixante ans, cette gravure eut sa place chez les plus grands seigneurs de la cour, comme chez les plus simples particuliers amateurs d'équitation. Elle fut toujours citée avec raison, comme donnant l'idée la plus juste de la belle position d'un Écuyer d'académie. J'en ai vu le tableau original chez M. d'Augny, intendant général des postes, ami et admirateur de M. de Nestier; M. d'Augny avait alors 88 ans, et il y en a 38 de l'époque dont je parle. M. d'Augny était si grand amateur de chevaux et d'équitation, qu'il avait fait construire un manége dans son bel hôtel de la rue Grange-Batelière; il avait à son service plusieurs Écuyers et Piqueurs occupés à lui dresser des chevaux précieux, qu'il payait les plus grands prix. C'est ce même manége qui fut tenu ensuite par MM. Vincent et Dupeyron de la Taste, qui eut une si grande vogue, et que l'on appelait le *Manége des Dames*.

gues pour adopter celles dont on se sert aujourd'hui, qui sont infiniment plus courtes et moins dures. (V. du Mors.) Il paraît cependant qu'on ne faisait point un usage habituel de la martingale, et qu'elle n'entrait pas dans l'équipement obligé du cheval de selle, car *le Florido*, sur lequel M. de Nestier est représenté, n'a ni martingale, ni *poitrail.*

Gaspard de Saulnier parle de la martingale, qu'il appelle aussi *plate-longe.* On ne l'employait, de son temps, que pour empêcher le cheval de *battre à la main* : action que des modernes ont appelée *encenser.* Aujourd'hui on l'emploie bien pour corriger ce défaut, mais son principal objet est d'empêcher le cheval de mettre le *nez au vent;* elle ne corrige nullement celui qui *se cabre*, et elle ne peut que le faire tomber quand, pour éviter cette défense, on croit devoir la tenir très courte.

De très bons Écuyers ont proscrit l'usage de la martingale, et d'autres bons Écuyers ont soutenu qu'on ne peut s'en passer si l'on tient à avoir des chevaux obéissants et justes dans la main.

Je ne manquerais pas d'arguments pour soutenir les deux hypothèses pour et contre la martingale, mais en prenant la raison pour guide, et non la prévention, il est facile de mettre les parties d'accord.

Il n'y a pas de doute qu'on doit chercher à dresser tous les chevaux, de manière à pouvoir se passer de martingale, et qu'une bonne main peut en tenir lieu avec ceux qui, sans être dressés, ont naturellement *une bonne position* de tête et d'encolure. Mais comme il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une bonne main; comme tous les chevaux n'ont pas naturellement une bonne position, et comme d'ailleurs la martingale ajoute beaucoup à leur obéissance et à la sûreté des personnes qui ont peu d'assiette, je voudrais que les chevaux dont elles se servent eussent toujours une martingale de *rappel*, et, dans ce cas, je la regarde comme une indispensable mesure de sûreté. Cependant je ne prétends jamais l'employer comme devant produire un effet *permanent;* car avec un cheval qui a la tête si *mal attachée* et l'encolure si *mal sortie* qu'on ne puisse le faire *donner dans la main*, ce ne sera pas avec une martingale tirant continuellement sur la muserole comme un cabestan, que l'on pourra corriger ce défaut naturel. A force d'assouplir l'animal par des leçons préparatoires sur les cercles et dans les piliers, on palliera le mal, mais sans pouvoir le détruire entièrement, car l'équitation la plus savante peut aider ou modifier la nature, *mais jamais la changer.* Ceci est pour ceux qui croient à tort qu'on doit tenir les chevaux dans une gêne insupportable pour en obtenir de l'agrément et de la sûreté, de même que pour ces frondeurs, toujours disposés à contester le talent du meilleur Écuyer, parce qu'il ne peut pas faire l'impossible.

Je veux que la martingale soit assez longue pour ne pas être tendue dans

la bonne position du cheval, et assez courte pour l'y ramener quand il s'en écarte en mettant le nez au vent, ou en battant à la main; voilà ce que j'appelle *martingale de rappel.* (V. pl. 20.) (1). Ainsi, tous les chevaux que j'ai dressés, une fois *confirmés*, n'ont plus eu besoin de la martingale; mais l'expérience m'a prouvé qu'il ne faut jamais manquer de leur en mettre dans le commencement de leur éducation, afin qu'ils trouvent tout de suite une forte résistance, si, pour se soustraire aux bridons ou au mors, ils voulaient tendre le nez et forcer la main; une fois qu'ils ont essayé vainement de prendre cette position vicieuse, ils y renoncent ordinairement tout de suite; car telle est l'organisation des animaux, qu'ils savent parfaitement reconnaître ou pressentir un effet qui leur est agréable ou qui les affecte, s'arrêter à une limite qu'ils savent d'avance ne pouvoir franchir, pousser une porte qui a cédé plusieurs fois à leur contact, mais là se borne leur intelligence, et il ne leur est pas donné de reconnaître la cause de cet effet. L'Écuyer habile, celui qui sait agir sur le moral du jeune animal, doit donc diriger ses opérations de manière à faire croire au cheval que la martingale est toujours présente, quand il en est dégagé depuis long-temps (2); et je dirai dans

---

(1) On pourrait, au besoin, se passer de martingale pour dresser toute espèce de chevaux, mais il faudrait employer un temps bien plus long, et il n'y aurait d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue; et s'il fallait en dresser beaucoup en même temps, comme dans les compagnies des gardes, où les Piqueurs en montent jusqu'à 25 par jour, on ne pourrait jamais s'en tirer. Les agens ou *aides-supplémentaires* sont à l'art de dresser les chevaux, ce que sont les différents outils pour les artisans. Quand je vois des gens qui, sans aucune connaissance en équitation, sans manége, sans caveçon de longe, sans bridons, etc., veulent se mêler de dresser des chevaux, ils me semblent aussi peu raisonnables qu'un homme qui, sans être maçon ni charpentier, voudrait se bâtir une maison sans autres outils qu'un couteau et un marteau.

(2) J'ai fait bien souvent cette expérience avec des chevaux que j'exerçais à la longe. Aussitôt que je suis arrivé à ce que le cheval trace le cercle très juste, d'un train égal, sans tirer sur la longe (ce que j'obtiens en quatre ou cinq fois avec les plus bruts), je m'approche doucement de lui, et après l'avoir arrêté sur place et *mis en confiance* par des caresses, j'ôte la longe, en lui laissant le caveçon sur la tête; puis je me replace au centre du cercle, tenant ma chambrière de la même manière, et étendant l'autre bras, en faisant semblant de tenir encore la longe, et le cheval continue de lui-même à trotter en mesure sur un cercle parfait, croyant toujours être tenu par la longe; il va ainsi indéfiniment, tant que les objets qui l'environnent ne changent pas de place, ou qu'un bruit soudain ne frappe point son oreille; mais, si les personnes qui sont dans le manége changent de position, si on ouvre une porte, s'il y a surprise sur le sens de l'ouïe ou de la vue, adieu l'illusion, il quitte le cercle pour courir à toutes jambes, bondir ou s'arrêter. Si on veut recommencer l'expérience, ce ne peut être qu'après l'avoir remis à la longe, et quand il a reconnu qu'il ne peut essayer de s'échapper du cercle, sans trouver aussitôt une résistance qui l'y maintient; en un mot, quand on a mis le temps et l'adresse nécessaires pour le ramener à l'erreur et à l'ignorance de sa force; et il faut bien en convenir, sans cette erreur de l'animal nous ne parviendrions jamais à en faire l'esclave de nos besoins, comme la victime de nos caprices.

cette occasion, comme dans plusieurs autres, que le plus grand secret de notre talent pour dresser les chevaux à tous les usages, consiste à leur faire prendre le change, afin que leur erreur tourne à notre avantage ; ainsi, autant que je tiens à me passer de martingale quand mes chevaux sont dressés, autant je tiens aussi à leur en mettre quand ils ne le sont pas, et cela quand ils auraient la tête sur les sabots, car il en est beaucoup qui ne tendent le nez que dans les moments où ils sont ennuyés de la leçon, ce qui arrive surtout quand, avec des jarrets faibles ou tarés, ils ont déjà souffert des effets d'une mauvaise main : et dans ce cas, quoique bien menés, ils peuvent se défendre par souvenir ; d'ailleurs, si la martingale devient inutile avec certains chevaux, elle ne pourra jamais leur nuire étant à sa juste mesure: je la conseille pour tous sans exception, tant qu'ils ne sont pas dressés.

Il me reste à parler maintenant de la martingale hongroise, que l'on appelle aujourd'hui martingale anglaise ou à anneaux. Comme la première, son extrémité inférieure tient aux sangles, mais elle se partage en deux branches à l'autre bout, et ces dernières sont terminées par des anneaux dans lesquels passent les rênes du bridon. Son action a lieu sur la bouche au lieu de se faire comme avec la martingale ordinaire sur les os du nez, par la pression de la muserole, et devient conséquemment beaucoup plus vive. Cet effet diffère peu de celui des rênes roulantes, employées par les Écuyers allemands; il ne faut s'en servir qu'avec beaucoup d'à-propos et de ménagement, car elle pourrait faire renverser un cheval dont la bouche serait très sensible, si on en prolongeait trop l'action *en s'attachant à la main*. C'est surtout avec les chevaux dont l'encolure est *fausse*, *de cerf ou renversée*, qu'elle produit les meilleurs effets; j'en ai vu qui, par suite de ces vices de position, avaient la bouche si mauvaise qu'on ne pouvait les conduire avec des brides et martingales ordinaires, et qui devenaient très faciles et agréables du moment qu'on leur mettait la martingale à anneaux, agissant sur un simple bridon. Elle sert également avec le bridon joint à la bride; dans ce cas, voici comme il faut tenir les rênes pour qu'elles agissent avec succès.

On tient les rênes du bridon bien égales, un peu au-dessus de la main de la bride, et on marque l'arrêt avec ce bridon toutes les fois qu'on veut que la martingale agisse, ce qui fait baisser le nez au cheval, qui se trouve ainsi préparé et dans la position voulue pour recevoir l'arrêt de la bride. (V. Manière de changer les arrêts.) Il faut, pendant qu'on forme cet arrêt, *rendre le bridon*. Si on veut franchir une barrière ou un fossé, comme il importe que le cheval soit totalement dégagé de la martingale, on a soin de porter la main du bridon en avant, tout près de l'encolure; alors la martingale ne pouvant plus se faire sentir, le cheval franchit librement l'obstacle, et sans danger de s'abattre comme avec la martingale ordinaire. Si, après le saut,

il veut forcer la main le nez au vent, on répète l'arrêt du bridon comme je viens de l'expliquer, et toujours en rendant la main de la bride. De cette manière, la martingale à anneaux peut être très utile à la chasse avec certains chevaux ; mais je ne conseillerais pas à un mauvais cavalier d'en faire usage, il y aurait plus d'un danger pour lui.

J'ai eu plusieurs chevaux d'une grande ardeur, qu'il était impossible de tenir au trot quatre temps de suite. Le seul moyen qui me réussissait était d'employer la martingale à anneaux sur un simple bridon.

CHAPITRE XXIX.

Du double Bridon, son avantage sur le Bridon simple.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Pour peu qu'on ait l'habitude des chevaux, on sait qu'ils tournent bien plus facilement par l'action de la rêne du bridon, *ouverte* ou *écartée*, que par celle de la bride dont les deux rênes tenues ensemble déterminent une puissance de levier. Je ne m'étendrai donc pas sur un fait qui est généralement connu.

J'ai dit, sur la position des mains tenant le bridon, et sur l'effet des rênes, tout ce qui m'a paru nécessaire, je ne reviendrai pas non plus sur cet objet ; mais en considérant ici le *bridon d'Ecole* comme aide pour dresser les jeunes chevaux, je dois faire quelques observations pour qu'on ne le confonde pas avec le bridon simple qui produit un effet tout opposé.

Anciennement, on ne se servait jamais dans les manéges que du double-bridon, que j'appelle *bridon d'Ecole*. Et quand je dis anciennement, je ne prétends pas reporter l'époque à plus de trente ans. Ce bridon a l'avantage de procurer beaucoup de jeu à la bouche du jeune cheval, qui est presque toujours disposé à prendre de l'appui sur la main. Pendant qu'on marque l'arrêt avec le gros bridon, le petit, par son mouvement, produit à peu près l'effet du *jouet*, et sert merveilleusement à ployer l'encolure et à placer la tête. On fait aussir agir les quatre rênes à la fois, puis on passe du gros bridon au petit, et de ce dernier au gros. L'appui ne se faisant point à la même place dans la bouche du cheval, celle-ci n'est pas susceptible de *s'engourdir*, *s'endurcir*

ou *se blesser*, comme c'est assez l'ordinaire avec le bridon simple (1), qui porte toujours sur le même point : on ne se servait du bridon simple que comme *bridon d'écurie* ou *d'abreuvoir*, mais jamais pour conduire un cheval avec justesse, et encore moins pour le dresser. Depuis long-temps les jokeys anglais *entraînent* leurs chevaux de course avec un bridon simple, afin de leur donner plus d'*appui sur les mains*, ne visant pas à l'agrément du cheval, mais bien à le faire courir le plus droit et par conséquent le plus vite possible. Les jokeys ont raison dans ce cas, mais cet avantage du bridon simple pour les chevaux de course, est justement ce qui doit le faire rejeter du manége. Du temps où chaque chose était à peu près à sa place, les Écuyers ou Piqueurs qui dressaient des chevaux de selle, n'allaient pas chercher des perfectionnements parmi les jokeys de course. Les maîtres de manège avaient toujours un certain nombre de chevaux *de pension* ou *de dressage*, dont ils disposaient comme ils l'entendaient tout le temps que ces chevaux étaient confiés à leurs soins, mais ils en étaient responsables; ils devaient les rendre *dressés* et surtout *conservés*, à une époque convenue entre eux et le propriétaire du cheval (2), et tout, jusque dans les plus petits détails, était calculé

---

(1) Le bridon à cannelures adoucies, comme on le faisait anciennement, convient quelquefois pour les *bouches sourdes* : celui qu'on fait aujourd'hui à cannelures coupantes, dit à l'anglaise, ne sert qu'à blesser les barres et les lèvres du cheval.

(2) Aujourd'hui on s'est accoutumé à voir de sang-froid, des misérables qui abîment les chevaux à coups de bâton sur la tête. L'animal veut-il se livrer à un saut de gaîté, un coup de bâton sur la tête ; fait-il un pas de galop, quand déjà poussé au trot au dernier degré de sa vitesse, on veut encore la lui faire dépasser par des coups d'éperons, un coup de bâton sur la tête ; quand le jeune poulain, embouché avec un mors bien dur, tourne à gauche, parce que celui qui le monte, en portant la seule main de la bride à droite, par un grand mouvement tire sur la seule rêne gauche, un grand coup de bâton sur l'oreille de ce côté, pour le faire tourner à droite ; autre coup de bâton sur l'oreille droite pour le faire tourner à gauche ; et comme l'oreille n'est pas loin de l'œil, il n'est pas rare que de malheureux chevaux soient éborgnés de cette manière. Ce qui est inconcevable, et cependant ce qui existe, c'est que les propriétaires de ces mêmes chevaux, payés 4 à 5,000 fr., applaudissent à ces actes de destruction. C'est que quand un jeune garçon d'écurie, ayant de la vigueur et de la hardiesse, a ruiné beaucoup de chevaux de cette manière, il se fait une réputation. On paie son talent assez cher, pendant que d'anciens Piqueurs des maisons royales, sont morts de misère, faute de trouver de l'emploi, ou du moins quelques chevaux à dresser !... On dit qu'il est *rude à cheval*, mot nouveau qui qualifie bien ce genre de mérite. Si cela continue, on prendra des *bâtonistes* pour faire dresser les chevaux par *divisions*, et les pauvres animaux y gagneront encore.

Pour en revenir à la responsabilité imposée aux Écuyers, quand c'étaient les Écuyers qui dressaient les chevaux, et non les garçons d'écurie, je citerai un fait qui revient à propos à ma mémoire.

Au nombre des Écuyers attachés au manége Amelot, établissement magnifique, comme on n'en verra de long-temps à Paris, était un Sr. B...., élève de *la petite écurie du roi*, qui réunissait à la finesse de l'*homme de manége*, une grande décision, et qui avait beaucoup de tenue sur les chevaux difficiles. Un jour, en voulant donner un coup de gaule entre les oreilles de la jument qu'il montait, pour que l'extré-

pour arriver immanquablement à ce résultat. Depuis, des novateurs ont dit : pourquoi mettre deux bridons dans la bouche du cheval, puisqu'on peut le conduire par un seul? Nos anciens Écuyers ne savaient guère ce qu'ils faisaient; *ils avaient de vieilles* manies; *ils ne sortaient pas de l'ornière de la routine*, etc.; mais nous qui sommes *éclairés*, nous n'en mettrons qu'un seul, et comme la *martingale à têtière* n'est plus de mode, nous la supprimerons aussi.

Il est résulté de cette innovation ou simplification, comme on voudra l'appeler, que les jeunes chevaux débutent par apprendre à *peser* et *bourrer à la main*, parce que ce vice est la conséquence naturelle de l'emploi du bridon simple, et quand ils veulent se soustraire à l'arrêt, ils mettent le nez au vent de niveau avec les oreilles; c'est ce qui résulte de l'absence de la martingale. (V. de la Martingale.) Dans cette position, le bridon n'agit plus que sur la *commissure des lèvres*, en fendant la bouche. Cette action douloureuse, loin d'arrêter le cheval, l'excite au contraire à emporter le cavalier, et ainsi placé *le nez au vent*, il ne va pas loin sans s'abattre. Je pourrais citer beaucoup de chevaux qui se sont *couronnés* de cette manière; je pourrais nommer plusieurs amateurs qui ont été dangereusement blessés et estropiés pour le reste de leur vie, par suite de chutes semblables, parce qu'ils avaient cru pouvoir conduire des chevaux vigoureux avec un simple bridon sans martingale.

Les anciens Ecuyers poussaient peut-être un peu trop loin la recherche et la prévoyance dans tout l'*équipement du cheval de selle*. Mais il faut leur rendre cette justice, et convenir que ces soins raisonnés tendaient tous vers ce but : l'agrément et la sûreté du cavalier, l'obéissance et la conservation du cheval. Aujourd'hui, c'est tout le contraire; du moment où l'innovation

---

mité en arrivât sur le nez, le coup fut détourné, frappa dans l'œil, et la jument devint borgne. Cette jument appartenait à un de mes camarades, Élève-Écuyer, M. Philippon de la Madeleine. Bien que celui-ci cherchât tous les moyens possibles pour cacher la véritable cause de l'accident, M. B.... n'en fut pas moins congédié de l'établissement, les autres propriétaires de chevaux de pension ayant exigé cette mesure de sévérité pour l'exemple. Pendant plusieurs années, le pauvre B.... chercha vainement de l'emploi dans les autres manéges; partout où il se présentait, tout en reconnaissant son talent, on lui opposait sa réputation d'*homme qui crève les yeux des chevaux de pension*. M. B.... avait reçu une éducation soignée, et avait servi comme officier dans un régiment de dragons. Ne trouvant aucun moyen de s'employer, il s'engagea de nouveau comme simple soldat. Ce ne fut que sous l'empire qu'il eut un emploi à la vennerie de Napoléon, où il mourut peu d'années après.

Au temps dont je parle, les Écuyers jouissaient de quelque considération, ils n'avaient point à rougir d'une humiliante concurrence, mais quand après des années de travail, ils avaient une réputation acquise, il leur fallait encore conserver cette réputation, et bien prendre garde de la perdre par un mouvement d'impatience.

la plus ridicule et la plus dangereuse en même temps, peut s'analyser par ces mots : *C'est à l'anglaise, c'est le genre*, la raison est forcée de se taire, bêtes et gens dussent-ils se briser les membres (1).

Je ne terminerai pas mes observations sur le bridon sans y ajouter celle-ci. C'est qu'il doit être placé bas dans la bouche du cheval, attendu que l'effet de la main le fait toujours remonter. Avec les jeunes chevaux, les deux fers du bridon d'École doivent descendre presque sur les *crochets*, pour être bien mobiles. Quand on ne prend pas cette atlention, ils remontent, fendent la commissure des lèvres, font naître une douleur qui excite l'animal à la défense.

CHAPITRE XXX.

De la Muserole.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Tout le monde connaît cette partie de la bride ; si j'en parle ici, c'est plutôt pour prévenir contre ses mauvais effets que pour en recommander l'usage. Je ne prétends pas, cependant, qu'on doive la supprimer de la bride à la française, car outre que cette bride aurait mauvaise grace sans muserole, on ne saurait où fixer la martingale. Je voudrais qu'on ne serrât jamais la muserole avec force, comme on le faisait généralement autrefois, en se fondant sur ce qu'elle empêche le cheval de *bailler* et de *faire les ciseaux* ou

---

(1) Je me rappelle un temps où les Anglais ne s'avisaient pas de venir en France pour y importer le *genre* ; et il n'était pas facile non plus de l'aller chercher chez eux. C'était au moment où Napoléon formait le camp de Boulogne. Il n'y avait pas moins beaucoup d'anglomanes à Paris qui n'avaient jamais mis le pied en Angleterre, mais qui donnaient le *genre anglais*. La mode était alors de placer la selle presque sur la croupe, de manière qu'on menait son cheval comme *en grandes guides*. Le cavalier de grande taille ne pouvait faire arriver ses jambes que sur la perpendiculaire de la queue ; le petit, piquait *le grasset*, quand il voulait se servir de ses éperons. Les sangles extrêmement serrées, comprimaient les flancs, gênaient la respiration, et en glissant près du fourrean elles faisaient naître des hernies ; quelquefois elles irritaient les chevaux au point de les désespérer, et de nombreux accidents furent la suite de cette mode ridicule, que l'on suivait à la lettre, sous peine de passer pour un cavalier de mauvais goût. On laissait les chevaux sanglés jour et nuit pour *creuser la place des sangles*. Cette mode dut passer lorsque Napoléon, devenu empereur, voulut que tous ses équipages fussent à la française, de même que ceux de ses ministres, et des officiers supérieurs de son état-major. Je pourrais citer plusieurs anecdotes pour prouver toute l'antipathie de l'empereur, pour les chevaux et les équipages à l'anglaise.

les forces. On disait encore que bien serrée, elle assurait le juste effet du mors. Quant à moi, je pense qu'elle est à peu près inutile, et que, quand elle est extrêmement serrée, elle fait porter le sang à la tête, ce qui est toujours dangereux. J'ai souvent vu avec regret que nos anciens Écuyers, dont on ne m'accusera pas de vouloir contester le mérite, serraient impitoyablement la muserole de manière à tenir les deux mâchoires comme dans un étau. Aussi tous les vieux chevaux de manége avaient-ils la peau pendante et plissée à la partie de la tête où se fait la pression de la muserole; il y en avait beaucoup dont le *chanfrein* était considérablement déprimé à cet endroit.

Je ne me sers de la muserole que pour y fixer la martingale; de même que je n'admets pas la *martingale tendue*, je n'admets pas non plus *la muserole serrée*.

On employait, autrefois, une petite pièce de fer en demi-cercle, appelée *sayette;* on la plaçait sous la muserole dans certaines occasions. Cette sayette, dont les deux parois forment autant de petites pointes, est inoffensive quand le cheval ne tire pas sur la martingale; mais quand il *bat à la main*, la martingale étant étendue par secousse, fait presser la muserole, et cette dernière détermine l'effet des pointes sur le nez, ce qui surprend le cheval désagréablement au moment où il donne le coup de tête. Ce moyen réussit quelquefois pour le corriger de *battre à la main*, mais on ne doit l'employer qu'avec la plus grande réserve.

CHAPITRE XXXI.

Des Piliers.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Pluvinel, Écuyer de Henri IV, est l'inventeur des piliers et le premier qui en ait fait usage pour assouplir et *cadencer* ses chevaux. Dans une des leçons qu'il donne au jeune roi Louis XIII, il lui dit: *Sire, les piliers donnent de l'esprit aux chevaux*. Ce mot est très heureux, il renferme de grandes vérités et l'on en admire tout l'à-propos, quand on comprend l'acception que Pluvinel donnait au mot esprit : *gentillesse*, *amabilité*, *bon vouloir*. En effet, il ne faut pas croire qu'il suffise que le cheval lève les jambes plus ou moins

haut pour avoir de la grace à la vue et de l'agrément sous le cavalier; il faut qu'il joigne encore à la justesse de ses mouvements, l'expression de l'ardeur, sans marquer d'impatience; une grande soumission sans rien perdre de sa noblesse, qu'il exécute avec intelligence et mémoire et à la voix de l'Écuyer, soit le passage, le piaffer, la courbette; qu'il n'ait rien de contraint, que ses mouvements soient cadencés et moelleux, *qu'il se plaise dans son air*, comme on disait anciennement, *qu'il fasse tableau* comme on pourrait dire aujourd'hui. Or, il n'y a rien qui l'amène à ce degré de perfection et d'intelligence comme les leçons de piliers, données par un Écuyer habile avec l'art et le ménagement qu'elles exigent. Il doit étudier tous les mouvements du cheval ainsi que son caractère pour s'en faire comprendre par une infinité de moyens qu'on ne peut préciser, mais qui naissent à l'instant et selon la circonstance chez l'homme doué de tact et d'observation. Il faut, surtout, beaucoup de suite et se rappeler la leçon de la veille pour y rattacher celle du lendemain. Mais il faut dire que très peu d'hommes ont assez de patience et d'amour de leur art pour donner à ce travail tout le temps et toute la suite qu'il exige. C'est après avoir mis des chevaux à la leçon de piliers pendant longues années que j'ai pu me faire une idée de l'importance et de la difficulté de ce travail. Le moindre acte d'impatience de l'Écuyer peut rebuter le cheval à tout jamais. C'est par cette raison que tous ceux qui ont voulu se servir des piliers sans méthode et sans suite n'ont pu en obtenir aucun résultat satisfaisant, et les ont considérés dès lors, si non comme nuisibles, du moins comme inutiles. Quant à ceux qui y attachent les chevaux et les y battent, croyant que le talent consiste à les couper à coups de fouet; ils ne peuvent manquer de les faire défendre, et ils concluent hardiment que les piliers gâtent les chevaux.

Ces insuccès des uns, et l'indifférence des autres, le peu de goût que l'on a aujourd'hui pour ce qui tient à l'art du manége, explique assez pourquoi on a perdu l'usage de dresser les chevaux dans les piliers. Ces piliers ne servent plus qu'à attacher *le sauteur*, et quelquefois il n'y a pas même de sauteur, en attendant que quelque novateur supprime aussi les piliers, pour débarrasser le manége, et fasse *sauter la barre* à ses élèves au lieu de leur faire monter le *sauteur de piliers;* on appellerait cela un *manége à l'anglaise.*

Sans m'arrêter davantage à ce qu'on peut attendre encore de la dégénération des Écoles, je reconnais avec Pluvinel, que la leçon de piliers est bonne pour tous les chevaux en général, et que rien ne leur donne autant de grace et de souplesse : cette leçon fait souvent découvrir chez le cheval, qui paraît le plus lourd et le plus stupide, une légèreté et une intelligence dont on ne l'aurait jamais cru suscepetible avant de le soumettre à cette épreuve.

On peut donc regarder les piliers comme l'aide la plus puissante pour mettre les chevaux aux *airs* qui leur donnent le plus de grace et de brillant, tels que le *passage*, *le piaffer*, *la courbette*, *le terre-à-terre*, etc. Quant à moi, je m'en sers indistinctement pour tous les chevaux que je dresse, non pas pour leur *apprendre à sauter*, mais pour les asseoir sans avoir recours au mors, pour leur donner du *passage* en leur faisant beaucoup plier les articulations pour leur donner du brillant, et cette intelligence aimable que Pluvinel appelle avec raison de l'esprit. (V. pl. 22.)

Les piliers de manége doivent avoir au moins six pieds de hauteur et être à 5 pieds 4 pouces de distance l'un de l'autre. La gorge qui loge la corde doit être à 5 pieds au-dessus du sol. Les longes du *licol de piliers* s'attachent par un nœud coulant tantôt dans cette gorge, tantôt sous la tête même du pilier, selon que le cheval est plus ou moins grand. Les anciens Écuyers se servaient de piliers très élevés, de 8 à 9 pieds. Les chevaux avaient moins de grace, mais les cavaliers ne risquaient pas avec les sauteurs de tomber sur la tête des piliers, comme cela est arrivé quelquefois avec ceux qui sont trop bas et qui joignent à cet inconvénient celui de gêner et retenir le cheval quand on veut le faire lever à *courbettes* et à *pesades*, ce qu'on ne peut faire qu'en tenant les longes très longues; et alors, le train de derrière peut sortir des piliers, ce qui s'est vu quelquefois et ce qui est extrêmement dangereux. Quand les piliers sont dans les proportions que je viens d'indiquer, ces inconvénients disparaissent.

On voyait anciennement un poinçon en bois placé dans un trou fait sur la tête du pilier, à la droite du cavalier. Ce poinçon, que ce dernier faisait agir sur le dos du cheval près le derrière de la selle, l'excitait à détacher la ruade. Comme il est arrivé plusieurs fois que l'Elève, déplacé par la violence du saut, s'est ramené le poinçon dans le visage, on l'a supprimé avec raison. On a reconnu que *le croisé* avec la gaule était bien préférable.

CHAPITRE XXXII.

De l'utilité des Manéges couverts dans tous les grands Établissements où l'on dresse des chevaux de réserve. — Causes de l'insuccès des chevaux normands, qui sont généralement beaux et bons.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Si on voulait expliquer les effets par leurs causes les plus directes, on reconnaîtrait que la rareté des bons chevaux ne tient pas *à la dégénération de nos races indigènes*, comme on l'écrit tous les jours depuis quinze ans, dans des feuilles qui ne cessent de vanter les productions et l'industrie anglaises, en ravalant les nôtres, et dont les bannales déclamations se réduisent à cette humiliante conclusion : *les Anglais sont nos maîtres en tous points ; ils sont avancés*, et nous sommes *arriérés ; payons donc aux Anglais, n'importe à quel prix, ce que nous n'avons pas l'esprit de faire nous-mêmes.*

La rareté des chevaux, vient d'abord de la grande destruction qui s'en fait ; et ce qui échappe à cette destruction, ne se trouve plus en rapport avec les besoins du pays, surtout depuis que tout le monde *va à cheval* et en voiture.

La destruction des chevaux est réparable, quand elle provient des guerres et des épidémies ; nous en avons eu la preuve. Aujourd'hui, elle tient au peu de cas que l'on fait de l'art de l'équitation, à la rareté des bons Écuyers, et au système où l'on est généralement, de vouloir se servir des chevaux sans les dresser, ou ce qui leur est encore plus funeste, de prétendre les dresser si promptement et si violemment, que les jeunes sujets sont ruinés avant d'être en état de rendre aucun service. Voilà les grandes causes de la *destruction* et de l'insuccès de nos jeunes chevaux.

Depuis long-temps, les anglomanes occupant des emplois, ont propagé cette erreur ; qu'en montant les jeunes chevaux tout de suite dehors, sans aucune préparation au manége, ils seraient bien plus tôt dressés. Considérés alors, comme des vieilleries inutiles, ces beaux manéges couverts, construits à grands frais, dans tous les établissements militaires et civils, où ils avaient été jugés d'une indispensable nécessité pour dresser et conserver les réserves de jeunes chevaux, ont été démolis ou affectés à d'autres destinations. On ne tarda pas à sentir l'absurdité d'un tel système, et à en subir les conséquences ; mais, comme il est plus facile de détruire que d'édifier, on resta

sans manéges presque partout où l'on en avait le plus grand beson. Malades ou en santé, les jeunes chevaux furent envoyés à de grandes distances pour être montés, ou seulement promenés sur un terrain convenable. Or, l'inconvénient déjà très grave, de les fatiguer sur le pavé pour aller chercher ce terrain et pour en revenir, n'est pas le seul, car après l'exercice, ces jeunes chevaux étant en sueur, sont souvent surpris par ces pluies battantes et glacées, qui leur sont si funestes, quand ils sont en pleine transpiration. Voilà comme il en périt beaucoup, quelque soin qu'en prennent les Piqueurs et les palfreniers, qui sont aussi exposés aux injures du temps, lorsqu'ils promènent des chevaux malades. Quand la neige et la glace rendent les chemins impraticables, les jeunes chevaux restent indéfiniment dans les écuries, et ne peuvent en sortir qu'au dégel, ce qui est aussi préjudiciable à leur éducation qu'au développement de leurs forces, en les exposant à tomber fourbus, quand ils travaillent à fond après un si long repos.

Toutes ces causes de destruction n'existaient pas autrefois; tout était prévu dans les grands établissements dont je parle, pour assurer, autant que possible, la conservation des chevaux. Ecuries du roi et des princes, hôtels de leurs gardes du corps, quartiers et casernes de cavalerie, établissements de haras, Ecoles militaires, Académies de Paris et des grandes villes de France, tous avaient leurs manéges particuliers, bâtis dans le même système que celui des Tuileries et de l'Ecole militaire de Paris. (V. pl. 23).

Si le système anglomane continuait à prévaloir, le manége de Versailles ne serait pas plus épargné que les autres; l'on arriverait à ne plus admettre d'autre moyen de dresser les chevaux que de les faire crever à la course par des jokeys anglais, et l'on ne connaîtrait plus, en fait de *manéges bâtiments*, que ceux à vapeur, employés par nos industriels pour la fabrication de l'huile ou du savon, sans penser qu'ils aient aucun rapport utile avec l'instruction de la cavalerie, ni qu'ils aient jamais mérité l'attention des architectes de Louis XIV qui en ont fait des monuments d'art et de magnificence, comme l'attestent encore les ruines de ceux de ce siècle (1).

---

(1) Les chevaux et trophées, sculptés en pierre, qui ornent la porte de l'ancien manége des grandes écuries du roi, sont un des chefs-d'œuvre de Versailles. Il ne reste plus que les quatre murs de ce monument. C'est dans leur enceinte que depuis Louis XIV, tous les princes français ont fait leur éducation équestre. C'est là qu'on été données ces fêtes magnifiques, dont les détails sont retracés dans les tableaux et les gravures de grands artistes de l'époque.

Que pendant les fureurs révolutionnaires, des Vandales aient mutilé ces belles sculptures à coup de fusil, je le comprends. Que sous la république, on n'ait point fait réparer le manége dit de l'Opéra, quand la toiture s'en écroula, je le comprends encore; mais que sous le gouvernement de Charles X, l'admi-

BIBLIOTH. E.A.A.B.C. SAUMUR

Si on veut suivre ma pensée avec quelque attention, on reconnaîtra bientôt que je n'ai rien dit de trop, en avançant que les manéges couverts sont d'une indispensable nécessité, dans tous les établissements où il y a des réserves de jeunes chevaux. On a dit avec raison, que depuis long-temps on ne voyait plus ces bons chevaux normands, *étoffés* et légers en même temps, que l'on désignait par *modèle de la maison du roi*. Ce n'est pas l'espèce qui a disparu, ce sont les soins préparatoires qui disposaient les individus à ce type particulier de conformation et d'allures; de tous les chevaux des différents pays, le normand est celui sur lequel *l'éducation influe le plus, soit en bien soit en mal.* Ce n'est pas seulement sur son caractère et ses allures que cette influence s'exerce, mais encore sur tout le système de la conformation du jeune animal, qui n'est point arrivé à son développement complet. De quatre ans et demi à cinq ans révolus, il se fait en lui un changement immense; c'est ce qui explique comment de jeunes chevaux de la belle conformation, achetés chez les marchands arrivant des foires de Normandie, deviennent de véritables rosses en quelques mois, au point que l'œil le mieux exercé a peine à les reconnaître, tandis que d'autres qui paraissent lourds d'allures, et communs de conformation au premier examen, deviennent, après quelques mois d'exercice au manége, des chevaux de la plus grande distinction et du meilleur usage.

Ce changement, en mal ou en bien, qui s'opère immanquablement sur le jeune cheval, ne tient pas à autre chose qu'à la manière dont on a commencé son éducation à cette époque de sa vie où l'art sait si bien embellir la nature; de même que l'ignorance et la brutalité détruisent en peu de temps son ouvrage le plus parfait; et, bien entendu que quand je parle de l'influence de l'éducation chez tous les animaux en général, j'entends aussi les soins de l'hygiène qui sont le premier principe de sa conservation, mais qui ne suffisent pas, comme beaucoup de gens le pensent, pour le rendre propre au service, de quelque genre qu'il soit (1). On a retrouvé cet ancien *modèle de la maison du roi* dans beaucoup de chevaux achetés cependant à très bon compte, pour les remontes des gardes du corps, c'est-à-dire la moitié environ du prix des chevaux anglais les plus ordinaires; mais ils ne sont devenus excellents de service, et très beaux de conformation, qu'à la suite des soins bien entendus que l'on a donnés à leur éducation. Ces che-

---

nistration n'ait pas imaginé d'autre moyen d'utiliser ce chef-d'œuvre de Mansard, qu'en y creusant des fosses de latrines; voilà ce qui révolte, quand on n'est ni un Vandale ni un Crétin.

(1) Je le suppose déjà castré, car tout le monde sait que cette opération que l'on pratique généralement trop tard, est une cause de mortalité ou de grande destruction de l'animal.

vaux *normands-modèle* ont été remarqués dans les grands établissements militaires, commandés par des officiers vraiment amateurs d'équitation et *du manége*, tels que MM. Letourneur, Dandlaw, de Pellan et autres officiers des gardes du corps. Beaucoup de chevaux normands achetés et instruits sous leur direction, ont été des modèles de genre, joignant à de bonnes allures un grand fond, et ils ont rendu de longs services dans les compagnies. Ceux de l'état-major ont été souvent jugés comme chevaux anglais; s'ils n'avaient pas la race et la vitesse de ces derniers, ils avaient de meilleures épaules, plus d'ensemble dans les allures, et duraient plus long-temps. Il est de fait, que ces chevaux d'état-major, achetés neufs, n'ont jamais coûté plus de 12 à 1,500 fr., et qu'après tous les soins et le temps donnés à leur dressage et *mise en service*, ils ne revenaient pas à plus de 15 à 1,800 fr. Ces faits sont positifs, ils sont à la connaissance de beaucoup d'officiers dont je pourrais invoquer le témoignage.

Non, je le répète, les beaux et bons chevaux ne manquent pas dans notre pays; en abandonnant cette absurde manie qui n'admet comme bon que ce qui vient de l'Angleterre; en se rendant à l'évidence et au bon sens, on se convaincra qu'il n'y a point d'*amélioration* possible sans la *conservation*. Or, on ne peut conserver et développer les jeunes chevaux, fussent-ils de la meilleure espèce, qu'en les dressant d'après les conseils et suivant les principes des Écuyers célèbres qui ont indiqué les moyens les plus simples, les plus naturels et les plus positifs pour les faire réussir. Tant qu'on se guidera d'après les théories de gens de bureaux, qui ne jugent des races et des prétendues améliorations, que sur le papier, en consultant de complaisantes lithographies, nos races indigènes seront dépréciées, et ce ne seront pas les courses qui procureront des acheteurs; ce seraient des *Ecoles d'Equitation-Modèles* qui pourraient livrer à ces acheteurs, moyennant des prix raisonnables (1,000, 12 et 1,400 fr.), de jolis chevaux après qu'ils auraient été *attendus* le temps nécessaire, et qu'ils auraient été dressés pour tous les usages. Voilà le seul moyen d'encourager le commerce des éleveurs de la Normandie; et, il faut bien en convenir, ceux-là sont justement dégoûtés de la préférence que l'on donne souvent à des chevaux déjà usés, qui n'ont que le seul mérite d'être anglais, et qui n'arrivent dans notre pays (s'il faut en croire certains Anglais plus francs que polis) que par la raison qu'ils n'en veulent plus dans le leur.

Je suis loin cependant, de contester le mérite des beaux et bons chevaux de l'Angleterre; je conçois qu'on paie de très grands prix ceux de ce pays, quand ils joignent à un grand fond, de belles allures, beaucoup de sûreté de jambes et beaucoup d'agrément; mais ces rares qualités se trouvent diffi-

cilement réunies dans le même individu, et puis tout le monde ne peut pas mettre 4 à 5,000 fr. à l'achat d'un cheval.

Bâtissez des manéges dans tous les départements où l'on s'occupe de l'élevage des chevaux; mettez à la tête de ces établissements, des Écuyers capables de les dresser et de former en même temps des cavaliers susceptibles de mener ces mêmes chevaux, et vous reconnaîtrez bientôt toutes les ressources que la France peut offrir avec ses races indigènes. Voilà le grand secret pour avoir, en peu de temps, d'excellents chevaux de cavalerie et de luxe, tout en faisant de grandes économies, tout en protégeant l'art et l'industrie agricole dans notre pays.

A ces raisons, voilà ce qu'opposent les personnes qui n'ont que des demi-connaissances en chevaux et en équitation. « Le manége oblige à tenir les « chevaux dans des allures très élevées et très accourcies, et dès lors, ils ne « conviennent plus pour le service militaire, la chasse et même la route, « qui demandent des allures franches et déterminées. »

Mais en déplorant, avec M. de Chabannes, qu'on ait proscrit les manéges couverts dans les établissements où ils étaient cependant d'une indispensable nécessité, je n'entends pas qu'on ne monte jamais les jeunes chevaux dehors, au contraire; je n'entends pas non plus qu'on en fasse des *piaffeurs de haute Ecole*, quand ils ne sont pas spécialement destinés à cet usage, mais qu'on les y prépare à la connaissance des aides, et qu'on les y exerce avec suite et sans interruption pendant la mauvaise saison, comme pendant la bonne; dans tous les grands établissements bien entendus, il y avait, outre les manéges couverts, de grands manéges découverts dits *carrières*, qui servaient à étendre les chevaux à toutes les allures, et où l'on pouvait exercer un régiment tout entier. Je dirai encore, que je suis le premier à reconnaître que les meilleurs chevaux se fatiguent et perdent infailliblement leurs allures, quand on les exerce continuellement et en grand nombre dans des emplacements trop petits, comme ces misérables granges que l'on veut bien appeler aujourd'hui manéges, et dont on se sert faute de mieux, pour se mettre à l'abri des injures du temps.

Je veux des manéges construits exprès, dans les dimensions voulues. Un manége de garnison ne saurait être trop vaste; quant aux manéges d'académie, ces grandes dimensions ne sont pas nécessaires; d'ailleurs, la voix s'y perd en donnant leçon. La belle proportion de ces derniers est de 140 pieds de long sur 46 de large, c'est à peu près celle de l'ancien manége des Tuileries, et de celui de l'École Militaire. Il faut nécessairement une ou plusieurs tribunes pour que le manége ne soit pas encombré par les personnes qui le visitent, et qui doivent être placées commodément sans gêner en rien le mouvement des manœuvres; des murs disposés en talus, des portes bien

closes, dont les ferrures ne présentent aucune saillie qui puisse blesser les hommes et les chevaux, et surtout un bon terrain ; voilà ce qu'il importe d'avoir dans un manége couvert, dont il est impossible de se passer dans tous les établissements où il y a des réserves de jeunes chevaux.

Comme sur un terrain glissant, humide ou trop sec, les chevaux peuvent également s'abattre, surtout en travaillant sur les cercles, je crois utile d'indiquer ici le seul moyen d'avoir un bon sol de manége : c'est de le charger suffisamment de sciure de bois ; ce terrain n'est jamais glissant et ne fait jamais de poussière ; j'ai essayé de tous les autres pendant bien des années, et j'ai reconnu que celui-ci est le seul bon.

J'ai donné la dimension des piliers au chapitre qui les concerne (V. Piliers), ils peuvent être fixes ou mobiles. Ces derniers se placent dans des boîtes profondément scellées dans la terre ; ils s'ôtent à volonté et sont préférables dans les manéges où l'on exécute des manœuvres militaires.

CHAPITRE XXXIII.

De ce qu'on entend par rassembler son cheval. (V. pl. 24).

Partie élémentaire.

Rassembler ou grandir son cheval, c'est la même chose ; l'action s'en fait toujours par l'*opposition de la main* qui arrête, aux jambes fermées qui chassent en avant. Le point difficile est de savoir employer ces deux aides à propos. Si la main fait trop d'effet, le cheval s'écrase sur lui-même et s'arrête sur place; si elle n'en fait pas assez, il gagne de vitesse, au lieu de se grandir en se ralentissant. Quand ces aides agissent avec accord, l'*avant main* s'élève, les hanches se baissent et les jarrets se plient un peu. Les épaules et les hanches se trouvant ainsi rapprochées du centre de gravité, ou si l'on veut, le cheval étant raccourci sur lui-même, *gagne en élévation ce qu'il perd en vitesse*, et il devient plus facile à diriger, comme tout corps que l'on met dans un juste équilibre ; il ne doit jamais se grandir par surprise, ni par à-coup de main et de jambes, mais par gradation. Le cavalier ne doit pas oublier de se grandir lui-même du haut du corps, avant de grandir ou *rassembler son cheval ;* sa position acquiert alors plus de grace, et ses aides plus de justesse et de puissance. Aux aides de la main et des

jambes, on ajoute, au besoin, l'appel de langue pour rassembler son cheval, l'aide de la gaule derrière la botte, chasse les hanches en dessous et facilite l'élévation du devant (V. de la Gaule.) Dans le manége, on doit tenir son cheval beaucoup plus rassemblé qu'à la promenade, et quand on *fait route*, il ne faut pas le rassembler du tout.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Les chevaux courts de reins, dont l'encolure est bien sortie, la tête bien attachée, qui ont de bons jarrets et de bonnes hanches et avec cela de la sensibilité et de l'ardeur, sont naturellement *rassemblés ;* ce sont les plus agréables à monter.

Ceux qui ont le corps long, *l'encolure fausse, mal sortie*, la tête *mal attachée*, *le nez au vent* et point d'ardeur, sont naturellement *loin d'eux*, ce qui est le contraire du rassemblé; il résulte de ces défauts qu'ils sont maladroits dans la marche et *maussades à la main ;* non-seulement le cavalier est fort mal à son aise sur cette espèce de chevaux, mais il ne peut les faire tourner qu'en prenant beaucoup de terrain; si leurs hanches et leurs jarrets sont faibles, ils se rassemblent encore plus difficilement, ou pour mieux dire ils ne se rassemblent pas du tout. Si, sans avoir égard à ses empêchements, on veut rassembler ce genre de chevaux, en employant les éperons et les arrêts durs (ce que font d'ordinaire les cavaliers qui n'ont point de discernement), alors les parties faibles de l'animal passent de cet état à la douleur, et il se livre souvent à la défense, par cela seul qu'on veut lui donner un brillant de position et d'allure que la nature de ses moyens ne comporte pas. Si le cheval le mieux conformé, n'arrive au *rassemblé* que par des moyens préparatoires, on sent combien doit souffrir celui qu'on veut rassembler, quand au manque de connaissance, il joint encore des vices de conformation. Voilà comment les demi-savants ruinent les chevaux cent fois plus que ceux qui les montent tout bonnement, sans aucun principe de manége et sans aucune prétention au savoir.

Rien ne prépare si bien un cheval au rassemblé comme les leçons dans les piliers; dégagé du poids de l'homme et sur place, on peut donner beaucoup de jeu à ses *ressorts*, en obtenant le plus de flexion possible de ses articulations, sans les fatiguer. Voilà comme il apprend à *se plaire dans sa cadence*, sans chercher à forcer la main ou *à dérober ses hanches :* ce qui est la perfection du rassemblé.

Si le cheval qui n'a que peu ou point d'action, n'est pas rassemblé de temps en temps, il s'abandonne sur les épaules, ne *donne pas dans la main, rase le tapis*, et fait souvent des faux pas. Marchant ainsi, sans soutien et

sans agrément, il ne peut être attentif aux aides pour tourner selon la volonté du cavalier sur des points déterminés. (V. Pl. 24.) S'il est, au contraire, trop rassemblé par des moyens violents ou trop prolongés, ses pieds de derrière anticipent sur la place de ceux de devant, l'animal se fatigue les hanches et les jarrets, et pour faire échapper ces parties à la douleur causée par le mors, *il se traverse:* c'est ce qui explique pourquoi les chevaux menés par de mauvaises mains sont toujours de travers, c'est pour éviter la douleur que ces mauvaises mains causent sur les parties postérieures. Il n'est pas rare de voir aujourd'hui beaucoup de mauvais cavaliers monter des chevaux de grand prix, qu'ils tiennent dans cet état de souffrance depuis le commencement jusqu'à la fin de la promenade, parce que, n'ayant point d'assiette, ils s'attachent à la main pour ne pas tomber. Si l'animal est d'un naturel doux et pacifique, victime impassible de la maladresse de celui qui le monte, il est bientôt *taré* et mis hors de service, surtout s'il est jeune. Si, au contraire, le cheval est d'un caractère impatient, non-seulement il se traverse, mais *il s'arme sur la main;* sa bouche s'échauffe et s'endurcit de plus en plus; il fuit à toutes jambes; il ne voit plus rien, parce que la sueur inonde ses yeux; il perd la tête, et c'est alors qu'il peut se jeter aveuglément sur un mur ou dans un précipice (1). — (V. Mors aux dents.)

---

(1) C'est ce que M. de la Broue et autres Ecuyers de son temps, appelaient « *courir à la désespérade, étant esguérés et désespérés de bouche. Colères, sanguins et bien fort sensibles; méprisant les voltes et l'école pour avoir eté gourmandés avec les éperons et le nerf-de-bœuf frappé sur la tête entre les oreilles et les yeux*, etc. »

Ces anciens Ecuyers ne visaient qu'à faire briller leurs chevaux par des moyens violents. Chez eux, ce n'était point brutalité, c'était désir de bien faire et de donner de l'éclat à leur art : leur hardiesse se ressentait de cette témérité chevaleresque qui ne permettait pas de reculer devant aucun danger. En faisant exécuter à leurs chevaux tous les manéges bizarres qu'ils imaginaient sans consulter leur conformation, se servant d'éperons très acérés et de mors d'une dureté excessive, il arrivait souvent que ces malheureux animaux exaspérés par la souffrance, devenaient comme fous, et c'est alors qu'ils couraient *à la désespérade en méprisant les voltes.* Très ignorants en anatomie et en physique, les Ecuyers de cette époque se mettaient sans cesse en opposition avec la nature. Quand pour échapper à une sujétion trop douloureuse, les chevaux opposaient une résistance toute simple, les Ecuyers ne manquaient pas de l'attribuer à la malice raffinée du pauvre animal. Il est remarquable que ces hommes qui occupaient des emplois à la Cour, manquaient parfois de la plus simple instruction. M. de la Broue que je viens de citer, et qui fut porté aux nues dans des odes, stances, etc., était Ecuyer du Roi et du duc d'Epernon. Son livre est de 1610. Il annonce, dans sa dédicace, que non-seulement il n'a point étudié, mais qu'il ne sait lire que dans ses heures; il avoue, avec la même naïveté, que c'est bien dommage que les chevaux soient ruinés avant que leur éducation soit achevée. Ce qui est assez curieux, c'est d'entendre appeler aujourd'hui *Equitation moderne*, ces moyens de violence dont on avait déjà reconnu l'abus, il y a deux cents ans!

Tout ce que je viens de dire sur le rassemblé est pour prouver qu'on ne doit en user qu'avec modération, surtout avec les jeunes chevaux dont les forces ne sont point encore développées, et qui se ruinent si vite quand on veut trop les assujétir. C'est ce qui avait accrédité ce mot : *A jeunes chevaux, vieux Ecuyers*, parce que ces derniers sont moins disposés à les rassembler pour se pavaner aux dépens de leurs forces. En effet, le jeune cheval doit être *monté pour lui*, et non pour faire briller celui qui est dessus. Il était encore passé en proverbe dans les académies, que, *plus on veut grandir les jeunes chevaux, plus on les abaisse*, pour exprimer cette vérité, qu'en exigeant trop de leurs ressorts et de leurs forces, on use bientôt les premiers et on épuise les secondes.

Concluons qu'il faut rassembler son cheval quand il s'abandonne sur les épaules; qu'il faut le tenir *très rassemblé, assis ou renfermé dans les aides*, quand on exécute des airs de manége de haute école; qu'on ne doit pas rassembler le *poulain sans force*, et qu'en rassemblant un cheval fait et dressé, ce doit être avec art et d'une manière relative à ses moyens naturels.

On rassemble son cheval doucement, toutes les fois qu'on veut le rendre attentif au mouvement qui va suivre, ce qui s'exprime aussi par *prévenir son cheval avant le coin, le doublé, la volte, etc.* C'est pourquoi, dans l'ordonnance de cavalerie, on trouve cette phrase qui revient si souvent : *Au commandement de garde à vous, tous les cavaliers doivent rassembler leurs chevaux.* Et, à bien dire, le *rassemblé* est au cheval ce que le *garde à vous* est à l'homme, un avertissement de se grandir en prenant une noble attitude et en prêtant une grande attention, afin de mieux exécuter le commandement qui va suivre.

J'ai dit au commencement de ce chapitre que le cheval *gagne en élévation ce qu'il perd en vitesse*, et, par une conséquence du même principe, ce qu'il *gagne en vitesse, il le perd en élévation.* Plus l'animal est lancé vite au galop, plus son encolure s'allonge, plus ses oreilles et sa croupe tendent à se mettre de niveau. Tous les quadrupèdes sont dans le même cas, et chez ceux que la nature a doués de la plus grande vitesse, comme le lièvre, par exemple, la croupe, dans l'extension, est plus haute que les oreilles. Un cheval qui serait conformé comme un lièvre serait, sans contredit, d'une grande vitesse, et aujourd'hui que la vitesse est comptée pour tout et le reste pour rien, ce *cheval-lièvre* serait le beau idéal de ces produits résultant du *croisement* des *espèces;* il se vendrait plus cher qu'une charge d'agent de change ou de notaire; mais je ne pense pas qu'on fût très à son aise dessus, et qu'il dût procurer beaucoup d'agrément à son cavalier.

C'est parce que la mode est de mener tous les chevaux *hors leur train*, au trot et au galop, que ceux du plus grand prix se ruinent si promptement. Tout ce qu'ils gagnent en vitesse, ils le perdent en élévation, et, par élévation, j'entends agrément, souplesse de ressorts, liberté d'épaules, et sûreté de jambes. Par cet absurde système, les meilleurs chevaux ne peuvent échapper à une prompte destruction, ou ils ont les jambes et les épaules paralysées, ou ils deviennent poussifs.

CHAPITRE XXXIV.

Des reprises d'école. (V. pl. 25.)

Partie élémentaire.

On entend par *reprise* un certain nombre de manœuvres, évolutions ou figures de manége (V. des Figures), tels que *doublés*, *changements de main*, *voltes*, etc. Tous ces mouvements étant combinés pour apprendre à bien mener ses chevaux dans les différentes allures, exigent de la part du cavalier et du cheval une grande exactitude d'exécution.

Les reprises se font au pas, au trot et au galop. On appelle aussi *reprise du sauteur* un certain nombre ou temps de saut que fait ce sauteur, soit dans les piliers, soit en liberté.

Quatre choses principales doivent être observées dans le mouvement des reprises :

La régularité des figures ;

L'égalité de train dans les trois allures ;

La distance observée entre chaque cavalier ;

Et le pli donné selon la piste sur laquelle on marche ; et je pourrais ajouter encore le plus grand silence, afin de prêter attention et de pouvoir entendre distinctement la voix de l'Écuyer donnant la leçon.

L'usage consacré dans le manége d'académie est de commencer et finir la reprise sur la piste à droite.

La reprise la plus ordinaire se compose ainsi :

Au pas : un tour à main droite.

2e tour : le doublé devant les piliers.

3e tour : changement de main de droite à gauche.

Il faut répéter la même chose sur la piste à gauche.

C'est au pas qu'on doit entrer le plus complétement dans les coins.

Après avoir terminé le changement de main de gauche à droite, le chef de file commence la reprise au trot, ayant attention de ne prendre cette allure que quand toutes ses arrière-files sont placées sur la ligne droite.

Au trot : trois tours à main droite.

4e tour : le doublé devant les piliers.

5e tour : le changement de main de droite à gauche.

Répéter la même chose sur la piste à gauche.

Après le changement de main de gauche à droite, on continue sur la piste ou *au large*, jusqu'au milieu de la largeur du manége opposée aux piliers, et là on prend la *demi-volte* de droite à gauche, et l'on suit la piste pour revenir prendre à la même place la demi-volte de gauche à droite, puis le renversement des deux demi-voltes.

On entre un peu moins dans les coins au trot qu'au pas. Voilà la composition la plus ordinaire des reprises de pas et de trot.

Dans un manége de grandeur ordinaire (140 pieds de long sur 46 de large), ces deux reprises durent 15 minutes environ.

L'usage des anciennes académies était de faire monter trois chevaux à chaque élève : les deux premiers faisant la reprise au pas et au trot, et le dernier faisant la reprise de pas et de galop.

Les commençants à la longe ne doivent monter qu'un seul cheval; ceux qui sont en liberté en montent deux au pas et au trot; les reprises des balotteurs ou sauteurs sont en plus.

Si les reprises de trot sont exécutées par des élèves et des chevaux de *haute école*, elles ne doivent jamais être plus longues que celles que je viens d'indiquer, parce que les chevaux, *étant renfermés dans les aides*, se fatiguent davantage. Dans ces reprises de haute école seulement, les changements de main et les demi-voltes se font de *deux pistes*, au pas, au trot et au galop, ce que je n'admets que quand les élèves sont d'une certaine force; car le moyen le plus sûr de degoûter du manége de haute école, et de ne pas avoir un cheval de haute école, c'est de vouloir faire exécuter ce travail à des commençants ou à d'anciens écoliers qui n'ont ni position ni aides.

Quand les reprises se font simplement au petit trot *écouté*, sans sujétion, de *la main à la main*, c'est-à-dire sans *tenir des hanches*, on peut les allonger par des cercles pris alternativement aux deux extrémités opposées du manége ou de toute autre manière, selon que l'Écuyer le juge à propos, pour prolonger et varier la leçon.

Je donne ici l'explication de la reprise la plus ordinaire; elle peut varier

en prenant les *doublés* dans la partie opposée aux piliers, et les voltes dans les piliers même quand ils ne sont pas occupés par le sauteur. Les doublés et les changements de main se prennent encore dans toute la longueur du manége, en traversant les piliers.

On a reconnu que dans un manége de grandeur ordinaire, on ne pouvait guère mettre plus de 12 à 15 cavaliers dans la reprise du trot, et jamais plus de 8 à 10 dans celle au galop, pour qu'il n'y ait point de confusion. Si on est forcé d'en mettre davantage, il faut alors que la leçon soit donnée par deux Écuyers qui se placent aux deux extrémités du manége, et qui donnent chacun leur attention à la même moitié des élèves de la reprise.

Reprise au galop.

En sortant du rang, on doit faire deux tours complets au pas, à main droite seulement. Pendant ces deux tours, tous les cavaliers doivent rechercher leur position, ajuster leurs rênes et rassembler leurs chevaux, pour les préparer à partir au petit galop, sans hésitation comme sans surprise, et tous ensemble (1).

La reprise de galop doit être conduite par un bon chef de file, et ceux qui le suivent doivent observer leur distance avec la plus grande attention.

Deux tours à main droite.

3e tour : le doublé devant les piliers.

4e tour : le changement de main.

La même chose sur la piste à gauche.

Après être revenu sur la piste à droite, on continue au galop deux tours en cercle, en prenant les piliers pour centre, et on termine le troisième tour par le changement de main diagonal ordinaire qui conduit à l'autre extrémité du manége. Alors on continue deux tours à gauche et en cercle, puis on termine le troisième tour par un second changement de main qui ramène vers les piliers autour desquels on finit par deux tours de galop à droite.

Quand les élèves ont assez de précision pour bien prendre le tournant par le milieu de la largeur du manége, au lieu de faire des cercles autour des piliers, on continue jusqu'à l'autre extrémité, et l'on prend une demi-volte de droite à gauche, puis une demi-volte de gauche à droite, ainsi que deux

(1) En ne fatiguant pas les mêmes chevaux par une reprise au trot, ils sont plus en état de fournir une reprise de galop bien cadencé et soutenu.

demi-voltes renversées, ou, ce qui est la même chose, en renversant les demi-voltes.

On entre un peu moins dans les coins au galop qu'au trot : cette reprise de galop dure 8 minutes environ.

La reprise du galop étant terminée, on fait un tour au pas à chaque main avant de se former sur le rang, soit pour *mettre pied à terre*, soit pour *finir les chevaux de deux pistes*, *la tête au mur et l'épaule en dedans*, selon que l'Écuyer qui dirige la leçon le juge convenable.

Je ne parle pas ici *des changements de pied* au galop, ayant consacré un chapitre à cet objet (V. des Changements de pied).

Je ne dis rien non plus des *courbettes* et des *pesades*, par lesquelles on termine les reprises de galop quand les cavaliers et les chevaux sont en état de les exécuter avec la précision qu'elles exigent (V. des Reprises de haute école et Reprises d'Écuyers).

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Il est indispensable de ne mettre les élèves aux reprises de galop que quand ils ont une bonne position et une certaine stabilité d'assiette; encore faut-il, dans les commencements, ne leur donner que des chevaux allant presque seuls. J'insiste d'autant plus sur ce point essentiel, qu'on fait généralement tout le contraire aujourd'hui. On veut exécuter des reprises de galop avec des commençants qui ne savent pas tenir leurs rênes, et qui tomberaient comme des masses s'ils n'étaient point raccrochés sur des étriers très courts; et puis, le plus souvent, les chevaux n'ont été ni dressés ni seulement préparés au manége. Aussi, qu'arrive-t-il de ce manque de méthode? C'est qu'au lieu du galop cadencé et ralenti qu'exige le peu d'étendue d'un manége couvert, les chevaux gagnent de vitesse, donnent des *atteintes* à ceux qui le précèdent, auxquelles ces derniers ripostent par des ruades; et, dans une telle confusion, l'Ecuyer a beau crier pour rétablir l'ordre, il n'y parvient pas, et par cela seul qu'il crie à pleine tête, au lieu de parler en donnant leçon, il n'est plus écouté, et devient un sujet de risée pour les spectateurs de ces bagarres (1).

(1) J'ai dit souvent, et je le répéterai jusqu'à satiété, que la première obligation d'un maître de manége est d'avoir de bons chevaux d'école. Et je n'entends pas par chevaux d'école ceux auxquels on laisse la queue et les crins dans toute leur longueur, qui sont toujours à vendre ou à louer au premier venu, j'entends de ceux qui sont dressés par les Ecuyers, qui ont les qualités requises pour le manége, qu'on ne vend que très rarement comme spéculation commerciale, et qu'on ne loue jamais à personne. An-

C'est pour éviter ces désordres où les élèves perdent leur position, de même que le maître perd sa dignité, que je ne saurais trop recommander la reprise que j'appelle *individuelle*, et que j'ai toujours fait exécuter avec succès, tant que les élèves n'étaient point assez avancés pour conserver l'ensemble que demande la reprise générale de galop, surtout quand on est obligé de se servir de toutes sortes de chevaux qui n'ont pas les qualités requises pour le manége, et qui ne sont pas parfaitement dressés à cet usage. Dans la reprise individuelle, les élèves, passant l'un après l'autre sous les yeux de l'Écuyer, dont toute l'attention ne se dirige que sur un seul, reçoivent une leçon bien plus profitable; ils sont obligés de déterminer eux-mêmes le départ et l'arrêt du galop plusieurs fois, et ce travail a les plus grands avantages, comme on le verra dans le chapitre suivant.

---

ciennement, et quand je dis anciennement je ne parle pas d'un temps que je n'ai pas vu, on avait dans les manéges des chevaux espagnols, navarrins, limousins, etc., parce que les allures naturellement cadencées de ces chevaux les rendaient plus propres à travailler dans un espace très resserré où les coins se renouvellent à tout moment. On choisissait ces chevaux de taille égale; les élèves qui étaient généralement des jeunes gens de 15 à 18 ans, étaient plus ou moins grands, mais jamais assez gros et assez lourds pour n'être plus en rapport avec le genre de chevaux fins dont je viens d'indiquer les espèces. Il résultait de cet ensemble d'éléments, que les reprises se faisaient avec une régularité parfaite, dans le plus grand silence, et sans que l'Ecuyer, donnant la leçon, fût obligé de dire des milliers de paroles qui étourdissent d'abord les élèves et puis auxquelles ils s'habituent sans y prêter aucune attention. Il faut bien convenir que la régularité des reprises et surtout des reprises de galop, est chose impossible aujourd'hui. Un homme de 5 pieds 10 pouces mènera la reprise sur un petit cheval espagnol qui *piaffe* sur place; puis vient un énorme cheval anglais en bridon de course et sans martingale, monté par un enfant; puis, derrière un *ponnay*, suivi à son tour par un *carrossier*. Avec un tel mélange, il est non-seulement impossible que des élèves puissent *observer leurs distances*, mais j'en défierais bien les Ecuyers eux-mêmes. Plus de distances observées, plus de reprises possibles, et surtout de reprises de galop dans des manéges réduits à environ la moitié de la longueur qu'ils avaient anciennement. Tout cela ne dépend pas absolument des maîtres de manége qui, n'ayant aucun encouragement de l'Etat, sont bien forcés d'aller comme le temps, je le sais par expérience; mais il faut convenir au moins de l'immense supériorité des Ecoles d'autrefois sur celles d'aujourd'hui. Il n'y a que ceux qui ne les ont jamais vues qui puissent douter de cette vérité.

CHAPITRE XXXV.

De la Reprise individuelle pour le départ et l'arrêt du galop. (V. pl. 26.)

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Je suppose six élèves en reprise marchant au pas; le chef de file, après avoir préparé son cheval, le fait partir au galop et continue à cette allure, pour arrêter au pas et *à la distance*, en arrivant à la queue de la reprise qui a continué de marcher au pas. Le second de la reprise, qui est devenu chef de file, fait la même chose que le premier, ayant soin de ne mettre son cheval au galop qu'à l'instant même où le premier arrête le sien au pas, et l'on continue ainsi jusqu'au dernier cavalier de la reprise; puis on change de main au pas, et l'on répète la leçon dans le même ordre sur la piste à gauche; enfin on recommence sur la piste à droite pour terminer le galop.

Cette reprise par laquelle chaque élève reçoit une leçon particulière pour le départ et l'arrêt du galop, a aussi le grand avantage d'éviter les *atteintes* et les chutes, tout en allongeant les leçons de galop que l'on fait ordinairement très courtes, pour ne pas fatiguer les chevaux; elle prépare encore ceux qui ne sont point dressés à cette allure, au départ et à l'arrêt, et pour les élèves les plus avancés, elle est excellente pour leur apprendre *à sentir leurs chevaux* (V. Difficultés de sentir ses chevaux).

Quand les élèves sont arrivés à faire cette reprise très exactement, on fait ajouter au temps de galop un *doublé* que chaque cavalier prend en arrivant à son tour derrière la reprise, au lieu d'arrêter son cheval au pas. Ceci l'oblige à employer ses aides à propos pour empêcher son cheval de s'arrêter derrière les autres chevaux, et pour déterminer en même temps le doublé qui l'en sépare. C'est une excellente épreuve à laquelle il est bon de soumettre quelquefois les élèves, pour qu'ils apprennent à se rendre maîtres de leurs chevaux, sans jamais altérer leur position. En procédant de la même manière pour chaque cavalier de la file, ils feront, par conséquent, deux tours de galop au lieu d'un sur une piste comme sur l'autre, et recommenceront aussi souvent que l'Écuyer le jugera nécessaire.

Cette reprise individuelle peut varier à l'infini, étant dirigée par un

Ecuyer capable. Je ne saurais dire combien elle est avantageuse pour le prompt avancement des élèves et pour la conservation des chevaux (1).

Après la reprise individuelle, viennent les *reprises doubles et croisées*. Ces dernières produisent des mouvements très gracieux; elles obligent les cavaliers à bien observer leurs distances, et à mener leurs chevaux dans un train parfaitement égal aux trois allures.

CHAPITRE XXXVI.

De la Reprise double et croisée. (V. pl. 27.)

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Chaque reprise composée d'un même nombre de cavaliers, a son chef de file particulier. Ces deux chefs de file, en s'observant réciproquement, règlent leur train de manière à se rencontrer en même temps sur les quatre points-milieu du manége. Ces quatre points leur servant continuellement pour se répérer l'un sur l'autre, les obligent à tenir leurs chevaux dans un train égal.

Les doublés se prennent en coupant la longueur du manége par le milieu. Les deux reprises, marchant sur la piste à droite, les deux chefs de file commencent ce doublé en même temps, *gardant leur droite*, et se laissant réciproquement à gauche, se trouvent justes dans le milieu du doublé, *botte à botte* et en sens inverse. Ayant passé deux coins chacun de leur côté, ils prennent le changement de main diagonal, qu'ils commencent dans les deux extrémités opposées, et se trouvent encore *botte à botte* en sens in-

---

(1) Je reviens souvent sur cet objet important, *la conservation des chevaux*. D'abord, parce qu'il est de l'essence du véritable Ecuyer qui ne spécule pas sur *leur destruction*, et en second lieu, pour prouver qu'on peut faire un travail très régulier et très savant sans les ruiner; et il n'y a que ce travail régulier qui puisse former des cavaliers distingués. Les détracteurs du manége nous opposent toujours cet argument banal qu'il use les chevaux. Ce qui abîme les chevaux, ce n'est pas de les faire travailler régulièrement dans un manége sous des élèves déjà avancés qui ont le désir d'apprendre, c'est d'être forcé de les louer à des massacres qui les font courir jusque dans les rues, et qui les renvoient par des domestiques ou des crocheteurs, qui ne les ramènent au manége qu'après les avoir fait galoper pour leur propre compte.

verse, dans le milieu du changement de main. En prenant les demi-voltes, l'une dans les piliers, l'autre par le bout du manége opposé, les deux chefs de reprise, arrivant en face l'un de l'autre, jusqu'au milieu du manége, leurs chevaux *tête en tête*, puis obliquant chacun en sens inverse, ils vont finir les voltes sur les points opposés, et ainsi de suite des autres figures. Cette reprise peut se faire aussi au galop; mais elle exige la plus grande précision. Quand on prend les changements de mains *sur les hanches*, elle produit à l'œil un mouvement très gracieux.

On faisait anciennement des reprises beaucoup plus compliquées, dont la Guérinière donne les *plans de terre*. Elles servaient à préparer les évolutions pour les carrousels et les tournois. Il fallait un grand nombre de bons cavaliers et de beaux chevaux bien dressés, pour briller dans ces fêtes, dont la cour faisait tous les frais, et dont les rois et les princes étaient les premiers acteurs (1). Je renvoie le lecteur qui voudrait en prendre connaissance à l'ouvrage de l'auteur que je viens de citer, me bornant à donner des modèles de reprises pour le manége civil ou d'académie, sans vouloir en indiquer qui ne seraient plus possibles d'essayer aujourd'hui, sans tomber dans le ridicule et la jonglerie.

On trouve dans l'ordonnance de cavalerie plusieurs mouvements simples qu'il serait bon d'adopter pour le manége civil, tels que les *à droite et à gauche par cavalier*, demi-tour, changements de main dans le cercle, etc.; mais alors il faut commander par *temps et mouvements*, comme le prescrit l'ordonnance, autrement on ne fait rien de régulier.

---

(1) Le Traité d'Équitation de Pluvinel, écuyer de Henry IV, est très curieux par le grand nombre de planches gravées qu'il renferme. On voit Louis XIII et Pluvinel rompant des lances dans un de ces carrousels qui se faisaient à la place Royale. De nos jours, en 1814, il y a eu une fête chevaleresque ou carrousel dans le magnifique manége de la cour de Vienne. Cette fête fut donnée en présence des souverains composant la sainte alliance (V. pl. dernière).

CHAPITRE XXXVII.

De plusieurs mesures d'ordre qui s'observaient anciennement dans les académies d'équitation.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

L'ordre et la précision des reprises, comme la manière dont les cavaliers sont rangés au repos, indiquent tout de suite au connaisseur qui visite une école d'équitation, si elle est bien ou mal tenue (1).

Quand un grand nombre de cavaliers font en même temps des reprises à des allures différentes, c'est toujours à ceux qui vont le plus lentement à *doubler* pour *éviter* ceux qui vont plus vite. Ainsi la reprise au trot *double* pour se mettre derrière la reprise au galop, et la reprise au pas fait la même chose à l'égard de la reprise au trot. Par ce moyen, il n'y a jamais de

(1) J'ai été long-temps élève sous un écuyer qui a toujours su faire observer cet ordre, ce qui est bien difficile aujourd'hui ; c'est M. Auguste Pellier, qui a parcouru une très longue carrière dans l'enseignement, et qui est maintenant notre doyen. Quelque vaste que soit un manége, si chacun n'y est pas à sa place, on ne peut jamais y circuler quelques instants sans risquer d'avoir les jambes brisées par des chevaux mal rangés, qu'on n'a pas habitués à rester en place et qui sont toujours disposés à ruer sur ceux qui passent derrière eux. Ce n'est plus un manége, c'est un champ de foire ou un marché. C'est bien pis encore, quand à ce désordre, se joint celui des allants et venants qui entrent à cheval dans le manége à la manière anglaise (c'est-à-dire le chapeau sur la tête, qu'il y ait des femmes ou non), croisent la reprise, au lieu de se placer derrière et à la même main, et engagent des conversations qui ne permettent plus au maître de faire entendre sa leçon. Nos anciens écuyers exigeaient dans leurs académies un ordre et des formes de politesse qui sembleraient un joug bien dur aujourd'hui, mais qui s'observaient sans aucune peine quand ces établissements n'étaient fréquentés que par des personnes qui y étaient habitués dès leur enfance. Si ces mêmes écuyers, rigides observateurs des belles manières, revenaient au monde pour voir où en est l'art équestre, dans ce siècle *des progrès de la civilisation*, ils seraient bien étonnés, je pense, de la permission que chacun prend de fumer dans le manége comme à la tabagie ! Leurs ombres n'en voudraient pas voir ni sentir davantage, et elles retourneraient bien vite dans leurs tombeaux.

Il faut bien en convenir, cette absence de tenue, ce mépris des convenances, n'empêchent pas de tourner au trot et au galop dans un manége, mais ils nuisent plus qu'on ne pense à l'instruction des élèves et à la considération du maître.

M. Pellier a formé un élève écuyer (M. Leblanc), qui est aujourd'hui un professeur distingué déjà ancien dans l'enseignement. M. Leblanc a compris, comme notre commun maître, qu'il est impossible de s'occuper sérieusement de la leçon si l'ordre, le silence et la tenue ne sont pas bien observés dans le manége. Il serait à désirer que tous les jeunes Ecuyers imitassent son exemple.

confusion dans le manége, quel que soit le nombre de chevaux qui y travaillent.

On forme les rangs de cavaliers au repos à l'une des extrémités du manége ou aux deux à la fois, quand il est assez grand, ayant toujours attention de laisser la place suffisante pour que ces chevaux ne puissent frapper ceux qui passent sur la piste.

Dans un très grand manége comme celui de Versailles, où l'on peut faire la *haute* et *basse école* à la fois, les deux manéges sont séparés par un rang de chevaux qui en ferme toute la largeur. C'est alors que des tribunes on peut admirer un très grand mouvement de reprises aux différentes allures sans aucune confusion (V. pl. 28).

Quand un Écuyer ou un amateur visite un manége, et qu'on lui offre d'y monter un ou plusieurs chevaux, la politesse exige qu'on le laisse faire sa reprise comme il l'entend, après avoir fait ranger les cavaliers de manière à lui donner *le large* dans toute l'étendue du manége. Pendant tout le temps que dure sa reprise, les portes du manége doivent être fermées, et l'on doit éviter de le gêner par des allées et des venues. On doit également lui porter attention dans le plus grand silence, et surtout se garder de lui donner des avis, quand même il en aurait le plus grand besoin.

Je pourrais indiquer encore beaucoup d'autres règles que l'on observait avec la plus grande exactitude dans les académies, si je ne craignais de me laisser entraîner par des souvenirs de jeunesse. Et, il faut en convenir, ces règles et ces usages contrastent singulièrement avec les usages modernes.

On aurait peine à croire aujourd'hui que les jeunes gens qui allaient plus ou moins de temps au manége, étaient assujétis à une tenue uniforme dans laquelle on recherchait l'élégance et même la richesse (1). Les temps sont

---

(1) Il y a beaucoup de personnes qui croient avoir un cheval richement et chèrement équipé, quand elles ont mis 130 fr. à l'achat d'une selle et d'une bride à l'anglaise. C'est tout simple, n'ayant jamais vu en équipages à la française, que des vieilleries gâtées par un long service à la poussière du manége, les élégants du jour ne comprennent pas comment leurs grands-pères osaient se montrer à la promenade sur des chevaux ayant *des housses rouges*. Mais quand une housse et un chasse-mousse galonnés en or coûtaient 6 à 800 fr., et que l'équipement le plus ordinaire d'un cheval de selle dit *de maître*, revenait de 15 à 1800 fr. Il faut cependant convenir que les anciens amateurs de chevaux avaient tout autant de recherche et de luxe que ceux d'aujourd'hui.

Ce qui donne aux jeunes gens une si pauvre idée de l'équitation et de la tenue à la française, c'est que des jongleurs en voulant montrer du manége *de haute école*, n'ont fait voir au public que de misérables caricatures. Ils ont donné l'idée de la tenue des Ecuyers à la française, comme ce mendiant, qui traîne un habit galonné et une épée dans les ruisseaux des rues, en donne une des marquis de l'ancienne cour.

bien changés! Beaucoup d'élèves prennent maintenant leçon, habillés en coutil écru, pantalon, veste et casquette de la même étoffe; et comme plusieurs Écuyers ont mis les bottes à l'écuyère à la réforme, ces élèves trouvent tout simple de monter à cheval avec des souliers de castor gris. Je ne conteste pas la commodité de cette tenue d'été, qui n'exige ni dépense ni entretien, mais je ne puis m'empêcher de dire qu'elle conviendrait mieux à des meuniers qu'à des élèves d'une école de cavalerie.

On conviendra qu'avec les plus beaux chevaux, et avec tout o rdre que l'on parviendrait à apporter dans les reprises et les évolutions, rien que cet ignoble costume suffirait pour détruire l'illusion la plus complaisante. Pour se faire une idée de ce qu'étaient anciennement les académies d'équitation en France, tant pour la régularité des reprises que pour la belle tenue, le véritable amateur doit visiter l'école de Saumur et celle de Versailles, car nos manéges publics, tels qu'ils sont maintenant, ne leur ressemblent sous aucun rapport.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Manœuvres ou Figures dont se composent le manége civil ou manége d'académie.

Partie élémentaire.

Ces figures se composent, savoir : du doublé; — du changement de main; — du contre-changement de main; — de la volte ou demi-volte; — de la volte renversée; — des faux-doublés; — des huit de chiffre; — des cercles; — de la serpentine ou serpenteaux.

Du Doublé.

Le doublé se fait en tournant carrément pour traverser le manége en le coupant par sa largeur et en restant à la même main. Il se prend le plus souvent devant les piliers; on le fait aussi par les deux bouts du manége, en le traversant dans toute sa longueur, passant par les piliers.

Quand on double pour éviter une reprise, en passant devant ou derrière elle, il n'y a plus de règle; on double suivant le besoin, sur tous les points de la longueur du manége.

Du Changement de main.

Il se fait en traversant le manége diagonalement, commençant à environ 30 pieds du coin et finissant également à 30 pieds du coin opposé. Cet espace est nécessaire avant de commencer le changement de main pour préparer son cheval, et après le changement de main fini, pour mettre le cheval droit avant de passer le premier coin.

Le changement de main diagonal se prend *de bas en haut*, comme *de haut en bas* (1).

Les changements de main se font de la *main à la main*, c'est-à-dire, le cheval marchant droit, les hanches suivant la ligne des épaules, ou de *deux pistes*, c'est-à-dire le cheval cheminant de côté ou *tenant les hanches*. (V. de la Marche des deux pistes.)

Quand le doublé (qui, suivant l'ordre de la reprise, précède toujours le changement de main) se fait devant les piliers, le changement de main, qui vient ensuite, commence à la partie opposée de bas en haut, parce qu'il faut toujours passer deux coins avant de faire le changement de main.

Quand le doublé a été fait dans la partie opposée aux piliers, le changement de main, avant lequel on passe deux coins, commence du côté des piliers ou de haut en bas. Il résulte du croisement des deux changements de main, qu'il y a quatre points qui deviennent *commencement* ou *fin de changement*, selon que cette figure est prise par le haut ou le bas du manége.

Quand le doublé a été pris dans toute la longueur du manége, en traversant les piliers, le changement de main, qui vient après, se prend de la même manière, excepté qu'il faut le terminer en tournant du côté opposé à celui par lequel on a commencé, afin d'opérer le changement de main ou changement de piste.

Du Contre-changement de main.

Il se commence de même que le changement de main ; mais, étant arrivé au milieu du manége, au lieu de continuer la ligne diagonale, on met le cheval sur la ligne droite, pendant quelques pas équivalant à *deux longueurs de cheval*, pour revenir à la même main par une diagonale en sens opposé à la première.

De même que le changement de main, il se fait de la *main à la main* ou de deux pistes.

---

(1) On est convenu d'appeler le côté des piliers le haut du manége, et le côté opposé le bas.

Le contre-changement de main au galop (sans aller de deux pistes) est, de toutes les figures du manége, la plus difficile à exécuter, à cause des *changements de pied* qui se trouvent très rapprochés l'un de l'autre. Celui des deux pistes est plus brillant à l'œil, mais beaucoup plus facile à exécuter.

De la Volte ou demi-volte (1).

Elle se commence carrément comme le doublé, et se termine en obliquant comme le changement de main. Variant ainsi que ce dernier, suivant que le doublé a été pris par le haut ou le bas du manége, la demi-volte ou volte se prend dans les piliers ou dans la partie opposée; elle se termine de la main à la main ou de deux pistes, et amène toujours un *changement de piste*.

De la Volte renversée.

N'étant autre que le renversement de la figure précédente, elle commence obliquement comme un changement de main, et finit carrément comme un doublé, en amenant un changement de piste.

On peut la commencer de *deux pistes*, comme de la *main à la main*.

Du Faux-doublé.

Il commence carrément comme le doublé; mais étant arrivé au mur après avoir traversé le manége, on tourne à l'opposé, afin de changer de main ou de piste.

Le faux-doublé n'est autre chose qu'un changement de main sur la ligne droite, prise dans la largeur du manége, tandis que le changement de main le plus connu se fait par une ligne oblique ou diagonale, prise sur la longueur.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Du Huit de chiffre.

Il se fait en prenant continuellement des changements de main de haut en bas, et de bas en haut, en arrondissant les quatre coins du manége.

C'est particulièrement pour assouplir les jeunes chevaux au trot, qu'on

(1) Dans le manége moderne on n'a pas bien déterminé ce qui est volte ou demi-volte. Les Ecuyers ne sont pas d'accord là dessus, ce que les uns appellent volte, les autres l'appellent demi-volte. A mon avis, il vaudrait mieux dire volte que demi-volte.

les exerce sur le huit de chiffre, bien moins fatigant pour eux que le cercle. Pour apprendre à un cheval les points où il doit changer de pied, les huit de chiffre au galop sont d'un succès prompt et facile.

On les emploie encore avec avantage pour les chevaux qui se défendent en cherchant à se jeter sur les murs; dans ce dernier cas, on place un aide tenant une chambrière à chaque bout du manége.

Avec un cheval bien *mis*, on peut exécuter le huit de chiffre *de deux pistes*, sans changer de pied. Supposant le changement de main de droite à gauche, le cheval marche en tenant les hanches comme à l'ordinaire; mais en arrivant à la fin du changement de main, au lieu de le faire changer de pied, on le fait continuer du pied droit, en le tenant à demi-hanches l'épaule en dedans, et après avoir ainsi passé les deux coins, on prend le changement de main droit; puis, en arrivant sur la piste à droite, on continue le galop du pied droit pour faire un nouveau changement de main, et ainsi de suite. Ce mouvement se fait principalement dans les manéges d'Allemagne.

Des Cercles.

Comme les cercles trop petits fatiguent beaucoup les chevaux, ils doivent être pris dans toute la largeur du manége, d'un mur à l'autre.

Quand on marche en cercle, on change de main en coupant le cercle et en passant au centre, ce qui fait à peu près la figure d'une S, et alors on reste sur le même point du manége; ou bien on fait le changement de main *large* ou diagonal pour aller former un autre cercle dans la partie du manége opposée à celle où l'on a commencé. Avec les jeunes chevaux qui manquent de forces, et qui ne sont pas assez liants pour tourner dans un petit espace, ces changements de main sont préférables.

Rien n'assouplit les chevaux comme les cercles, et rien ne donne tant d'assiette aux cavaliers; mais il faut prendre garde d'en faire abus. Comme je l'ai déjà dit, ils fatiguent beaucoup les jeunes chevaux, et quand on les force dans ce genre de travail, ils se ruinent bien plus vite que sur la ligne droite.

Plus on veut allonger les allures, plus on doit agrandir les cercles; plus on diminue les cercles, plus il faut ralentir les allures.

C'est une excellente leçon que celle des cercles en spirales pour rendre les chevaux souples et adroits, et pour habituer les cavaliers à augmenter et diminuer le train de leurs chevaux par des gradations bien ménagées. Cette leçon n'est praticable qu'*au dehors* et dans une *grande carrière*, les manéges couverts n'étant pas assez larges.

Pour douze cavaliers en reprise sur des spirales, il faut un diamètre de

120 pieds environ. On commence au trot ordinaire, puis au trot bien allongé; ensuite, en diminuant insensiblement le train et en rentrant dans le cercle, on arrive à le faire si petit qu'on ne peut plus le parcourir qu'au pas; après quoi on l'élargit peu à peu en allongeant l'allure jusqu'à arriver sur la plus grande circonférence du cercle par les moyens opposés aux premiers.

De la Serpentine ou des Serpenteaux.

Elle se compose de plusieurs contre-changements de main très rapprochés l'un de l'autre et pris d'un bout à l'autre du manége dans une petite largeur. Elle ne peut avoir lieu que de *deux pistes* aux trois allures; quand on fait cette figure au galop, les *changements de pied* sont très rapprochés; elle ne peut être exécutée que par des cavaliers habiles et avec des chevaux bien dressés Ce qui la rend parfaite, c'est de diminuer la longueur des lignes obliques, en réduisant de plus en plus le nombre des pas de côté, de manière que les changements de pied se multiplient en raison de cette réduction. C'est-à-dire, qu'on fait, je suppose, 5 temps de galop de deux pistes, puis le changement de pied; 4 temps et changement de pied; 3 temps et 2 temps de la même manière, jusqu'à faire un changement de pied à chaque pas: la figure du contre-changement de main n'étant plus indiquée que par les épaules du cheval se dirigeant un peu à droite et à gauche, quoique suivant une ligne parfaitement droite. Il n'y a que les véritables connaisseurs qui puissent apprécier cette difficulté, et très peu d'Écuyers qui osent la tenter. M. d'Aure fait ce mouvement dans la perfection, avec un cheval du manége de Versailles, que l'on nomme *le Cerf*.

On conçoit facilement que toutes ces figures ou mouvements de reprises sont choses de convention, et qu'on pourrait former d'excellents cavaliers en les exerçant long-temps sur des figures toutes différentes de celles-ci, pourvu qu'elles soient rendues avec exactitude, en observant bien les points de départ et d'arrivée, les lignes droites, circulaires, angulaires, etc. Cependant il faut observer que celles que j'ai indiquées comme modèles d'évolutions de manége, ont été généralement adoptées dans les académies comme les plus convenables pour occuper l'attention des élèves et développer leurs moyens, en évitant de trop fatiguer les chevaux. Toutes ont été combinées de manière à pouvoir s'exécuter au pas, au trot et au galop, sur un emplacement donné. Il ne suffirait pas de tracer sur le papier ou sur le sol des figures de fantaisie; il faut encore qu'elles soient en rapport avec les facultés les plus communes au cheval, et avec l'espace de terrain sur lequel il doit travailler, autrement ces figures deviendraient impossibles à exécuter. C'est pourquoi je conseille de s'en tenir à celles qui ont été reconnues

les meilleures par les grands maîtres de notre École; car, en équitation comme en tout, les innovations ne sont pas sans danger.

Je conseille de marquer la place des doublés, changements de main, voltes, etc., par des lettres de grande dimension appliquées sur le mur. Voilà comme je les dispose : sur les deux points où se font les doublés devant les piliers, je mets un D à huit pieds environ au-dessus du sol; aux deux autres points opposés, et à la même distance du coin (30 pieds), je mets un C, et dans les deux bouts du manége, au milieu de la largeur, un V ou un D—V.

Ces points, ainsi marqués pour le départ et l'arrivée des figures, facilitent beaucoup la leçon et la régularité des reprises. On ne les indiquait anciennement que dans les manéges de garnison, et quand j'en ai introduit l'usage pour la première fois dans mon manége de la rue de l'Arcade, j'ai trouvé bien des censeurs qui m'opposèrent que jamais on n'avait placé ces lettres ou points de repère sur les murs du manége de Versailles; cependant tout le monde a fini par adopter mon système, et on s'en est bien trouvé.

Quant aux glaces de grande dimension, que l'on vit pour la première et dernière fois au manége Amelot, je pense qu'elles sont inutiles et mal placées dans un manége consacré à l'instruction des hommes; elles sont d'ailleurs exposées à être brisées à tout moment.

CHAPITRE XXXIX.

Des qualités nécessaires pour devenir *bon Ecuyer d'académie*, ou *bon professeur d'équitation*.

Comment ces deux dénominations sont devenues synonymes.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Une belle et bonne conformation est d'autant plus nécessaire au jeune Élève-Écuyer qu'elle lui permet d'avoir une position très régulière, et d'ajouter la grâce à la solidité.

On peut apprendre à se tenir sur un cheval et à le conduire à la promenade ou en route à tous les âges; mais pour devenir ce qu'on appelle Écuyer ou *Homme de cheval*, il faut commencer très jeune, 12 ou 14 ans.

La taille la plus avantageuse pour bien monter à cheval, est de 5 pieds

3 à 5 pouces. La tête bien posée sur le col, ce dernier un peu long; la poitrine large, les épaules effacées, ni trop hautes, ni trop basses; le bassin plutôt large qu'étroit; la taille élancée, les cuisses et les jambes plutôt longues que trop courtes, etc. Mais ces avantages physiques ne suffisent pas. Il importe que les jeunes gens qui se destinent spécialement à l'art de l'équitation soient passablement instruits dans l'anatomie de l'homme et du cheval, et que leur éducation première ne laisse rien à désirer; il faut surtout, comme l'a dit un célèbre auteur, que les jeunes Écuyers *aiment les chevaux*, et qu'ils ne perdent pas de vue que le premier mérite d'un Écuyer habile, consiste à savoir tirer tout le parti possible de ces précieux animaux, par les moyens les plus doux et les plus propres *à en assurer la conservation*. La connaissance exacte des bons auteurs qui ont écrit sur l'équitation et tout ce qui a rapport au cheval ne leur sera pas moins nécessaire. Les élèves qui ont pris des leçons d'armes éprouvent beaucoup plus de facilité et ont beaucoup plus de grâce à cheval que ceux qui n'ont aucune notion de cet exercice. Cette vérité était tellement reconnue autrefois, qu'il y avait toujours une salle d'armes dans chaque académie d'équitation.

Ceux qui se destinent à l'enseignement doivent s'habituer à raisonner et analyser leurs principes, et à n'admettre que ceux qui sont les plus positifs; car rien ne nuit à la marche des progrès comme le vague et le diffus. Une prononciation nette, un organe sonore sont des qualités précieuses pour diriger des reprises et commander des manœuvres. La leçon doit être donnée en termes choisis, mais claire, simple et sans verbiage. L'avancement ne dépend pas des belles paroles ni des nombreuses paroles du maître, mais bien des principes classés par ordre méthodique de règles et d'exceptions; et il est bien reconnu que les mauvais maîtres parlent toujours trop, manquent de méthode, et confondent sans cesse les règles avec les exceptions.

Quant à ceux qui donnent une leçon générale en forme de sermon, ils sont mortellement ennuyeux, et justifient bien le goût des élèves pour les *promenades dehors*.

Mais le travers dont on doit le plus se garder, c'est de crier après les élèves, car du moment où l'on crie, on cesse d'être calme, on ne sait plus ce qu'on dit, on se fatigue la poitrine et on se rend ridicule en pure perte (1).

---

(1) C'est bien pour éviter le commandement criard et pour lui donner la gravité qu'il doit avoir, que dans l'instruction militaire il y a une école d'intonation. Ceux qui se destinent à donner leçon dans les manéges civils, devraient en faire leur profit. La meilleure leçon donnée dans un ton faux et criard, produit un effet désagréable et sur les Elèves et sur les spectateurs.

Le public aujourd'hui ne connaît plus guère cette distinction que l'on faisait autrefois dans les manéges entre un *Ecuyer* et un *Piqueur*. Chez le Roi et les Princes, le titre d'Écuyer appartenait exclusivement à la noblesse; les chefs d'académies à Paris et dans les grandes villes de France étaient également des gentilshommes ayant rang et titre d'*Ecuyers du roi* (1). Il en était de même à la maison de Napoléon, où il fallait, pour être Écuyer, avoir le grade de général de brigade, ou d'anciens titres de noblesse qui pussent se fondre à la nouvelle. En créant une École impériale d'équitation de Paris en 1808, Napoléon ne dérogea pas à l'ancien usage, et nomma M. le marquis de Sourdis commandant de cette école.

Je m'abstiens de toute réflexion, je cite des faits pour prouver que le titre d'Écuyer, pris dans le seul sens d'homme donnant des leçons et dressant des chevaux dans un manége, ne peut, par les souvenirs qu'il rappelle, être convenablement donné à celui qui manquerait d'éducation et qui serait commun de manières. Celui de Piqueur, qu'ont porté chez le Roi des hommes de mérite, a été singulièrement rabaissé depuis que de simples particuliers, et même des marchands de chevaux, ont eu des Piqueurs à leur service. Le Piqueur aujourd'hui est un homme de confiance à la tête d'une écurie.

Il y a plus d'un demi-siècle que l'enseignement dans les manéges publics n'a plus exigé de distinctions nobiliaires, mais il n'y a que depuis peu d'années que l'on créa le mot un peu prétentieux de *professeur d'équitation*, inconnu autrefois, et je dis qu'on a très bien fait; mais voilà où j'en voulais venir, et ce qui m'a forcé d'entrer dans une digression que j'aurais voulu éviter. C'est que ce titre de *professeur d'équitation*, qui confond dans une même catégorie tous ceux qui donnent des leçons dans les manéges, soit comme propriétaires de ces établissements, soit comme employés, ayant ou non des titres de noblesse, entraîne nécessairement l'idée de *savant*, *expert* en équitation, et dès lors il impose au jeune homme qui désire s'en prévaloir un jour, de travailler sérieusement pour le mériter.

Ainsi, dans ma pensée, *Ecuyer d'académie*, comme on disait autrefois, ou *Professeur d'équitation*, comme on dit aujourd'hui, sont devenus abso-

---

(1) MM. de Neuilly, de Lubersac, d'Abezac, à Versailles; MM. de Dugast et de Villemotte, à Paris; M. de Pignerolles, à Angers, MM. de la Pleinière et de la Tour, à Caen; M. Dupaty de Clam, à Bordeaux, etc., furent des Ecuyers célèbres qui réunirent au talent les avantages de la naissance.

MM. Coupé, Jardin, Pellier, Le Roux frères, Chapelle et autres cavaliers fameux formés à l'Ecole de Versailles avant 1792, ont prouvé qu'il n'y avait pas besoin d'être noble pour avoir du talent et de la réputation. Elève de ces hommes supérieurs, morts depuis long-temps, à l'exception de M. Pellier qui est aujourd'hui notre doyen, je devais à leur mémoire un mot de souvenir et de reconnaissance.

lument la même chose : c'est pourquoi j'emploie indistinctement ces deux dénominations dans le cours de cet ouvrage. Je répète que, pour ne pas compromettre ce titre honorable, il ne suffit pas de monter à cheval en *homme de manége*, il faut être encore démonstrateur distingué et instruit. Voilà comme j'entends le Professeur ou l'Écuyer pour qu'il ait droit à la confiance du public, à une certaine considération dans le monde, et enfin à la protection du gouvernement, si le gouvernement sentait un jour la nécessité de régénérer l'équitation française.

CHAPITRE XL.

De l'Etude des Allures.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

J'ai dit que la connaissance des allures était essentiellement du domaine de l'Écuyer, et je suppose que celui qui se destine à le devenir étudiera sérieusement les auteurs qui ont traité cette partie importante de la science équestre.

Quant aux Élèves ordinaires, il suffit de leur faire suivre un cours analytique sur la connaissance du cheval en général ; c'est la méthode que j'ai adoptée, pendant tout le temps que j'ai tenu un manége, avec les Élèves qui avaient assez de zèle pour suivre un cours de théorie-pratique qui durait trois mois pendant l'hiver.

Comme je ne connais rien de mieux expliqué, de plus simple et de plus complet sur les différentes allures du cheval, que l'ouvrage de M. de La Guérinière, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de copier tout ce que ce célèbre Écuyer a dit de plus remarquable sur cette importante matière.

La Guérinière range les allures en trois classes, savoir :

Les allures naturelles (V. pl. 29), *les allures défectueuses* (V. pl. 29) et *les allures artificielles* (V. pl. 30, 31 et 32).

Des Allures naturelles.

Le Pas.

« Le pas est l'action la plus lente et la plus douce de toutes les allures du « cheval. Dans ce mouvement, il lève les deux jambes qui sont opposées et

« traversées, l'une devant, l'autre derrière. Quand, par exemple, la jambe « droite de devant est en l'air et se porte en avant, la gauche de derrière se « lève immédiatement après, et suit le même mouvement que celle de de- « vant, et ainsi des deux autres jambes; en sorte que dans le pas il y a quatre « mouvements : 1. jambe droite de devant; 2. jambe gauche de derrière; « 3. jambe gauche de devant; 4. jambe droite de derrière; et ainsi alter « nativement.

Le Trot.

« L'action que fait le cheval qui va au trot est de lever en même temps « les deux jambes qui sont opposées et traversées, savoir : la jambe droite « de devant avec la jambe gauche de derrière, et ensuite la jambe gauche « de devant avec la droite de derrière. La différence qu'il y a entre le pas et « le trot, c'est que dans le trot le mouvement est plus violent, plus diligent « et plus relevé, ce qui rend cette dernière allure beaucoup plus rude que « celle du pas, qui est lente et près de terre; il y a encore cette différence, « c'est que quoique les jambes du cheval qui va le pas soient opposées et « traversées, comme elles le sont au trot, la position des pieds se fait en quatre « temps au pas, et qu'au trot il n'y en a que deux, parce qu'il lève en « même temps les deux jambes opposées, et les pose aussi à terre en même « temps, comme nous venons de l'expliquer.

Le Galop.

« Le galop est l'action que fait le cheval en courant; c'est une espèce de « saut en avant, car les jambes de devant ne sont point encore à terre lors- « que celles de derrière se lèvent, de façon qu'il y a un instant imperceptible où les quatre jambes sont en l'air. Dans le galop il y a deux princi- « paux mouvements, l'un pour la main droite (*c'est-à-dire, dans le manége, « sur la piste à droite*) qu'on appelle galoper *du pied droit*, l'autre pour la « main gauche, qui est galoper *du pied gauche* (1). »

Quand le cheval galope *du pied droit*, la jambe droite de devant qui entame le terrain, suivie de la jambe gauche de derrière qui chasse la masse en avant, se posent plus en avant que les deux autres.

Quand il galope *du pied gauche*, les jambes se meuvent dans le même ordre en sens inverse.

---

(1) Du temps de La Guérinière, on disait : galoper *sur le pied droit* ou gauche. Il faut dire galoper *à droite* ou à gauche, attendu qu'au galop, la masse est portée sur le côté gauche, quand c'est le pied droit qui entame.

Si en galopant du pied droit la jambe droite de derrière ne suit pas immédiatement celle de devant, le cheval est dit *désuni*. Il en sera de même si en galopant à gauche, la jambe gauche de derrière ne suit pas immédiatement celle de devant.

En consultant les planches, il sera facile de comprendre ce qu'on entend par galop *faux et désuni*.

Dans le galop ordinaire on entend trois temps, dans le galop parfait on en entend quatre, etc., etc.

Des Allures défectueuses.

L'Amble.

« L'amble est une allure plus basse que celle du pas, mais infiniment plus « allongée, dans laquelle le cheval n'a que deux mouvements, un pour « chaque côté, de façon que les deux jambes du même côté, celle de devant « et de derrière, se lèvent en un même temps et se portent en avant ensem- « ble, et dans le temps qu'elles se posent à terre, aussi ensemble, elles sont « suivies de celles de l'autre côté qui font le même mouvement, lequel se « continue alternativement.

« Pour qu'un cheval aille bien l'amble, il doit marcher les hanches basses « et pliées, et poser les pieds de derrière un grand pied au-delà de l'endroit « où il a posé ceux de devant, et c'est ce qui fait qu'un cheval d'amble fait « tant de chemin sans fatiguer le cavalier. Les chevaux d'amble ne sont bons « que sur un terrain doux et uni, car dans la boue et sur un terrain ra- « boteux, un cheval ne peut pas soutenir long-temps cette allure; généra- « lement parlant, un cheval d'amble ne peut durer long-temps, c'est un si- « gne de faiblesse dans la plupart de ceux qui amblent. Les jeunes poulains « même prennent cette allure dans la prairie, jusqu'à ce qu'ils aient assez « de force pour trotter et galoper. Il y a beaucoup de braves chevaux qui, « après avoir rendu de longs services, commencent à ambler, parce que « leurs ressorts venant à s'user, ils ne peuvent plus soutenir les autres allu- « res, qui leur étaient auparavant ordinaires et naturelles.

L'Entrepas ou Traquenard.

« L'entrepas, qu'on appelle aussi traquenard, est un train rompu, qui a « quelque chose de l'amble. Les chevaux qui n'ont point de reins et qu'on « presse sur les épaules, ou qui commencent à avoir les jambes usées et rui- « nées, prennent ordinairement cette allure. Les chevaux de charge, qui « sont obligés de faire diligence, après avoir trotté pendant quelques an-

« nées le fardeau sur le corps, lorsqu'ils n'ont plus assez de force pour sou-
« tenir l'action du trot, prennent enfin une espèce de tricottement de jambe,
« vite et suivi, qui a l'air d'un amble rompu, et qui est ce qu'on appelle entre-
« pas ou traquenard.

L'Aubin.

« On appelle aubin une allure dans laquelle le cheval en galopant avec les
« jambes de devant trotte ou va l'amble avec le train de derrière. Cette allure,
« qui est très vilaine, est le train des chevaux qui ont les hanches faibles et
« le derrière ruiné, et qui sont extrêmement fatigués à la suite d'une lon-
« gue course: la plupart des chevaux de poste aubinent au lieu de galoper
« franchement. Les poulains, qui n'ont point encore assez de force dans les
« hanches pour chasser et accompagner le devant, et qu'on veut trop tôt
« presser au galop, prennent aussi cette allure, de même que les chevaux de
« chasse lorsqu'ils ont les jambes de derrière usées.

Des Allures artificielles.

« Les mouvements artificiels sont tirés des naturels, et prennent différents
« noms, suivant la cadence et la posture que l'on donne aux chevaux dressés
« au manége qui leur est propre.

« Il y a, selon l'usage, deux sortes de manéges: le manége de guerre, et
« celui de carrière ou d'école.

« On entend par manége de guerre, l'exercice d'un cheval sage, aisé et
« obéissant aux deux mains, qui part de vitesse, s'arrête et tourne facile-
« ment sur les hanches; qui est accoutumé au feu, aux tambours, aux éten
« dards; qui n'a peur de rien.

« Par manége de carrière ou d'école, on doit entendre celui qui renferme
« tous les *airs* inventés par ceux qui ont excellé dans cet art, et qui sont
« ou doivent être en usage dans les académies bien réglées.

« Parmi ces différents airs il y en a de *bas* et de *relevés*.

« Les airs qu'on appelle bas sont ceux des chevaux qui *manient* près de
« terre.

« Les airs relevés sont ceux des chevaux dont les mouvements sont déta-
« chés de terre.

Airs bas ou près de terre.

« Les airs des chevaux qui manient près de terre sont le *Passage*, le *Piaffer*,
« la *Galopade*, le *Changement de main*, la *Volte*, la *Demi-Volte*, la *Passade*,
« la *Pirouette* et le *Terre-à-terre*.

« Il faut remarquer que la plupart des termes de manége dérivent de l'ita-
« lien, parce que les Italiens sont les premiers inventeurs des principes et
« des règles de cet art.

Passage.

« Passage, qu'on appelait autrefois passège, du mot italien *spasseggio*,
« signifie promenade. C'est un pas ou un trot mesuré et cadencé; il faut
« dans ce mouvement, qu'un cheval tienne plus long-temps ses jambes en
« l'air, l'une devant, et l'autre derrière, croisées et opposées comme au
« trot; mais il doit être beaucoup plus raccourci, plus soutenu et plus écouté
« que le trot ordinaire, en sorte qu'il n'y ait pas plus d'un pied de distance
« entre chaque pas qu'il fait, c'est-à-dire que la jambe qui est en l'air, se
« pose environ un pied au-delà de celle qui est à terre.

Piaffer. (V. pl. 32.)

« C'est quand un cheval passage dans une place sans avancer ni reculer
« ni se traverser, qu'il lève et plie les bras haut et de bonne grâce. Cette
« allure, qui est très noble, était fort recherchée dans les carrousels et dans
« les fêtes à cheval, elle est encore fort estimée en Espagne; les chevaux de
« ce pays et les napolitains y ont beaucoup de disposition (1).

Galopade.

« La galopade ou galop de manége, est un galop uni, bien ensemble, rac-
« courci du devant et diligent des hanches; c'est-à-dire qui ne traîne pas le
« derrière et qui produise par l'égalité des ressorts du cheval cette belle ca-
« dence qui charme autant les spectateurs qu'elle plaît au cavalier. »

Changement de main.

Je n'ai pas cru devoir reproduire cet article ni celui du contre-changement de main, où l'auteur les explique par la marche de deux pistes que j'ai longuement développée. Je me bornerai à dire que cette marche de deux pistes ou sur les hanches est classée dans les *airs près de terre*.

Volte.

« Volte est un mot italien qui signifie *cercle*, *rond* ou *piste circulaire*. Il
« faut remarquer qu'on entend en Italie, par volte, le cercle que décrit un

(1) Il faut remarquer que, dans le *Passage*, la pince du pied de devant, qui est en l'air, se trouve entre le boulet et le genou de la jambe qui est à terre. Au *Piaffer*, la pince du pied en l'air, est à la hauteur du genou de la jambe qui pose à terre.

BIBLIOTH. EAABC SAUMUR

« cheval qui va simplement d'une piste, et ce que nous entendons par volte, « ils l'appellent *rodoppio ;* mais en France, le mot de volte signifie aller de « deux pistes, etc., etc. (1).

Passade.

« Faire des passades, c'est mener un cheval sur une même longueur de « terrain, en changeant aux deux bouts de droite à gauche et de gauche à « droite, passant et repassant toujours sur la même ligne.

« Il y a des passades au petit galop, et des *passades furieuses*. Dans les « passades au petit galop, on tient le cheval rassemblé et écouté, tant sur « la ligne droite de la passade que sur les deux extrémités de la ligne.

« Dans les passades furieuses, on mène le cheval au petit galop jusqu'au « milieu de la ligne droite, et de là on le fait partir à toutes jambes jusqu'à « l'endroit où on le rassemble pour commencer la demi-volte ou retour. »

Ces passades ont été inventées comme manége de guerre, pour fondre sur son ennemi, lui porter un coup de lance ou d'épée, puis se retourner au plus vite pour éviter sa riposte.

Pirouette.

« La pirouette est une espèce de volte qui se fait dans une même place et « dans la longueur du manége ; la croupe reste dans le centre, et la jambe « de derrière de dedans sert comme de pivot autour duquel tournent, tant « les deux jambes de devant que celle de dehors de derrière.

Terre-à-terre.

« M. le duc de Newcastle a fort bien défini le terre-à-terre un galop en « deux temps qui se fait de deux pistes. Dans cette action, le cheval lève « les deux jambes de devant à la fois, et les pose à terre de même; celles de « derrière suivent et accompagnent celles de devant, ce qui forme une *ca-* « *dence tride* et basse, qui sont comme une suite de petits sauts fort bas, près « de terre, allant toujours en avant et de côté.

« Quoique le terre-à-terre soit mis avec raison au nombre des airs bas, « parce qu'il est près de terre, il sert pourtant de fondement à tous les airs « relevés, parce que généralement tous les sauts se font en deux temps, « comme le terre-à-terre.

---

(1) J'ai copié ici La Guérinière, mais depuis long-temps on a donné au mot volte une autre signification. (V. des Figures.)

Airs relevés.

« On appelle airs relevés tous les sauts qui sont plus détachés de terre que « le terre-à-terre. On en compte sept, qui sont: la *Pesade*, le *Mézair*, la « *Courbette*, la *Croupade*, la *Balotade*, la *Capriole*, et le *Pas* et le *Saut*.

Pesade.

« La pesade est un air dans lequel le cheval lève le devant haut dans une « place sans avancer, tenant les pieds de derrière ferme à terre sans les re- « muer, en sorte qu'il ne fait point de temps avec les hanches comme à « tous les autres airs. On se sert de cette leçon pour préparer un cheval à « sauter avec plus de liberté, et pour lui gagner le devant.

Mézair.

« Mézair est un terme qui signifie *moitié air*. C'est un saut qui, quoique au « nombre des airs relevés, ne l'est pourtant qu'un peu plus que le terre-à- « terre, mais non moins écouté et plus avancé que la courbette. On l'ap- « pelle *moitié air*, *mézair*, parce qu'il est entre l'un et l'autre, et c'est pour « cela que quelques Écuyers l'appellent *demi-courbette*, ce qui exprime as- « sez bien le mouvement que fait un cheval dans cette action.

Courbette.

« La courbette est un saut dans lequel le cheval est plus relevé du devant, « plus écouté que dans le mézair, et où les hanches rabattent et accompa- « gnent, avec une cadence basse et tride, les jambes de devant, dans l'instant « qu'elles retombent à terre.

Croupade.

« La croupade est un saut plus élevé que la courbette, tant du devant « que du derrière, dans lequel le cheval, étant en l'air, trousse et retire les « pieds et les jambes de derrière sous le ventre, et les tient dans une hau- « teur égale à celle des pieds de devant.

Balotade.

« La balotade est un saut dans lequel le cheval, ayant les quatre pieds en « l'air et dans une égale hauteur, au lieu de retirer et trousser ses jambes et « ses pieds de derrière sous le ventre, comme dans la croupade, il présente « ses fers de derrière, comme s'il voulait ruer, sans pourtant détacher la « ruade, comme dans la capriole.

Capriole.

« La capriole est le plus élevé et le plus parfait de tous les sauts. Lorsque « le cheval est en l'air, et dans une égale hauteur du devant et du derrière, « il détache la ruade avec autant de force que s'il voulait, pour ainsi dire, « se séparer de lui-même, en sorte que ses jambes de derrière partent comme « un trait. On appelait autrefois cette action *séparer, nouer l'aiguillette.*

« Il faut bien remarquer que ces trois derniers airs de croupade, de balo- « tade et de capriole, diffèrent entre eux, en ce que le cheval, dans la crou- « pade, ne montre point ses fers de derrière lorsqu'il est au haut de son « saut; qu'au contraire il les retire sous le ventre; que dans la balotade, il « s'offre à ruer, montre ses fers, sans pourtant détacher la ruade, et que dans « la capriole, il détache la ruade aussi vivement qu'il le peut.

Le Pas et le Saut.

« Cet air se forme en trois temps, dont le premier est un temps de galop « raccourci ou terre-à-terre; le second, une courbette, et le troisième est « une capriole, et ainsi alternativement. Les chevaux qui ne se sentent pas « assez de force pour redoubler à capriole, prennent d'eux-mêmes cet air, « et les plus vigoureux sauteurs, lorsqu'ils commencent à s'user, le pren- « nent également pour se soulager, et pour mieux prendre le temps du « saut. »

Tous ces airs que l'on n'exerce plus aujourd'hui, faute de chevaux assez bien dressés et d'élèves assez avancés, avaient été imaginés pour faire briller l'adresse des chevaliers dans les tournois et les carrousels. M. de la Guérinière explique comment ils pouvaient être très utiles en combattant dans les guerres du temps. On conçoit ce que devaient être ces fêtes chevaleresques, quand Louis XIV et les seigneurs de sa cour en étaient les premiers acteurs; et l'on comprend en même temps tout le ridicule de donner les noms de *tournois* et de *carrousels* à d'ignobles farces de carnaval comme celles que nous voyons aujourd'hui.

CHAPITRE XLI.

Des changements de pied au galop, suivant les changements de main ou de piste.

Partie élémentaire.

Le changement de pied doit se faire à chaque terminaison de *changement de main* au galop, de *voltes*, *voltes renversées*, *etc.*; en un mot, à toutes les figures amenant un changement de piste. (V. des Figures de manége.)

Le changement de pied s'opère de deux manières.

La première est de faire cesser entièrement le galop pour que le cheval le reprenne de l'autre pied en arrivant sur la piste : ce qui s'appelle *changer de deux temps;* le premier temps, pour marquer l'arrêt qui fait cesser le galop; le deuxième temps, pour fermer les jambes qui le font reprendre de l'autre pied.

La seconde est de faire le changement de pied d'un seul temps : ce qui s'appelle aussi *changer en l'air, changer de galop à galop, changer du tact au tact.*

Cette seconde manière de terminer un changement de main est plus brillante que l'autre, mais plus facile à exécuter. Toutes deux ont leur mérite particulier, et demandent toujours beaucoup de précision de la part du cavalier, même avec le cheval le mieux dressé. Pour les chevaux uniquement destinés au manége, le changement en l'air est préférable, d'ailleurs ils finissent toujours par le faire d'eux-mêmes de cette manière; mais pour les chevaux dits de *dehors*, et surtout pour ceux qui doivent servir à des personnes qui ont peu d'assiette, ils ne doivent jamais changer que de *deux temps.*

Dans l'un et l'autre cas, pour que le changement de pied soit fait avec la régularité qu'il exige, il faut que le cheval ne presse pas son train, ni avant ni après le changement de pied; qu'il change sans secousse, *sans se traverser*, et juste sur le point déterminé par la figure.

Comme plusieurs chapitres de cet ouvrage traitent du galop et des moyens de le déterminer de tel ou tel pied *avec tous les chevaux, dressés ou non dressés* (V. Départ sur le temps de jambe). Je ne parlerai, dans celui-ci que des changements de pied qui s'exécutent par des élèves, avec des chevaux parfaitement dressés, et qui les font *presque seuls*, c'est-à-dire avec des chevaux de manége ou d'école proprement dits.

Le changement de pied doit toujours se faire au bout de la ligne oblique du changement de main, au moment où le cheval met les pieds de devant sur la piste : les épaules faisant angle aigu avec le mur. Aussitôt qu'il a changé de pied, il doit être remis droit d'épaules et de hanches, avant de passer le premier coin et *dans le pli.* (V. du Pli.)

Moyens d'exécution pour le changement de pied de deux temps.

Quand on arrive à la terminaison du changement de main, et qu'il faut arrêter le galop pour changer de deux temps (je suppose de gauche à droite), le cavalier doit se grandir en marquant son arrêt par la *retraite du corps* (V. Retraite du corps), l'assiette immobile, les cuisses et les genoux bien fermés, et justes en arrivant au mur, tenant la jambe gauche *près,* pour empêcher les hanches de *tomber sur le mur,* et de manière à rester *un temps sur place;* puis enlever le galop à droite ou du pied droit, par l'aide de la jambe droite, mais sans lâcher la gauche, de sorte qu'elles restent un temps également fermées. Ces deux mouvements ne doivent pas être brusqués, mais cependant très rapprochés l'un de l'autre, et en comptant *une, deux;* c'est-à-dire *une* pour arrêter le galop, *deux* pour repartir de l'autre pied, le temps sur place à peine aperçu. Je suppose le changement de main simple (sans tenir de hanches); s'il était de deux pistes, comme ce serait la jambe droite qui commencerait le changement de main, elle continuerait son action jusqu'au mur, l'arrêt étant formé par la jambe gauche, la droite *tombante.* Puis la jambe droite *près* pour repartir à droite, et la gauche *tombante.* En disant ici que la jambe déterminante doit être *près* au lieu d'être *fermée,* c'est que je suppose le cheval tenant des hanches au galop, beaucoup *plus fin dans les aides* que celui qui marcherait droit.

Les mêmes moyens s'emploient en sens inverse pour le changement de pied de droite à gauche.

Moyens d'exécution pour le changement de pied d'un seul temps ou en l'air.

Pour faire le changement en l'air, le cavalier en observant la régularité de position dont je viens de parler pour le changement de deux temps, doit en marquant l'arrêt, augmenter l'action de la jambe de *dedans*, qui devient dans l'instant jambe *de dehors* après le changement de pied, et qui doit diminuer son effet pour être remplacée par la jambe de *dedans*, ce qui remet les hanches sur la ligne des épaules du moment où le cheval arrive à avoir les quatre pieds sur la piste. C'est-à-dire qu'en terminant le changement de main de gauche à droite, c'est la jambe gauche qui doit accompagner l'ar-

rêt (1), et qui détermine le changement de pied en l'air; le cavalier doit *peser sur l'assiette à gauche*, afin d'alléger la partie droite du cheval et de faciliter par là le développement du *bipède* de ce côté, mais sans faire rouler l'assiette du côté où elle pèse davantage. Or, comme le cheval change de pied en faisant angle aigu avec le mur, il est donc nécessaire que le cavalier *soutienne les hanches* par sa jambe droite, ou de *dedans*, pour les replacer sur la ligne des épaules avant de passer le premier coin, de même que pour obtenir *le pli* selon la piste, et aussi avant de passer le premier coin (V. du Pli).

Je suppose encore le changement de main simple; s'il était de deux pistes, la jambe droite qui l'aurait commencé continuerait jusqu'au mur; la jambe gauche en formant arrêt, opère le changement de pied en l'air, pendant que la droite est *tombante;* puis cette dernière reprend *près* pour soutenir les hanches avant de passer le coin pendant que la gauche est *tombante.*

Le même principe employé en sens inverse, fera changer en l'air de droite à gauche.

Quant au changement de pied dans la reprise en cercle, il doit se faire par les mêmes moyens d'*aides*. Il faut bien observer de couper le cercle en passant juste au point de centre où l'on marque l'arrêt pour faire le changement de pied outre ce point de centre et la ligne de circonférence.

On conçoit que toutes les fois qu'il s'agit d'opérer des changements de pied avec une grande précision sur des points déterminés, le mur facilite beaucoup ce travail; c'est pourquoi le meilleur Écuyer ne brillera jamais autant dans un terrain irrégulier que dans un manége. Je sais bien qu'on dit que *la jambe de dehors doit servir de mur*, mais cela est plus facile à dire qu'à faire.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Comme de bien *sentir ses chevaux* ou son galop, et d'en *déterminer sûrement le départ* de tel ou tel pied, avec tout cheval dressé ou non dressé, *sont les deux choses les plus difficiles de toute l'équitation*, il faut nécessairement que les chevaux d'école ou de manége changent de pied *presque seuls*, sur le simple avertissement de l'arrêt. Remarquons bien que c'est déjà beaucoup quand un élève qui n'a qu'une trentaine de leçons ordinaires, n'empêche

(1) Avec un cheval qui n'aurait pas l'habitude de ce changement de pied, il faudrait en même temps qu'on marque l'arrêt, pour changer de gauche à droite, porter la main de la bride sur la gauche, ce qui rend l'action plus déterminante, mais très doucement, car la jambe gauche de derrière du cheval qui fait alors point d'appui se trouverait trop surchargée, et les hanches seraient *culbutées en dedans* du manége, Dans cette action forcée, les efforts de jarret sont à redouter.

pas un tel cheval de changer de pied à propos, par un faux mouvement, soit de la main de la bride, soit des jambes ou de l'assiette, sans vouloir encore exiger de cet élève une finesse de tact et de sentiment qui ne peut venir qu'à la suite d'une longue pratique.

Les chevaux d'un naturel ardent, mettent toujours beaucoup de précipitation à faire le changement de pied et le *passent* plus volontiers en l'air, devançant ainsi l'intention du cavalier au moment où il marque l'arrêt pour faire cesser le galop (*et remarquons bien encore que l'animal ne doit jamais être corrigé pour cette action, que les bons Ecuyers ont toujours considérée comme un excès de bonne volonté et non comme un acte de désobéissance*). Avec ces chevaux d'ardeur, il suffit de les *sentir dans la main* sans effet de jambes; il faut bien se pénétrer qu'avec tout cheval d'ardeur qui connaît son manége, la difficulté n'est pas de le faire changer de pied, mais bien de le calmer par une grande stabilité de position, pour qu'il ne le fasse pas trop tôt et trop brusquement; avec cette espèce de chevaux, il faut recommander sans cesse aux élèves d'assurer leur base en fermant les cuisses et les genoux, avant et pendant le changement de pied. Sitôt que le cheval a *repris*, on dit ordinairement à l'élève : *rendez... il a repris*, afin qu'il ne prolonge pas un arrêt qui deviendrait un contre-sens, et qui gâterait beaucoup le cheval, celui de manége ne devant changer de pied que sur des points bien déterminés.

Il y a aussi des chevaux qui changent de pied à l'avance dès le milieu du changement de main, et avec lesquels il faut un véritable talent pour faire le changement de pied à sa juste place, encore les meilleurs Écuyers n'y réussissent-ils pas toujours, quand cette mauvaise habitude est contractée depuis long-temps (1).

---

(1) Je ne crains pas qu'on m'accuse de vouloir ravaler l'Equitation ni le mérite des Ecuyers de manége, car on m'a souvent reproché de donner plus d'importance à mon art qu'il n'en mérite réellement. Cependant il faut convenir que ce bel art de l'Equitation a des bornes qui nous mettent souvent bien à l'étroit. Nous ne pouvons commander l'admiration des vrais connaisseurs qu'autant que les chevaux que nous montons devant eux sont parfaitement dressés, et que nous leur avons fait répéter jusqu'à satiété les *airs* qui conviennent le mieux à la nature de leurs moyens particuliers. Ce n'est pas tout, après tant de préliminaires, nous éprouvons souvent le désappointement du danseur, qui après avoir répété un pas dans la perfection derrière le rideau, le manque en arrivant sur la scène. Les chevaux bien plus que nous encore sont journaliers; une infinité de causes physiques que nous ne pouvons pas toujours reconnaître, les empêcheront de faire une fois aujourd'hui ce qu'ils ont fait vingt fois hier, et, dans ce cas, tout notre art est en défaut. Chez eux, et chez tous les animaux en général, l'habitude est plus qu'une seconde nature, comme l'a si bien démontré l'immortel Buffon.

Voilà ce que beaucoup de praticiens ne comprennent pas, et ce qui fait qu'ils veulent parfois exiger des élèves des choses qu'ils ne pourraient pas faire eux-mêmes. Nous pouvons bien, en apportant beaucoup

Ce ne sera donc que lorsque les élèves seront arrivés vers le dernier degré d'avancement où ils pourront atteindre comme élèves, et après qu'ils auront travaillé le temps nécessaire, qu'on pourra leur expliquer comment il est possible de déterminer le cheval non dressé, le premier venu, le cheval de charrette comme celui de *pure race, à partir de tel ou tel pied, aussi souvent et partout où l'on voudra, dans le manége comme dehors, sur la ligne droite comme sur les cercles sans avoir besoin de faire obliquer l'épaule en dehors, et parfaitement droit*; mais c'est alors que commencera l'instruction du véritable Élève-Écuyer, c'est assez dire qu'on a rarement l'occasion de traiter cette partie à fond, car elle exige non seulement une grande attention de la part des élèves, mais qu'ils soient assez zélés pour suivre le manége pendant plusieurs années (V. du *Nec plus ultra de l'Equitation*). Quant aux élèves ordinaires qui commencent à monter des chevaux *fins dans les aides*, ce sera, comme je l'ai dit, une preuve de savoir, quand ils n'empêcheront pas ces chevaux de changer de pied par de faux mouvements; ce sera beaucoup quand ils *sentiront leur galop* quelquefois, car s'ils le sentaient toujours sans se tromper, ils seraient véritablement *hommes de cheval* ou Écuyers, et n'auraient pas besoin d'aller prendre des leçons élémentaires dans un manége (1).

---

d'à propos dans les moyens déterminants, forcer le premier cheval venu à changer de pied en l'air; mais nous n'avons aucun moyen pour l'empêcher de faire ce changement sur des points de reconnaissance (la fin du changement de main), quand il en a pris l'habitude depuis des années, et quand il joint à cela une grande ardeur. Dans le manége, on pourra conserver le cheval au galop *à faux*, en le mettant à demi-hanches, l'épaule en dedans (V. des Figures); mais dehors avec un cheval d'une excessive ardeur, il sera impossible de l'empêcher de changer de pied sur la ligne droite, s'il en a contracté l'habitude.

On a généralement improuvé M. d'Aure, Ecuyer de manége de Versailles, qui parvint à faire des reprises complètement à faux et d'une admirable régularité. On n'a vu dans ce travail que de la bizarrerie, sans faire la part de la grande difficulté vaincue; il a pourtant son mérite, je le regarde comme un défi porté aux Ecuyers qui ne *sentent leur galop* qu'à peu près, mais c'est à mon sens abîmer inutilement des chevaux que de vouloir leur faire exécuter des *reprises* à *faux*, sous des élèves ordinaires quand très peu d'Ecuyers en sont capables. (V. des Reprises d'épreuve et à faux.)

(1) Je reviendrai plus d'une fois là-dessus. Avant de vouloir faire partir un cheval au galop de tel ou tel pied; il faut d'abord *sentir ses chevaux ou son galop;* et pour posséder ce sentiment, il faut avoir une position régulière, une excellente assiette, et une grande souplesse dans toutes les parties du corps; avantages qu'on ne peut obtenir qu'après beaucoup de travail. Il n'y a qu'un très petit nombre d'amateurs qui sentent bien leurs chevaux, et il y a beaucoup d'Ecuyers, ou se disant tels, qui s'y trompent très souvent, et qui se penchent vers l'encolure pour regarder l'épaule au moment où le cheval part. Il n'y a que les véritables Ecuyers qui sentent parfaitement leurs chevaux dès le premier temps, sans jamais se tromper et sans avoir besoin de regarder à l'épaule pour s'en assurer. (Voyez Importance de sentir ses chevaux.)

Ainsi que l'on prépare de bonne heure les élèves à sentir leurs chevaux en les rappelant sans cesse à

Si dans une reprise de galop un cheval *se désunit* ou change de pied en se mettant *à faux*, il faudra dire à l'élève de *se lier d'assiette* et l'avertir que son cheval est faux, mais sans le lui faire arrêter tout de suite, afin de lui donner le temps de remarquer, autant que possible, le mouvement du galop à faux. Le cheval de manége pour l'ordinaire se *remettra juste*, si l'élève ne le presse pas, et s'il le *sent moelleusement dans la main.*

On a généralement la mauvaise habitude de brusquer cette leçon, et c'est une grande faute; car plus l'Écuyer étourdit l'élève, plus ce dernier abîme le cheval. Si marchant sur la piste à droite, un cheval de la reprise s'obstine à galoper à gauche ou *à faux*, après avoir été arrêté plusieurs fois pour ce fait, c'est alors qu'il faudra rappeler à l'élève les moyens connus pour déterminer le galop à droite (V. Moyens pour faire partir son cheval, etc. quand on n'est pas assez avancé, etc.), et sitôt que le cheval se sera mis juste, il faudra recommander de nouveau à l'élève de bien *lier son assiette*, afin de lui faciliter le moyen de sentir la différence de ce *galop juste*, d'avec celui qui était *faux ou désuni* un instant avant.

Voilà comme il faut procéder dans cette leçon, au lieu d'étourdir les élèves par un déluge de paroles qui ne manquent jamais de les troubler au moment où ils ont le plus besoin de toute leur attention, puisqu'il s'agit ici d'une chose extrêmement difficile, d'une chose purement *de sentiment*, qu'il n'appartient pas au maître de commander, comme d'élever la main ou de la baisser. La leçon, pendant *les reprises de galop*, doit être positive et brève; le mouvement de cette allure et le bruit que font plusieurs chevaux en galopant, rendent les longues explications aussi impossibles à faire qu'à comprendre. Il faut réserver les développements de détail pour les *reprises de pas*, parce qu'alors l'élève a le temps de les étudier et d'en recueillir le fruit. Il faut surtout, quand les élèves ont des questions à faire au professeur, afin d'éclaircir des difficultés qui exigent un raisonnement suivi, qu'ils ne les lui soumettent que quand la reprise est arrêtée en place *et formée sur le rang;* c'est le moyen d'éviter des dialogues qui tournent souvent en bavardage inutile.

---

une position très régulière et à *se lier d'assiette* aux mouvements du cheval, seul moyen d'y parvenir, rien de mieux ; mais il est absurde de les gourmander comme on le fait journellement, quand après deux ou trois mois de leçons bien insignifiantes, ils se trompent dans une chose aussi difficile. Qui n'a pas entendu ces professeurs improvisés qui s'en vont criant à un commerçant qui ne sait pas tenir ses rênes, mais qu'on fait galoper d'abord sur un cheval très dur et très maussade : Eh bien, Monsieur tel !... vous ne sentez pas que votre cheval est faux ? C'est d'une maladresse inconcevable ! etc. Certes que l'élève pourrait répondre à coup sûr à un professeur aussi exigeant : Je ne suis pas plus avancé que vous sur ce point, mais au moins j'en conviens.

D'après mon système d'enseignement graduel, les élèves, après trente leçons seulement, pourront faire des reprises de galop avec des changements de main, et par conséquent des changements de pied, *sans exiger pour cela qu'ils sentent leurs chevaux, ni qu'ils puissent les déterminer sûrement à partir de tel ou tel pied.* Et c'est bien pour faciliter ce travail de reprises bien régulières, quoique composées d'élèves peu avancés, que tous les bons Écuyers, qui ont dirigé des académies, ont senti la nécessité d'avoir et de *conserver* des chevaux de manége classés en haute et basse école, pour ne pas donner à un commençant un cheval *très fin dans les aides*, ni à un élève déjà avancé un cheval froid et sans aucuns moyens. On avait autrefois des chevaux bien dressés, connaissant les aides, mais qui n'y répondaient qu'autant qu'on les employait avec justesse; on les appelait *chevaux d'épreuve.*

Ces chevaux qui étaient beaucoup plus vigoureux, étant presque tous entiers, ne travaillaient que modérément au manége, et se conservaient très long-temps pleins de vigueur, de feu et d'agrément. Si avec une belle position, une bonne assiette, la main assurée et les jambes *tombantes*, on leur faisait exécuter sans effort les *airs* les plus brillants et les plus difficiles, une assiette *roulante*, une mauvaise main, une position vicieuse, des jambes raides ou inégales les désespéraient, l'on ne pouvait en rien obtenir, et ils faisaient bientôt justice du cavallier dur et maladroit en le jetant à terre (1). Ces chevaux qui changeaient de pied par le seul *pesé de l'étrier*, obligeaient les élèves à avoir une position régulière et gracieuse, que je serais tenté d'appeler *position de bon ton*, cachet distinctif des cavaliers formés avec de vrais chevaux de manége. Les maîtres, qui prétendent former des élèves en les faisant débuter avec des chevaux neufs, à peine débourrés, pourront à la longue rendre ces élèves *hardis, vigoureux à cheval;* mais leur position et leur travail se ressentiront toujours des éléments avec lesquels ils auront été commencés; ils deviendront de *bons casse-cous*, mais jamais des Écuyers habiles, ni des amateurs distingués.

---

(1) M. Jardin père, chef du manége des Pages sous l'Empire, avait soutenu à M. F..... qui avait la prétention d'être très habile Ecuyer, qu'il ne ferait pas dix tours de manége sur un cheval bien dressé, qui travaillait très juste sous les cavaliers qui avaient de l'accord dans les aides, mais qui jetait tout de suite à terre ceux qui n'en avaient pas. M. F..... voulut tenter l'épreuve, mais il ne put conduire ce cheval ni au pas, ni au trot, ni au galop, et il fut jeté plusieurs fois à terre avant d'avoir achevé les dix tours. Ce fait eut lieu dans le manége de St-Cloud, en présence de beaucoup d'élèves. Notez que M. F..... était un Hercule pour la taille et la force. Après son désappointement, M. Jardin fit monter le même cheval à un jeune Page qui le mena parfaitement et sans la moindre difficulté aux trois allures. Ceci vient à l'appui de ce principe: c'est qu'avec les chevaux fins on obtient tout par la justesse, et rien par la force physique.

Revenant aux changements de pied, je dois avertir qu'il n'y a rien de si faux, de si contraire aux principes de la bonne école, que ce mouvement de corps que font certains Écuyers dans le moment où leur cheval change en l'air. Ce *déhanchement* qu'affectent particulièrement les cavaliers qui n'ont point été formés au manége, croyant aider le cheval à changer de pied, ne l'aide nullement dans cette action, il ne fait que rendre le cavalier ridicule aux yeux des connaisseurs.

Dernière observation sur les changements de pied.

Que le changement de pied se fasse de *deux temps* ou *en l'air*, il faut toujours que le cheval l'exécute sans se presser, sans secousses et sans *se traverser*. Autrement il est réputé *manqué, forcé, culbuté;* on le regarde, comme en armes, une botte tirée dans les jambes.

Remarquons bien que c'est toujours un contre-sens, de vouloir faire changer en l'air tout cheval qui se presse beaucoup dans son galop, puisque ce changement en l'air (quand le cheval n'y est pas bien disposé) ne peut être obtenu que par la pression subite d'une jambe; or, cette pression subite ne fait qu'augmenter la vitesse déjà trop grande du galop; il en résulte que, si le cheval change, c'est en *forçant la main*, et en se jetant sur le mur, au risque de s'abattre dans le coin. Voilà le plus grand abus du changement de pied en l'air, et ce qui finit par rendre le cheval vraiment dangereux aux terminaisons des changements de mains.

Comme je l'ai déjà dit, le changement de pied en l'air est plus brillant et séduit davantage les demi-connaisseurs, mais le changement de *deux temps*, quand il est fait dans toute sa perfection, est beaucoup plus difficile en même temps qu'il est préférable pour la conservation du cheval (1), les Écuyers médiocres qui veulent imposer au vulgaire par un faux *brillant*, préfèrent le changement en l'air; ils le font en *renversant les épaules en dehors*, ou *en culbutant les hanches en dedans* par un à-coup de jambe de dehors ou même d'éperon de ce côté. Il ne faut qu'un certain tact d'habitude pour faire changer tous les chevaux *en l'air* par ces moyens vicieux, c'est ce que l'on voit faire journellement à des maquignons qui n'ont aucune notion de manége; tandis que pour bien faire *changer de deux temps*, il faut avoir un véritable talent.

---

(1) Presque tous les chevaux que j'ai vu travailler sous M. Bellanger, tant au manége que dehors, changeaient de pied de deux temps avec une grande précision. Je ne suis pas seul à rendre justice au talent de M. Bellanger, fidèle observateur des principes de son illustre maître, M. le Vicomte d'Abezac.

CHAPITRE XLII.

De la manière d'embarquer le cheval au galop sans déterminer de quel pied et à la volonté du cheval.

Partie élémentaire.

Le premier moyen commun à presque tous les hommes qui vont à cheval sans principes comme sans prétention, est de chasser le cheval en avant par les jambes, les talons, le fouet ou la voix, etc. Quand il ne peut plus fournir assez de vitesse au trot, il est bien forcé de se mettre au galop; mais alors il part sur les épaules, la croupe haute, son galop est précipité *sans cadence ni mesure*, et par conséquent, ne peut donner d'agrément au cavalier. C'est ce qu'on appelle faire partir le cheval *au bout de son train.*

C'est presque toujours un mauvais moyen que de faire partir le cheval au bout de son train, et l'indice que celui qui l'emploie n'a aucune notion de manége.

Cependant il est des cas où il est le seul que l'on doive employer, comme je le prouverai tout à l'heure, tant il est vrai qu'il n'y a pas de règle sans exception.

Le second moyen exige que le cheval soit *rassemblé* (V. du Rassemblé); alors il part du *trot écouté*, au galop aussi *écouté* ou ralenti: il faut avoir la main *légère* après le premier temps de galop. Enfin le troisième moyen est de *l'embarquer du pas au petit galop*, et toujours sur le *rassemblé*, mais le départ ne peut se faire de cette manière qu'avec un cheval dressé, ou qui par sa nature, se trouve disposé à prendre facilement le galop de lui-même; c'est cette espèce de chevaux que l'on choisit de préférence pour les femmes.

On peut, étant arrêté sur place, faire partir son cheval au galop et sans secousse, mais il faut que l'animal y soit préparé dans les piliers, parce qu'il ne peut bien faire cette action qu'en ployant beaucoup ses articulations pour réagir sur lui-même (1).

(1) Il est possible de faire galoper un cheval en arrière. J'y suis arrivé avec un de mes chevaux que j'ai préparé pendant dix-huit mois à ce travail, qui n'a que le seul mérite de la difficulté vaincue. Si je n'ai point fait cette expérience en public, comme je m'y étais préparé, c'est que des événements inattendus m'ont engagé à fermer mon manége et à voyager plusieurs années hors de France. Trois personnes dignes de foi pourraient affirmer qu'elles m'ont vu faire la reprise de galop en arrière en cercle, et par le droit.

Que le cheval parte du trot ou du pas au galop, il doit toujours être le plus droit possible d'épaules et de hanches, et passer imperceptiblement et sans secousse, de l'une ou l'autre de ces allures au galop rassemblé. C'est pourquoi la règle généralement établie depuis des siècles, est de prévenir le cheval au galop, en le *rassemblant dans la main et les jambes*, *en l'élevant du devant, en l'asseyant sur les hanches ;* c'est ce que les anciens écuyers appelaient *le beau partir*. Ils partaient aussi *à galop furieux* pour rompre des lances ou faire des *passades furieuses*.

Tous les Écuyers modernes sont à peu près d'accord sur ce point, en disant que le départ au galop doit se faire en *rassemblant* le cheval dans la main et les jambes; *l'Ordonnance de Cavalerie* prescrit la même règle; personne n'admet, on ne suppose aucun cas d'exception. Je crois cependant pouvoir prouver que dans plusieurs circonstances, c'est un contre-sens que de rassembler son cheval pour le mettre au galop, mais cette démonstration, l'une des plus importantes, demande toute l'attention de l'Élève-Écuyer.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Rappelons-nous sans cesse que pour comprendre et raisonner les principes de l'équitation, il faut premièrement connaître et raisonner la conformation et les allures du cheval qu'on monte. Ainsi, celui qui n'est pas véritablement connaisseur en chevaux, ne sera jamais un Écuyer habile, ni même un amateur distingué; de même que le vétérinaire, l'anatomiste, ne pourra bien juger des allures, ni choisir un cheval de selle, s'il ne sait pas monter passablement à cheval. Il y a un grand nombre de chevaux qui ont les jarrets et les hanches si faibles et si *souffrants*, que le *train de derrière*, au lieu de chasser la masse en avant, ne va pour ainsi dire qu'en se *traînant*. Ces chevaux ne peuvent presque jamais fournir un trot allongé, parce que les jarrets et les hanches manquent de la force et du ressort nécessaire pour déterminer cette allure; ils sont toujours disposés à prendre le petit galop à chaque pas, se trouvant soulagés à cette allure et faisant, comme je viens de dire, traîner l'arrière-main à la manière des chevaux de poste. Il en est qui, malgré cette faiblesse, n'en sont pas moins d'un très bon service au petit galop, et même au galop franc, quand on ne veut pas trop les rassembler, et qu'on a surtout une bonne main; mais une main dure, les ruine tout de suite; vouloir déterminer ce genre de chevaux à partir au galop *sur le rassemblé* est un contre-sens, puisque l'arrière-main a déjà bien assez de peine à suivre le mouvement des épaules, sans recevoir encore les efforts de la masse qui ne peuvent que l'arrêter tout-à-fait; il faut donc

ici sortir de la règle ordinaire, et les faire partir au galop *la main légère et même rendue, au bout de leur train*, puisque les parties postérieures ne sont que trop disposées à se ralentir, et trop faibles pour pouvoir réagir sur l'arrêt, et produire cet *enlèvement du devant* que l'on appelle *galop sur les hanches*.

Les chevaux qui ont des hanches et des jarrets excellents, qui sont naturellement *trop assis*, *trop semillants*, *trop rassemblés*, et qui joignent à cela beaucoup d'ardeur, de finesse d'aides et de sensibilité de bouche, *sont aussi disposés à prendre le galop*, mais avec vigueur, les hanches et les jarrets chassant la masse plus qu'il ne faut; ils prennent le galop par *abondance de ressorts*, tandis que les premiers le font par *absence* de ces ressorts. Ainsi, les deux causes opposées amenant le même résultat, celui de disposer l'animal à se mettre au galop de lui-même, c'est donc encore un contre-sens que de rassembler ces chevaux pour les mettre au galop; avec *la main légère, le corps grandi, les jambes tombantes*, ils prendront le galop d'eux-mêmes dans la plus belle cadence; la main arrêtée produirait des contre-temps et les ferait *traverser*. Aussi, règle générale, les meilleurs chevaux partent toujours de travers sous les mauvais cavaliers.

Il résulte de ces deux exemples, que le principe du rassemblé appliqué sur cent chevaux, conviendra parfaitement à 50, et ruinera infailliblement les 50 autres; voilà comment tant de personnes, sans excepter certains Écuyers, se trompent si lourdement sur ce point (le départ du galop) et abîment les chevaux de la meilleure foi du monde, se croyant en état de les dresser.

Ce que j'ai dit au sujet de l'arrêt de la bride (V. de l'Aide de la main), facilitera beaucoup l'intelligence de cette leçon.

J'ai dit au commencement de ce chapitre, que l'homme qui va à cheval, sans principes comme sans prétention au savoir, chasse tout bonnement son cheval en avant, en lui lâchant les rênes pour le mettre au galop. Eh bien! celui-là se trouve avoir le secret pour mener les chevaux faibles et souffrants du derrière, puisqu'ils doivent partir *au bout de leur train et jamais rassemblés*. Quel est l'Écuyer ou l'amateur, qui n'a pas eu l'occasion de remarquer qu'un cheval obéit quelquefois dans toutes les directions, sous un paysan qui le conduit avec une longe dans la bouche? Que ce même cheval sellé et bridé, soit monté par un demi-savant qui voudra le *rechercher*, sans reconnaître qu'il y a une cause physique qui s'y oppose, il est certain que l'animal pourra se livrer à toutes sortes de défenses, et que, remonté par le paysan, il redeviendra docile. C'est ce qu'on voit journellement; le demi-savant dira que le cheval est *capricieux*, *quinteux et plein de malice*, mais le connaisseur attribuera la défense du cheval à sa cause naturelle, l'ignorance prétentieuse du cavalier; l'homme sans prétention laisse aller

l'animal tel que la nature l'a fait; le demi-savant, en voulant faire mieux, l'entrave dans ses moindres mouvements, et provoque la souffrance des parties faibles; il n'est donc pas étonnant que le cheval soit docile sous le premier et rebuté par le second. Cette vérité nous conduit à cette importante remarque, c'est qu'en équitation surtout, il ne suffit pas de connaître toutes les règles de l'art, il faut en savoir faire à propos les exceptions. Qu'on ne s'y trompe pas, beaucoup de chevaux sont ruinés par suite de bons principes faussement appliqués.

Revenons au départ sans déterminer le pied; si, en préparant votre cheval pour cette action, vous lui sentez une tendance à augmenter son train par un trot forcé, c'est alors qu'il faut faire *opposition de la main*, afin de ralentir les épaules, et fermer les jambes, pour que les hanches et les jarrets chassés vers le centre de gravité, enlèvent le premier pas de galop. Voilà la règle indiquée par tous les Écuyers et les auteurs; mais si, au contraire, le cheval se ralentit de lui-même en baissant les hanches et en élevant le devant, que cette disposition de l'animal provienne, comme je l'ai dit, ou d'*abondance*, ou d'*absence de ressorts*, les jambes seules, employées selon sa sensibilité, doivent déterminer le départ au galop. Voilà l'exception dont je ne crois pas que personne ait parlé avant moi; dans l'une et l'autre hypothèse, l'*opposition de la main* est un contre-sens qui force le cheval vigoureux à *trépigner* et à se *traverser*, et qui surcharge douloureusement l'arrière-main du cheval faible. C'est ainsi que l'on voit de très jeunes chevaux avoir le train de derrière comme paralysé (1). Il faut faire attention que je ne parle ici que du départ sans détermination de pied; c'est faute de méthode et de raisonnement, qu'on demande aux élèves de faire partir leurs chevaux *du pied droit* ou *du gauche*, sans leur avoir appris d'abord le départ le plus

---

(1) Depuis qu'on a adopté pour tous les régiments de cavalerie des branches de mors gigotées, très-longues et conséquemment très dures sans adoucir les embouchures qu'on a laissé à gorge de pigeon, on a pu remarquer que les chevaux de troupe se ruinaient bien plus promptement du derrière qu'avec des branches courtes. Je me souviens qu'en 1814, on crut faire une trouvaille en adoptant les longues branches gigotées des troupes du Nord. Mais on ne fit pas attention que ces mors, dits à la *Dessault*, étaient doublement brisés à l'embouchure, ce qui diminue infiniment la force du levier. La commission séduite par de jolis dessins, adopta les branches longues et contournées, sans adopter les brisures de l'embouchure, et fit, comme tant d'autres commissions, la bévue la plus pommée. Quand avec de tels mors les cavaliers tombent dans les erreurs que je viens de signaler (ils y tombent tous puisque l'ordonnance donne la règle sans donner l'exception), on juge ce que doivent souffrir de jeunes chevaux de 3 ans 1/2 nouvellement coupés, tourmentés de la gourme et de la dentition, et qui ont le derrière extrêmement faible, comme tous les poulains de leur âge. De la faiblesse extrême de ces parties à leur ruine totale, il n'y a qu'un pas.

facile, le plus simple, celui à la volonté du cheval et sur la ligne droite. Il en est de même des jeunes chevaux que l'on commence à *ébranler* au galop; on doit leur laisser prendre le pied qu'ils veulent, soit d'un bout du manége à l'autre, soit dehors sur la ligne droite.

CHAPITRE XLIII.

Des moyens qu'on doit employer pour mettre son cheval au galop du pied droit comme du gauche, quand on n'est pas assez avancé pour *saisir le temps de jambe.*

Partie élémentaire.

La nature a donné à tous les chevaux la faculté de galoper d'un pied comme de l'autre; quand ils sont en pleine liberté, sans être gênés par le poids et les irrégularités du cavalier, ils prennent, selon les lignes qu'ils parcourent, le pied qui convient le mieux pour conserver leur équilibre et ne se trompent jamais, multipliant les changements de pied en l'air aussi souvent qu'ils exécutent des changements de piste. Ainsi, en cela, comme dans tout ce qui tient à l'art du manége, la bonne école a basé ses règles sur les lois immuables de la nature, et la science du plus habile Écuyer consiste principalement à savoir surprendre ses secrets.

Nonobstant cette faculté qu'ont les chevaux de galoper indistinctement des deux côtés, l'habitude ou la souffrance les obligent souvent à le faire plutôt d'un pied que de l'autre. Quand ils sont bien dressés, il faut peu de moyens déterminants pour les faire partir, soit du pied droit soit du gauche.

Voilà ce qu'on a généralement indiqué dans les académies, pour obtenir l'un et l'autre résultat sur les chevaux d'école.

Pour déterminer le galop du pied droit.

Supposant le cheval suffisamment rassemblé, il faut commencer, 1° à diriger les épaules un peu à gauche, en portant la main de la bride de ce côté, et en fermant un peu la jambe gauche; il faut en même temps conserver le cheval dans le pli à droite par la rêne de dedans du bridon; conséquemment, les épaules se trouvent un peu rapprochées du mur, et les hanches un peu en dedans de la piste, le cheval placé obliquement de droite à gauche. Il suit de cette direction, que son épaule droite est un peu plus avancée

que la gauche, et conséquemment plus disposée à entamer le terrain pour galoper du pied droit; 2° fermer la jambe droite à propos, et au degré nécessaire pour déterminer le galop, mais sans lâcher la jambe gauche; de manière que la main de la bride et la jambe de dehors préparent le départ, et c'est la jambe de dedans qui le détermine.

Ainsi, le cheval part du pied droit sur l'action des deux jambes fermées, mais celle de dehors a commencé un peu plus tôt que l'autre. De même que je l'ai indiqué dans le chapitre sur les changements de pied, il faut peser sur l'assiette à gauche, afin d'alléger le côté droit et faciliter son développement pour le départ.

Pour déterminer le galop du pied gauche.

On doit employer les mêmes moyens en sens inverse.

Si le cavalier pouvait *saisir le temps* (1), le départ serait bien plus sûr; il n'aurait pas besoin de faire obliquer l'épaule, ou ce qui revient au même, il n'aurait pas besoin de mettre son cheval un peu de travers.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Les principes que je viens d'indiquer pour faire partir le cheval au galop du pied droit comme du gauche, ont été généralement enseignés par les Écuyers les plus habiles; cependant le cheval se trouve un peu de travers, il faut bien en convenir. Dans le chapitre précédent, si j'ai dit que l'élève doit embarquer son cheval au galop, le plus droit possible d'épaules et de hanches, c'est que j'entendais le galop sans déterminer le pied. On ne peut mettre le cheval au galop du pied voulu, en le conservant parfaitement droit d'épaules et de hanches, qu'en *saisissant le temps;* et, comme je l'ai déjà fait observer, ce moyen est d'une exécution trop difficile pour des élèves ordinaires.

Si le cheval part *faux* ou *désuni*, on doit l'arrêter doucement et le faire repartir de nouveau; à moins d'être assez avancé, on doit s'abstenir de le faire reprendre en l'air. C'est presque toujours l'inassurance de la position, la dureté ou le faux emploi des aides, qui font que le cheval se désunit en

(1) Il faut nécessairement saisir le temps quand il s'agit de déterminer le galop du pied voulu, sur un cheval qui, n'étant pas dressé, ne sait pas ce qu'on lui demande; c'est alors qu'il faut une grande puissance déterminante calculée sur le mouvement que la nature a donné aux jambes du cheval, pour le faire partir aussi juste et aussi droit que s'il était dressé. Mais avec des chevaux d'école, ce parfait à propos n'est pas de rigueur, et il serait déplacé de vouloir l'exiger des élèves, puisque beaucoup de maîtres ne le possèdent pas eux-mêmes. (V. Définition du temps à saisir, etc.)

galopant. Quand il galope à droite et qu'il se désunit du derrière, on peut le remettre uni sans faire cesser le galop; pour cela on porte les épaules un peu à droite avant que le pied droit de devant tombe à terre; on emploie le même principe en sens contraire, pour l'unir à gauche.

Le mur du manége facilite beaucoup le départ du pied voulu, 1° parce qu'il est un point d'arrêt qui empêche le cheval de dévier en dehors; 2° parce que l'animal renfermé dans un manége où il n'est point distrait par la vue ou le bruit des objets extérieurs, est plus attentif et plus obéissant aux aides du cavalier; 3° parce que les terminaisons de *changement de main*, étant toujours semblables, toujours à la même distance du mur, sont des points de reconnaissance qui le rappellent au changement de pied. J'ajouterai qu'en galopant à faux dans un espace aussi borné qu'un manége, le cheval est si mal à son aise, qu'il se remet bientôt *juste* de lui-même, et qu'ainsi l'élève a peu de chose à faire quand il s'agit de le rectifier.

Je ne ferai point l'énumération de tous les moyens faux que certains professeurs indiquent aux élèves pour déterminer le galop *juste* ou selon la piste. Le plus insignifiant et le plus niais, est peut-être celui-ci : « *Placez « votre cheval pour qu'il parte du pied droit, en lui mettant le nez dans le « mur à gauche, et puis enlevez-le vigoureusement dans les deux jambes!* Voilà le résultat le plus ordinaire de cette leçon : quand le talus du manége est en plâtre, le cheval le démolit en montant dessus : quand il est en pierre, l'animal *s'étonne* les pieds, et tombe assez souvent; quand enfin ce talus est en bois, le cheval en le frappant avec ses fers, fait un bruit qui épouvante les autres chevaux qui n'y sont point habitués, et il continue de galoper à gauche si c'est son bon plaisir.

CHAPITRE XLIV.

Observations sur le galop hors du manége.

Partie élémentaire.

On a vu dans le chapitre qui traite des allures, ce qu'on entend par le galop *juste*, *faux* et *désuni* (V. des Allures).

Quand on fait galoper son cheval dans un manége, ou dehors circulairement, il faut toujours observer la règle du pied selon la piste où l'on marche,

car en courant à faux, il risquerait de tomber, et ce danger deviendrait plus imminent, suivant que le manége ou le cercle serait plus petit; mais sur une ligne droite, sur une route, en campagne ou en promenade, il n'y a plus de galop faux; on laisse au cheval à prendre le pied qui lui convient, pourvu qu'il ne soit pas *désuni*, le galop est toujours juste. Quand il se sent fatigué de courir d'un pied, il en change de lui-même sans avoir besoin de la prévoyance du cavalier; et, comme je l'ai dit ailleurs, lorsqu'il s'agit de son bien-être et de sa conservation, l'instinct de l'animal est toujours le guide le plus sûr. Il faut dire encore, que les cavaliers qui ne sentent pas bien leurs chevaux, sont toujours dans l'incapacité de déterminer le galop de tel ou tel pied, raison de plus pour laisser aller le cheval à sa volonté.

Les marchands sont dans l'usage de ne montrer le cheval qu'ils veulent vendre, que du *bon pied* (*le droit*). C'est chez eux une chose purement de convention, qui n'est basée sur aucun motif raisonnable, mais à laquelle ils tiennent beaucoup, comme si le cheval perdait à la vue de l'acheteur quand il galope du pied gauche; or, comme les garçons-marchands ne peuvent être des cavaliers bien habiles, il résulte de cet entêtement de vouloir toujours faire partir le jeune cheval du pied droit, que n'ayant pas l'à-propos nécessaire, ni pour sentir le galop, ni pour le déterminer du pied voulu, ces garçons abîment les chevaux par des à-coups, les font partir de travers, les jambes croisées, et qu'il faut souvent beaucoup de temps et de travail pour les rectifier après ces mauvaises leçons. Les *casse-cous* ont coutume de faire partir le cheval du pied droit, par l'effet forcé de la rêne et de la jambe de dehors, c'est-à-dire, en arrêtant brusquement la rêne gauche (ils séparent les rênes de la bride, de même que celles du bridon), et en donnant un coup de talon ou d'éperon gauche, ce qui renverse les épaules à gauche et les hanches à droite, et donne aux jeunes chevaux cette habitude vicieuse de partir de travers, en forçant les mains et en se désunissant. On conçoit facilement que ce moyen (qu'il n'est pas rare de voir employer par des hommes qui se disent Écuyers) force le cheval à se croiser les jambes l'une sur l'autre, et qu'il en résulte souvent pour lui des *nerferrures*, *efforts*, *écarts*, etc.

Quoique, dans cette circonstance, l'emploi de la jambe de dehors comme aide déterminante, soit une pratique condamnée par la bonne école, j'ai cependant connu plusieurs Écuyers de mérite qui faisaient primer cette jambe, mais sans à-coup, et ils savaient *redresser les hanches* par la jambe de dedans avec une *finesse* qui corrigeait le vice du principe; ils savaient enfin *saisir le temps*, ce qui a été et sera toujours le grand secret pour déterminer sûrement le départ du pied voulu. Et je dirai que tous les hommes qui ont monté à cheval pendant une grande partie de leur vie, finissent par saisir le temps, sans se douter qu'on puisse définir et analyser ce qu'ils

appellent avoir *du tact* (1); c'est pour eux un *je ne sais quoi,* auquel ils finissent par arriver machinalement, après avoir monté des milliers de chevaux, parce que tous les principes fondés sur des vérités physiques, étant toujours les meilleurs, l'expérience ne manque jamais de les adopter, un peu plus tôt ou un peu plus tard, voilà l'avantage de la pratique. Soumettre les plus grandes difficultés à l'analyse, saisir toutes les nuances, préciser les effets et leurs causes, voilà ce qui résulte d'une théorie savante.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

En disant que les chevaux hors du manége, doivent galoper d'un pied comme de l'autre, il faut cependant excepter de cette règle, ceux que l'on dresse pour des personnes qui tiennent plus à la commodité qu'au brillant des allures. Pour celles qui sont faibles ou malades, de même que pour les vieillards, le galop *toujours du pied droit* est préférable, parce que le cheval dressé à ne courir que du même pied, n'en change guère de lui-même, si on ne le fatigue pas par des *temps de galop* trop longs. Ce sont les changements de pied en l'air qu'il faut éviter, car ils ébranlent toujours péniblement la position des cavaliers qui ont peu d'assiette, et ils fatiguent beaucoup ceux qui sont d'une santé délicate (2).

Nous avons reconnu que dehors et sur la ligne droite, il n'y a plus de *galop faux;* mais du moment où un tournant se présente, à moins qu'on ne puisse l'adoucir en prenant un très grand espace de terrain, il serait dangereux de tourner *à faux*, le cheval pouvant s'abattre en tournant trop court. Si, par exemple, je suis dans une allée sur la ligne droite, mon cheval galopant du pied droit, et que je veuille tourner à droite dans une autre allée, faisant angle avec la première, je n'ai pas besoin d'arrêter le galop, puisqu'il se trouve *juste;* mais si la route que je prends est à gauche, il faut nécessairement que je fasse cesser le galop avant de passer le tour-

(1) On disait anciennement d'un cavalier sans instruction de manége, mais adroit à cheval comme il y en avait alors beaucoup dans les garçons de marchands de chevaux, qu'il avait *du tact*; c'est-à-dire des dispositions naturelles, de l'habitude, mais point de savoir. Aujourd'hui qu'on a tout tronqué, les principes, comme le langage de l'Equitation, il n'est pas rare d'entendre dire de tel Ecuyer qu'on porte aux nues, que c'est un homme qui a *du tact pour donner du prix à un cheval*, sans s'apercevoir qu'on l'assimile à un garçon de marchand de chevaux. C'est comme si, au lieu d'appeler Baillot un grand artiste, on disait qu'il a du tact pour jouer du violon dans l'intérêt du luthier qui vend ce violon.

(2) Je ne suis pas de l'avis de ceux qui prétendent que les chevaux de femme ne doivent galoper que du pied droit. J'en donne la raison dans un ouvrage que j'ai composé pour l'enseignement particulier des dames.

nant, parce que la largeur d'une allée, ou d'une route, n'est jamais assez grande pour pouvoir *tourner à faux* sans danger. Il y a des Écuyers qui prétendent que, dans ce cas, on doit faire changer de pied en l'air; je ne suis pas de cet avis, ce serait un travail de manége faussement appliqué, et qui épuiserait inutilement le cheval que l'on voudrait y assujettir. Le dehors exige moins de recherche, un galop plus allongé, et dès lors, les changements de pied en l'air ne sont pas praticables. Il est bien plus simple et plus sûr, de faire cesser le galop un pas ou deux avant de passer le tournant.

Bien entendu que les chevaux de troupe qui manœuvrent au galop par grandes masses, ne sauraient être assujettis à changer de pied suivant les lignes qu'ils parcourent; c'est parce qu'ils n'ont pas le temps de prendre le pied convenable au tournant, qu'ils s'abattent quelquefois dans les rangs.

CHAPITRE XLV.

Abus de ne faire galoper les chevaux que du pied droit; — Conséquences qui en sont la suite. — Remarques à ce sujet.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Revenant à ce que j'ai avancé que, hors du manége, il n'y avait ni bon ni mauvais pied, je dois avertir encore que le cheval qu'on oblige à ne galoper que du pied droit, s'use beaucoup plus promptement et inégalement, que si, suivant ses facultés naturelles, on le laissait aller tantôt d'un pied, tantôt de l'autre. Cette usure se manifeste visiblement sur la jambe gauche, puisque dans l'action du galop à droite, c'est sur le *bipède* de ce côté que la masse réagit à chaque temps, bien que le jarret droit travaille davantage comme ressort. C'est ainsi que les *porteurs d'attelage*, et autres chevaux que l'on ne fait jamais galoper que du pied droit, portent la trace non équivoque de cette habitude sur les jambes du côté gauche, particulièrement celle de devant, qui se trouve plus arquée et affectée de *molettes*, tandis que la droite s'est conservée d'aplomb et exempte de *tare*. Tout homme susceptible d'observation, pourra se convaincre de la vérité de ce que j'avance. Mais, outre cette usure anticipée de l'animal, suite inévitable de cette obstination d'en faire absolument *un droitier*, il contracte encore au pas et

au trot, une inégalité de mouvement qui est aussi contraire à son agrément qu'à sa souplesse, et qui finit par diminuer beaucoup sa sûreté de jambes. En galopant toujours du pied droit, et jamais du pied gauche, nécessairement l'épaule droite acquiert plus de développement que l'autre; il résulte de ce plus grand développement, qui se remarque aussi au trot et au pas, que dans ces deux allures, le cheval n'entame pas le terrain également, l'épaule gauche se trouvant toujours en retard, ce qui l'oblige à appuyer plus fort et plus long-temps sur la jambe de ce côté (1), la fatigue davantage, et la rend par conséquent moins solide. Beaucoup d'exemples viennent à l'appui de ce que j'ai avancé, que les chevaux doivent galoper autant d'un pied que de l'autre pour se conserver plus long-temps, à moins qu'une cause physique oblige à faire autrement. Par exemple, un cheval est boiteux, je suppose du pied gauche de devant, soit par faiblesse, usure, tare ou accident du membre de ce côté; si vous le pressez au trot, pour lui faire prendre le galop de lui-même, il partira du gauche, parce que cette jambe étant faible ou douloureuse, se trouvera soulagée en entamant, la masse réagissant sur la partie droite. Si l'animal est même boiteux *tout bas*, il pourra fournir une assez longue carrière au galop du pied gauche, sans beaucoup se fatiguer, tandis qu'il ne pourra faire quatre pas du pied droit sans risquer de tomber. Ceci doit servir de règle, toutes les fois qu'on est forcé de faire galoper un cheval boiteux ou très faible sur une jambe; dans ce cas, il faut lui laisser prendre le pied qu'il voudra, et il le fera toujours du côté qui est le plus faible.

Voilà encore une expérience que j'ai souvent répétée comme preuve de ce que je viens de dire: quand j'essaie un cheval pour la première fois, hors du manége, et sur la ligne droite, si je remarque en le trottant pendant quelques minutes, qu'il fait des bronchades du même côté, ou si sans broncher, je lui sens plus de faiblesse sur une jambe que sur l'autre, je suis certain qu'en le laissant aller au galop de lui-même, il entamera du pied que j'ai reconnu être le plus faible, et cette expérience me fournit de nouvelles données pour juger sûrement de ses moyens. Cependant il pourrait se faire que le cheval, habitué à ne galoper que du même pied, je suppose le droit, partît de ce pied, quand même il serait le plus faible, tant est grande la force de l'habitude; mais alors en le mettant du pied gauche, on sent bientôt que le galop est plus uni de ce côté.

---

(1) Cette marche défectueuse peut se comparer à celle des jeunes enfants, qui par faiblesse, montent et descendent les escaliers en avançant toujours la même jambe et en retombant sur l'autre. Chez les chevaux cette habitude dégénère souvent en *saut de pie ou fausse-finesse.*

CHAPITRE XLVI.

Pourquoi le cheval part-il tout de suite et sans effort de pied voulu sous un Ecuyer habile, tandis qu'il s'y refuse, ou a l'air de s'y refuser opiniâtrément sous un Ecuyer médiocre?

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Plus on suivra mes principes après avoir exercé à cheval le temps nécessaire, plus on reconnaîtra avec moi l'importance de bien *sentir ses chevaux*, mais plus on se convaincra aussi *qu'il est très difficile d'acquérir ce sentiment dans toute sa perfection;* on ne peut y parvenir qu'après beaucoup de temps et de travail, et en étudiant sur une grande quantité de chevaux. En disant que je le définissais comme le *nec plus ultrà* de l'équitation, je suis conséquent avec moi-même, puisque je conviens qu'après plusieurs années de manége, et donnant déjà des leçons, je faisais comme tant d'autres, *je regardais le galop*, *mais je ne le sentais pas* (V. Importance de sentir ses chevaux).

Le cheval ne part pas du pied voulu sous le cavalier médiocre qui veut l'y contraindre, parce qu'indépendamment de l'insuffisance de ses moyens déterminants, ce cavalier médiocre (1) ne sent pas le galop dès le premier temps de départ, et ne sait pas profiter de l'instant où le cheval se présente juste. Ainsi, il arrivera qu'après avoir bataillé long-temps pour le faire partir, je suppose à droite, l'animal épuisé et couvert d'écume, s'y présentera par hasard une fois sur vingt, et sera aussitôt empêché dans sa bonne disposition par un arrêt marqué à contre-temps, attendu que le cavalier n'a pas senti ce premier temps du départ où réside la difficulté. Quand le cheval se présente *à faux*, c'est par la même absence de sentiment que le cavalier médiocre le laisse aller ainsi plusieurs pas, au lieu de l'arrêter sitôt qu'il se présente à faux et dès le premier temps. De cette incertitude de l'homme, résulte nécessairement celle du cheval qui ne peut comprendre ce qu'on lui demande, qui s'épuise en efforts inutiles, et ne

(1) Je dis médiocre, sans entendre précisément mauvais, maladroit, puisque la perfection ne peut être donnée à tout le monde. Un écuyer médiocre, s'il est doux et patient avec les chevaux, pourra leur donner d'excellentes leçons quand ils sont jeunes, en les exerçant au pas, au trot, et même *de deux pistes*. Mais il ne manquera pas de les gâter et de les user, s'il veut leur demander des choses hors de sa portée.

sait plus, comme on dit, de quel pied danser. Il n'arrive que trop souvent que le cavalier joint à la médiocrité ou à l'extrême ignorance, une haute opinion de lui-même, beaucoup d'impatience et de dureté; dans ce cas il bat le cheval, se persuadant que le pauvre animal ne veut pas galoper du pied droit par méchanceté ou malice, tandis que c'est lui qui l'en empêche, ne sachant pas discerner le moment où il faut arrêter ou laisser continuer le galop. On conçoit donc facilement que, malgré toute la précision que l'on pourrait apporter dans l'emploi des aides, pour déterminer le départ de tel ou tel pied, on ne fera rien de bon si on ne sent pas ses chevaux, ou si on ne les sent qu'à peu près, et à plus forte raison, si, avec une mauvaise position, on n'a ni finesse ni accord dans les aides.

Supposons maintenant dans la même circonstance, l'Écuyer habile qui *sent ses chevaux dans la perfection.* Celui qu'il monte se présente-t-il à faux, il est *arrêté en l'air*, c'est-à dire avant d'avoir achevé le temps ou de poser le pied à terre; il se présente du pied voulu, les deux jambes du cavalier qui sont très près et très justes, chassent le cheval en avant sans lui laisser le temps de s'arrêter pour revenir au pied contraire. La difficulté se trouve donc en grande partie vaincue, en ce que le cheval conçoit sûrement et promptement ce qu'on lui demande.

C'est à cette épreuve surtout que l'on reconnaît à l'instant et à n'en pas douter, la supériorité d'un Écuyer consommé sur un Écuyer médiocre. Pour le premier, *il n'existe pas de chevaux vraiment difficiles au départ du pied voulu;* pour le second, *tous sont difficiles s'ils ont de la finesse et de grands moyens.* Voilà un précepte qu'il ne faut pas perdre de vue, tant qu'on n'est pas arrivé à être vraiment Écuyer, et qu'il faut répéter sans cesse à ceux qui veulent le devenir : *Le point important est de sentir ses chevaux dans la perfection*, puisque l'action qui détermine le départ du pied voulu est en grande partie dans ce sentiment même (V. *Nec plus ultrà de l'Equitation*). Si vous n'êtes point arrivé à ce degré, soyez au moins patient avec les chevaux que vous montez, étudiez-les au lieu de les battre; voilà encore ce que j'ai souvent entendu dire dans ma jeunesse, aux hommes qui ont le plus honoré la science équestre.

Cette dissertation nous mène à conclure qu'il n'y a que les Écuyers consommés qui sachent donner au jeune cheval, les premières leçons de galop dans le manége, parce qu'eux seuls peuvent déterminer d'avance le nombre de tours qu'il doit fournir *aux deux mains*, sans lui faire dépasser cette tâche, tandis que le cavalier médiocre, tout en voulant faire la reprise la plus courte possible, la prolongera indéfiniment par son incertitude, quand il faudra faire le changement de pied.

Dans une école ou académie, où plusieurs élèves-Écuyers concourent au

dressage d'un grand nombre de jeunes chevaux mis à *leur rang*, il faut autant que possible, qu'ils ne les exercent que sous les yeux des anciens Écuyers dont l'âge et l'expérience puissent les guider, surtout dans les leçons de galop; bien entendues, ces leçons développent les forces et l'haleine du jeune cheval; données sans méthode et sans ménagement, elles l'ont bientôt ruiné avant qu'il ait pu rendre aucun service.

Il me semble entendre un lecteur impatient, dire avec malice en lisant ces premiers chapitres: *Quand donc l'auteur voudra-t-il nous donner son secret pour faire partir tous les chevaux indistinctement au galop du pied voulu, sans effort, sans les mettre de travers et du premier coup?* Je réponds à cela, patientez. C'est justement pour ne pas embrouiller la matière, que je ne veux pas, à l'imitation de plusieurs hommes qui ont écrit, parler vaguement de la chose la plus importante de l'équitation, et garder mes secrets pour moi. Si je tarde ainsi à donner le mot de l'énigme, c'est que je veux suivre dans mes leçons écrites, la marche que j'ai suivie pendant vingt-cinq ans dans mes leçons verbales au manége. Tout l'avantage de mon système d'enseignement, consiste dans l'ordre que j'assigne à mes leçons; si je les ai classées de cette manière, c'est après avoir passé la plus grande partie de ma vie à arranger cet enseignement pour le mieux; c'est bien le moins qu'on suive mes conseils sans vouloir aller plus vite que moi. Au surplus, tout en réclamant l'attention du lecteur, je le préviens que j'ai encore beaucoup de choses à dire sur tout ce qui a rapport au sentiment du galop.

CHAPITRE XLVII.

Du bridon joint à la bride, et de son avantage pour donner le pli.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Je place l'explication du bridon joint à la bride tout près de celle du *pli*, attendu que l'élève qui est déjà assez avancé pour tenir son cheval dans le pli pendant les reprises aux trois allures, apprend à bien juger des effets du bridon en l'employant à cet usage. Le lecteur qui lira cet ouvrage avec attention, reconnaîtra que j'ai classé l'ordre des matières pour le mieux.

J'ai expliqué comment le bridon fait ployer facilement l'encolure, sans

avoir jamais l'inconvénient d'exciter le cheval à se cabrer et se renverser (V. du Bridon à la 3e position).

J'ai indiqué la manière dont on doit le tenir en même temps que la bride (V. de la main de la bride 1re, 2e et 3e position), me réservant de compléter cette démonstration à son lieu et place.

Il faut observer que le bridon ou filet étant placé sur le canon du mors ne peut arriver directement sur la barre, mais il agit puissamment sur la commissure des lèvres, comme il est facile de s'en convaincre par les traces qu'il laisse sur cette partie, quand on s'en sert durement et que les *montants* trop courts le font remonter.

Il y a des Ecuyers qui veulent que le bridon soit tenu dans le milieu, les deux rênes parfaitement égales, ce qui suppose que ces rênes sont accourcies par la boucle, ou qu'on y fait un nœud, ou enfin qu'on les croise l'une sur l'autre, si elles ont la longueur ordinaire (1), et ils font placer la main du bridon à six pouces au dessus de celle de la bride, en donnant pour raison, 1° que le fer du bridon étant placé au dessus de l'embouchure, il faut que la main qui tient ce bridon soit aussi plus haute, 2° qu'en tenant les rênes du bridon d'égale longueur, on est à même de s'en servir des deux côtés pour donner le pli à droite comme à gauche.

Je me bornerai à réfuter ce principe, parce qu'il a été assez généralement adopté par de bons Ecuyers, principe que j'ai suivi moi-même assez longtemps jusqu'à ce que l'expérience et le désir de perfectionner m'en aient démontré les inconvénients.

Il ne faut qu'un moment d'examen pour se convaincre que le fer du bridon n'est pas au dessus du mors quand il est bien placé, mais bien devant la liberté de langue et sur le canon. Et comme dans cette situation, il faut soigneusement éviter que sa brisure fasse un angle saillant sur le palais, les connaisseurs rejettent avec raison le *bridon de 2 pièces* et ne se servent que de ceux qui en ont 3, attendu que ces derniers peuvent se contourner autour de la liberté de langue sans risquer de blesser le palais. Ce point reconnu, on voit qu'il n'y a aucune raison pour tenir la main du bridon plus haute que celle de la bride.

Et quant à vouloir avec la même main, faire agir tantôt la rêne gauche,

---

(1) Il y a des personnes qui les séparent par l'index seulement, et c'est à mon sens la plus mauvaise manière de toutes, car en portant la main à droite, c'est la rêne gauche qui agit et on ne peut éviter ce contre-sens, qu'en faisant avec les doigts une espèce de coulisse qui tire sur la rêne droite ou la gauche; Mais remarquez bien que cet effet est celui des guides de voiture qui glissent dans les clefs, et non celui des rênes de bridon. On ne conçoit pas comment des Ecuyers ont pu admettre un principe aussi ganche et aussi faux.

tantôt la droite, je dis que le principe est essentiellement vicieux et comme position et comme effet ; on peut s'en convaincre par l'explication suivante.

Je suppose la bride dans la main gauche et le bridon dans la main droite, les deux rênes égales, avec un cheval trop ployé à droite, ou ayant la barre gauche dure ; il faudra bien pour le ployer à gauche ouvrir la rêne de ce côté, ce qui obligera le cavalier de croiser le bras droit sur le gauche, car sans ce croisement de bras, la rêne gauche ne pourrait se détacher de l'encolure et ne produirait aucun effet. Or, comme aux yeux de tout le monde, rien n'est si faux et si disgracieux que de croiser les bras l'un sur l'autre pour mener son cheval, cela seul suffit déjà pour faire rejeter le principe que je signale.

Puisqu'il est bien plus simple, bien plus facile, bien plus naturel, bien plus gracieux, d'ouvrir la rêne droite avec la main droite, et la rêne gauche avec la main gauche, si je suis dans le manége sur la piste à droite, comme mon bridon ne peut avoir d'autre fin que de *donner le pli*, je tiendrai donc la seule rêne droite assez courte pour pouvoir sentir la bouche de mon cheval sans reculer le coude de la hanche ; quant à la rêne gauche, qu'elle soit très longue ou courte, comme je n'en ai pas besoin, je la laisse tomber en cercle sur l'encolure. Si je suis sur la piste à gauche ; je prendrai également la seule rêne gauche pour donner le pli de ce côté.

Si, je suppose, on monte hors du manége, un cheval dont l'encolure est trop ployée à droite, je ne vois qu'un seul moyen de le redresser sans guinder la position par des croisements de bras, c'est de faire comme si on était dans le manége sur la piste à gauche, c'est-à-dire de prendre la bride dans la main droite, et de redresser l'encolure par la rêne gauche du bridon, tenue dans cette main.

Si le cheval se ployait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il faudrait alors, pour ne pas multiplier les changements de rênes, les prendre à la 3e position, afin de le sentir également par les deux rênes du bridon.

Si je fais placer la main du bridon, un travers de main plus bas que celle de la bride, c'est, 1° que cette position est la plus gracieuse, et celle adoptée par les Ecuyers qui ont fait modèle de position ; 2° (1) que les mains ainsi placées, obligent les coudes à s'espacer plus également des hanches ; 3° et enfin, parce qu'en rapprochant le pouce de la main du bridon, du petit doigt de la main de la bride, cela centralise, assure et donne plus d'ensemble à l'action des rênes, action qui est toujours manquée, quand les mains s'écartent trop l'une de l'autre. (V. le chap. suivant.)

---

(1) M. de Nestier d'abord ; puis de nos jours MM. de Boisseuil, Coupé, Chapelle et autres Ecuyers de l'école de Versailles, qui ont été remarquables par leur belle position.

Nécessité de conserver toujours la même distance entre la main du bridon et celle de la bride.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

On fait assez généralement une grande faute quand on n'y fait point attention, c'est de n'indiquer pour les mains que la distance qu'elles doivent avoir du corps ou du panneau de la selle, sans parler de la distance qu'elles doivent avoir entre elles, quand elles font mouvoir les épaules du cheval dans les différentes directions.

Par exemple, on dit à un élève d'arrêter son cheval en soutenant et rapprochant la main du corps, mais comme il sait que le bridon ne doit pas servir pour l'arrêt, il en laisse la main à la même place, et elle se trouve par conséquent isolée et en avant comme une enseigne, puisque la gauche s'est reculée seule en marquant l'arrêt.

Dans ce cas que l'on voit fréquemment, il y a seulement disgrace dans la position; mais point de contradiction dans l'effet des rênes. Le second vice de leçon que je vais signaler est beaucoup plus grave.

On dit encore à cet élève, quand son cheval se refuse à entrer dans le coin : *Portez la main gauche à gauche en détachant bien le bras du corps.* Mais comme en exécutant ce mouvement quelquefois très grand, la main du bridon ne bouge pas de sa place, non seulement elle se trouve trop loin de la gauche, et donne mauvaise grâce au cavalier, mais elle est encore en opposition avec elle, de manière que le cheval ressent en même temps deux effets contraires, celui de la bride qui l'attire fortement à gauche pour *entrer dans le coin*, et celui du bridon qui le retient à droite; il y a donc à la fois disgrace choquante dans le mouvement des mains, et contradiction manifeste dans l'effet des rênes.

C'est aussi pour éviter ces contradictions, que je tiens essentiellement à ce que la main du bridon, quelle que soit la direction de la main de la bride, conserve toujours son rapport de distance avec cette dernière. On pourrait m'objecter que j'ai dit dans un autre chapitre, *qu'il ne fallait jamais se servir de la main droite du bridon pour tourner à gauche.* Mais remarquez bien, que si pour entrer dans le coin à gauche, je veux que la main droite du bridon ne s'écarte pas de la main gauche de la bride, c'est sans *croisement de bras*, ce n'est pas non plus pour déterminer l'action du bridon à gauche, c'est pour empêcher que la rêne droite de ce bridon agisse à droite, et qu'alors elle détruise ou contrarie l'effet de la bride qui dirige le cheval à gauche.

Il y a des soi-disant écuyers qui croient se donner beaucoup de grâce en reculant les coudes comme s'ils voulaient les faire joindre derrière le dos

avec les poignets placés près des hanches. Il résulte de cette position grotesque, que les rênes du bridon et celles de la bride se croisent en formant une espèce de X dont l'encolure fait le centre ; même sur la ligne droite, la bride et le bridon agissent continuellement en sens contraire. Les cavaliers formés d'après cette méthode, ne manquent jamais de faire défendre les jeunes chevaux qu'ils prétendent dresser, et mènent toujours de travers ceux qu'ils croient pouvoir montrer au public comme des merveilles de haute école.

Des cas où il faut tenir le bridon les deux rênes égales, et en placer la main au-dessus de la main de la bride.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Avec certains chevaux extrêmement sensibles de bouche, qui sont à la fois ardens et colères, qui se *gendarment sur la main*, qui changent à tout moment de position, tantôt se précipitant en avant le nez en l'air, tantôt *s'encapuchonnant et plongeant sur la main* par des coups de tête, il faut avoir les mains extrêmement mobiles. Je prends alors les deux rênes du bridon, courtes et bien égales, et j'en place la main à six pouces au-dessus de celle de la bride, comme le prescrivent plusieurs Écuyers qui en font une règle constante, tandis que moi, j'en fais une exception très rare. Au moment où le cheval se précipite en avant par un saut en portant le nez au vent, je marque l'arrêt de la bride, avec la main très basse (V. Pl. 33), et quand il plonge sur l'arrêt par un coup de tête, cherchant à mettre la tête dans les jambes pour s'arrêter sur place et bondir, je soutiens la main du bridon haute et ferme, le corps bien en arrière, les cuisses et les jambes fermées (V. pl. 33), et au besoin je le relève par une *saccade* du bridon (1). S'il fait *une répartie* sur la main, je change ainsi alternativement les effets de la bride et ceux du bridon, ce que j'appelle dans mes leçons *dérouter le cheval par des changemens de tenues*.

Cette leçon bien entendue, m'a réussi avec des chevaux ardens et colères, qui passaient dans le même moment de la sensibilité la plus irritable à la dureté de bouche la plus absolue, et qui se seraient jetés sur un mur ou dans

(1) On ne doit jamais donner de saccade de la bride, mais il est des cas où les meilleurs Ecuyers ont admis la saccade du bridon. Il faut bien remarquer que la saccade n'est vraiment dangereuse que quand elle jette brusquement la masse sur les parties postérieures, ce qui a lieu quand le cheval a la bouche sensible et que la main est armée d'un levier (les branches du mors) ; mais dans le cas que je suppose ici, le cheval pèse sur la main par le poids de ses parties antérieures, et dans cette position, la saccade du bridon si forte qu'elle puisse être, ne peut jamais arriver aux parties postérieures ; il faut dire encore qu'elle se fait plus sur la commissure des lèvres que sur les barres.

un précipice, si je n'avais pas su les distraire par des changements de sensations qui demandent beaucoup d'à propos dans le jugement et dans l'emploi des aides (1). Mais je dois dire que ces effets de bride et de bridon ainsi changés, ne peuvent produire un bon résultat sur un cheval ayant de grands moyens qu'autant que la position du cavalier est extrêmement assurée; quand elle n'est pas parfaitement stable, les mouvemens violens du cheval, font agir les aides à contre-temps, et c'est alors que l'homme court le plus grand danger. J'ai déjà développé cette pensée : le cheval à grands moyens est agréable pour le bon cavalier, il est toujours dangereux pour celui qui n'a pas appris au manége et qui *monte à cheval* par instinct.

Observation sur la tenue de la gaule ou du fouet par rapport à l'action du bridon.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

C'est une grande erreur de vouloir que la gaule ou le fouet reste constamment appuyé sur l'épaule du cheval, *pour qu'il n'en soit point effrayé.* Quand il faut tenir en même temps le bridon et le faire agir, le développement du bras devient impossible, s'il faut détacher la rêne de l'encolure. C'est en voulant faire ce mouvement si simple que les élèves auxquels on a répété qu'il fallait tenir le fouet collé à l'épaule, prouvent combien ce principe est faux, car avec le poignet droit faussé, ils emploient une grande roideur qui se communique dans toute l'habitude du corps, et ils ne peuvent donner aucune action à la rêne du bridon.

C'est chose digne de remarque : les Écuyers placent généralement la gaule ou le fouet sur la cuisse, comme je l'indique ; il en est qui veulent bien conseiller une position disgracieuse et incommode aux élèves, mais ils ne sont pas si dupes de l'adopter pour eux-mêmes.

La position la plus gracieuse et la plus commode pour faire agir librement la rêne du bridon est de placer la gaule sur la cuisse du cavalier ; dans cette situation, elle peut agir *derrière la botte* sans déranger ni fausser le poignet. Quant à l'empêcher de réagir et de frapper le cheval par le mouvement du trot, il suffit de lâcher le petit doigt de la main droite. C'est parce que très

(1) Un des chevaux les plus remarquables dans ce genre, et par ses grands moyens et par son extrême difficulté, devint très commode après avoir été monté par moi de cette manière pendant un mois seulement, tant au manége que dehors. Ce cheval appartenait à M. de Soubeyran qui s'en est servi pendant plusieurs années avec beaucoup d'agrément. Je le cite comme une de ces rares exceptions que l'on ne retrouve qu'à de très longs intervalles.

peu d'Écuyers observent ce principe très simple, de lâcher le petit doigt que les élèves font agir maladroitement la gaule en la serrant dans la main avec force.

CHAPITRE XLVIII.

De ce qu'on appelle le pli dans la volte.

Partie élémentaire.

Un des plus anciens usages du manége d'académie est de *donner le pli* ou *placer le cheval dans la volte*, c'est-à-dire de placer la tête du cheval en dedans du manége. Le duc de Newcastle voulait *les deux bouts dedans*, la tête et les hanches en dedans de la piste, attitude qui mettait l'animal dans une gêne insupportable à laquelle on ne pouvait l'assujettir que par le moyen d'un caveçon dont la rêne de dedans, extrêmement courte, était attachée à la selle. Il y a des Écuyers étrangers qui veulent encore aujourd'hui le pli forcé de l'encolure, mais malgré tout ce qu'ils peuvent dire pour justifier cette méthode, elle n'est pas moins vicieuse, comme tout ce qui est forcé et hors de la nature.

Le juste pli est indispensable, comme je le prouverai, pour que les chevaux aient de la grâce en travaillant et qu'ils soient toujours disposés à répondre à la main, mais il ne doit jamais être forcé. Quand on donne le pli à droite, ou qu'on place son cheval à droite, l'encolure doit être un peu ployée de ce côté, de manière que le cavalier, sans se pencher, puisse voir l'œil et le nazeau droits de son cheval, ce qui n'empêche pas l'animal d'être droit d'épaules et de hanches.

Etant ainsi placé sur la ligne droite, si on veut passer à *l'épaule en dedans*, il n'y aura plus qu'à diriger la main de la bride un peu de ce côté pour y amener les épaules, et à augmenter l'effet de la jambe de dedans pour diriger les hanches un peu en dehors.

De la nécessité du pli.

Partie élémentaire.

En expliquant l'effet des rênes, j'ai dit que le bout du nez du cheval étant amené à droite, le pli de l'encolure y amenait aussi l'épaule, et qu'en fermant

un peu la jambe droite, le cheval tournait juste et sans effort à droite. (Il faut bien observer que la *jambe de dedans* est pour *soutenir les hanches en dedans*, et non pour *les chasser en dehors*, comme l'indiquent à tort plusieurs Écuyers.) Alors le cheval *pivote* autour de la jambe du cavalier (il ne la *fuit* que quand il marche de deux pistes), toute action pour tourner s'opère par le même mécanisme; et pour être d'accord avec ce mécanisme, les principes de notre école veulent qu'on observe trois choses essentielles dans l'action de tourner : 1° que le bout du nez passe le premier ; 2° que les épaules entament ensuite; 3° que les hanches ne passent qu'après les épaules.

Conséquemment pour tourner à droite, il faut que le cheval se ploie un peu de ce côté, et ce mouvement naturel se trouve parfaitement d'accord avec le principe de manége qui veut que l'animal puisse voir facilement le terrain ou point vers lequel il est dirigé (1).

Cette vérité est si palpable, que tenant le cheval dans le juste pli et en marchant droit sur la piste, pour peu que vous portiez la main de la bride en dedans, vous faites le tournant le mieux ménagé et le plus juste possible pour former le *doublé*, et précisément sur le point voulu; tandis que si votre cheval n'est pas dans le pli, vous ne pouvez faire ce *doublé* que trop tôt ou trop tard, quoiqu'en employant un plus grand effet de rêne et de jambe (2). Ceci nous prouve qu'on ne peut marquer des angles ou *coins* sans le pli en dedans. Or comme tous les Écuyers s'accordent pour dire que ce sont les *coins bien pris* qui font le mérite des reprises d'académie, ce *pli* tant recommandé par les grands maîtres, n'est donc pas une affaire de mode, une beauté de convention, mais un principe dérivant des lois de l'équilibre et du mouvement, et il importe que les Écuyers aussi bien que les élèves en reconnaissent l'avantage.

---

(1) Pour bien étudier le mécanisme du cheval et se rendre compte de tous ses mouvements, il faut le lâcher en liberté dans le manége, et là, l'examiner avec la plus grande attention. Il est impossible de devenir jamais Ecuyer ni amateur distingué, si l'on n'est pas véritablement connaisseur en chevaux ; et je n'entends pas des connaissances de maquignon, savoir acheter bon marché et vendre cher ; mais des connaissances physiques et anatomiques pour les appliquer à l'art équestre, ce qui ne s'acquiert qu'avec du temps, l'étude des bons ouvrages et celle de la nature. Il y a des gens qui se croient grands connaisseurs, parce qu'ils ont acheté et vendu des milliers de chevaux ; mais il ne faut pas s'y tromper, ce ne sont que des connaissances commerciales qui n'ont rien de commun avec la science ; c'est comme si des marchands de volaille se croyaient des savants en ornithologie !

(2) Je ne parle pas ici *du temps de levée* qu'il faut savoir saisir, pour tourner avec la plus grande justesse, ne voulant pas compliquer la démonstration du pli, que je traite ici seulement comme partie élémentaire.

Si le pli est à l'opposé, c'est-à-dire que si vous voulez tourner à droite quand le cheval a l'encolure et la tête à gauche, il y a contre-sens. Le cheval de boune volonté pourra cependant tourner de cette manière, mais fort mal, les hanches en même temps, ou avant les épaules; ses jambes se croiseront plus ou moins, il risquera par conséquent de tomber, et il lui faudra un plus grand espace pour tourner. Si avec le pli à gauche, le cheval *d'humeur* refuse de tourner à droite en se défendant, quels que soient vos efforts de rêne et de jambe droite, *jamais vous ne parviendrez à le faire tourner de ce côté;* car à mesure que vous ferez gagner deux ou trois pas aux épaules sur la droite, il vous en fera perdre dix en vous conduisant toujours malgré vous du côté où son encolure sera ployée. Si en *opposant ses hanches à ses épaules*, il fait entrer dans cette lutte des ruades, des *pointes*, des sauts de côté et en arrière, fussiez-vous l'homme le plus physiquement fort, le plus solide à cheval, je vous réponds qu'un chétif pauney, en s'y prenant de cette manière, sera toujours votre maître, et vous épuisera de fatigue en quelques instants; que sera-ce donc si vous luttez avec un cheval de grande taille, doué de beaucoup de force et d'énergie et qui mettra de la colère dans sa défense? Concluons de cette démonstration, qu'un cheval devient *entier à une main, rétif* et enfin *ramingue* et très dangereux, par cela seul qu'il sera plus ployé d'un côté que de l'autre, ou qu'il ne voudra pas se ployer d'un tel côté; ce qui peut venir d'une cause physique qu'il faut rechercher, mais ce qui vient, presque toujours, de la faute de ceux qui l'ont commencé; et la preuve que le *pli* bon ou mauvais fait aussi un bon ou mauvais cheval, c'est que du moment où celui qui se défend par les moyens que je viens d'expliquer, est arrivé à ployer facilement son encolure du côté voulu (ce qu'on obtient par des leçons préparatoires de longe, de deux pistes, etc.), ce cheval si difficile, tournera à volonté et sans effort, de l'instant que vous aurez *gagné le bout du nez* (1).

On conçoit maintenant pourquoi la première règle du manége est que le cheval soit *placé en dedans*, c'est qu'indépendamment de la grâce que ce pli lui donne, il le prédispose à exécuter, avec une grande précision, tous les

---

(1) *Gagner le bout du nez*, est une expression qui s'emploie souvent dans le manége. Par exemple, un cheval force un élève, je suppose à gauche, on dit à l'élève : *Gagnez le bout du nez à droite*, car cette position obtenue, le cheval cède à l'instant. Il y a plusieurs expressions abrégées comme celle-ci, qu'il est utile de connaître, parce qu'elles ont un grand sens, et qu'il ne faut pas les confondre avec des lieux communs peu dignes d'attention.

mouvements des reprises qui ne peuvent être qu'en dedans puisque le mur est au dehors.

L'obligation de donner le pli en dedans a nécessité l'usage de tenir la bride dans la main de dehors, quand on est dans le manége.

Je crois avoir suffisamment démontré l'avantage de la rêne du bridon pour ployer l'encolure. Du temps de M. de la Guérinière, on n'avait point encore joint le bridon à la bride; on donnait le pli, en pesant sur l'une ou l'autre rêne de la bride, et l'on ne tenait jamais cette dernière que dans la main gauche, sur une piste ou sur l'autre.

Il y a environ un siècle que l'École de Versailles a fait changer les rênes de main, selon les changements de piste; Gaspard de Saulnier est le seul auteur qui en parle. En Allemagne et en Espagne où il y a eu d'excellents Écuyers, on ne tient encore la bride que de la main gauche; à Vienne, au manége dit d'Espagne, très remarquable par beaucoup de beaux chevaux bien dressés, il n'y a point de bridon joint à la bride.

Il est incontestable que le bridon joint à la bride a apporté un grand perfectionnement et beaucoup plus de facilité dans les opérations de la main, surtout pour donner *ce pli* dont j'ai démontré l'impérieuse nécessité. C'est pour cette raison que l'on a adopté l'usage de tenir la bride dans la main du dehors, afin de laisser la main de dedans pour donner le pli, ce qui se fait avec beaucoup de facilité et de grâce en effaçant l'épaule de dedans et en avançant le côté de dehors. Tout est prévu, tout est calculé pour le mieux, et on est sans cesse frappé de cette vérité, quand on suit attentivement les principes de détail et d'ensemble de l'ancienne École française, ou pour mieux dire de la seule École française, car si quelques charlatans modernes l'ont taxée de *gothique* comme étant antérieure à 1789, leur misérable verbiage n'a pas plus fait école qu'ils n'ont fait d'élèves et dressé de chevaux. Je le demande au siècle des lumineuses découvertes, où est l'ouvrage passable sur l'Équitation écrit depuis 40 ans, qui n'ait fait autre chose que de développer des principes déjà connus? M. de Chabannes, si savant et si simple en même temps, donne à son livre le titre modeste de Résumé *des principes de M. d'Auvergne, son maître*. M. Pellier, dans le sien, suit également ceux qu'il a reçus à l'École de Versailles. MM. les Écuyers de l'École de Saumur, dans leur instruction écrite, ont aussi puisé dans les meilleurs ouvrages. Tous ces Écuyers d'un haut mérite, n'ont pas voulu faire une *révolution* dans l'art du manége; cette ridicule prétention n'a pu entrer que dans le cerveau malade d'hommes qui n'ont jamais eu la moindre notion de cet art, qui ne pourraient nommer leur maître, et qu'aucun maître ne voudrait reconnaître pour élèves; que le

hasard a fait professeurs d'Équitation, que le public a souvent pris faute de mieux, mais qu'il a ensuite jugé irrévocablement après en avoir été la dupe.

On assure qu'on doit présenter au ministre de la guerre un nouveau projet, tendant à faire adopter pour nos régiments de cavalerie, la tenue de rênes à l'allemande. Si le gouvernement donnait quelqu'attention à ce projet, il ne serait pas difficile d'en signaler les inconvénients. Chez nous, où les gens à projets abondent, on veut toujours séparer l'effet de sa cause. Si la cavalerie allemande est supérieure à la nôtre, comme l'assurent quelques personnes (question dans laquelle je ne veux pas me faire juge), ne serait-il pas plus raisonnable d'attribuer cette supériorité au temps que l'on consacre à l'instruction suivie des hommes et des chevaux? On conçoit que dans un pays où l'on a généralement le goût de l'Équitation et du manége, l'anglomanie ait peu d'influence. Voilà, je crois, le grand secret de cette supériorité si elle existe.

CHAPITRE XLIX.

De la marche sur les hanches ou de deux pistes.

Partie élémentaire.

Marcher sur les hanches, de deux pistes, faire fuir les talons, tenir ou prendre des hanches, faire des pas de côté, tout cela signifie la même chose; mais les Écuyers et les Auteurs ont donné à cette marche différentes dénominations, comme *l'épaule en dedans, la croupe ou tête au mur*, *etc.*, suivant qu'on détermine telle ou telle figure dans le manége de haute Ecole.

Quant à l'Equitation militaire, comme on ne fait marcher les chevaux sur les hanches que pour se serrer ou prendre des alignements, on a désigné cette action par le terme le plus simple, de *faire des pas de côté*, ou *appuyer* à droite et à gauche.

L'expression de *marcher de deux pistes*, semble la plus juste, en ce qu'elle indique que les pieds de devant tracent une piste, en même temps que ceux de derrière en tracent une autre qui est parallèle à la première; ainsi je l'emploierai de préférence dans cet ouvrage.

Toute action de marcher de deux pistes se fait par *l'opposition de la main* à la *pression* ou *en fermant une jambe*.

Ainsi, en fermant la jambe droite et en arrêtant ou opposant la main de la bride ou les deux rênes égales (si on est en bridons) les hanches se porteront sur la gauche.

En fermant la jambe gauche et en opposant la main, les hanches se porteront à droite.

Mais il faut bien faire attention que le premier ignorant peut faire aller un cheval de travers ou de côté sans pour cela le faire marcher de deux pistes.

Règle générale, que le cheval aille de deux pistes d'un côté ou de l'autre, il doit être placé du côté où il chemine (Voyez du pli), et ce sont les épaules qui doivent toujours *marcher les premières*.

D'après ce que je viens de dire, on conçoit que pour peu que le cheval soit *sensible aux aides* et que le cavalier emploie le degré à peu près nécessaire dans l'action de la main et de la jambe, les hanches céderont, et le cheval marchera quelques pas *sur les hanches* tant bien que mal; mais comme il n'y aura point d'harmonie dans sa marche, que les jambes anticiperont l'une sur l'autre, il sera bientôt forcé de s'arrêter. Or, pour continuer cette marche de deux pistes avec de la suite et un parfait ensemble, en traçant des figures régulières, sans que les jambes du cheval anticipent l'une sur l'autre et avec la possibilité de l'arrêter à volonté et d'aplomb sur des points déterminés, il faut nécessairement que le cavalier emploie beaucoup *d'accord dans ses aides* et que le cheval soit *mis* ou *dressé*, c'est par des préparations graduelles qu'on l'amène sans effort à ce travail de deux pistes auquel se rattachent tous les mouvements du manége d'académie (Voir des Reprises de haute École).

Observons encore que le cheval qui n'aurait point été dressé à cette marche ne l'exécuterait point ou ne l'exécuterait que très mal, *même sous le meilleur cavalier* (1). D'abord, parce qu'elle est toujours pénible quand il n'y a pas été préparé par gradation, et ensuite parce que le jeune animal comprend difficilement cette *allure artificielle*, la nature ne lui indiquant jamais de marcher de cette manière pour exercer ses facultés (V. des Allures).

---

(1) Il arrive souvent qu'en fermant, je suppose, la jambe droite pour *chasser les hanches* à gauche, le cheval les porte au contraire à droite malgré le cavalier, c'est ce qu'on appelle *se coucher sur la jambe*. Ce défaut provient de ce que le cheval ne connaît pas assez les aides ou qu'on a mis trop de précipitation dans cette leçon de *deux pistes* qu'il ne faut jamais donner trop près des autres chevaux dans les commencemens. Quand le cheval résiste trop fort à la jambe, c'est le cas *d'opposer les épaules aux hanches* et de le pincer de l'éperon, s'il y met de la mauvaise volonté, mais cette correction donnée sans discernement pourrait le rendre *rétif* et même *ramingue*.

Qaand on est parfaitement assis et qu'on sait se rendre compte de tous les mouvements de son cheval, les mains et les jambes n'ont presque plus rien à faire, c'est l'assiette qui devient *l'aide* la plus déterminante. Dans cette marche de côté, l'animal étant sans cesse dans un mouvement oscillatoire et comme en équilibre, il ne faut que la pression de l'assiette sur un côté ou sur l'autre, ou la même pression du pied sur l'étrier pour entraîner, accélérer ou ralentir le mouvement de la marche ; car, ainsi que l'a dit M. de la Guérinière, *le pesé de l'étrier* est une aide très savante sur les chevaux très fins et sensibles.

Il faut beaucoup d'instruction de manége pour expliquer et analyser la marche de deux pistes ainsi que le concours d'aide qu'elle exige, mais la chose s'exécute tout de suite et par *tact de sentiment* dès que l'Élève est très régulièrement placé sur un *cheval d'école*.

Il doit d'abord savoir que les mains dirigent les épaules, et les jambes les hanches (1).

Ainsi pour cheminer sur la droite, les rênes de la bride sont dans la main gauche à la première position. C'est la rêne du bridon qui donne le pli de ce côté. La main de la bride tient le cheval *rassemblé* et l'empêche de se porter en avant sur la pression de la jambe. (Bien entendu que cette *opposition de la main* doit être plus prononcée quand le cheval n'est pas *la tête au mur*.) La jambe gauche chasse les hanches à droite, et enfin la jambe droite sert à retarder les hanches quand elles anticipent sur les épaules, et à former *le point d'arrêt* quand on fait cesser la marche.

Les mêmes principes s'emploient en sens inverse pour cheminer sur la gauche *en fuyant le talon droit ;* on tient alors la bride dans la main droite (V. 2e position), et le bridon de la gauche. Avec un cheval fin et bien mis, on peut se passer de la rêne du bridon pour donner le pli (Voir de l'Aide de la main de la bride).

Quand on arrête la marche de deux pistes, ce doit toujours être par *l'opposition de la jambe*, et jamais par *l'opposition de la main*.

Si l'impulsion est donnée de gauche à droite, il est indubitable que pour faire cesser le mouvement ou donner l'impulsion contraire, il faut fermer la jambe droite, sans arrêt de la main, puisque cet arrêt n'agit que de devant en arrière (V. Aide de la main). Je sais que beaucoup d'Écuyers ne font pas cette distinction, mais c'est par faute d'attention ou de raisonnement.

Il faut bien se garder d'un grand défaut de position en travaillant de deux

---

(1) On trouve la même pensée dans un vieil auteur du 16e siècle. Il compare le cheval à un bateau, en disant que la main du cavalier en est le gouvernail et que les jambes sont les avirons.

pistes, c'est d'écarter la jambe opposée à celle qui se *ferme*, comme si cet éloignement d'une jambe pouvait procurer plus d'effet à l'autre; c'est en général dans la troupe que l'on contracte cette habitude qui nuit à la justesse des aides, donne très mauvaise grâce au cavalier, et détruit sa solidité.

Il n'est pas moins vicieux de tourner la tête et le regard à droite pendant que le cheval chemine sur la gauche; il est vrai qu'un élève formé dans une bonne école, ne peut guère tomber dans ces contre-sens, mais comme il y a aujourd'hui beaucoup de gens se disant Écuyers, qui affectent les positions les plus ridicules avec une grande assurance, parce qu'ils trouvent des admirateurs assez sots pour les applaudir, je crois devoir signaler ce dernier défaut, dans l'intérêt des jeunes élèves Écuyers qui seraient tentés d'imiter ces paillasses de l'Équitation de haute école.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

C'est chose déraisonnable, de prétendre que des jeunes chevaux à peine débourrés marchent de deux pistes sous des cavaliers qui ne savent que se tenir à peu près à cheval, *qui n'ont point d'aides* et encore moins *d'accord dans les aides*. Il y a trois conditions indispensables sans lesquelles on ne réussit à rien en équitation : *de l'art, de la patience et du temps*.

Sans avoir égard à ce précepte dicté par les grands maîtres et justifié par une longue expérience, beaucoup de mauvais cavaliers ont eu la prétention de dresser leurs chevaux à marcher de deux pistes, sans employer aucuns moyens préparatoires, et en commençant par où il aurait fallu finir. Nécessairement ils ont fait défendre ces chevaux, et les ont souvent rendus boiteux par suite des *atteintes* qu'ils les forçaient à se donner avec leurs fers, en leur faisant croiser les jambes l'une sur l'autre. Mais au lieu d'attribuer ces accidents à leur véritable cause, ils ont prononcé hardiment *que le manége à la française ruine les chevaux!!* Ce n'est que trop vrai, quand les ignorants et les brutaux se mêlent d'y tracasser de jeunes poulains, en leur demandant des *airs* qui ne peuvent être exécutés que par des Écuyers habiles et avec des chevaux qui ont vieilli au manége. Et puis, d'autres ont tiré d'un raisonnement absurde, une conséquence plus absurde encore, qui est celle-ci : *les chevaux anglais sont supérieurs aux nôtres, parce que les jokeys ne les mènent que droit devant eux!* Ainsi, prenez-le pour dit, MM. de Versailles et de Saumur, qui faites aller les chevaux de côté, vous n'êtes que des ignorants qui les ruinez; allez donc prendre des leçons des valets d'écurie de l'Angleterre! A vous les *vieilles manies;* à eux *les progrès*.

Le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on supprimera les fonds alloués à vos académies pour les affecter à une école de jokeys anglais!

Ce n'est qu'après une trentaine de leçons bien suivies, qu'on peut faire passer un élève aux leçons de deux pistes et seulement *au pas*, pour l'initier à l'*accord des aides*, et toujours avec des chevaux qui y sont parfaitement dressés.

Il y a trois manières de marcher de deux pistes :

La première sur la ligne droite, sans avancer ni reculer, comme dans *la tête ou croupe au mur.*

La deuxième sur la ligne oblique par laquelle on dirige le cheval de deux pistes, en avançant un peu à chaque pas ; c'est ainsi qu'on exécute le *changement de main diagonal* ou qu'on termine *les demi-volles*, etc. La troisième sur le cercle qui, pour être tracé juste, exige que le cheval chemine sans avancer ni reculer à la même distance du centre, comme dans *les épaules dedans* et les *hanches en dehors*.

Dans le manége de haute école, on marche de deux pistes, au pas, au trot et au galop.

Tous les chevaux en général sont susceptibles de marcher régulièrement de deux pistes au pas et au petit trot, mais ils ne peuvent avoir beaucoup de grâce dans cette action, s'ils ne sont pas naturellement *cadencés* et *rassemblés* (1).

Très peu de chevaux sont susceptibles de manéger au galop de deux pistes, avec l'ensemble que ce travail exige, et on ruine infailliblement ceux que l'on veut y assujettir, quand leurs moyens naturels s'y refusent. Les chevaux anglais, surtout les coureurs, sont généralement peu disposés aux *airs de manége.*

---

(1) Selon moi, *tous les chevaux sans exception*, si l'on veut qu'ils soient agréables, bien obéissants et qu'ils se conservent le plus long-temps possible, doivent apprendre à marcher de deux pistes, mais *au pas seulement*. Je n'excepte pas les chevaux de voiture et de cabriolet. Je dirai plus, ce travail devrait s'étendre jusqu'aux chevaux de charrette, si pour les animaux, de même que pour les hommes, on comptait la conservation des malheureux pour quelque chose en leur rendant le travail moins pénible. J'ai vu quelques *charretiers modèles* qui, à la voix, faisaient manœuvrer leur limonier en cercle aux deux mains, les roues pivotant sur place. Je ne juge mes chevaux de cabriolet bien dressés, que quand je puis leur faire exécuter la même chose, en me servant du poids de la monture de mon fouet comme de jambe. Ce travail n'est autre que celui de *deux pistes* les *épaules en dehors*. Mais tout en recommandant la leçon de deux pistes au pas, pour tous les chevaux sans exception, je soutiens qu'il n'y a que ceux de manége de haute école qu'on doive faire aller ainsi au trot et au galop. Je dis encore qu'il n'y a rien de ridicule comme ces cavaliers qui, pour se faire remarquer, font aller leurs chevaux de deux pistes jusque dans les rues. Ce sont encore des paillasses de l'Equitation.

Les chevaux espagnols, navarins, napolitains, sardes, et généralement tous ceux qui sont courts de reins, sémillants, bien cadencés, levant beaucoup les jambes, les *piaffeurs* en un mot, marchent volontiers de deux pistes aux trois allures, et c'est pourquoi ils sont si faciles et si aimables à dresser quand on y met de la finesse. Le bel andalou est pour un véritable amateur du manége, le premier cheval du monde (1).

Les chevaux très allongés dans leurs allures qui sont *loin d'eux*, qui *rasent le tapis*, ne doivent jamais être menés de deux pistes ni au trot ni au galop, car outre qu'ils ne pourraient faire ce travail que de fort mauvaise grâce, ils se fatigueraient encore beaucoup, malgré tous les soins que l'on donnerait à leur éducation; c'est pourquoi les chevaux anglais d'une grande vitesse, et qui n'ont que ce seul mérite, ne peuvent être agréables ni pour le manége ni pour les manœuvres militaires. Tout mouvement de deux pistes, pour être brillant, doit être *haut de terre*, ainsi l'Écuyer doit se pénétrer de ce principe invariable du rassemblé : *tout ce qu'on gagne en vitesse on le perd en élévation*, de même que *tout ce qu'on gagne en élévation on le perd en vitesse*. Concluons de cette vérité physique, que les chevaux conformés pour être très *vite* à la course, comme beaucoup de chevaux anglais, ne peuvent et ne doivent pas être assujettis aux allures du manége, et que ceux qu'elle a doués de beaucoup de mouvement et d'élévation dans la marche, comme les chevaux espagnols, ne doivent jamais être menés vite, mais en mesure et bien *écoutés*. Aussi, je répéterai toujours qu'il faut avant tout mettre les chevaux à leur place, en leur assignant le travail le plus relatif à leurs moyens naturels; quelquefois à force d'art, on remédie ou l'on dissimule les défauts de nature, mais il n'appartient pas à l'homme le plus habile de pouvoir la changer; en équitation surtout, on ne se met jamais en opposition manifeste avec elle sans danger pour l'homme et sans ruiner les meilleurs chevaux. Les Écuyers anciens avaient consacré ce raisonnement en peu

---

(1) Le cheval espagnol a les mouvements si doux, si bien cadencés et si liants, il est d'ailleurs si intelligent, si aimable et si fin d'aides, qu'un homme qui n'en monterait pas d'autre ne pourrait pas faire autrement que d'être bien placé à cheval, quand il n'aurait jamais eu une leçon de manége.

Il n'y a rien de si facile à dresser qu'un cheval espagnol, quand on sait s'y prendre avec douceur et ménagement. L'agrément et l'intelligence des chevaux de ce pays est admirable ; mais quand on veut les battre à tort et à travers, ils se désespèrent au point de se précipiter sur les murs au risque de s'y tuer ainsi que le cavalier. Le caractère du cheval espagnol offre aux remarques de l'observateur tous les beaux sentiments qui caractérisent cette nation. Une grande sensibilité aux bons procédés, un dévouement à toute épreuve, mais aussi une fierté d'âme qui s'indigne des outrages, une bravoure et un courage qui se soutiennent jusqu'à la mort. Tel est le cheval espagnol, selon moi le premier du monde pour l'agrément des allures, la finesse d'aides et tout ce qui constitue le cheval de manége parfait.

de mots : le cheval espagnol pour le manége et les grandes cérémonies (1), le cheval anglais pour la course et la chasse, et le cheval normand pour la guerre. On aurait pu dire aussi beaucoup de choses sur le mérite des chevaux russes et polonais, mais alors ces races étaient peu connues.

Cette explication serait superflue, si je n'étais pas forcé de répéter que l'usage aujourd'hui est de vouloir assimiler tous les chevaux à aller plus vite au trot qu'au galop ; aussi, chevaux de selle comme chevaux d'attelage, sont toujours *sortis de leur train sur les épaules*, conséquemment, désorganisés dans leurs allures et ruinés en très peu de temps.

Les premières leçons de deux pistes doivent se donner sur la ligne droite comme étant les plus faciles; on place le cheval *la tête au mur* près le coin, de manière à le faire cheminer au pas de gauche à droite et de droite à gauche, d'un coin à l'autre de la largeur du manége quand il n'y a que deux ou trois élèves en reprise, et dans la longueur quand il y en a un plus grand nombre (V. pl. 35).

De même que dans la marche ordinaire, le cheval qui va de deux pistes doit être *dans le pli* (V. du Pli) selon le côté où il chemine; ainsi quand il *fuit le talon gauche* (2), il doit être placé à droite, et quand il fuit le talon droit, c'est à gauche qu'il doit être placé ; en un mot, il doit voir facilement le point vers lequel il se dirige.

Il faut surtout que l'angle qu'il fait avec le mur, soit un peu ouvert du côté où il chemine, c'est ce qu'on appelle vulgairement dans le manége *faire marcher les épaules les premières*, et ce qu'on donne avec raison comme la chose indispensable dans toute marche de deux pistes, mais ce qu'on explique rarement d'une manière complète.

Pourquoi l'épaule doit-elle marcher la première? Voilà ce que demande tout élève qui veut s'instruire en raisonnant sa leçon ; le maître répond : c'est pour que le cheval ne recule pas en marchant de côté, et là se borne l'explication. Mais pour qu'elle ne laissât rien à désirer, il faudrait continuer le dialogue en disant : Pourquoi le cheval recule-t-il quand les épaules cessent de marcher les premières?

---

(1) Dans le beau temps du manége d'académie, un souverain ou un général d'armée ne passait la revue des troupes que sur un cheval marchant parfaitement au *passage* et piaffant sur place. L'exercice des *passades* rendait le cheval de guerre très adroit et très gracieux pour tourner sur lui-même au bout de chaque rang.

(2) Les auteurs ont toujours dit *fuir les talons*, l'expression est consacrée, mais elle est fausse. Il faudrait dire *fuir la jambe* pour être exact. J'ai toujours été surpris que M. de la Guérinière, si savant et si exact, ait écrit *fuir les talons* et galoper *sur* le pied droit.

Or, la réponse à cette dernière question, nous conduit à des développements qui exigent une attention suivie.

En fuyant, je suppose, la jambe gauche et cheminant par conséquent sur la droite par des pas de côté, le cheval croise la jambe gauche de devant par dessus la droite au premier temps, puis il dégage celle-ci au deuxième temps pour recommencer un autre pas, et ainsi de suite alternativement. C'est ce que plusieurs auteurs ont appelé *chevaler* une jambe sur l'autre.

Si dans ce mouvement le cheval n'a pas les épaules suffisamment à droite, ou, si ce qui est la même chose, l'angle qu'il fait avec le mur n'est pas assez ouvert du côté où il chemine, sa jambe gauche de devant ne peut arriver qu'à la moitié du demi-cercle qu'elle doit parcourir pour passer librement par dessus la droite. Il en résulte, 1° que l'animal ne chemine pas, qu'il reste presque sur place; 2° que le développement de la jambe gauche n'étant pas complet, le fer de cette dernière vient souvent frapper la couronne du pied droit, espèce d'*atteinte* très dangereuse, que les chevaux se donnent fréquemment sous les mauvais cavaliers qui veulent faire les savants.

Si les épaules, au lieu de marcher *les premières*, ne vont au contraire que les *dernières,* ou bien, si l'angle qu'elles font avec le mur est ouvert du côté opposé où le cheval chemine, c'est-à-dire à gauche au lieu de l'être à droite, les épaules se trouveront tellement en retard sur les hanches, que les pieds de devant traîneront à terre; alors la jambe gauche de devant au lieu de passer par dessus la droite, ne pourra arriver qu'en arrière de cette dernière, et par son mouvement rétrograde, elle forcera aussi l'animal à reculer.

Ce développement n'a jamais été donné par aucun auteur, je l'ai jugé indispensable ici pour que l'on comprenne bien, pourquoi *les épaules doivent marcher les premières.*

Ainsi, toute la difficulté d'exécution consiste à savoir, 1° engager le croisement d'une jambe sur l'autre au degré convenable; 2° A dégager à propos cette seconde jambe pour renouveler un autre pas, ce qui doit se faire en mesure et en comptant *une, deux*; c'est-à-dire *une* pour l'engagement, et *deux* pour le dégagement, et ainsi de suite alternativement.

Cette manière de compter ainsi à chaque pas, règle la marche qui devient toujours plus belle et plus noble quand elle est cadencée comme par le tambour ou la musique.

Mais s'il est indispensable que les épaules marchent toujours les premières, il faut éviter aussi qu'elles aient trop d'avance sur les hanches, car le retard de ces dernières ferait traîner les pieds de derrière, et sans être précisément défectueuse, la marche n'aurait plus d'ensemble, le cheval irait alors à *demi-hanches* au lieu *de tenir des hanches entières*, ce qui est un défaut

d'exécution quand il est bien dressé, mais ce qui n'en est pas un quand c'est un jeune cheval qu'on instruit, parce que la leçon de *demi-hanches* est bien moins fatigante pour lui, et qu'elle est une gradation par laquelle il doit passer avant d'exécuter *les hanches entières*.

Quand on veut passer des demi-hanches aux hanches entières, c'est-à-dire quand on veut accélérer les hanches restées en retard, et retarder les épaules en avance, on fait un très léger mouvement de main, qui demande beaucoup de finesse et d'à propros. Ce mouvement s'appelle *opposer les épaules aux hanches*, mais il doit être fait d'une manière imperceptible, car dans le moment où toute la machine est en équilibre, un degré d'action de plus qu'il ne faut, renverserait les hanches du côté opposé, et c'est toujours ce que font les cavaliers qui ne connaissent pas à fond le mécanisme de cette marche, parce qu'ils emploient beaucoup plus d'aides qu'il n'en est besoin.

Pour bien exécuter la marche de deux pistes, le point difficile pour le cavalier, est de mettre le mouvement des épaules et celui des hanches dans un juste rapport; c'est comme l'effet de deux plateaux de balances qu'il s'agit de charger bien également. Le parfait équilibre ne peut s'obtenir qu'en ôtant ou en ajoutant les plus petits poids possibles. Si on charge trop le plus léger et par secousse, on fait basculer de son côté; c'est donc avec raison que de bons Écuyers ont avancé qu'un cheval *très fin* doit travailler avec justesse par la seule *balance des talons*, ce qui suppose que les étriers sont comme les plateaux auxquels je les compare.

Supposez que vous marchez de deux pistes faisant fuir la jambe gauche, les hanches étant en retard; vous voulez centraliser le mouvement, en les rapprochant de celui des épaules, voilà ce que vous avez à faire : Porter la main de la bride un peu à gauche, *sans aucun effet de jambes;* par ce mouvement *de la main seule*, vous arrêtez les épaules que vous opposez légèrement aux hanches, et ces dernières viennent se ranger d'elles-mêmes sur la ligne, parce que l'animal sent le besoin de se mettre d'aplomb pour préparer son arrêt. La connaissance parfaite de cet effet *des épaules opposées aux hanches*, est de la plus grande importance pour tout homme qui veut enseigner clairement une des parties les plus savantes de l'Équitation; elle ne lui est pas moins nécessaire s'il veut dresser des chevaux aux *airs de manége* sans risquer de les ruiner. C'est ici l'occasion de signaler une erreur commune à plusieurs Écuyers et qu'il faut soigneusement éviter. C'est de vouloir accélérer le mouvement des hanches en retard, sans arrêter celui des épaules en avance, ce qui arrive quand avec *la main opposée*, qui doit agir seule, on continue l'action de la jambe qui chasse les hanches, parce qu'alors le cheval ne fait que gagner de vitesse, les hanches sont pour ainsi dire forcées de courir après les épaules, désordre qui dure ordinairement jusqu'à ce que le mur

l'arrête ; tandis qu'en opposant la main seule, comme je le prescris, il se fait un *temps de repos*, et quel que soit le retard des hanches, elles se mettent sur la ligne en deux ou trois pas.

Lorsqu'on fait fuir la jambe gauche, le mouvement du cheval qui va sur la droite, fait porter le haut du corps du cavalier sur la gauche, et comme il n'est guère possible d'empêcher cette direction naturelle (1), il faut toujours se préparer à l'arrêt en assurant bien les cuisses et les genoux sur la selle, car sans cette précaution, le corps serait brusquement ramené de gauche à droite, si le cheval s'arrêtait brusquement sur place, et faute de s'être préparé à cet arrêt en soutenant la ceinture et en fermant les cuisses, la jambe droite arriverait involontairement et brusquement au corps du cheval, selon que le corps et l'assiette du cavalier, se seraient portés à droite de la même manière. Alors, au lieu d'un arrêt moelleux *et prévenu*, on arrêterait par à-coup en *culbutant les hanches* à gauche. Généralement on fait mal l'arrêt dans la marche de deux pistes, parce que l'assiette s'ébranle et que celle-ci communique cet ébranlement à la jambe qui fait point d'arrêt.

Pour que ces arrêts soient faits avec une grande précision, sans fatiguer les hanches et les jarrets du cheval, ils doivent être pris de loin et suivant une expression que j'ai créée et introduite dans la leçon *en laissant mourir le mouvement*.

Le passage des coins en continuant de marcher de deux pistes, *la tête au mur* est très difficile, en ce qu'il faut que les épaules se développent avec beaucoup de justesse et de grâce, tandis que les hanches pivotent sur place, afin de sauver l'angle sans marquer aucun accrochement. C'est à la leçon en cercle, l'épaule en dehors, qu'on apprend à bien passer les coins de cette manière.

Le changement de main diagonal de deux pistes, ne demande pas moins de précision, en ce que tout en marchant de côté, il faut que le cheval se porte un peu en avant à chaque pas, les épaules marchant toujours les premières depuis le commencement jusqu'à la fin du changement de main, qui ne peut être bien fait qu'en déterminant les points de départ et d'arrivée suivant qu'ils sont indiqués sur le mur (2).

---

(1) Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur la réaction du corps du cavalier, sur le cheval et la réaction de celui-ci sous le cavalier, ainsi que sur les résultats qu'on peut obtenir par *les rapports de sensation qui s'établissent entre les deux individus*. Mais ces développemens mèneraient à des leçons trop étendues et trop scientifiques pour beaucoup de personnes. Tout cavalier qui sera arrivé à *sentir ses chevaux* dans la perfection, aura la clef de tout ce qu'il y a de plus difficile en Equitation et pourra étendre le domaine de la science, par ses observations personnelles.

(2) Remarquez bien que les Ecuyers médiocres n'observent jamais bien ces points de départ et d'arrivée. Ce n'est pas faute de concevoir le tracé du changement de main, volte, etc., il ne faut pour cela qu'avoir

Quant à toutes les autres figures susceptibles de s'exécuter de deux pistes, elles ne pourront jamais être justes, qu'en observant ce que j'ai dit du *croisement d'une jambe sur l'autre*, en conservant une position bien régulière et bien assurée, et en tenant le cheval dans le pli.

Comme la marche de deux pistes est toujours fatigante pour les chevaux au trot et au galop, je voudrais qu'on n'y exerçât jamais les élèves qu'au pas à *la tête au mur* et dans les changements de main demi-voltes, etc. Quelque grand que soit le nombre des chevaux d'un manége, ils seraient bientôt ruinés, si on les mettait tous les jours aux reprises de deux pistes au trot et au galop, sous des élèves qui prennent leçon sans suite, sans goût et sans envie de bien faire, comme il arrive généralement aujourd'hui dans les manéges publics.

J'ai parlé de l'importance et de la difficulté d'arrêter la marche de deux pistes, par la seule *opposition de la jambe*, en fuyant de gauche à droite et de droite à gauche, où à chaque changement il faut arrêter sur place, puis faire obliquer les épaules du côté où l'animal chemine, ce qui prend un temps plus ou moins long. Mais il faut encore pouvoir arrêter la marche sur un point déterminé, et reprendre à l'opposé *sans intervalle de repos*.

Pour faire ce dernier mouvement, l'un des plus difficiles à exécuter, comme le plus gracieux à voir, il faut compter une, deux, comme je l'ai déjà expliqué, le 1er temps pour l'engagement d'une jambe, le 2e temps pour le dégagement de l'autre, en marquant bien ces temps en mesure.

Dans l'instant où l'on veut changer la direction de la marche, *sans temps d'arrêt*, direction que je suppose ici de gauche à droite, il faut pour la renvoyer de droite à gauche, que la jambe droite du cavalier ait fait son effet, avant que la jambe gauche de devant du cheval, soit tout-à-fait passée pardessus l'autre, ce qui la fait revenir sur elle-même pour faire sa foulée à gauche; de manière que le mouvement fait en l'air et celui de la foulée qui vient après, se confondent dans un seul temps de la mesure.

Cette explication n'est pas à la portée de tout le monde, j'en conviens, mais je ne la fais que pour les Écuyers et les vrais connaisseurs.

Au besoin, on pourrait noter sur le papier la marche de deux pistes et *les retours* dont il est ici question, mais j'ai jugé inutile d'en joindre ici la preuve.

---

des yeux; mais c'est que n'ayant ni justesse ni accord dans les aides, ils ne peuvent déterminer les mouvements de leurs chevaux qu'à peu près et jamais sur des points déterminés; il y en a beaucoup qui ne pourraient arrêter les hanches sans le secours du mur, aussi leurs chevaux en marchant de deux pistes n'apprennent qu'à s'en faire un moyen de défense. J'ajouterai encore que ce sont toutes ces difficultés qui font que les cavaliers médiocres et prétentieux ne veulent pas entendre parler du manége.

Question à résoudre.

Quand on marche de deux pistes en cercle, l'épaule en dedans, sur la piste à droite, c'est-à-dire en faisant fuir la jambe droite, le cheval doit-il être *placé* à droite ou à gauche?

Voilà une question qui n'a jamais été résolue clairement.

Des Écuyers répondent : il doit être placé à droite puisqu'il est sur la piste à droite.

D'autres opposent qu'il y aurait contre-sens, puisque le cheval se trouverait regarder du côté opposé à celui où il chemine.

Les autres assurent que c'est à gauche que le pli doit être donné, puisque le cheval se dirige à gauche bien que sur la piste à droite.

En admettant ce dernier principe, il y aurait encore contre-sens, car étant sur la piste à droite, il faut que la bride soit dans la main gauche et le bridon dans la droite. Or, la position devient fausse, du moment où le cheval est placé du côté opposé à la main du bridon, qui n'a d'autres fonction que de *donner le pli.*

Il faut pourtant se fixer sur ce point comme sur tous ceux qui peuvent être mis en discussion, autrement il n'y aurait ni principe ni méthode.

Quant à moi, je dis que le cheval qui travaille en cercle *l'épaule en dedans,* ne doit être placé ni à droite ni à gauche, parce que le point qui règle la marche et qu'il doit toujours voir, est le centre du cercle autour duquel il tourne constamment; conséquemment je pense qu'il doit être droit d'*encolure*, n'importe la jambe qu'il fuit.

En travaillant sur le même cercle, *l'épaule en dehors* ou *les hanches dedans,* il n'y a plus d'incertitude sur le pli, il doit être *suivant la piste.*

CHAPITRE L.

Des Etriers.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

C'est une des choses les plus difficiles en équitation que de bien chausser les étriers (1). Les anciens Ecuyers qui ont ébauché les premiers principes

(1) Ici, chausser s'entend comme porter. Anciennement *chausser l'étrier* signifiait y enfoncer le pied tout-à-fait, ce que l'on faisait en courant la chasse avec des bottes fortes et de très grands étriers dans lesquels le pied ne pouvait s'engager.

de cet art, ont recommandé *d'appuyer fortement sur les étrieux, les jarrets droictement tendus comme en marchant*, leur faisant porter en grande partie le poids du corps; principes faux, qui s'opposaient à la bonne assiette et qui faisaient tenir les jambes tendues et raides. Cette position avait été adoptée dans les temps de la chevalerie, pour pouvoir résister au choc des coups de lances tant dans les guerres que dans les tournois; il faut dire aussi que les selles alors en usage, donnaient au cavalier une grande solidité, étant pris comme dans une boite par les *battes* et le *troussequin* (1).

Plus tard, on reconnut que le jeu des articulations était indispensable pour augmenter et renouveler la pression des cuisses et des genoux, qui doivent secourir l'assiette quand elle est ébranlée par les mouvements violents du cheval; le pli du genou n'est pas moins utile pour déterminer cette grande puissance d'aide qui le fait obéir (V. Aides des jambes), c'est pourquoi la jambe doit être *tombante* quand elle pose sur l'étrier sans se *fermer*, et moelleuse quand elle forme sa pression.

Par conséquent, tout cavalier qui cherche un point d'appui sur ses étriers, est dans l'impossibilité de se servir de ses jambes et de mener son cheval avec justesse; il ne pourra pas même conduire ce cheval sans danger, s'il est sensible et vigoureux.

Je crois pouvoir avancer qu'on n'a point encore écrit d'une manière satisfaisante pour bien définir le but de l'étrier, en expliquant comment on doit le chausser pour ajouter la grâce à la commodité.

Tous les Écuyers recommandent de *baisser les talons*, et cela souvent, attendu qu'avec des étriers, cette partie du pied tend continuellement à s'élever, et toujours en raison directe du plus ou moins grand déplacement de l'assiette; la perfection serait sans contredit, de conserver le pied sur l'étrier dans une situation horizontale, quels que soient les sauts ou les contre-temps du cheval, ce qui supposerait une adhérence parfaite et permanente de l'assiette avec la selle et les jambes bien placées et asurées; ce serait le beau idéal de la position et de la tenue de l'Écuyer (2).

Il y a des cavaliers qui s'imaginent que plus on *porte long*, en allongeant les cuisses de toutes ses forces et en baissant la pointe du pied, mieux on est à cheval, voulant prouver *qu'ils n'ont pas besoin des étriers pour se tenir*.

---

(1) Ces selles différaient peu de nos selles à *piquet*. Un auteur a dit qu'on les appelait *selles à piquer de la lance*. Il est très probable que c'est par corruption qu'on les nomme aujourd'hui selles à piquet.

(2) C'est cette adhérence parfaite de l'assiette qu'un Ecuyer (M. de Brissy) a voulu exprimer par un verbe de son invention *centauriser* pour indiquer que le corps de l'homme et celui du cheval ne doivent faire qu'un. C'est le même qui fit plusieurs ascensions à cheval, à ballon perdu.

Placés sur l'enfourchure, avec les jambes en branches de compas, c'est pour eux un grand mérite et un pénible travail que de courir après des étriers trop longs qui leur échappent sans cesse (V. pl. 36).

Joignant au vice de l'exécution la fausseté du raisonnement, il en est qui donnent cette leçon : « Puisque c'est l'assiette qui doit porter le cavalier, les « jambes et les pieds doivent être libres comme s'il n'y avait point d'étriers. » Mais on peut leur répondre : si les étriers ne servent à rien, pourquoi en mettez-vous ?

Il en est qui tombent dans le défaut opposé et qui, tenant avant tout à avoir les *talons bas*, portent les étriers beaucoup trop courts et s'arc-boutent dessus comme des jokeys de course, autre défaut qui fait remonter les genoux, reculer l'assiette, et nuit à la grâce et à la finesse du travail (V. pl. 36).

Il est bon de remarquer d'abord, que l'usage des étriers n'est pas très ancien ; on monta long-temps à cheval sans leur secours, et l'on pourrait s'en passer au besoin, et tout bon cavalier doit pouvoir s'en passer ; mais on a reconnu qu'en restant plusieurs heures à cheval, les jambes sans être soutenues, se fatiguaient par leur poids, et communiquaient leur malaise aux autres parties du corps ; et comme je l'ai déjà dit, il n'y a que dans l'enfance de l'art que les Écuyers s'en faisaient un point d'appui. Si aujourd'hui, l'ordonnance de la cavalerie prescrit les étriers très courts pour les troupes légères, au point de pouvoir se dresser dessus, c'est à cause de la manière particulière dont ces troupes se servent du sabre en chargeant.

Le véritable but des étriers est de porter le poids des jambes, indépendamment de ce qu'ils servent à monter et à descendre de cheval (1). Trop longs, les pieds ne peuvent porter horizontalement dessus, et leur but est manqué, puisqu'ils ne portent rien, mais ils deviennent encore un embarras insurmontable pour le cavalier qui ne peut les atteindre qu'à grande peine et qui les perd à tout moment ; trop courts, ils portent alors plus que le poids de la jambe, font remonter les cuisses et les genoux, le cavalier est *raccroché* et ne peut avoir ni assiette ni union avec son cheval.

Je suis entré dans ces longues explications pour prévenir toutes les objections et pour faire reconnaître l'avantage d'un principe que j'ai toujours rappelé à mes élèves : 1° que les étriers doivent porter les jambes depuis les

---

(1) Je ne saurais dire au juste à quelle époque on inventa les étriers ; avant leur usage, on se servait pour monter à cheval, étant pesamment armé, de pierres taillées en escalier que l'on appelait montoir. C'était un privilége d'en avoir une à sa porte extérieure. Il y a quelques années, on voyait encore un de ces *montoirs* à la porte d'un hôtel de la vieille rue du Temple, voilà l'origine du mot *montoir* et *hors montoir*. Quand on était en campagne vraisemblablement, on s'aidait les uns et les autres. C'est peut-être l'origine du mot *donner le pied*.

genoux jusqu'aux talons; 2° qu'ils ne doivent porter uniquement que ce poids.

Le pied doit être placé horizontalement sur l'étrier, de manière à faire angle droit avec la jambe; or, comme cet angle tend à s'ouvrir dans les grandes allures et les mouvements violents, on a raison de rappeler souvent les élèves à baisser les talons; et comme en fermant la jambe il n'est guère possible d'empêcher le talon de s'élever un peu, il faut ne ployer que très peu le genou dans cette action; avec un cheval *fin dans les aides*, on pèse seulement sur la grille de l'étrier en baissant le talon, ce mouvement suffit pour déterminer l'aide que M. de la Guérinière appelle le *pesé de l'étrier*.

Il ne faut pas confondre *les talons bas* avec *les pointes du pied hautes*, ce qui est bien différent.

La position des talons bas, s'obtient par une excellente assiette, par la place bien observée des cuisses, des jambes et des pieds, par le ressort des articulations, quand ces parties ne sont ni forcées ni faussées, et l'étrier plutôt long que court; c'est la belle position d'académie, tandis que pour avoir les pointes du pied plus ou moins élevées, il ne faut qu'accourcir plus ou moins les étriers. Aussi voit-on qu'il n'y a que les bons Écuyers qui travaillent avec les talons bas, et que ceux qui ne savent pas monter à cheval, ne peuvent jamais trouver d'étriers assez courts.

On a écrit dans l'enfance de l'art, et d'autres ont répété machinalement *que la pointe du pied devait regarder l'oreille du cheval, et le talon regarder la croupe*. C'est une niaiserie qui ne signifie rien; mais des Écuyers modernes ont prétendu que les pieds devaient être placés *parallèlement au corps du cheval*; c'est une erreur, la pointe du pied doit être légèrement inclinée en dehors, premièrement, parce que cette position est la plus naturelle et celle adoptée par les Écuyers qui ont fait modèle de belle position (V. pl. 37); mais il y a une raison plus forte pour incliner les pieds légèrement en dehors, c'est qu'en fléchissant le genou, l'aide de la jambe arrive juste à sa place. Et remarquez bien que ce n'est pas le dedans du gras de jambe qui doit faire pression, mais bien sa partie postérieure.

Puisque *plusieurs lignes parallèles peuvent se prolonger à l'infini sans jamais se rencontrer*, cette vérité géométrique démontre assez que, si le pied était placé parallèlement au corps du cheval, on aurait beau plier le genou pour fermer la jambe, elle n'en passerait pas moins à côté sans le toucher (1), et

(1) A moins de supposer un cavalier très grand sur un très petit cheval, parce qu'alors les jambes se font sentir sous le ventre au lieu d'agir sur les côtés. C'est une exception et non une règle.

c'est ce qui arrive quand les élèves prennent cette leçon à la lettre, ou bien ils poussent le dedans de la jambe, ce qui n'est plus fermer la jambe, mais *plaquer* la jambe, ce qui serait bien, si le pli du genou était sur le côté, mais ce qui est absurde avec l'articulation que la nature a donnée à cette partie. La manie trop commune de tourner les pointes du pied en dedans est la plus vicieuse (1), car indépendamment de la mauvaise grâce qui en résulte, elle fait *estropier* la cheville, et éloigner la jambe dont l'aide devient nulle.

Si en traitant cette partie importante de l'équitation, il ne fallait pas réfuter des erreurs écrites ou débitées journellement dans les manéges, j'aurais pu résumer cette longue dissertation par ce peu de mots que je ne manque jamais d'adresser à mes élèves la première fois que je leur fais prendre les étriers: *Faites en sorte que ce ne soient pas vos jambes qui donnent la direction à vos étriers, mais bien vos étriers qui déterminent celle de vos jambes.* Voilà comme les jambes font contre-poids avec le corps, et par suite d'une bonne position, ces contre-poids s'établissent naturellement. Etant aussi près que possible du corps du cheval, les jambes s'accorderont avec tous ses mouvements; c'est ce qu'on appelle être *près de ses chevaux.*

Le bout du pied doit dépasser la grille d'un pouce environ, et porter dessus bien à plat, de même que quand on marche (2).

Le pied doit-il rester constamment sur l'étrier quand le cheval est au trot, ou doit-il la frapper en suivant les battues marquées par les jambes du cheval sur le sol?

Cette question doit être posée et résolue, puisqu'il y a de bons Écuyers qui veulent qu'on porte les étriers de cette manière, et d'autres qui veulent que le pied ne quitte jamais la grille de l'étrier.

---

(1) Si dans la leçon militaire, on recommande de *rentrer les pointes des pieds,* c'est que les cavaliers novices ne sont que trop disposés à les tourner en dehors. Ce défaut qui n'est que disgracieux individuellement, devient dangereux dans les rangs où il faut tenir le moins de place possible. La bonne école civile et la bonne école militaire sont parfaitement d'accord sur le fond des principes. Les différences qu'on y remarque, tiennent presque toujours à des considérations relatives et non à des contradictions.

(2) Je n'entends pas la marche les pieds en dehors, et comme on dit *en maître de danse*, ni en dedans comme une oie. Mais la pose des pieds à terre selon la belle nature, et comme les statues antiques en donnent la plus juste idée. On ne saurait trop insister sur ce point que le pied soit placé sur l'étrier, de même que quand on marche. Certes, qu'il ne serait ni beau ni naturel de marcher sur les talons les pointes en l'air, ni sur la pointe des pieds les talons en l'air. L'étrier trop long ou trop court donnera aussi au pied l'une ou l'autre de ces directions aussi disgracieuses à cheval qu'à pied, comme tout ce qui est contre nature; ceci démontre évidemment que le pied placé à angle droit avec la jambe, est ce qu'il y a de plus naturel et de plus gracieux, et dès lors plus d'incertitude pour mettre *l'étrivière* à sa juste mesure.

Comme on peut avoir une bonne position et beaucoup d'accord dans les aides en suivant l'une ou l'autre de ces deux pratiques, je laisse aux élèves-Écuyers à adopter celle qui leur convient davantage, n'y voyant aucun inconvénient; mais pour moi je préfère la seconde, voici comme je l'explique :

Dans l'instant où mon cheval frappe le sol du pied droit de devant, mon pied de ce côté, en conservant sa position horizontale, frappe légèrement et à plat sur la grille; puis, s'élevant un peu au-dessus, il laisse au pied gauche à frapper à son tour, pendant que le cheval fait sa battue de la jambe gauche de devant, et ainsi de suite alternativement; de manière que mes cuisses imperceptiblement mues par le jeu des épaules du cheval, communiquent ce mouvement aux pieds sur les étriers, et me font comme marcher en même temps que lui. Cette manière de tenir les étriers, s'acquiert plus facilement par l'imitation que par la théorie, elle mène plus sûrement à se lier à tous les mouvements du cheval et à bien sentir les foulées sur le sol.

C'est encore par l'imitation qu'on arrive en peu de leçons à bien *prendre le temps des étriers* pour trotter à l'anglaise, *et je dis qu'il est possible de trotter à l'anglaise avec beaucoup de grâce, et en menant son cheval avec précision,* bien que tous les Écuyers ont proscrit cette manière, qui ne convient point dans le manége et qui serait ridicule dans les manœuvres militaires, mais qui est commode en route ou en chasse avec les chevaux dont le trot est dur.

Rien ne nuit à la position d'un élève comme de lui donner trop tôt les étriers, parce qu'il s'en fait un point d'appui et alors plus d'assiette; cette vérité est si généralement reconnue, qu'elle n'a pas besoin d'être appuyée de preuves nouvelles.

Pour des élèves, jeunes, bien conformés, dont on veut faire des cavaliers distingués, deux ans de manége sans étriers en trottant beaucoup, particulièrement sur les cercles, sont indispensables pour les assouplir, leur procurer une belle position et une *tenue* susceptible de résister sur les sauteurs et les chevaux qui se défendent. En leur donnant les étriers à la troisième année, il faudrait encore n'employer que des chevaux d'école, car de jeunes chevaux non débourrés, durs et irréguliers d'allures, gâteraient leur position; mais aujourd'hui que tout le monde *va à cheval* et que personne ne tient à devenir Écuyer, ces longues préparations sont inutiles, et il faut avant tout, parler pour la multitude. Quand un jeune homme n'a que très peu de temps à donner au manége, qu'il ne veut monter à cheval que pour se transporter le plus commodément possible à la promenade ou en route sur des chevaux dressés et faciles, vingt-quatre leçons sans étriers lui suffiront d'abord, vingt-quatre autres avec les étriers lui apprendront à les tenir passablement, l'habitude fera le reste.

Quant aux personnes qui commencent dans un âge avancé pour les exer-

cices de corps, c'est-à-dire trente ans et plus, il leur faut des leçons particulières. Le démonstrateur ne doit plus suivre à leur égard la marche ordinaire; son expérience doit choisir une leçon relative à chaque individu. J'ai souvent donné des leçons à des personnes âgées et infirmes auxquelles l'exercice du cheval était ordonné par les médecins. A celles-là il faut donner des étriers dès la première leçon, et les tenir courts, parce qu'ils sont plus faciles à conserver et qu'ils servent aussi à rétablir l'assiette quand elle roule à droite ou à gauche; il faut alors diriger les cuisses et les genoux en avant, car sans cette précaution, les étriers courts forceraient l'assiette à se reculer, et le cavalier pourrait se blesser sur la selle; on emploie pour cette leçon des chevaux dressés à marcher au grand pas et à se mettre facilement au très petit galop comme ceux de femme, sans fermer les jambes, à la pression du fouet à l'épaule ou à la voix.

Observations sur la manière d'ajuster les étriers.

Je recommande essentiellement à mes élèves, d'ajuster leurs étriers eux-mêmes après leur avoir montré à le faire avec adresse, parce que le palefrenier qui *donne le cheval*, ne le fait jamais aussi bien et aussi promptement que le cavalier qui le monte; il est nécessaire qu'un élève qui n'est pas infirme, apprenne à se passer d'un serviteur toutes les fois qu'il veut allonger ou accourcir son étrier. Non-seulement tous les Écuyers ajustent leurs étriers à cheval et en marchant, mais tous ceux qui ont une grande habitude du cheval font de même; pourquoi donc tenir les élèves dans l'ignorance d'une chose aussi simple et aussi utile?

Il faut nécessairement être en selle pour bien juger de la mesure de ses étriers, car la position de cette selle sur le cheval, la manière dont ses jambes sont placées sur le sol, l'inclinaison de ce sol et d'autres raisons, peuvent faire que les étriers qu'on aura pris beaucoup de peine à ajuster avant de monter, se trouvent trop longs, trop courts ou inégaux quand on sera entré en selle; et comme les mêmes raisons feront aussi que, les ayant ajustés à cheval et sur place, il faudra recommencer l'opération quand on se mettra en mouvement, je veux que mes élèves ajustent leurs étriers eux-mêmes, à cheval et en marchant.

Je consignerai ici une remarque que l'expérience de trente années passées dans les manéges, m'a mis à même de faire souvent au sujet de certains hommes qui, se donnant pour Écuyers, venaient y subir des examens ou y chercher de l'emploi. C'est que tous ceux que j'ai vus tourner long-temps autour du cheval pour ajuster leurs étriers à l'avance, étaient de vrais mannequins, n'ayant ni tenue ni aides, jugés tels sur cet indice, et toujours

bien jugés, du moment où on leur voyait faire une grande affaire de la préparation de leurs étriers avant de monter à cheval. C'est encore une autre niaiserie de compter les points des étrivières, puisque la gauche s'allonge davantage par le poids du corps en montant et en descendant.

Si je n'ai rien dit sur l'étrivière bien ou mal tournée, c'est que j'ai supposé que l'élève a appris au manége à en faire la différence. Il y a cependant aujourd'hui tant de personnes qui montent à cheval sans avoir jamais pris une leçon, que beaucoup ne savent pas mettre leurs étrivières *sur le plat;* c'est pire que de l'ignorance, c'est ignoble, comme de prendre son étrier de la main pour le mettre au pied.

Comme les selliers vendent des étriers infiniment faibles et légers, et puis des étriers *monstres* par leur forme et leur pesanteur, je crois utile de dire un mot sur ceux qui sont les plus convenables. Trop légers, ils sont plus difficiles à tenir, et quand ils sont trop gros et trop lourds, ils peuvent blesser la jambe en la frappant, s'ils échappent du pied dans un contre-temps; il faut surtout que la grille soit plate et fasse angle droit avec la branche; les grilles concaves sont très incommodes, et n'ont pu être inventées que par un caprice d'ouvrier et non par un motif raisonné, puisque la plante du pied est plate est non en boule.

Je ne terminerai pas cette dissertation sans parler d'une manière particulière de tenir les étriers au galop. Quelques Écuyers font un mouvement qui est assez gracieux quand il n'est pas trop grand; c'est d'ouvrir un peu le bas de la jambe à chaque temps où le cheval retombe sur le sol; le cavalier saisit ce moment pour baisser les talons, se grandissant du haut du corps en se liant au mouvement du cheval; quand ce temps est pris juste, les jambes du cavalier font en petit le mouvement de celles du nageur; mais il ne faut pas l'outrer, car il deviendrait ridicule. Quand j'étais jeune élève au manége, on appelait cela le *temps d'étriers du prince de Lambesc.* J'ai besoin de dire aux jeunes gens qui s'intéressent à tout ce qui a rapport à l'équitation, que le prince de Lambesc qui excellait dans cet art, était grand Écuyer de France, très proche parent de la Reine, très bel homme, et conséquemment en position de donner *le genre* dans le monde élégant; on n'était pas encore dans l'usage de copier la mise et la tournure des jokeis de l'Angleterre.

CHAPITRE LI.

Des Ballotteurs, Sauteurs de piliers et Sauteurs en liberté.

Du Ballotteur.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

On appelle *ballotteur* un cheval qui sert aux commençants pour les préparer à monter le *sauteur*. Ce balloteur doit se mettre facilement au *passage* et *au piaffer*, s'enlever *à la courbette* et à la *ballottade* sur le commandement de l'Écuyer, et s'arrêter de même si l'écolier vient à perdre tout-à-fait son aplomb. Ces mouvements ou *airs* n'exigent du cavalier qu'une légère pression de cuisses; pourvu qu'il se laisse bien asseoir et qu'il s'unisse à son cheval par la souplesse de la ceinture, il se maintient en selle sans effort, le jeu des contre-poids s'établissant toujours de lui-même chez les élèves qui ont une position régulière (V. Pl. 38).

Les élèves doivent monter des ballotteurs dès leurs premières leçons en liberté et le plus souvent possible. En avançant que d'après mon système d'enseignement, on peut former de bons élèves en 60 leçons, j'entends surtout qu'ils montent des ballotteurs dès la 10e, et des sauteurs aussitôt qu'ils le peuvent sans en éprouver trop de fatigue ni de *déplacement*, et cela une fois sur six leçons.

Cependant quelles que soient les dispositions des élèves, on ne doit les faire passer du ballotteur au sauteur que quand ils ont au moins 18 ans. Plus jeunes, il y aurait du danger à les exposer à des réactions trop fortes, qui pourraient leur fatiguer la poitrine.

Du Sauteur.

Le sauteur doit être plus vigoureux et avoir plus de moyens et d'haleine que le balotteur. Il faut pour qu'il ne se fatigue pas tout d'un coup, ainsi que le cavalier qui le monte, qu'il commence sa reprise par quelques temps de ballottade, puisqu'il détache vigoureusement trois ou quatre ruades après s'être élevé des quatre pieds pour *nouer l'aiguillette ;* on doit terminer cette reprise par quelques *courbettes* et *pesades* (V. ces Airs).

Il ne faut pas oublier de remettre le sauteur souvent au passage et au piaffer; si on négligeait ce soin, il perdrait sa souplesse et sa grâce; il finirait par travailler de travers en forçant sur les cordes, et pourrait devenir dangereux en se jetant sur les piliers.

Les ballotteurs et les sauteurs doivent toujours être montés avec des selles demi-piquet, à moins que les élèves soient arrivés à avoir une très grande tenue, ce qui ne peut être le partage de tous ; alors on se servirait de la *selle rase*, qui n'est pas sans inconvénient, parce qu'on peut se blesser sur le pommeau de cette selle.

Quand on a des sauteurs bien dressés, et qu'ils sont dirigés par un Écuyer habile et prudent, l'élève le plus faible et le plus neuf, ne risque jamais de tomber, tout étant prévu pour empêcher les chutes ; mais il court plus d'un danger avec les Écuyers ignorants ou impatients qui ne peuvent faire travailler le sauteur qu'à coups de fouet. L'Écuyer qui tient à sa réputation, ne doit jamais oublier qu'il est chargé d'une très grande responsabilité envers le public, et que tout en cherchant à avancer les élèves par tous les moyens et les épreuves connus, ces élèves ne doivent pas tomber de cheval, et si cela arrive par hasard, c'est toujours par l'imprévoyance du maître; car pour qu'il en fût autrement, il faudrait admettre que les écoliers tombassent pour leur plaisir, ce qui n'est guère probable (1).

Position que l'on doit avoir sur le Ballotteur et le Sauteur dans les piliers.

La tête soutenue et d'aplomb, les épaules effacées, le haut du corps grandi ; il faut être bien assis et lié aux mouvements du cheval par la souplesse de la ceinture; les cuisses tournées sur leur plat, les genoux et les jambes *bien fermés;* les pointes des pieds un peu rentrées en dedans (sans cependant *estropier les chevilles*), afin d'éviter d'accrocher les pieds sur les piliers, s'il arrivait que le cheval se portât dessus en sautant. Les rênes de la bride

---

(1) Les personnes qui entrent pour la première fois dans un manége, croient assez souvent que le sable ou la sciure de bois qui en adoucit le sol, est mis là uniquement *pour qu'on ne puisse se faire de mal quand on tombe de cheval.* Ce sont ordinairement les mères qui veulent assister aux débuts équestres de leurs enfants, qui se plaisent à supposer cette prévoyance du maître, sans cependant en être parfaitement rassurées.

A la manière dont on improvise aujourd'hui des professeurs, je ne serais pas étonné que, parmi ces derniers, il s'en trouvât qui crussent aussi que du moment où le terrain enfonce sous les pieds des chevaux, il n'y a pas grand danger à ce que les élèves tombent souvent afin de les rendre plus attentifs à la leçon. Voilà l'abus d'admettre comme professeurs des jeunes gens qui n'ont point été élevés dans les manéges, qui n'ont monté à cheval qu'en *casse-cou* et qui n'imaginent pas devoir prendre plus de précautions envers les élèves qu'on en a pris pour eux-mêmes.

soutenues *au bouton* sur le petit doigt de la main gauche, cette dernière en position plus détachée du corps qu'à l'ordinaire et à la hauteur de la poitrine. La gaule placée le long de l'épaule du cheval, tant que l'élève n'est pas bien affermi aux reprises de sauts, et à la position *du croisé* quand il peut s'en servir avec accord pour faire détacher la ruade ; il doit la faire agir aussi à l'épaule pour faire lever la courbette (V. Pl. 38), on ne tient jamais le bridon de la main droite pendant la reprise de sauts.

Avant de monter le sauteur, on doit d'abord ôter ses éperons. On ne met pas non plus d'étriers sur ce cheval.

Comme on a demandé s'il était de rigueur de tenir les rênes au bouton quand on monte le sauteur de piliers, je crois devoir donner une explication complète à cet égard.

Les rênes doivent être tenues de cette manière pour trois raisons également puissantes.

La première, c'est que le cheval ne pourrait prendre ses temps de sauts justes, s'il était exposé à recevoir une saccade au mouvement où il s'enlève, ce qui arriverait, si les rênes n'étaient pas extrêmement longues ; et dans de certaines positions, la saccade suffirait pour donner un effort dans les reins ou les jarrets ; on a vu des sauteurs qui ont été perdus de cette manière.

La seconde, c'est qu'il faut que l'élève trouve sa tenue par son assiette et ses cuisses, sans avoir besoin de s'attacher à la main qu'il doit tenir à la hauteur de la poitrine et détachée du corps, le poignet arrondi, les ongles en dessus. Cette position de la main haute, fait porter le corps en arrière et ployer les reins. Ainsi placée, on évite qu'elle se dirige sur le pommeau de la selle pour y chercher un point d'appui.

Et la troisième, c'est que les rênes étant longues, on ne craint pas que le poignet qui les tient, soit tiré en avant par une secousse violente du cheval, ce qui entraînerait le cavalier dans cette direction en l'exposant à recevoir un coup de tête dans la figure ou dans la poitrine, ce qui arrive quand on ne prend pas la position convenable (1).

Il faut surtout recommander à l'élève de se placer précisément vis-à-vis l'encolure du cheval, quelle que soit la direction des hanches d'un côté ou de

---

(1) Depuis peu d'années, quelques Ecuyers ont imaginé une position qui n'est ni belle ni bonne pour monter le sauteur ; c'est de faire croiser les bras sur la poitrine ou derrière le dos. Je dis que cette position n'est ni belle ni bien entendue. Comme on monte les sauteurs pour apprendre à conserver la position malgré les sauts les plus difficiles d'un cheval qui se défend, et que dans ce moment on ne doit pas se croiser les bras ni sur la poitrine, ni derrière le dos, je ne vois dans cette position donnée pour monter le sauteur, qu'une pratique erronée à ajouter à beaucoup d'autres innovations semblables.

l'autre, car le sauteur le mieux dressé, ne travaille pas toujours en *donnant dans les cordes*, et si dans le moment où il se met de travers, on n'a pas le soin de se *repérer* sur l'encolure, une épaule se recule facilement, et la poitrine, au lieu de se trouver vis-à-vis de l'encolure, se trouve de côté ; le corps n'étant plus juste sur sa base, les déplacements deviennent de plus en plus considérables, et il n'y a plus de tenue possible. Ce qui aide beaucoup à maintenir la poitrine vis-à-vis l'encolure, c'est de porter le regard sur un point fixe pris entre les deux oreilles du cheval.

Des moyens de tenue sur le Sauteur.

Tout le secret pour tenir sur les sauteurs les plus vigoureux, soit dans les piliers, soit en liberté, consiste à avoir une bonne assiette, beaucoup de souplesse dans la ceinture et à savoir fermer les cuisses et les genoux à propos, *en prenant le temps du saut*. Les jeunes gens de 18 à 20 ans montent toujours mieux les sauteurs que les hommes faits, bien que ces derniers aient plus de force dans les cuisses et les autres parties du corps. En voilà la raison: 1° les jeunes gens ont plus de souplesse dans la colonne vertébrale, conséquemment ils se lient mieux au cheval pour en amortir les secousses ; 2° Etant plus minces et ayant les cuisses plus longues, celles-ci n'ont besoin que de former une légère pression pour assurer un corps léger qui éprouve peu de déplacement quand il est bien dans la ligne d'aplomb, et qui la retrouve facilement quand il la perd, parce qu'il est plus souple ; 3° Etant plus légers, les très jeunes gens chargent moins le cheval qui se trouve plus à son aise dans sa reprise de sauts, s'y livre avec plus de confiance, ce qui rend ses réactions plus réglées et dès lors plus douces ; de manière que le cheval en sautant beaucoup plus haut, n'en devient que plus facile pour celui qui sait s'unir à ses mouvements. Cette démonstration fait voir toute l'erreur des personnes qui croient que c'est la force physique qui fait résister aux mouvements vigoureux et répétés d'un sauteur qui étonne par l'élévation qu'il prend, puisque ce sont les jeunes gens les moins robustes qui les montent le mieux. J'ai voulu prouver par la théorie ce que la pratique et l'expérience ont reconnu depuis qu'il existe des manéges et des sauteurs.

Effet de la bonne assiette et du liant de la ceinture pour prendre le temps du saut.

Il est bien prouvé que le sauteur ne peut s'élever de terre qu'en faisant une flexion considérable sur ses articulations, afin de réagir sur lui-même ; c'est pourquoi les sauteurs les mieux dressés, qui durent le plus long-temps, sont ceux qui se préparent à la reprise de sauts par quelques temps de piaffer et

de ballottade. Le cavalier bien uni à son cheval, sent quand il fait sa flexion, et c'est le moment où il relâche aussi ses articulations en ployant ses reins et ses genoux ; le pli de ces derniers a rapproché ses jambes du corps du cheval sans cependant le serrer ; le cheval est donc comme enveloppé par l'assiette, les cuisses et les gras de jambes ; le cavalier ainsi préparé au choc, l'attend de sang-froid sans épuiser ses forces de pression en les employant inutilement. C'est à l'instant où le cheval détache la ruade vigoureusement, après s'être enlevé des quatre pieds, que le cavalier porte son corps bien en arrière, afin de ne pas être jeté en avant, et qu'il serre les genoux et les cuisses de toutes ses forces en mollissant la ceinture. Le choc, alors se trouve en partie neutralisé par le jeu des vertèbres lombaires, de manière que l'assiette et la partie supérieure du corps, n'ont ressenti que peu ou point de secousse ; voilà ce qui s'appelle *prendre le temps du saut ;* il faut que le cavalier continue cette pression, pour que la masse qui est sous lui ne le laisse pas en chemin en retombant, étant d'une gravité beaucoup plus considérable que la sienne ; comme en arrivant à terre, le cheval est obligé de nouveau à ployer ses articulations pour fournir un autre élan, le cavalier recommence aussi à relâcher et ployer les siennes, ce qui le repose un instant et le prépare à résister à un nouvel effort, et ainsi de suite pour tous les sauts de la reprise.

Effet de la mauvaise assiette et du manque de liaison, ce qui fait prendre le saut à contre-temps.

On comprend facilement que faute de savoir prendre le temps du saut, l'effet de tenue est manqué, parce que l'homme et le cheval ne sont point attachés ensemble, mais seulement superposés et unis par le plus de points de contact possibles ; de sorte que le plus léger qui reçoit le mouvement, (l'homme) se trouve séparé du plus lourd qui l'imprime (le cheval), quand il ne sait pas neutraliser l'effort. Il suit de ce manque de liaison entre les deux individus, que quand ils retombent, le cheval, comme étant le plus lourd, arrive sur le sol un peu avant le cavalier ; celui-ci en retombant à son tour, rencontre l'animal de nouveau élancé et en reçoit une secousse qui le renvoie plus ou moins, selon que l'intervalle qui les sépare est plus ou moins grand. C'est cette absence d'union qui rend la tenue impossible et qui a fait consacrer une expression qui la dépeint parfaitement : *bondir sur sa selle comme un volant sur une raquette.*

Cette démonstration vient à l'appui de ce que je dis ailleurs, sur la nécessité de mettre l'homme et le cheval dans un juste rapport de volume, de force et de pesanteur, c'est-à-dire de ne pas choisir pour un cavalier très mince et très léger, un cheval d'une très grande taille, ni pour un homme très gros et très grand, un petit cheval fin de membres et faible dans toute sa conforma-

tion. C'est surtout quand on veut se livrer à l'exercice du saut de barrières ou de fossés qu'il faut observer ces rapports. Par exemple, il pourra se faire qu'un enfant de 10 ans résiste sans effort, et avec très peu de pression des cuisses, à l'action d'un très petit cheval mince et léger qui saute une barrière de 3 pieds de haut. Mais, que ce même enfant soit monté sur un cheval de grande taille, d'un poids presque double du premier, essaie de franchir une barrière de 1 pied et demi, il y a beaucoup de probabilité qu'il sera jeté à terre, à cause de la trop grande disproportion qui existe dans la gravité des corps superposés, ce n'est pas l'effort du saut qui déplace l'enfant trop léger, c'est le cheval qui échappe sous lui par sa trop grande pesanteur.

Résumé des principes qu'il faut observer pour avoir sur les Sauteurs le plus de solidité et de grâce.

Résumant ce que j'ai dit sur les moyens de tenue, il faut :

1° Porter le corps bien en arrière dans le moment de la ruade, parce qu'elle tend toujours à le jeter en avant.

2° Fermer les cuisses et les genoux autant que possible, aussi dans ce moment, parce que l'assiette n'étant point *secourue* ne suffirait pas pour résister à l'effort.

3° Et surtout *prendre le temps du saut*, c'est-à-dire de relâcher la ceinture pour neutraliser en partie l'effort, et fermer les cuisses et les genoux jusqu'au moment où le cheval est retombé sur le sol.

Il y a un ancien principe de manége que l'on rappelle souvent dans la leçon, c'est celui-ci : *Il n'y a jamais de raison pour porter le corps en avant*, règle très juste dans beaucoup d'occasions, mais qni n'est pas sans exception, et c'est des exceptions sur lesquelles les maîtres gardent généralement le silence, ce qui est une grande faute. Par exemple, la *pesade*, exige que le haut du corps se porte un peu en avant pour faire un contre-poids qui l'empêche de tomber en arrière. Quand par défense, le cheval fait une *pointe* très haute et très droite, il faut non-seulement se porter en avant pour ne pas tomber en arrière, la tête en bas, mais il faut encore chercher à augmenter le contre-poids du corps, en le dirigeant sur les parties antérieures du cheval, pour l'empêcher de se renverser lui-même, chute la plus dangereuse. Ces mouvements doivent être pris par le jeu de la ceinture et en fermant les cuisses, cherchant à conserver l'assiette sur la selle autant que possible, pour que le corps se trouve bien d'aplomb sur sa base, au moment où le cheval retombe les pieds de devant sur le sol ; c'est par cette position qu'on peut résister à la ruade ; si elle se fait tout de suite et sans intervalle entre la foulée des pieds de devant, sorte de saut que savent employer les chevaux qui ont une

grande habitude de se défendre et par lequel ils se débarrassent promptement du cavalier.

Puisque l'exercice du sauteur a principalement pour objet d'apprendre aux élèves à se tenir sur les chevaux qui emploient les défenses les plus dangereuses, il est très utile de les exercer quelquefois à passer alternativement d'une pesade bien enlevée à une ruade vigoureusement détachée. Cette leçon est excellente pour éprouver la tenue des élèves les plus avancés, mais on ne peut la donner qu'avec d'excellents sauteurs, très obéissants à la voix de l'Écuyer.

Importance de n'employer que de bons Sauteurs, c'est-à-dire ceux qui ont les qualités requises pour cet usage et qui sont parfaitement dressés.

C'est une chose aussi précieuse que rare que les bons sauteurs et ballotteurs de piliers; à bien dire, c'est le fond le plus précieux d'une École d'Équitation, car il est toujours possible de *mettre en reprises* des chevaux peu ou point dressés au manége quand on n'en a pas d'autres, mais il n'en est pas de même des sauteurs; ils sont toujours très dangereux quand ils ne sont pas parfaitement dressés à cet usage, et ils ne peuvent être bien réglés que lorsqu'on a employé le temps nécessaire pour les former, et que leur construction, leurs moyens physiques et leur caractère ne s'y opposent pas. Ce n'est pas tout; quand ils sont une fois dressés, il faut les entretenir dans leurs bonnes dispositions, et ne pas attendre qu'ils soient tout-à-fait dérangés pour rectifier leurs mauvaises habitudes.

Les qualités indispensables pour un *cheval de piliers* ou sauteur, c'est d'être bien conformé, libre dans tous ses mouvements, vigoureux et liant, fort, bien que léger, ayant de bonnes épaules, des hanches et des jarrets excellents, les pieds sains et pas trop gros. Ce cheval doit surtout avoir beaucoup d'haleine et être doué de ce caractère de gaîté aimable que dans le manége on appelle *jovial*. Il faut encore qu'un sauteur qui est le cheval le plus en vue dans une académie et qui y fait parade quand elle est visitée par des amateurs et des étrangers de distinction, soit bien fait de formes; qu'il ait une belle expression, qu'il soit à *tous crins*, et avant tout *entier*, car le cheval *hongre* a rarement assez de moyens pour faire un beau et bon sauteur, et le *bistourné* est presque toujours méchant et dangereux. C'est assez dire qu'un beau et bon sauteur, dont on commence l'éducation à 5 ans révolus, doit être un étalon de prix et non pas un mauvais cheval usé, boiteux ou rétif que l'on met dans les piliers, parce qu'il ne peut ou ne veut pas marcher. Comme il se trouve d'excellents chevaux entiers dont le poil est bizarre comme *pie*, *cape-de-maure*, etc., et qui par cette raison passent difficilement

dans le commerce, c'est dans ceux-là qu'on peut choisir des sauteurs, quand du reste, ils ont les qualités requises pour ce service. Les chevaux de robes bizarres sont toujours moins chers, et pour un sauteur, la singularité du poil ajoute souvent à son éclat.

Quant aux ballotteurs, ils n'exigent pas de si grands moyens; pourvu qu'ils aient du jeu et du mouvement, et qu'ils soient commodes et bien dressés, il n'en faut pas davantage. Quand les sauteurs vieillissent, que leurs forces diminuent, ils deviennent d'excellents ballotteurs.

Ce n'est pas tout qu'un sauteur s'enlève bien haut, il faut qu'il le fasse avec grâce et avec suite; qu'il soit réglé dans ses sauts, *qu'il donne dans les cordes;* c'est-à-dire qu'il saute droit sans jamais se jeter sur les piliers; qu'il s'anime ou se calme à la voix de l'Écuyer, donnant à sa volonté la *courbette* ou la *capriole*, et surtout qu'il passe facilement au *piaffer*, condition première de tout travail de piliers. Il ne faut pas s'y tromper, les sauts les plus vigoureux tiennent plus à la nature particulière du cheval qu'au mérite de l'Écuyer qui l'a dressé. Il faut enfin que le sauteur soit susceptible de s'arrêter court et immobile, si l'élève en vidant les arçons venait à tomber sous ses pieds, ce qui est extrêmement rare, ce qui n'arrive presque jamais dans une école bien dirigée, mais ce qui n'est pas impossible, malgré toute la prévoyance du maître, parce que le cavalier le plus vigoureux peut être empêché de fermer ses cuisses par l'effet d'une crampe subite de ces parties.

Rien de si désagréable et de si dangereux que ces sauteurs de piliers qui *travaillent d'humeur*, dont tous les mouvements sont convulsifs, qui sautent sans suite beaucoup plus fort qu'on ne veut, se jetant continuellement sur les piliers et qu'on n'arrête qu'à grande peine et après qu'ils ont épuisé toutes leurs forces en cherchant à démonter le cavalier (1); qui font des *pointes* au lieu de courbettes, qui ruent vingt fois de suite à la manière des ânes, la tête sur les genoux au lieu de s'enlever des quatre pieds pour *nouer l'aiguillette* et qui joignent à tous ces désagréments celui bien plus grave encore de mordre et de frapper l'élève pendant qu'il monte ou qu'il descend. C'est cette espèce de chevaux que l'on a bien voulu appeler quelquefois *sauteurs de pi-*

---

(1) C'est depuis ces désordres qu'on a imaginé de matelasser les piliers de haut en bas. Anciennement on se serait moqué de ces prévoyances qui semblent annoncer que le sauteur travaille en se traversant. Au manége de Versailles, où les sauteurs ne manquent pas plus que tout ce qui est nécessaire à une académie, on n'a jamais matelassé les piliers, et je ne connais pas d'exemple d'accidents causés par l'absence des coussins. Cependant, je ne prétends pas condamner cette mesure de précaution, mais je dis qu'elle ne dispense pas d'avoir des sauteurs bien dressés, et qu'elle n'a pas empêché que des élèves se fissent beaucoup de mal avec ceux qui sautent par humeur en se jetant sur les piliers.

liers; il faudrait dire, pour être exact, *qui se défendent dans les piliers*, et sur lesquels on n'a pas craint d'exposer de jeunes élèves courant plus de chance d'être blessés dans ces épreuves que s'ils montaient le cheval le plus difficile en pleine liberté. J'ai protesté pendant toute ma vie contre les *sauteurs improvisés*, que des Écuyers sans expérience ont cru propres à l'usage des piliers, parce que ces chevaux sautaient tout seuls et par humeur, ou bien de ces juments disposées aussi à sauter par suite de l'irritation nerveuse qu'elles éprouvent quand elles sont en chaleur. Je ne saurais trop recommander aux jeunes gens qui se destinent à l'enseignement de l'Équitation de ne pas suivre ce dangereux exemple. Tout cheval qui bondit par humeur, qui mord ou qui frappe, ne se guérit jamais complètement de ces vices, et conséquemment ne doit jamais être employé comme sauteur, car s'il arrivait qu'un élève en fût blessé, l'imprévoyance du maître ne saurait trouver aucune espèce d'excuse.

Après avoir signalé l'abus des chevaux vicieux, il faut bien dire un mot des chevaux sans aucuns moyens pour ce genre de travail Il y a des Écuyers qui ont pensé qu'on pouvait faire de bons sauteurs avec des chevaux usés, pris dans les épaules, boiteux par souffrance des pieds ou ayant les jarrets tarés. C'est une grande erreur, car la souffrance que l'animal éprouve dans une partie quelconque, empêche toujours son développement; jamais cheval pris dans les épaules ou souffrant des pieds, ne sautera avec plaisir; je sais bien qu'on peut l'y forcer par les coups de *torti*, mais alors il saute mal, sans souplesse, sans agrément; c'est une victime qui se tourmente dans les piliers, il ne donne aucun agrément à celui qui le monte, et il fait peine au connaisseur qui le voit s'épuiser en efforts inutiles.

Autrefois les chevaux de manége n'étaient jamais ferrés des pieds de derrière, parce qu'ils étaient presque toujours entiers et qu'ils échangeaient souvent des ruades entre eux. N'ayant point de fers, les coups de pied étaient bien moins dangereux et pour les hommes et pour les chevaux. Il y avait double raison d'avoir cette prévoyance avec les sauteurs, car étant ferrés du derrière, un fer usé pourrait se détacher dans une ruade. On en a vu qui ont été lancés ainsi à de grandes distances; avec les sauteurs ferrés du derrière, l'Écuyer risque beaucoup d'être blessé de cette manière.

De la conservation des Sauteurs.

Si de bons sauteurs sont aussi rares que précieux dans une académie, on ne doit rien négliger par assurer leur conservation, puisque le public et le chef de l'école y sont également intéressés. Je crois donc qu'il ne sera pas sans intérêt de consigner ici quelques observations, tant pour atteindre ce

but que pour répondre aux arguments de certains Écuyers, qui ont prétendu que les sauteurs de manége *ont beaucoup d'inconvénients*, *et qu'ils sont à peu près inutiles*.

Il faut que les sauteurs soient toujours entretenus dans un exercice modéré; qu'ils soient bien nourris avec de bonne avoine, beaucoup de paille et peu de foin; il faut surtout se garder de les faire sauter en sortant immédiatement de leurs repas. Rien ne nuit à la conservation d'un sauteur, comme de le laisser plusieurs jours à l'écurie et de l'en tirer pour le mettre immédiatement dans les piliers, car en passant d'un repos complet à un travail aussi violent, il pourrait facilement en contracter une maladie, ce qui n'arrive presque jamais quand on a le soin de les tenir en haleine. Le sauteur qui n'est pas toujours entretenu dans un exercice modéré, perd bientôt et sa force musculaire et la souplesse de ses ressorts, et quand on le fait travailler sans préparation, c'est particulièrement les organes de la respiration qui se lèsent davantage; on en a vu devenir tout-à-coup poussifs ou fourbus, d'autres se rompre les intestins, pour avoir ainsi passé de l'inaction à un travail aussi pénible. On expose le cheval aux mêmes accidents si on le force dans sa reprise de sauts, à fournir plus d'extension que ses forces n'en comportent et si on ne tient pas les sangles lâches.

Le sauteur de piliers fait ordinairement deux reprises de sauts sous chaque élève qui le monte (1). Chaque reprise de sauts ne doit jamais durer plus de 8 à 10 secondes, et il faut laisser assez d'intervalle entre chaque reprise, pour que le cheval ne soit pas trop essoufflé en travaillant; le sauteur peut faire ce service tous les deux jours sous trois ou quatre élèves, les ballotteurs peuvent faire le double (2).

---

(1) Je dois prévenir qu'en rappelant les usages suivis dans les anciennes académies, je suppose une *Ecole modèle*, composée d'élèves chez lesquels il n'y a pas impossibilité physique de devenir très bons cavaliers. Quand je dis qu'un sauteur peut faire deux reprises sous un élève, c'est que j'entends un élève mince, léger comme on est ordinairement quand on est très jeune. Si je donne leçon à un homme qui pèse 160 livres, je ne lui ferai pas monter des sauteurs pour plusieurs raisons : d'abord c'est que cet exercice ne lui convient pas ; secondement, c'est que mon sauteur serait écrasé sous un tel poids, et troisièmement, c'est qu'une selle à piquet de la plus grande dimension est toujours beaucoup trop petite, et a de graves inconvénients pour les hommes d'une très grosse corpulence.

(2) C'est encore une grande erreur de prétendre dresser des sauteurs de piliers, avant de les avoir dressés aux reprises d'Ecole. Ils doivent d'abord connaître parfaitement les aides, *marcher de deux pistes* et faire les reprises de galop avec précision. Les chevaux dont on veut faire des sauteurs qui n'ont pas passé par ces gradations sont toujours irréguliers, durs et maussades en sautant. Quand ils se placent de travers dans les piliers, l'élève n'a aucun moyen *de faire céder les hanches* pour ne pas avoir les jambes écrasées. Tous ces chevaux qui débutent par sauter avant d'obéir aux aides, ne manquent jamais de s'en faire un moyen de défense, quand plus tard on veut les employer à un autre usage.

Les sauteurs et les ballotteurs doivent faire une ou deux reprises au pas et au trot avant de travailler dans les piliers.

Ce qui convient particulièrement aux écoles qui n'ont qu'un petit nombre de chevaux et qui tiennent cependant à donner des leçons profitables (1), est de se servir des sauteurs et des ballotteurs pour les leçons de longe; ces chevaux qui sont toujours en selle à piquet, se trouvent ainsi prêts à servir pour ces leçons. Ce travail devient pour les sauteurs un exercice modéré qui les repose, les tient en haleine et les utilise avantageusement. Et en cela je ne conseille pas une chose impossible, car pendant plus de quinze ans, j'ai eu les meilleurs sauteurs, et je m'en suis constamment servi pour les leçons de longe que je donnais quelquefois à de jeunes enfants de 9 à 10 ans, comme à des personnes convalescentes qui prenaient l'exercice du cheval par ordonnance du médecin; jamais il n'en est résulté le plus léger accident.

Aujourd'hui on s'occupe peu des sauteurs, comme de tout ce qui tient à l'art du manége; à la vérité on peut facilement s'en passer, quand on n'a en vue que de mettre les élèves en état d'aller au bois de Boulogne sur un cheval de louage; mais quand on désire leur procurer de la tenue et de la confiance sur toutes sortes de chevaux, les sauteurs sont la chose dont on peut le moins se passer dans une école. Je sais parfaitement qu'on oppose que la plupart des élèves ne veulent pas les monter, en prétextant que cet exercice leur fait mal. Cela doit être, si les sauteurs travaillent par humeur, car alors leurs actions deviennent si dures et si désagréables, qu'ils deviennent pour ceux qui les montent, des objets de dégoût et souvent d'effroi. La crainte de tomber ou de se blesser contre les piliers, fait souvent que les jeunes élèves feignent une fatigue qu'ils n'éprouvent pas; ils aiment mieux passer pour des malades que pour des peureux. Mais je réponds que quand on a de véritables sauteurs, au lieu de se servir de rosses dangereuses qui se défendent, les élèves les montent toujours avec plaisir, bien loin de chercher des prétextes pour s'en dispenser, et j'en parle par expérience. On oppose encore que les sauteurs, ne servant qu'à un seul usage, sont souvent inutiles et toujours dispendieux pour l'établissement qui les entretient; je répète que des sauteurs bien dressés s'utilisent dans les reprises ou aux leçons de longe comme les autres chevaux de l'école. A la vérité, des sauteurs

---

(1) On m'a souvent reproché de n'avoir qu'un petit nombre de chevaux; mais je dis qu'il est possible de faire beaucoup plus d'Equitation véritable avec 15 ou 20 chevaux qu'avec 80 employés au louage. Je dis encore qu'un Ecuyer qui donne 60 leçons par jour, fait souvent comme le médecin qui visite 60 malades, n'ayant juste que le temps de leur tâter le pouls avec le bout de sa canne.

dont la première condition est d'être entiers, ne pourraient guère servir au louage, mais je n'admets pas non plus le louage dans une école d'équitation, tout en convenant qu'un maître de manége, qui ne ferait aujourd'hui rien que de l'équitation, courrait risque de se ruiner. Cette considération est de quelque poids sans doute, mais elle sort du domaine de l'art, et c'est l'art que je me suis proposé de traiter dans cet ouvrage. S'il ne s'agissait que de dire *ce qu'on fait*, il serait fort inutile d'écrire; ce que j'ai eu en vue en rappelant d'anciennes traditions qui s'oublient chaque jour davantage, c'est de dire *comment il faudrait faire* pour établir des écoles d'équitation-modèles, susceptibles de stimuler le goût des élèves et l'intérêt du public; de telles écoles seraient en droit de réclamer la protection du gouvernement, sans laquelle elles ne pourront jamais se régénérer.

Du Sauteur en liberté.

Le sauteur en liberté doit être d'abord dressé dans les piliers, il doit posséder toutes les qualités que j'ai déduites pour les sauteurs en général; un cheval bien dressé peut servir à la fois de sauteur de piliers et de sauteur en liberté, mais il vaut infiniment mieux d'en avoir plusieurs, afin d'assigner à chacun son usage particulier. La position à prendre sur le sauteur en liberté est la même que celle indiquée pour les sauteurs dans les piliers, à l'exception de la tenue des rênes; ces dernières ne doivent plus être *au bouton*, mais à la première position, sans tenir le bridon, et plutôt un peu courtes que trop longues, la main haute et bien détachée du corps.

Après avoir bien enfoncé son chapeau un peu en avant et militairement, car je suppose ici le chapeau à la française (1), le cavalier fait sauter son cheval en *croisant la gaule* sur la croupe pour lui faire détacher la ruade, et après celle-ci, enlever le devant par la main haute; il doit avoir répété

---

(1) En parlant du costume de manége le plus convenable, j'ai conseillé la casquette militaire en cuir verni, sachant combien on est généralement prévenu contre le *chapeau à trois cornes*. Mais puisque je suis amené au chapitre du chapeau, je ne puis me taire sur une habitude aussi ridicule qu'inconvenante que l'on tolère aujourd'hui dans les manéges; c'est de prendre leçon la tête nue, non seulement sur le sauteur, mais dans les reprises de trot et de galop. A part, ce qu'il y a d'ignoble dans un tel abandon, je demande comment il sera possible d'apprendre à monter à cheval soit pour faire un service militaire, soit pour courir la chasse, si on ne peut endurer un chapeau sur sa tête? J'ai vu des écoliers assez bien placés nu-tête, qui ne pouvaient plus faire dix pas avec leur chapeau. C'est parce que les chapeaux de manége ne sont plus de mode, et que les chapeaux ronds ne tiennent jamais solidement, que j'ai conseillé la casquette, non pas une casquette de malade comme beaucoup d'élèves en portent, mais à la militaire. La courroie qui sert de mentonnière, doit être mise toutes les fois qu'on monte le sauteur.

ces positions de main et de croisé étant à pied, afin de les faire adroitement et sans trouble quand il monte le sauteur en liberté.

C'est en sortant du coin qu'il faut commencer à rassembler son cheval pour le préparer à sauter, afin d'avoir toute la longueur du manége devant soi pour en franchir l'espace par la reprise de sauts. En croisant la gaule juste au milieu de la croupe, on frappe deux coups de suite bien en mesure; c'est alors que le cheval qui est rassemblé sur lui-même, s'enlève des quatre pieds, les épaules et la croupe de niveau, pour détacher la ruade en même temps qu'il s'élance en avant et décrivant une parabole. Quand ce saut est bien fait, le cheval *noue l'aiguillette* sur le point le plus élevé de la parabole (V. pl. 38). Il faut bien observer que le sauteur en liberté tout en s'élevant le plus haut possible, doit toujours se porter en avant; voilà ce qui est le plus difficile, car s'il sautait sur place, cela ressemblerait à des mouvements de défense et non à des temps mesurés de manége? si ces sauts n'étaient pas assez élevés de terre, les mouvements n'auraient ni grâce ni vigueur.

Comme le cheval le plus vigoureux ne pourrait répéter la *capriole* à chaque temps, c'est une excellente manière de dresser les sauteurs en liberté à faire *le pas et le saut.* Voilà comme La Guérinière définit cet air : « Il se forme de trois temps, le premier est un temps de galop raccourci, ou *terre-à-terre;* le second une *courbette,* et le troisième une *capriole.* » Ce savant Écuyer fait encore cette judicieuse remarque : que les chevaux qui ont plus de légèreté que de force, doivent être habitués de préférence à faire *le pas et le saut*, afin de leur donner le temps de rassembler leurs forces, en se préparant par les deux premiers mouvements à mieux s'élever à celui de *la capriole.* Il donne le nom de *galop gaillard* à un mouvement à peu près semblable, mais beaucoup moins vif et élevé, que les chevaux prennent naturellement par excès de gaîté quand ils ont été long-temps en repos.

La reprise de sauts se fait d'un bout à l'autre du manége sur la piste à droite; puis, on met le cheval au pas et on change de main pour marcher un tour ou deux sur la piste à gauche, après quoi on change de main pour recommencer une seconde reprise de sauts sur la piste à droite; on fait encore un tour ou deux, puis on renvoie le cheval à l'écurie.

Quand le sauteur en liberté outre les reprises de trot et de galop qu'on lui fait faire habituellement, pour le conserver en haleine, saute sous deux élèves, c'est tout ce qu'on doit en exiger pour ne pas abuser de ses moyens, et il ne doit faire ce travail que tous les trois ou quatre jours.

Comme l'Écuyer n'a pas la facilité d'arrêter le sauteur en liberté comme il le fait avec celui des piliers, il faut lui mettre le caveçon de longe quand il est très vigoureux et que l'on n'est pas sûr que l'élève puisse résister à ses

sauts sans se déplacer; l'Écuyer tient cette longe pendant la reprise, ce qui n'empêche pas le cheval de sauter et ce qui prévient les accidents.

Il y a aussi une autre manière de faire la reprise de sauts en liberté, c'est de commencer un tour de galop à droite, et puis changer de main au second tour en faisant sauter le cheval dans la longueur du changement de main avec le changement de pied en l'air au dernier temps de sauts; puis on continue un tour au galop à gauche pour changer de main au second tour par une seconde reprise de sauts avec le changement de pied, on fait un tour de galop à droite pour terminer par deux ou trois courbettes ou pesades.

N'étant point guidé par le mur et ayant de plus la difficulté des changements de pied qui doivent se faire juste à leur place, cette reprise est extrêmement difficile et demande une précision que possède rarement un élève (1).

Au sujet des sauteurs vigoureux, soit de piliers soit en liberté, que les meilleurs cavaliers ne montent jamais qu'en selle à piquet, les détracteurs du manége français ne manquent point de vanter la supériorité des Anglais qui font franchir des barrières et des fossés à leurs chevaux ayant des selles dites anglaises. Mais je réponds que quand on sait monter les sauteurs de manége, les sauts des plus hautes barrières et des fossés les plus larges, ne sont plus que jeux d'enfant. Sur les premiers il faut résister à une succession de sauts, sans étriers, sans prendre le moindre appui sur les rênes, tandis qu'en sautant une ou plusieurs barrières, ces obstacles ne sont jamais assez rapprochés pour obliger le cheval à sauter sept ou huit fois de suite, comme il le fait au manége, soit en liberté, soit dans les piliers. Il faut ajouter encore que l'élan qu'il se donne pour franchir un obstacle, soit en longueur, soit en hauteur, ne produit pas à beaucoup près une réaction aussi violente que celle de la ruade bien détachée; les Anglais montent presque toujours

---

(1) J'ai vu à l'Ecole de Saumur, lors des fêtes données à Madame, duchesse de Berri, un sauteur en liberté (*le Guerrier*) réunissant à une vigueur surprenante une admirable précision. Pour un véritable amateur d'équitation, ce cheval mériterait qu'on fît le voyage de Saumur pour le voir travailler. A la vérité, il n'est jamais monté que par un Ecuyer (M. Briffault) qui a la taille convenable pour ne pas surcharger un sauteur, et qui en tire le plus grand parti; il y a des instants où l'on croit que le cheval et le cavalier vont s'élancer dans la tribune du manége, qui est cependant très élevée du sol.

De tout temps, les bons sauteurs ont été rares, parce que peu de chevaux réunissent les qualités nécessaires pour ce genre de travail, et qu'il faut employer beaucoup de temps pour les bien dresser. Tous les amateurs d'équitation ont vu, avec le plus grand plaisir, un sauteur que j'ai dressé (*le Florido*); il n'a manqué à ce cheval précieux qu'un peu plus de taille, ce qui ne m'a pas empêché d'en trouver plusieurs fois de grands prix. M. Alfred Johannot a fait son portrait, que mes anciens élèves pourront facilement reconnaître en consultant la planche 39 de cet ouvrage.

leurs chevaux en bridon, afin de pouvoir appuyer fortement sur les rênes dont ils se font une espèce de rampe; ils ont des étriers extrêmement courts dans lesquels ils enfoncent leurs pieds jusqu'aux talons, avec la certitude d'être traînés s'ils font une chute. Voilà comment les plus mauvais cavaliers se tiennent tant bien que mal pour sauter des barrières et des haies à ces fameuses chasses du renard. Il faut dire encore que, si le cheval rue après le saut, le cavalier tombe à terre comme une masse. Ces accidents très fréquents en Angleterre, font la fortune des chirurgiens et donnent aussi de la besogne aux fossoyeurs; c'est un grand plaisir pour ceux qui ne tombent pas de voir tomber les autres, mais presque tout le monde tombe à son tour.

Je le répète, il n'y a point de comparaison à faire entre les sauteurs de manége et les sauteurs de barrière, et comme je l'ai déjà expliqué ailleurs, si la selle anglaise n'offre pas autant de solidité quand le cheval bondit par défense, elle est la plus commode pour le saut de barrière ou de fossé (V. des Sellès); d'ailleurs les chevaux anglais, qui excellent dans cet exercice, sont aussi ceux sur lesquels il est plus facile de se tenir. J'en ai monté un appartenant à M. de Girardin, le grand-Veneur, qui franchissait très facilement une barrière de cinq pieds de haut, et à peine si on le sentait passer. Il y a beaucoup de chevaux de cette espèce en Angleterre et en Irlande.

CHAPITRE LII.

De l'importance et de la difficulté de sentir ses chevaux dans la perfection.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Demandez à un de ces Écuyers improvisés qui gourmandent un élève qui n'a que quelques mois de leçons, quand cet élève ne sait pas que son cheval galope à faux; demandez-lui, dis-je, comment il faut faire pour sentir sûrement quand le cheval est faux ou juste, il vous répondra *qu'il n'y a rien de si aisé*, mais il se donnera bien de garde de vous expliquer ce qu'on éprouve dans l'un et l'autre cas, ni par quel moyen on arrive à éprouver ce sentiment, parce que lui-même *ne sent pas ses chevaux*, ou ne les sent qu'en regardant le mouvement de l'épaule au moment du départ, ressource commune à tous les ignorants qui veulent faire les capables et qui les fait reconnaître tout de suite, car ils se penchent en avant pour mieux voir l'épaule

et le bras du cheval, et l'on dit d'eux avec raison *qu'ils sentent leurs chevaux avec les yeux*. Or, comme c'est le fait des mauvais maîtres d'être extrêmement exigents avec les élèves, ce sont ceux-là qui ne peuvent leur passer de se tromper sur la chose la plus difficile de l'Equitation.

Si vous faites la même question à un Écuyer habile, juste appréciateur des difficultés de son art, il vous dira qu'on n'acquiert *ce sentiment du galop* qu'avec beaucoup de travail, par une excellente assiette et après avoir monté une grande quantité de chevaux; quand enfin on est arrivé à être bien *fondu sur son cheval*, c'est-à-dire comme identifié avec lui, ce qui ne peut se faire en quelques mois, mais en plusieurs années, et en admettant encore que la position sera bonne. Et en effet, il faut bien que ce soit une chose très difficile, puisque les meilleurs Écuyers ont été unanimes pour en convenir; puisque de tout temps on a dit pour confirmer la supériorité d'un cavalier d'académie : *Il est vraiment Ecuyer ou homme de cheval, il sent bien ses chevaux ; celui-ci n'a pas de grâce, il est voûté, il est raccroché, mais il sent ses chevaux*, et toujours cette affirmation, *il sent ses chevaux*, entraîne cette conséquence; donc, *c'est plus qu'un bon cavalier, c'est un Ecuyer consommé.* Ainsi le cavalier de la conformation la plus avantageuse, le plus intrépide à cheval, n'aura aucun mérite aux yeux des connaisseurs s'il ne sent pas ses chevaux. Celui qui serait fait comme Esope, s'il possède ce sentiment, n'en sera pas moins considéré comme un *bon Ecuyer* par ces mêmes connaisseurs, et cette qualification d'*Ecuyer* ou d'*homme de cheval*, ils ne l'accorderont pas même au premier.

Fort de l'autorité des grands maîtres et de ma propre expérience, je ne crois pas avoir rien exagéré en disant que je considérais le sentiment parfait du galop, et l'art de savoir le déterminer du pied voulu avec justesse et précision, comme le *nec plus ultrà de la science équestre*. Les développements qui suivent, viendront à l'appui de cette assertion, ils demandent quelque attention de la part du lecteur qui veut raisonner l'Équitation d'après le mécanisme du cheval.

Observons d'abord qu'il y a sentir et sentir. Je n'appelle pas sentir ses chevaux, quand on reconnaît que celui qu'on monte galope à droite ou à gauche après qu'on a fait dix ou douze pas; quand on sent celui auquel on est habitué et qu'on se trompe sur celui qu'on monte pour la première fois, *quand on aide le sentiment par le coup-d'œil sur l'épaule*. Toutes ces incertitudes peuvent être passées à un amateur, mais elles ne peuvent être tolérées à l'égard d'un Écuyer, d'un professeur d'équitation. Ce dernier doit sentir le galop dès le premier temps, et au besoin les yeux fermés, et comme ceux qui ne le sentent pas, regardent toujours l'épaule au moment du départ, le véritable Écuyer doit éviter soigneusement de faire un

mouvement semblable; il doit être uni à son cheval pour sentir distinctement *toutes les levées* et *les foulées* que l'animal fait sur le sol, soit par les jambes de devant, soit de celles de derrière, soit à droite soit à gauche; et cela avec tous les chevaux indistinctement dressés ou non dressés, et pendant qu'ils se livrent à des écarts, des sauts et des contre-temps, désordres qui amènent des *fausses foulées* qu'il faut savoir discerner des *foulées justes*, comme je l'expliquerai en son lieu et place après avoir conduit l'Élève-Écuyer aussi bien que le lecteur, par toutes les préparations et les raisonnements qui peuvent l'initier au plus grand secret de la science équestre (1).

CHAPITRE LIII.

Définition du temps à saisir pour faire partir un cheval au galop du pied voulu, avec la plus grande précision.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

J'ai toujours entendu les meilleurs Écuyers adresser ces paroles à l'élève qui ne pouvait réussir à mettre son cheval au galop du pied voulu : *Vous n'avez pas saisi le temps, vous avez manqué le temps;* mais je ne leur ai jamais entendu définir et analyser ce qu'ils appellent *le temps*. Quel est donc ce temps que les Écuyers les plus instruits, comme les praticiens les moins savants s'accordent également à indiquer comme le secret moteur qui détermine le cheval à partir sûrement du pied voulu?

(1) Je conviens que j'ai été élève pendant plusieurs années sans sentir mes chevaux, et à la vérité, j'étais trop jeune pour y attacher beaucoup d'importance; il faut dire aussi, que les chevaux de manége étaient alors si unis aux deux mains et qu'ils changeaient de pied si finement que la différence d'un pied à l'autre était presque insensible. Mais à 18 ans, déjà Ecuyer, donnant leçon au manége des dames, tenu par MM. Vincent et Dupeyron, je m'y trompais souvent encore et j'en éprouvais un véritable chagrin. Ce n'est qu'après m'être continuellement exercé pendant plus de deux ans sur beaucoup de chevaux, que je suis parvenu à bien les sentir dès le premier temps du départ. C'est un peu plus tard que j'appris l'ordre des foulées sur le sol et le parti qu'on en pouvait tirer pour déterminer le galop du pied voulu; jamais on ne nous en parlait dans les meilleurs manéges. J'ai dû cette découverte à la lecture d'un article de l'Encyclopédie fait par Thiroux, un des auteurs les plus savants dans la locomotion des allures. De ce moment (il y a de cela plus de trente ans), j'ai reconnu toute la nullité, le vague et le faux des moyens généralement indiqués pour obtenir le galop de tel ou tel pied.

Ce temps, c'est *le temps de jambe* qui se divise en *levée* et *en foulée*. La jambe droite de devant fait sa *levée* quand elle s'élève de terre, pendant que la gauche qui soutient une partie de la masse fait *sa foulée* sur le sol ; puis la jambe droite fait à son tour la foulée, pendant que la gauche s'élève, et ainsi de suite alternativement.

Dans le trot, les deux jambes diagonales font la foulée en même temps, ou presque en même temps, pendant que les deux autres jambes diagonales sont en l'air ou font la levée. Voilà pourquoi le trot se perçoit à l'oreille par *deux temps de battue ;* et comme dans l'allure du *pas*, bien que le mouvement des jambes soit aussi par diagonales, il y a un intervalle entre la foulée de la jambe gauche de devant et celle de la jambe droite de derrière, le pas se perçoit à l'oreille par *quatre temps de battue.*

Sentir ses chevaux dans la perfection, c'est savoir se rendre compte à toutes les allures, des temps de *levée* et *de foulée*, pour arriver ensuite à savoir *saisir le temps de jambe*, ce que j'appelle *le nec plus ultrà de l'Equitation ou de la science équestre.*

Avant de nous occuper de ce dernier objet, nous allons chercher à communiquer à l'Élève-Écuyer ce parfait sentiment du galop très difficile à acquérir même en travaillant beaucoup, qu'on ne possède jamais quand on ne travaille pas sérieusement, mais auquel on arrive beaucoup plus promptement et plus sûrement en suivant la marche que je trace pour y parvenir.

Effet ressenti dans l'assiette, les cuisses et les jarrets, quand le cheval galope de l'un ou l'autre pied.

Au galop à droite.

Le mouvement du *bipède* de ce côté, et celui qui entame le terrain, enlève un peu l'assiette à droite en lui imprimant un léger mouvement oscillatoire qui la fait reculer un peu à gauche ; et par suite de ce mouvement, l'épaule droite du cavalier s'avance un peu à chaque temps où la masse est élancée en avant; l'épaule gauche se recule en même temps un peu, et toujours en raison directe de l'avancement de la droite; les cuisses et les jarrets servant d'enveloppe à l'assiette comme lui étant inutilement liés, éprouvent aussi le même mouvement et étendent le siége de la sensation jusque sur ces parties quand le cavalier joint à une position régulière, beaucoup de liant et de souplesse. Vouloir qu'un cavalier sans assiette, raide et raccroché sur des étriers très courts, éprouve les sensations que je viens d'expliquer, c'est comme si on voulait qu'un aveugle pût juger les couleurs ou qu'un homme complètement sourd fît la différence d'une tierce majeure d'avec une tierce mineure.

Au galop à gauche.

On comprend que les mêmes effets doivent se reproduire en sens inverse.

Plus on sera assis, plus on mettra de souplesse dans la colonne vertébrale et dans les muscles qui s'y attachent, plus l'effet que je viens de décrire sera sensible.

Il le sera aussi plus ou moins selon que le cheval aura le galop plus ou moins dur, plus ou moins *décousu*, plus ou moins *haut ou près de terre*. Le cheval qui galope aussi uniment d'un pied que de l'autre est le plus difficile à sentir, et c'est par cette raison que les cavaliers médiocres sentent le galop en montant des chevaux neufs, et qu'ils se trompent si souvent avec des chevaux de manége très fins et aussi unis à une main qu'à l'autre (1).

Au galop désuni.

Le mouvement du galop désuni est si désagréable, qu'il faudrait être privé de tout sentiment pour ne pas le reconnaître. Voilà ce qu'en dit La Guérinière. J'ajouterai cependant à l'observation de ce célèbre Écuyer, qu'il y a des chevaux qui galopent désunis très long-temps, très près de terre, sans lever à peine les jambes; avec cette espèce de chevaux, beaucoup de mauvais cavaliers se trompent très souvent encore, parce que leur galop désuni peut ressembler au mauvais galop uni d'un cheval qui court *en deux temps*.

Moyen par lequel on s'exerce à sentir les temps de *levée* et de *foulée* au pas et au trot pour arriver à sentir parfaitement son galop et à le déterminer du pied voulu.

Les mouvements communiqués à l'assiette par le galop soit du pied droit, soit du gauche, et tels que je viens de les expliquer, se font aussi sentir au

---

(1) Comme le manége ne souffre pas la médiocrité, qu'on y est jugé tout de suite par l'obligation où l'on est de galoper son cheval suivant la piste, et qu'en passant un coin à faux ou en manquant une terminaison de changement de main, on donne aux spectateurs la mesure de son savoir, il n'est pas rare que ceux qui ont une certaine prétention à bien monter à cheval, redoutent une épreuve qui devient presque toujours fâcheuse pour leur amour-propre. On s'excuse en disant que le *manége fatigue les chevaux, ou qu'il ne sert à rien*; déclamations banales dont on connaît le motif. Il est positif que les cavaliers qui ne savent point se servir de leurs aides et qui ne font courir leurs chevaux que sur des lignes droites, ou pour mieux dire dans des routes bien larges, les mènent fort mal ou ne les mènent plus du tout dans le manége. Quand ces amateurs se sont heurtés les coudes et les genoux sur le mur, ce qui leur arrive presque toujours, c'est alors que le manége et les Ecuyers ne sont plus à leurs yeux que de vieux meubles à mettre à la réforme.

pas et au trot, mais d'une manière plus lente et par conséquent plus facile à saisir. C'est donc à ces deux allures qu'on doit étudier les temps de *levée* et de *foulée* avant de le faire au galop.

En se laissant bien asseoir pour se lier le plus possible à la selle, on met le cheval au grand pas ; puis en remarquant l'instant où il pose le pied droit de devant à terre (on peut s'aider en commençant en regardant quand le pied pose), on dit : *droit ;* et quand c'est le pied gauche qui pose, on dit : *gauche ;* il faut continuer de dire *droite*, *gauche*, de la même manière en faisant bien accorder la parole avec la foulée.

Ce moyen est indiqué par M. de La Guérinière *pour faire passer le sentiment dans les cuisses et les jarrets.*

J'ai imaginé un second moyen qui se rapporte toujours à celui de cet auteur ; je l'ai employé avec succès avec mes élèves les plus avancés. Je fais arrêter l'élève sur place et je lui dis de faire marcher son cheval un certain nombre de pas que je détermine (12, je suppose) ; au lieu de lui faire prononcer *droite*, *gauche*, comme dans l'autre leçon, je lui dis de compter les pas depuis 1 jusqu'à 10, et de former l'arrêt sur cette dernière foulée, attendu que le cheval ne peut s'arrêter tout court sur cet arrêt, et qu'il fait ordinairement deux plus petits pas pour se mettre d'aplomb sur place, et ces deux pas complètent les 12 que j'ai déterminés ; ainsi je dis : Partez pour faire 12 pas et arrêtez sur le 10e. Comme je compte en même temps que l'élève, je puis reconnaître s'il a bien saisi le nombre des foulées dont je fais varier le nombre pour le perfectionner par cette épreuve.

Ces leçons suffisamment répétées au pas et au trot, mettront l'Élève-Écuyer en état de *sentir ses chevaux dans la perfection*, et dès lors il n'aura presque plus rien à faire pour savoir les déterminer à partir sûrement du pied voulu (1). Avant de passer à ce dernier objet, je serai obligé d'en traiter un autre, qui a toujours rapport à l'action des temps de *levée* et de *foulée*, et qui doit être placé ici pour être bien compris.

---

(1) C'est une chose curieuse aujourd'hui ; des personnes qui ne savent pas tenir leurs rênes, qui n'ont ni position, ni assurance, ni principes arrêtés sur rien, qui sentent à peine si leurs chevaux trottent ou galopent, parlent de les faire partir de tel ou tel pied avec une assurance inconcevable ; ils me rappellent ces deux vers connus.

Un commis sur sa table, écrivant de travers,
Ne sait pas l'orthographe, et veut faire des vers !

Mais il n'y a pas d'effet sans cause. Ces personnes qui ne trouvent rien de difficile, ont eu affaire à des charlatans qui leur ont fait accroire qu'ils possédaient des recettes équestres comme on en a pour faire du cirage. On se croit savant quand on a acheté de tels secrets !

Démonstration qui prouve que si le sentiment du *temps de jambe* est indispensable pour juger et déterminer le galop du pied voulu, il ne l'est pas moins pour tourner juste sur un point déterminé.

Il arrive parfois qu'en voulant tourner le plus juste possible sur un point déterminé du manége, comme le doublé devant les piliers (à main droite je suppose) et tout en apportant la plus grande finesse dans l'effet de la main qui détermine le premier pas du tournant, le cheval marque une secousse plus ou moins forte; quand l'Écuyer ne connaît pas bien le mécanisme des allures, il attribue cette secousse à un coup de main ou de jambe donné par l'élève et le reprend sur cette faute; cependant ce dernier s'est bien observé, il n'a point donné d'à-coup; or il arrive qu'en employant le même degré d'aide et en recommençant plusieurs fois le doublé, le cheval tourne tantôt bien, tantôt mal; quelquefois il tourne parfaitement en mesure, sans marquer la moindre secousse, tous ses pas sont bien égaux; mais aussi, et le plus souvent, le premier pas du tournant se marque par *un faux temps*, par une espèce de *trépignement* dont l'élève attentif ne peut s'expliquer la cause (puisqu'il n'a rien fait pour le provoquer), et que le maître continue d'attribuer faussement à un à-coup de main ou de jambe.

Ces effets opposés ont une cause physique toute simple; ils résultent du *temps de jambe* bien ou mal pris et non du degré d'aide donné. Voilà comme les maîtres médiocres prennent le change et rebutent les élèves les mieux disposés.

Supposons le cheval marchant au trot écouté sur la ligne droite; maintenant il s'agit de *doubler* carrément au point indiqué sur le mur; si pour tourner à droite, vous commencez l'action de la main, juste au même moment où la jambe droite de devant s'élève de terre, cette jambe avant d'y retomber se dirigera un peu sur la droite, parce que la masse sera déjà entraînée de ce côté, mais sans effort, sans surprise, pendant que la jambe gauche fera point d'appui ou pivot; le tournant s'opérera en mesure avec la plus grande précision. L'ordre des *levées* et des *foulées* n'ayant été ni retardé ni pressé, la machine se dirigera à droite en conservant son parfait équilibre, de même que si elle avait continué de suivre la piste ou le mur. Voilà ce que j'appelle tourner juste en *saisissant le temps de jambe;* il ne faudra qu'un effet imperceptible de la main de la bride pour déterminer les épaules à droite si le cheval est déjà *dans le pli;* la jambe sera seulement *près* pour soutenir les hanches, si elles *tombent en dedans*.

Maintenant, prenons la démonstration à l'inverse. Supposons que l'effet de main qui détermine le premier pas du tournant pour *doubler* à droite, se fasse juste au moment où la jambe droite de devant, au lieu de s'élever de

terre, fait au contraire sa foulée; cette jambe ne peut se porter sur la droite puisqu'elle se trouve chargée d'une partie du poids de la masse; il lui faudra donc avant de céder au mouvement de la main, faire sa *flexion* pour s'élever de terre, mais cette flexion n'est pas possible, puisque la jambe fait point d'appui; cependant comme l'encolure et la tête ont été attirées à droite, les épaules y viendront aussi, mais ce ne peut être qu'en faisant retomber brusquement leur poids sur la jambe gauche; c'est ce mouvement brusqué par lequel l'animal rétablit son équilibre, qui produit ce trépignement que le maître sans instruction théorique, attribue faussement à un à-coup donné par l'élève. Voilà ce que j'appelle *tourner à contre-temps*.

On comprend donc que l'élève auquel on n'a point appris les effets *du temps de jambe,* tournera tantôt bien, tantôt mal, tout en employant les mêmes moyens d'aides; on comprend encore que si on soutient à cet élève qu'il a donné un à-coup quand il est persuadé du contraire, il se rebutera du manége et du maître; ou bien s'il a une confiance aveugle dans ce maître, il pensera qu'il est inapte à l'Équitation, le résultat sera le même, il renoncera à cet art.

Il résulte de ces démonstrations et de celles qui viennent à la suite, que le sentiment parfait des temps de *levée* et de *foulée*, ou du *temps de jambe* est la clef de toutes les plus grandes difficultés de l'Équitation. Quand on sait prendre le mouvement où la jambe droite de devant est en l'air, il faut très peu d'effet de rêne ou de bride pour tourner à droite, même avec le cheval le plus brut; quant à celui qui est dressé, on le fait tourner avec le *souffle;* qu'on me passe cette expression que les véritables connaisseurs ne trouveront pas exagérée (1).

Dernière observation sur le temps de jambe bien ou mal pris pour tourner sur un point déterminé.

S'il est indispensable de saisir le temps de *levée* pour tourner au pas et au trot avec une grande justesse sur un point déterminé soit au manége, soit dehors, à plus forte raison si on exécute des mouvements au galop, car si le tournant est pris brusquement à droite, au moment où le pied de ce côté tombe à terre, le cheval pourra s'abattre facilement. C'est encore une vérité

(1) On s'étonne que le cheval le plus solide et le plus vigoureux puisse être jeté à terre par le plus petit effet de main, quand il trotte à la longe. Il ne faut que tirer la longe à soi au moment où le cheval fait son point d'appui sur la jambe de dedans. Presque toutes les nerferrures arrivent de la même manière. C'est ainsi que beaucoup de chevaux très vigoureux rentrent boiteux de la promenade, quand on les abandonne à des gens qui les mènent grand train et qui les font tourner sans aucune préparation.

que beaucoup de personnes ayant l'habitude du cheval, ignorent complètement ; c'est que le cheval peut s'abattre au galop juste, par un effet de main donné à contre-temps.

Comment on doit s'exercer à tourner juste sur le *temps de levée.*

Il faut en revenir à ce que j'enseigne au commencement de ce chapitre. Après s'être bien habitué à sentir les temps de foulée et à déterminer un certain nombre de pas, on tournera à droite et à gauche, de manière à ce que la main agisse à l'instant où la jambe du cheval s'élève de terre. C'est avec la bride que cette leçon est profitable. Après l'avoir étudiée quelque temps, on se convaincra de la vérité de ce que j'avance ailleurs (V. de l'Aide de la main de la bride), c'est qu'on peut faire tourner le cheval dans tous les sens par le plus petit mouvement possible de la main.

CHAPITRE LIV.

Des reprises d'épreuve pour reconnaître si un cavalier sent bien ses chevaux au départ du galop, et de l'emploi de mon collier d'épreuve servant à cet effet (V. Pl. 40).

Suivant ce que j'ai avancé dans plusieurs parties de cet ouvrage, et suivant l'opinion de nos meilleurs Écuyers que j'ai cherché non pas à réformer, mais à imiter quoique très imparfaitement, le sentiment du galop est très difficile à acquérir, et il est indispensable qu'un Écuyer le possède dans toute sa perfection. J'ai défini ce sentiment parfait comme le *nec plus ultrà* de l'Équitation, parce qu'il mène seul à l'à-propos du temps de jambe et à vaincre toutes les plus grandes difficultés de l'exécution. Or, très peu de personnes en sont douées parce que très peu travaillent assez long-temps et assez sérieusement pour pouvoir l'acquérir.

Il en est de même dans tous les arts, on n'obtient rien sans peine. Pour devenir ce qu'on appelle bon Écuyer, dans la véritable acception de ce mot, il ne faut redouter ni la fatigue du corps ni l'étude de l'esprit. Ceux qui vont au manége sans application sous de bons maîtres, ou avec le désir d'acquérir sous des ignorants Écuyers, apprennent seulement à *aller à cheval*, et en savent toujours assez quand ils ne prennent cet exercice que pour le seul plaisir de se promener, mais ils demeurent aussi indifférents qu'étrangers

aux beautés de l'art, et comme ils sont condamnés à ne monter que des chevaux très médiocres, ils n'éprouvent jamais ce plaisir indicible que le connaisseur savoure en montant un cheval précieux; pour parler poétiquement, ils ne brûlent jamais du feu sacré.

Un élève de manége d'académie, qui a pris dix-huit mois ou deux ans de leçons sous un bon maître, qui l'a fait travailler et raisonner sur toute sorte de chevaux, peut s'il a commencé jeune, et s'il a des dispositions naturelles, être ce qu'on appelle un beau et bon cavalier; il peut joindre à une belle position, de la solidité et de la vigueur; bien tenir sur les sauteurs, se servir de ses aides avec un certain accord, mener les chevaux de manége avec assez de finesse, *débourrer* des jeunes chevaux, *attaquer*, *décider* vigoureusement ceux qui se défendent, expliquer avec netteté le mécanisme et les allures du cheval avec le secours de l'anatomie; mais une difficulté lui reste à vaincre, s'il veut devenir Écuyer : c'est celle de *sentir ses chevaux dans la perfection*.

Avec l'amour dont j'ai été constamment animé pour mon art, j'ai dû former quelques élèves remarquables à différentes époques, mais ils ont rarement dépassé cette limite où s'arrête le simple amateur; c'est-à-dire qu'ils sentaient leurs chevaux assez généralement, mais qu'ils s'y trompaient aussi quelquefois, ce qui ne les empêche pas d'être à présent très supérieurs à tel professeur improvisé qui n'a jamais appris à monter à cheval qu'en courant la poste ou en faisant des conduites devant une voiture; mais je veux dire qu'entre ces élèves, dont plusieurs sont des amateurs distingués, et un véritable Écuyer, il y a encore une différence immense.

J'ai parlé de ces Écuyers médiocres qui ne sentent leurs chevaux que par hasard, après avoir passé deux ou trois coins *à faux*. Ceux-là n'aiment pas le manége et ils ont raison; mais il y a aussi des Écuyers au-dessous du médiocre qui ne sentent pas leur galop du tout, ce sont ceux-là qui disent au hasard *qu'il n'y a rien de si aisé et qu'ils ne s'y trompent jamais;* il ne faut cependant que les voir à cheval pour être assuré qu'en fait de galop ils ne sentent rien, manquant de l'assiette et de l'union qui sont indispensables pour avoir ce sentiment, et ce qui en est la preuve, c'est que chaque fois qu'ils font partir leur cheval au galop, ils se penchent en avant pour voir l'épaule et même la jambe qui entame, et regardent souvent à droite pendant que le cheval galope du pied gauche.

Si on leur fait observer que *regarder* n'est pas *sentir*, ils affirment qu'ils ne *regardent pas* et *qu'ils sentent;* il faut donc risquer d'en venir à des discussions désagréables, et encore sans pouvoir rien prouver matériellement.

J'ai cherché pendant long-temps le moyen de pouvoir constater d'une

manière irrécusable, si un cavalier d'une certaine force *sent ou ne sent pas son galop*, et j'ai toujours été surpris qu'on n'ait pas pensé à une chose aussi utile, je ne dis pas pour avoir le plaisir de mettre des Écuyers en défaut, mais pour donner de l'émulation aux élèves avancés en les soumettant à une épreuve qui puisse être à la fois utile et amusante.

L'idée de M. d'Aure est certainement conforme à la mienne. Cet Écuyer, en reconnaissant combien il importe à un cavalier distingué de bien sentir ses chevaux, a dirigé avec raison l'attention des élèves de ce côté; il est le premier qui ait introduit au manége de Versailles une sorte de reprise que j'ai pratiquée il y a bien des années, et que j'appelle *reprise d'épreuve*.

Les Pages les plus avancés étant rangés dans une des extrémités du manége, défilent l'un après l'autre en partant au galop sur la ligne droite du milieu, et n'importe de quel pied. Si le cheval est parti du pied droit, l'élève, quand il est arrivé vers les piliers, doit terminer la ligne par une volte à droite et prouve par là qu'il a senti son galop; s'il fait la volte à gauche, c'est la preuve incontestable qu'il s'est trompé.

Ce moyen est bon sans doute, mais il peut prêter encore à la supercherie; l'élève regarde souvent et furtivement à l'épaule avant de faire la volte, et s'il laisse son cheval tourner à sa volonté, il est certain que celui qui a vieilli dans le manége, le fera toujours juste, choisissant de préférence le côté où il se trouve le plus à son aise, et sur lequel il ne risque pas de tomber, ce qui peut arriver par la volte prise à faux (1).

Le collier que j'ai inventé pour *les reprises d'épreuve* est très simple, et atteint parfaitement son but; il ne gêne aucunement le cheval, se met et s'ôte à volonté, n'étant fixé que par une ou deux petites boucles vers le garrot; il est disposé de manière à cacher entièrement l'épaule du cheval à celui qui le monte, quand même il se pencherait sur l'encolure pour voir de quel pied il galope, et il la laisse voir à découvert à ceux qui sont à pied et qui doivent juger si le cavalier sent ou ne sent pas son galop; ils n'ont pas besoin pour cela d'être Écuyers ni même connaisseurs (V. pl. 40).

Quand il s'agit d'éprouver un cavalier qui s'y soumet de bonne foi, on tâche de lui donner un cheval qu'il n'ait jamais monté et qui présente le plus de difficulté possible, soit dans le départ, soit dans la manière dont il

(1) J'ai fait, très jeune, un rapport ou projet au ministre de la guerre au sujet de ces reprises d'épreuve auxquelles on devait soumettre les jeunes instructeurs destinés à l'enseignement des régiments de cavalerie. C'était sous le consulat de Napoléon, M. Jardin père, son écuyer de manége, adopta mon idée et fit faire plusieurs de ces épreuves dans le manége des Tuileries, rendu depuis peu à sa destination primitive.

galope. On marque sur le mur les points de départ très près des coins, et on commence par la piste gauche; s'il passe un de ces coins à faux, il est bien reconnu qu'il s'est trompé; on peut répéter et compliquer l'expérience d'une infinité de manières.

Mon collier a cela de précieux, qu'on peut soumettre un cavalier à son épreuve sans qu'il s'en doute. Bien entendu qu'on ne fait éprouver cette petite mystification qu'à ces gens qui nient la vérité quand elle blesse leur amour-propre, et qu'il faut convaincre de leur faiblesse ou médiocrité par des preuves matérielles à la portée de tout le monde. Enfin, j'ai voulu faire à l'égard des gens dont je parle, ce qu'on a imaginé dans les salles d'armes avec les tireurs qui nient les bottes qui leur sont touchées; on met du noir aux boutons des fleurets, et après l'assaut on compte les mouches imprimées par les coups touchés sur les gilets qui sont toujours blancs afin de mieux faire juger.

J'ai pensé à ce moyen d'épreuve pendant bien des années, et j'avoue qu'avant d'avoir trouvé celui que j'ai adopté comme le plus parfait et le plus simple à la fois, j'ai fait exécuter à grands frais une infinité de machines compliquées, qui gênaient ou effrayaient le cheval ou bien qui se détachaient par le mouvement du galop. Toutes ces imperfections me faisaient toujours remettre d'en parler à plusieurs Ecuyers, ne voulant pas ébruiter l'objet de ma recherche. C'est au mois de mai 1829 que j'en ai fait usage pour la première fois; il était juste que je commençasse par me soumettre moi-même à l'épreuve d'une invention à laquelle personne n'avait encore pensé. J'ai monté différents chevaux en présence de plusieurs Écuyers et amateurs qui ont applaudi à l'invention. *M. Kuntzmann* s'est soumis le second à l'expérience qu'il ne redoutait pas plus que moi. Ainsi que je l'avais prévu, mon invention n'a pas été goûtée de tout le monde, mais je ne force personne à s'y soumettre. Quelques cavaliers prétentieux autant que médiocres s'en sont moqués, mais après avoir tenté une épreuve d'où ils croyaient sortir victorieux, ils ont été forcés de convenir qu'ils *ne pouvaient sentir sans voir,* moins heureux en cela que les aveugles qui n'ont pas besoin de voir pour sentir, et qui ont le toucher si délicat et si sûr.

Je puis assurer que si les chefs d'Écoles n'admettaient comme Écuyers-professeurs, que des hommes susceptibles de soutenir passablement l'épreuve de mon collier, le public serait moins souvent dupe de l'ignorance de certains Écuyers, et ce serait un moyen de stimuler l'émulation des jeunes gens qui, avec de l'éducation, des dispositions et du goût, voudraient s'employer dans les manéges publics.

De la reprise à faux ou à contre-pied considérée comme la plus difficile des reprises d'épreuve.

J'ai expliqué comment un cheval qui galope à faux dans un manége, ou circulairement dans un terrain quelconque, risquerait de tomber, et c'est pourquoi il se remet promptement juste et de lui-même en passant les coins, mais il est possible avec un cheval parfaitement dressé, de faire la reprise complètement à faux, ce qui est d'une grande difficulté d'exécution et ce qui n'est pas sans danger quand le manége n'est pas assez large; je suis loin d'approuver ce travail dans la leçon ordinaire des élèves, car il demande tant d'habileté, que les chevaux s'abîmeraient beaucoup si on voulait qu'ils l'exécutassent autrement que sous de véritables Écuyers. M. d'Aure est, je crois, le seul qui l'a rendu intéressant, parce qu'il en a montré la bizarrerie dans toute sa perfection, en faisant avec le même cheval (*le Cerf*), les reprises les plus compliquées, complètement à faux, puis sans arrêter, les mêmes reprises parfaitement justes en conservant dans les unes et les autres un train toujours cadencé et égal, et le cheval dans le pli.

De toutes les épreuves qu'on peut faire subir à un jeune Écuyer pour s'assurer s'il sent ses chevaux dans la perfection et s'il est vraiment *homme de manége,* la reprise à faux est la plus difficile, sans exiger cependant qu'il la fasse avec cette perfection dont je viens de parler, et qui cesserait d'avoir de l'intérêt si elle était le partage de tout le monde.

CHAPITRE LV.

De la manière de déterminer le galop du pied droit comme du gauche, en saisissant le *temps de jambe,* ce qui est le *nec plus ultrà* de l'Équitation.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

J'ai dit et répété que la seule *action déterminante* pour faire partir le cheval au galop du pied voulu, résidait dans l'à-proprs du temps de *foulée* sur le sol, ou, ce qui est la même chose, en *saisissant le temps de jambe.*

Qu'il fallait d'abord chercher à *sentir ses chevaux ou son galop* dans la perfection, avant de vouloir saisir le temps de jambe, ce qui est extrêmement difficile et ce que je considère comme le *nec plus ultrà de l'Equitation.*

Que quand on est arrivé à ce degré de perfection, *il n'existe plus de chevaux difficiles au départ de tel ou tel pied;* qu'ils obéissent sans effort à la

BIBLIOTH. EAABC SAUMUR

volonté du cavalier, du premier ou deuxième coup, dressés ou non dressés, sans être obligé de leur faire *obliquer* l'épaule d'un côté ou de l'autre, dans le manége comme dehors, en cercle comme sur la ligne droite.

Presque tous les Écuyers ou amateurs, pour peu qu'ils aient étudié la connaissance du cheval, savent qu'il marque quatre temps ou battues au pas, deux au trot, trois au galop ordinaire, et quatre au galop parfait; mais l'ordre de succession que les jambes tiennent pour passer d'une allure à l'autre, voilà ce que beaucoup d'Écuyers ne savent pas, et ce dont on ne parle jamais dans les manéges, où chaque professeur indique pour le départ au galop, des moyens si non contraires, du moins très différents (1).

Considérons d'abord le cheval dans l'état naturel, et posons cette question :

Quel est l'ordre successif de ses jambes ou de ses foulées sur le sol, dans le moment où il passe du trot au galop du pied droit?

Avant de répondre à cette question, observons d'abord, que c'est toujours du trot que l'on *embarque* au galop, tout cheval qui n'est pas dressé et qui doit cependant, de même que celui qui est dressé, partir du pied voulu sans être de travers.

Ordre naturel des jambes du cheval quand il passe du trot au galop du pied droit.

La jambe gauche de derrière commence le premier temps par *sa foulée*, dont la pression sur le sol devient plus marquée; c'est elle qui élance toute la machine en lui faisant faire une petite parabole en avant.

---

(1) J'ai été Élève-Écuyer pendant plusieurs années au manége Amelot dirigé par trois Écuyers qui avaient une grande réputation, MM. Le Roux frères et Chapelle. Chacun de ces Ecuyers employait un moyen différent pour déterminer le galop. M. Le Roux l'aîné faisait partir les siens par la seule jambe de dedans; son frère employait la seule jambe de dehors, et M. Chapelle les deux à la fois; de manière que quand nous voulions ne pas manquer les reprises de galop, il nous fallait toujours, nous élèves, avoir présent à la mémoire, si le cheval que nous montions était *du rang* de tel ou tel Écuyer, afin d'employer le même moyen que lui, autrement il partait faux ou désuni. Tous disaient bien qu'il y avait *un temps à saisir*, mais jamais ils ne s'expliquaient sur ce temps qui restait pour nous un secret impénétrable.

Il y a des Écuyers qui ont prétendu expliquer ces contradictions en soutenant qu'il fallait déterminer le galop du cheval *neuf* ou non dressé par la jambe de dehors, et employer celle de dedans avec celui qui est ajusté. C'est une autre absurdité à ajouter à toutes celles que l'on a débitées sur cet objet. C'est comme si on disait que le jeune enfant doit apprendre à écrire de la main gauche, mais que l'homme fait doit écrire de la droite. Certainement les trois hommes que je viens de citer, n'embarquaient pas leurs chevaux de travers, mais ce n'était pas telle ou telle jambe fermée qui les faisait partir juste, c'était l'à-propos de la foulée, c'était le talent d'exécution.

La jambe droite de derrière marque le 2e temps.

La jambe gauche de devant marque le 3e.

Enfin la jambe droite de devant le 4e, c'est elle qui mène et finit; voilà le cheval au galop à droite.

Partant de cette importante démonstration, il est bien prouvé que c'est la jambe gauche de derrière qui commence le *branle* du galop; c'est elle qui élance la masse en avant en l'élevant du sol quand le cheval part du pied droit, c'est elle enfin qui fait cette foulée que je définis par *temps de de jambe* premier moteur du départ.

Conséquemment, si le cheval part du pied gauche, c'est la jambe droite de derrière qui est le premier moteur de cette action.

Ceci posé, la conséquence qui en résulte est que, si vous avez assez d'à-propos pour chasser légèrement la masee en avant, afin de déterminer le galop à l'instant même où la jambe gauche de derrière fait sa foulée sur le sol, *il est indubitable que le cheval partira du pied droit*, parce qu'il ne peut pas faire autrement, et qu'il obéit à un effet physique indépendant de son intelligence ou de sa volonté; qu'il galope dans la prairie en pleine liberté, ou dans un manége sous un Écuyer habile, le premier moteur du départ à droite, sera également la foulée de la jambe gauche de derrière.

Vous n'aurez donc pas besoin de faire *obliquer* les épaules de tel ou tel côté, ni de fermer une jambe plus que l'autre, afin de mettre l'animal de travers en risquant de lui croiser les jambes et de le faire tomber, car il partira bien droit, pourvu que vous saisissiez le temps de jambe à propos, ce qui deviendra très facile du moment où vous *sentirez vos chevaux dans la perfection*.

Avec les chevaux ardents, il suffira d'avoir les deux jambes *près* sans les fermer. Quant à ceux qui sont *froids dans les aides*, un temps de langue ou un léger coup de gaule *derrière la botte*, les décideront sur le *temps* de la foulée, plus aisément encore que par l'aide des jambes.

Comme l'assiette agit puissamment comme *aide* sur les chevaux *fins* et sensibles, il faudra peser davantage sur la gauche, pour que la foulée de la jambe de derrière de ce côté soit plus marquée sur le sol; l'assiette étant allégée à droite, facilitera le départ du pied droit.

Il faut bien observer qu'en pesant sur l'assiette d'un côté ou de l'autre, afin d'obtenir des jeux de *contre-poids*, le corps du cavalier ne doit jamais se pencher avec excès ni faire de ces mouvements *déhanchés* dont j'ai déjà signalé l'abus (V. des Changements de pied).

Observons que ces mouvements par *levées* et *foulées* sont très rapprochés, et qu'il faut que l'aide qui détermine le galop, soit aussi prompte que la *foulée* elle-même pour s'y accorder parfaitement. Je conviendrai donc que le

temps de jambe saisi sur un cheval neuf et qui le fait obéir comme s'il était dressé, est une veritable surprise, puisque son effet doit avoir lieu dans un clin-d'œil; *mais il n'est pas pour cela un à-coup*, et il le deviendrait immanquablement, si le cavalier n'était pas intimement lié à son cheval, et si ses jambes et toute sa position n'étaient pas parfaitement assurées avant d'agir; il importe donc essentiellement de savoir allier la promptitude à la *finesse d'aide* pour réussir dans cette opération, où l'on juge sûrement du mérite de l'Écuyer, mais que ne saurait comprendre ni exécuter celui qui ne l'est pas.

Je dois prévenir surtout que *l'opposition* de la main que l'on recommande généralement pour *enlever le galop* par les moyens les plus connus, *deviendrait un contre-sens* lorsqu'on saisit le temps de jambe, car il provoquerait une *fausse-foulée* dont je parlerai tout à l'heure.

Ainsi, au lieu de marquer l'arrêt pour partir et *rendre* après le départ, il faut au contraire *rendre* pour partir et *sentir le cheval dans la main* après qu'il est parti.

Dispositions de certains chevaux qui rendent le temps de jambe plus ou moins difficile à saisir.

Il y a des chevaux qui partent toujours du même pied si on les laisse choisir, ce qui vient d'une longue habitude, de faiblesse ou de souffrance, soit dans une partie, soit dans une autre.

Il y en a qui se refusent à partir par les moyens ordinaires (l'épaule obliquée à droite ou à gauche, la jambe de dehors ou de dedans qui prime.) Ceux-là sont difficiles pour les cavaliers médiocres, mais ils partent toujours du premier coup sur l'action du temps de jambe quand il est bien saisi.

Il y en a enfin qui, malgré cette action bien employée, trouvent moyen de se soustraire à son effet, en retenant la foulée, et en faisant retomber le poids qu'elle devait supporter sur la jambe de derrière opposée. Ainsi, je suppose l'intention de faire partir mon cheval à droite, je saisis le temps de foulée sur la jambe gauche de derrière; mais au moment où cette jambe devait tomber sur le sol, le cheval l'a comme escamotée en faisant retomber la jambe droite de derrière à sa place; c'est comme en armes *un contre-dégagement sur l'engagement*, et ce qui m'a donné l'idée d'appeler ce mouvement une *fausse-foulée ou contre-foulée*. C'est dans cet instant qu'il faut avoir une grande habitude et beaucoup de précision pour ressaisir la foulée juste quand elle revient à son tour.

Ainsi, voulant faire partir mon cheval du pied droit, je suppose que j'ai saisi le temps de foulée de la jambe gauche de derrière, et je compte *une*, dans le moment où je crois qu'elle pose à terre; mais le cheval a évité de faire

cette foulée en la retenant en l'air, ce qui a fait retomber la jambe droite de derrière à sa place, voilà *la fausse-foulée* ; dans ce moment, je marque l'arrêt pour empêcher le premier temps de galop à gauche (ce que j'appelle *arrêter en l'air*), en comptant *deux*. Nécessairement la foulée juste revient à son tour sur la jambe gauche de derrière, c'est l'instant où je chasse en avant par mes deux jambes, l'appel de langue, ou le coup de gaule derrière la botte en comptant *trois;* et je suis sûr d'embarquer mon cheval du pied droit, quelque difficile qu'il puisse être.

Autre difficulté, la plus grande de toutes.

Quelquefois le cheval qui s'obstine à ne galoper que d'un seul pied (je suppose ici le gauche), y met une opiniâtreté telle, qu'afin d'éviter de faire la foulée sur la jambe gauche de derrière, il marque un temps comme s'il boitait de cette même jambe qu'il relève vivement de terre, et cela à chaque pas. Alors il y a momentanément *impossibilité* de le mettre du pied droit (1), parce que l'animal ne se meut plus suivant l'ordre naturel ; il faut dans ce cas le calmer pour le ramener au trot le plus allongé possible, et *au bout de son train*, afin de le forcer à achever la foulée de la jambe gauche de derrière, ce qu'il fera volontiers quand il croira qu'on ne veut plus le faire partir du pied droit ; étant très allongé au trot, *la foulée* juste sera d'autant plus facile à saisir qu'il n'aura pas le temps d'en faire une fausse (2).

---

(1) Je vais au devant de cette objection. Vous avez dit qu'en saisissant le temps de jambe à propos *il n'y avait plus de chevaux difficiles au départ de tel ou tel pied*, et voilà ce que vous avouez *impossibilité*.

A quoi je réponds : Pour l'Ecuyer habile, il n'y a point de cheval vraiment difficile au départ, tant que ce cheval conserve dans le mouvement de ses jambes l'ordre que la nature y a établi ; mais lorsque dans l'exemple très rare que j'ai cité, la douleur, l'impatience ou toute autre cause l'ont désorganisé au moral comme au physique, il entre dans l'état convulsif, suprême degré de la désorganisation ; il ne marche plus, il trépigne ; la raison dit assez qu'il doit être ramené par la plus grande douceur au trot naturel, ce que l'on obtient en quelques minutes ; ainsi tout en convenant de cette *impossibilité* de quelques minutes, mon principe n'en est pas moins infaillible et le seul applicable dans cette occasion, et la preuve, c'est qu'après avoir calmé le cheval pendant quelques instants, je parviens toujours à le mettre du pied voulu sans désordres et sans employer les châtiments, ce qui serait le comble de l'absurde. Mais on ne peut réussir qu'en joignant à une grande pratique d'exécution, un raisonnement sain et en évitant surtout de se laisser aller à des mouvements d'impatience.

(2) Je le répète, ces exemples sont extrêmement rares ; quand ils se présentent, plutôt que de prolonger une lutte qui peut abîmer le cheval en compromettant le cavalier, il faut recourir au grand moyen qui est celui de la longe ; étant sur le grand cercle dégagé du poids et surtout du manque de justesse de l'homme, le cheval partira tout de suite du pied voulu. En traitant cette partie, la plus savante de la science équestre, j'ai dû parler de ces difficultés que la plupart des amateurs ne rencontrent pas dans tout le cours de leur vie, parce qu'il en est très peu qui aient monté plus de 150 ou 200 chevaux, tandis qu'un

Il arrive aussi quelquefois que le cheval que l'on enlève du pied voulu par la puissance déterminante du temps de jambe se *désunit* du derrière pour passer de l'autre pied par demi-temps. Ainsi, le supposant au galop *uni* à droite, il se *désunit* du derrière, et n'a plus qu'à passer l'épaule gauche pour se trouver au galop *uni* de ce côté.

Dans ces diverses circonstances qui sont comme la pierre de touche pour mettre le talent de l'Écuyer à l'épreuve, l'homme vraiment instruit dans la théorie et habile dans la pratique, saura apporter des modifications d'aides ou de moyens que je ne puis préciser; mais je dirai que la chose principale résidera toujours dans le *sentiment parfait* du galop, ce qui mènera nécessairement à *l'à-propos du temps de jambe*. Celui qui possédera l'un et l'autre sera véritablement *Ecuyer*, il pourra découvrir d'autres secrets, faire à son tour des traités d'équitation et étendre le domaine de la science équestre; car il ne pourra y arriver qu'après beaucoup de travail et d'application, fût-il doué de plus heureuses dispositions naturelles.

Résumé du temps de jambe, et moyens à employer pour s'exercer à le saisir à propos.

Comme les explications que je donne dans le chapitre précédent, sur les différents chevaux qui rendent le temps de jambe plus ou moins difficile à saisir, ont nécessairement compliqué le principe, je vais le réduire à son expression la plus simple.

Ecuyer en a déjà monté et étudié plusieurs milliers avant de le devenir, et que s'il professe pendant 30 ans, ce nombre devient incalculable. J'ai dressé une jument espagnole appartenant à M. Saint-Amant-Lherbette, qui venait à mon manége en 1816. Cette jument, qui ne voulait galoper que du pied gauche, cherchait à franchir les murs du manége découvert, ou se jetait à plein corps dans la porte fermée, quand on s'obstinait à vouloir la galoper à droite; en la laissant aller du pied gauche, elle était très facile à conduire; enfin, par des moyens préparatoires et beaucoup de douceur, la jument finissait par prendre le galop à droite d'elle-même, puis elle s'arrêtait, tournait la tête vers le cavalier en hennissant pour avoir sa récompense, consistant en un morceau de sucre ou un quartier de pomme; elle s'y est si bien mis qu'elle a servi aux femmes pendant plusieurs années.

Le second cheval qui m'a présenté le plus de difficulté dans ce genre, appartenait à M. le comte de Laurencin. Doué d'une force et d'une légèreté extraordinaires, ce cheval, un des plus beaux amenés de l'Angleterre, ne voulait pas galoper à gauche; quand après l'avoir *baissé* au galop pendant deux ou trois lieues, j'essayais de le mettre à gauche en saisissant le temps de jambe, il faisait une fausse foulée accompagnée d'un si violent contre-temps, qu'il m'a plusieurs fois jeté sur son encolure, heureux de ne pas passer par-dessus sa tête. Ayant été mis quelques jours à la longe avec le surfaix d'enrênage, il s'est mis à droite sans le moindre effort; M. de Laurencin, qui était un excellent cavalier, mais qui avait 76 ans, s'en est servi avec autant d'agrément que de sûreté. Je cite ces deux chevaux comme les plus difficiles que j'aie rencontrés dans toute ma vie, pour prouver que cette grande difficulté n'est jamais que momentanée, et qu'elle cède toujours à la méthode et à la patience.

Vous voulez que votre cheval parte au galop du pied droit.

Déterminez cette allure par l'effet de vos jambes également *près*, *et sans opposition* de main, dans l'instant même où la foulée se fait sur la jambe gauche de derrière.

Et pour faciliter l'opération, pesez sur l'assiette à gauche.

Vous voulez qu'il parte du pied gauche, faites absolument la même chose dans l'instant même où la foulée se fait sur la jambe droite de derrière.

Et pour faciliter l'opération, pesez sur l'assiette à droite.

Si le cheval ne part pas tout de suite du pied voulu, c'est que vous l'aurez mis au galop un peu trop tôt, ou un peu trop tard, ou ce qui revient au même, c'est que vous n'aurez pas bien saisi le temps.

Ou bien enfin, c'est que malgré que vous ayez saisi le temps de la foulée, le cheval vous aura trompé par une *fausse foulée* ou *contre-foulée*.

Alors il vous faudra étudier attentivement ce que j'explique à ce sujet dans le précédent chapitre où j'ai prévu toutes les difficultés, et indiqué tous les moyens de les vaincre.

Mais si vous ne *sentez votre galop* qu'imparfaitement, si vous n'êtes pas déjà Écuyer, plutôt que d'abîmer votre cheval en voulant vaincre des difficultés au-dessus de votre portée, mettez-le à la longe avec le surfaix d'enrênage sur un grand cercle, il partira seul; arrêtez-le pour le caresser quand il aura bien fait, et il se trouvera dressé en quelques leçons semblables.

On peut aussi saisir le temps de jambe en partant du pas au galop, mais on a rarement besoin d'employer ce moyen, attendu que le cheval assez bien dressé pour partir aisément du pas au galop, saura prendre le pied voulu sur la seule indication de la main dirigée imperceptiblement du côté opposé, ce qui ne fera obliquer l'épaule que d'une manière insensible à l'œil. Comme dans mon opinion, l'épaule du cheval obliquée à gauche, n'est pas une *puissance déterminante* pour l'embarquer du pied droit, mais un avertissement de convention que le cavalier donne à son cheval, je ne verrais point d'inconvénient à diriger la main du côté où l'on désire qu'il galope, il ne faut que faire toujours la même chose.

Pour s'exercer à saisir le temps de jambe au pas ou au petit trot, il n'y a rien de mieux que le contre-changement de main, qui nécessite un changement de pied au milieu du manége, ce qui fait deux changements de pied dans un très petit espace. Cette figure doit être tracée très régulièrement *de la main à la main*, et les changements de pied faits de 2 temps (V. des Changements de pied), le contre-changement de main de deux pistes et les changements de pied en l'air, sont beaucoup plus brillants, mais ils ne sont rien en comparaison de celui que j'indique, comme l'étude la plus difficile et qui fait le mieux juger du mérite de l'Écuyer.

Si l'on m'objecte qu'il y a tel praticien qui met ses chevaux dressés ou non, du pied voulu avec précision, sans raisonner l'effet du temps de jambe, sans même en avoir jamais entendu parler, je répondrai qu'il le saisit par cet instinct d'habitude, résultat d'une longue pratique, mais cela ne dément pas l'influence déterminante que je lui attribue. Un ménétrier qui ne sait pas deux notes d'harmonie, mais qui est bien organisé pour cette science, pourra faire sur son violon des modulations agréables et même savantes, mais pour les analyser et les mettre sur le papier, c'est un secret qui lui reste inconnu, et il pourra encore moins les transmettre aux autres.

Malheureusement, dans les plus beaux temps de l'Équitation, il y a eu beaucoup de bons praticiens que l'on pourrait comparer aux ménétriers; il y a eu aussi des auteurs et des Écuyers très versés dans les hautes sciences, mais tous n'avaient pas passé leur vie à cheval et ont manqué parfois de pratique dans l'exécution. Les uns et les autres, loin s'entendre et de s'aider pour propager les lumières, ont toujours fait deux classes séparées; d'ailleurs, des distinctions de rang et de position dans le monde, bornèrent singulièrement les relations entre des hommes, qui, bien qu'élevés à la même école, naissaient, les uns pour commander, les autres pour obéir. C'est, je pense, à cet état de choses, que les principes des meilleurs Écuyers de l'école de Versailles, n'ont jamais été bien déterminés. Quand des hommes d'un grand talent, meurent sans avoir laissé d'écrits, ceux qui se disent leurs élèves de prédilection et les possesseurs de leurs secrets, interprètent souvent les leçons du grand maître chacun à leur manière; tout donne lieu à des discussions d'amour-propre, chaque principe d'art devient une chose personnelle, et tout tombe dans le chaos. Dans cinq cents ans, on pourra savoir positivement en quoi consistent aujourd'hui les principes de l'école de Saumur, parce que ces principes sont consignés dans des livres qui survivront aux hommes qui les professent (1). Quelques années seulement se sont écoulées, depuis la perte du Commandant du manége de Versailles, M. le Vicomte d'Abezac, et la réputation de cet Écuyer fut colossale. Qui oserait aujourd'hui faire l'analyse claire, positive, irrécusable, des principes de M. d'Abezac, quand on voit ses élèves suivre une marche si diamétralement opposée? D'où je conclus qu'il n'y a de véritable école que l'école écrite, si on veut l'établir d'une manière positive et durable.

---

(1) Je ne veux éveiller aucune susceptibilité, je ne prétends pas dire qu'on monte mieux à cheval à Saumur qu'à Versailles; je dis que l'Ecole de Saumur a eu le bon esprit de consigner ses principes dans des écrits, et qu'on ne pourra jamais lui attribuer que ceux qu'elle a avoués.

CHAPITRE LVI.

Des Reprises de haute Ecole (V. pl. 41).

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Les reprises de haute École servent à entretenir le goût et l'émulation parmi les élèves d'une académie bien dirigée. Comme on ne peut admettre au manége de haute École que les élèves les plus avancés, il est naturel que ceux qui le sont moins, cherchent à arriver au degré nécessaire pour être aussi des premiers; c'est dans l'enseignement surtout que les marques de distinction produisent les meilleurs résultats.

M. Pellier (Auguste) (1), est le seul Écuyer qui ait attaché une grande im-

(1) M. Pellier, qui a été en dernier lieu professeur-Ecuyer à l'Ecole royale d'Equitation de Paris, n'exerce plus maintenant; il est le doyen de tous les Ecuyers de cette ville. M. Pellier a dirigé long-temps le manége de la rue de Provence, conjointement avec M. de Brissy. Ce manége faisait alors partie des anciennes écuries d'Orléans. Il y avait dans cet établissement un très beau manége découvert ou *carrière* à double rangée d'arbres liés entre eux par de hautes charmilles, et dans lequel on pouvait manœuvrer pendant les plus grandes chaleurs, sans être incommodé par le soleil. Le manége dit *de Provence* possédait beaucoup de chevaux précieux, tous andaloux, navarrins, napolitains, etc., de la plus belle espèce: le nombre s'en était encore accru par une partie de ceux appartenant au manége des Tuileries, tenu par M. le chevalier de Villemotte, lorsque ce beau local fut pris pour les séances de la fameuse Assemblée nationale. Le moment n'était guère favorable pour les académies d'Equitation, quand les seules personnes qui les fréquentaient alors étaient presque toutes décimées par la hache révolutionnaire, ou forcées de s'expatrier; mais alors on n'était pas porté à l'anglomanie, et il faut bien en convenir, sous la hideuse terreur, le manége Provence fut exempté des réquisitions qui frappaient alors sur les chevaux de luxe, et il reçut même quelques encouragements des ministres *Pille* et *Cochon*.

Je ne dois pas oublier de dire que ce fut au manége Provence que M. Lavard débuta comme professeur, lorsque la révolution dispersa tous ceux qui étaient employés aux écuries de Louis XVI. Ce professeur, qui s'est acquis par la suite une réputation méritée pendant plus de vingt ans qu'il tint manége à Paris, a formé plusieurs élèves remarquables. MM. Kuntzmann, Lefèvre-Chabert, Lemaitre, et autres professeurs et amateurs, sont élèves de M. Lavard, auquel on a reproché une sévérité envers ses élèves, qui passait parfois les bornes de la modération.

Ce fut peu d'années après la terreur que M. Pellier prit la direction du manége Provence, appartenant à M. de Brissy, le seul grand établissement de ce genre qui fût alors à Paris, et qui conserva, après le manége des Tuileries, le nom d'*Académie d'Equitation* moins l'adjectif *royale*. Cet établissement devint le rendez-vous de la bonne compagnie, qui commençait à reparaître dans les lieux publics avec ce luxe qui naguère était un arrêt de mort. Il y avait *Manége de haute école* et *Reprises d'Ecuyers* une

portance à conserver l'ancien usage des reprises de haute école, toutes les fois que les établissements qu'il a dirigés depuis plus de quarante ans, tant à Paris que dans d'autres villes, ont comporté les éléments indispensables à ce manége d'apparat, c'est-à-dire beaucoup de chevaux bien dressés et des élèves assez avancés et assez zélés pour s'assujétir aux obligations qu'il impose.

Tout ce qui reste de véritables amateurs d'Équitation formés à Paris depuis l'époque dont je parle, ont été (à peu d'exceptions) élèves de M. Pellier, et ont concouru à donner à ce manége de haute école tout l'éclat dont il a besoin pour devenir intéressant; c'est là que se sont conservées les bonnes traditions de notre école, autant que les révolutions, les guerres, et enfin l'anglomanie l'ont permis depuis tant d'années que l'Équitation française semble être bannie de France aussi bien que nos chevaux indigènes, et comme pour mieux servir des intérêts uniquement anglais.

Les reprises de haute école se font de la même manière que celles dont j'ai donné l'explication. (V. des Reprises d'école). Comme les changements de main, volte, etc., se font alors *de deux pistes* aux trois allures et que conséquemment les chevaux se fatiguent davantage, étant tenus dans un mouvement très élevé, les reprises de haute école doivent être plus courtes que les autres. Autant que possible, elles doivent avoir lieu le lendemain des congés afin que les chevaux aient un jour de repos avant de faire ce travail. Ainsi

---

fois par *décade*. Le goût de l'Equitation était tel, que quand M. Pellier montait le *Géant*, cheval remarquable que n'ont point oublié tous les anciens amateurs de ce temps-là, il y avait jusqu'à 60 personnes assises et rangées régulièrement dans le manége comme dans une salle de théâtre.

Je cite une époque déjà bien loin de nous, presque tous ceux qui firent partie des élèves de haute école du manége Provence, ont payé le grand tribut. Cependant je connais encore quelques personnes qui pourraient affirmer avec moi que depuis l'Académie royale des Tuileries, il n'y eut jamais de manége à Paris qui pût lui être comparé; ni l'établissement fondé par M. Amelot au faubourg Saint-Honoré, ni celui du même genre dirigé par M. le marquis de Pereuse, rue Cadet, quoique tous deux très grandement montés, n'approchèrent jamais du manége Provence. Quant à l'*Ecole impériale*, et par suite *royale d'Equitation de Paris*, elle ne fut que la pâle copie des deux derniers manéges que je viens de d'indiquer.

J'ai fait cette longue note autant pour citer des faits historiques relatifs à l'*Equitation de haute école*, que pour consacrer la mémoire, autant qu'il dépend de moi, d'un Ecuyer qui fut mon maître. M. Pellier a formé ses deux neveux : l'un vient de mourir à 30 ans; l'autre, M. Jules Pellier, tient un manége à Paris.

J'ai déjà eu l'occasion d'appeler l'attention de mes lecteurs sur un autre élève de M. Pellier, M. Leblanc; ce jeune professeur vient d'être appelé par M. Tassinari pour diriger le beau manége que ce dernier a fait construire rue du Faubourg-Montmartre. Les amateurs d'équitation ne pourront qu'applaudir au choix de M. Tassinari.

reposés, ils conservent toute l'action et la vigueur nécessaires depuis le commencement jusqu'à la fin de la reprise qui serait languissante et défectueuse si ces chevaux étaient fatigués; dans ce cas, ils ne pourraient *travailler haut de terre*, et sans cette condition, ils ne sauraient être ni brillants aux yeux du spectateur, ni agréables pour ceux qui les montent.

Ces reprises exigent que tous les élèves soient en tenue uniforme, et qu'ils portent des éperons et des étriers; les chevaux doivent être *nattés* et en selle rase avec des housses galonnées en or. Sans une grande tenue, le manége de haute école serait mesquin et ridicule.

Après la reprise de galop et aussitôt après l'arrêt, tous les cavaliers doivent prendre double distance et faire lever leurs chevaux trois fois à la courbette; on termine ensuite au pas, soit à *l'épaule en dedans*, soit par toute autre marche de deux pistes que l'Écuyer juge à propos de faire exécuter.

M. Pellier, dans la vue de perfectionner la main des élèves composant la haute école, voulait que la reprise s'exécutât par la seule main de la bride, sans le concours de la rêne de dedans du bridon si nécessaire pour tenir le cheval dans le pli; ce qui exigeait une très grande justesse pour obtenir constamment ce pli. Ce savant professeur se fondait avec raison sur des principes que je crois avoir analysés par ce peu de mots : *tant que le cheval n'est pas parfaitement dressé, la main du bridon est la main principale, l'action de la bride n'est qu'accessoire; mais le cheval une fois dressé, c'est la main de la bride qui devient main principale, et celle du bridon n'est plus qu'accessoire.*

S'il importe de consacrer ce principe pour arriver au travail de manége le plus perfectionné, il n'est pas moins utile d'en faire l'application pour dresser les chevaux de guerre et former les cavaliers d'un régiment (1).

Pour suppléer à la rêne du bridon, il est bon de donner le pli par le pesé (2) sur la rêne de dedans de la bride; cette action est très puissante comme aide, et très gracieuse comme position, mais il n'y a que les cavaliers ayant de la *finesse* dans les aides qui doivent placer leurs chevaux par ce moyen.

Dans la haute école, on fait avec le même cheval la reprise de pas, de trot et de galop, ces trois reprises ne doivent pas durer plus de 15 à 20 minutes.

Les sauteurs en liberté ne doivent être montés qu'à la haute école et ne

---

(1) Dans les dernières guerres de l'Empire, des milliers de conscrits ont été hachés sans défense par cela seul qu'ils montaient des poulains de 3 ans et demi ne répondant nullement à la bride sous de malheureux cavaliers qui n'avaient pas eu le temps d'apprendre à tenir leurs rênes.

(2) Le pesé de la rêne consiste à poser très légèrement les trois premiers doigts de la main qui ne tient pas la bride, sur la rêne dont on a besoin pour donner le pli. C'est simplement un poids très léger que l'on ajoute à celui de la rêne, mais sans la tirer à soi et sans faire basculer le mors.

travailler que sous un seul élève. En prenant leur tour par ordre, il suffit aux élèves les plus avancés de monter le sauteur en liberté deux fois par mois.

Avec les reprises de haute école et celles d'Écuyers dont je parle dans le chapitre suivant, les courses de têtes et les carrousels seraient sans doute ce qui pourrait donner le plus d'éclat et d'intérêt au manége de haute école ; mais il n'y a qu'à Versailles et à Saumur où les cavaliers et les chevaux soient en assez grand nombre pour pouvoir le faire avec ensemble et succès ; tout ce qu'on a tenté à Paris dans ce genre depuis quelques années, n'a été que d'ignobles mascarades dont le public a fait bonne justice. Il ne faut pas oublier qu'en équitation comme en tout, le sublime et le ridicule sont bien près l'un de l'autre.

Les courses de bague peuvent s'établir plus facilement de nos jours que les carrousels ; elles sont assez amusantes, mais elles servent peu à l'instruction. Pour qu'elles puissent avoir un véritable intérêt, il faut un manége découvert, très spacieux, afin d'étendre les chevaux au grand galop au moment de prendre la bague ; il faut surtout que les baguiers puissent être servis par des hommes placés en dehors de la carrière, chose impraticable dans un manége ordinaire où ils ne peuvent être placés qu'en dedans.

CHAPITRE LVII.

Des Reprises d'Ecuyers (V. pl. 42).

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Dans tous les arts, et surtout dans les exercices de corps, l'enseignement gagne beaucoup quand le maître joint l'exemple au précepte ; on ménage les paroles et on leur donne plus de valeur en mettant les principes en action. Généralement, pour tout ce qui tient à l'exécution physique, les élèves apprennent bien plus vite, et infiniment mieux en voyant faire le maître, qu'en l'écoutant parler ; ils commencent d'abord par le parodier, j'en conviens, mais ils finissent aussi par l'imiter plus ou moins bien, surtout s'ils ont la conviction que ce maître a vraiment du talent et que le public rend hommage à son mérite.

Il n'y a pas de manége où l'on parle moins qu'à celui de Versailles, et il n'y en a pas où l'on monte mieux à cheval. Cela tient à trois principales causes : 1° à ce que les élèves commencent très jeunes ; 2° à ce qu'ils restent long-

temps enselle à piquet sur de véritables chevaux d'école; 3° et à ce qu'ils ont sans cesse sous les yeux des reprises d'Écuyers qui leur servent de modèles.

On se lasserait bientôt d'un maître de musique qui ne se ferait jamais entendre sur l'instrument qu'il enseignerait; il en serait de même du meilleur maître d'armes qu'on ne verrait jamais faire assaut, et si tous les maîtres faisaient la même chose, on se dégoûterait également et de la musique et de l'escrime. Il faut, pour stimuler le goût de ceux qui apprennent, que ceux qui enseignent, montrent l'art dans sa plus grande perfection; or, dans toutes choses, la perfection inspire de l'enthousiasme chez les personnes qui sentent vivement, et elle plaît même aux plus indifférents. Tous les élèves veulent avoir la certitude que leur maître fait beaucoup mieux qu'eux, autrement ils n'ont que peu de confiance dans ses leçons quelque bonnes qu'elles puissent être.

Les reprises d'Écuyers avaient donc pour objet de montrer aux élèves, et surtout aux étrangers connaisseurs jusqu'où pouvait aller la perfection du manége d'académie; elles offraient aux élèves des modèles à imiter, et elles donnaient encore aux Écuyers l'occasion de montrer leur savoir, et d'augmenter chaque jour cette considération si nécessaire à tout homme appelé à enseigner et à commander aux autres.

Depuis que dans nos manéges dégénérés, on ne fait plus jamais de reprises d'Écuyers, un élève peut bien y passer plusieurs années sans avoir jamais l'occasion de remarquer la supériorité du maître habile. Il pourra se faire encore que le maître n'en sache guère plus que les élèves, sans risquer de leur montrer sa faiblesse, ne faisant jamais d'équitation devant eux; car je n'appelle par faire de l'équitation quand on monte à cheval pour aller au bois de Boulogne, ou dans le manége pour accompagner une écolière ou essayer un cheval à vendre; il n'y a pas besoin d'être Écuyer pour cela, nous en avons tous les jours la preuve.

Ce qui peut donner du goût et de l'émulation aux élèves d'une École de cavalerie, c'est que les Écuyers montent souvent en leur présence des chevaux bien dressés, qu'ils exécutent des reprises savantes et régulières en *recherchant* leur position et leur travail de manière à pouvoir leur offrir des modèles à imiter; c'est de leur montrer enfin ce qui constitue la belle équitation française ou le manége d'académie. Voilà ce qu'on appelle *reprises d'Ecuyers*.

Ainsi que tous les autres usages qui donnaient autrefois tant d'éclat aux académies d'Équitation, et qui faisaient naître parmi les élèves des amateurs si distingués, les reprises d'Écuyers ne s'observent plus dans les

manéges de Paris, surtout depuis la fureur anglomane (1), il n'y a plus qu'au manége de Versailles et à l'École de Saumur où l'on ose se montrer à cheval à *la française* et avec l'uniforme de manége (bottes à l'écuyère chapeau à cornes), sans craindre le ridicule que l'on attache aujourd'hui au seul costume qui convienne à l'Écuyer d'académie.

Et qu'on ne s'y trompe pas, l'équipage du cheval et la tenue du cavalier en devenant tout-à-fait *à l'anglaise* ont rendu le travail du manége impossible. En effet, on ne saurait faire des reprises bien justes ni monter de vigoureux sauteurs avec des selles et des bridons de course; et si l'on voulait pour le manége conserver l'équipage classique du cheval, il ferait une disparate si désagréable avec le grand pantalon *à la marinière*, la veste et la casquette de jokey, que la vue ne saurait supporter un assemblage aussi bizarre. Je ne manquerais pas de raisons pour prouver que, si le costume de l'homme n'est point en harmonie parfaite avec l'équipage du cheval, il n'y a plus de travail de manége possible. C'est parce que la tenue à la française est la seule qui convienne dans un manége d'académie, que les chefs

---

(1) On pourra me répondre que dans un pays d'engouement où l'on se passionne par affaire de mode, par *genre*, la mobilité naturelle à ce pays le ramène souvent et en peu de temps à adopter avec enthousiasme les choses que l'on a le plus dépréciées à une autre époque. Mais je ne considère pas l'anglomanie qui nous mine, comme une affaire purement de mode. Peu importait aux intérêts anglais, il y a trente ans, que l'on montât à cheval à Paris en selle anglaise ou en selle française; en bottes à l'écuyère ou en bottes à retroussis, mais quand il a été bien reconnu que nos chevaux normands ne pouvaient réussir que par l'éducation et les soins qu'ils recevaient dans les manéges à la française, oh! alors, les manéges et les Ecuyers français n'ont plus trouvé que des adversaires dans ceux qui étaient associés aux intérêts de l'Angleterre. On bataillait pendant plusieurs jours pour 50 ou 60 fr. avant de se décider à acheter un cheval normand, quand on se servait encore de chevaux de ce pays. Aujourd'hui, quand il s'agit d'un cheval anglais, 1000 fr. de plus ou de moins sont considérés comme une misère à ajouter ou à ôter du prix principal, et cette différence ne retarde pas le marché de cinq minutes. C'était là où les intérêts anglais voulaient nous amener : établir en principe que *le cheval, né en Angleterre, ayant naturellement quatre fois plus de valeur que s'il était né en France, il doit conséquemment être payé quatre fois plus cher*. Périssent donc les manéges et les Ecuyers qui prouveraient bientôt le contraire s'ils pouvaient comme anciennement aller en remontes sans sortir de France, et attendre tout le temps nécessaire pour dresser des chevaux d'origine française, avant de les mettre dans le commerce. Voulez-vous faire du jeune cheval normand de la plus belle espérance, une rosse achevée? faites-lui faire une ou deux courses; il était donc de bonne logique pour les intérêts anglais d'importer et d'entretenir chez nous la manie des courses. Un jour viendra peut-être, où cette question des intérêts anglais, en opposition manifeste avec les intérêts de nos éleveurs sera soulevée par de plus habiles que moi; mais en attendant, je soutiens que l'anglomanie n'est plus une affaire de mode, elle tient à un système d'un ordre plus sérieux, qui doit en définitive amener la ruine de nos races indigènes, tout en ayant l'air de les protéger, et diminuer singulièrement la force de notre cavalerie. On m'opposera, je le sais, des raisonnements très captieux en faveur de ce système anti-équestre auquel j'attribue la dépréciation des chevaux français; mais cela ne prouve rien. J'ai lu dans ma jeunesse que si la peste et la famine donnaient des emplois et des pensions, la peste et la famine trouveraient des apologistes pour célébrer leurs bienfaits en très beaux vers. Je crois bien que l'imbécile qui a dit cela, c'est Voltaire.

des écoles de Versailles et de Saumur n'en ont point toléré d'autres, en dépit de la mode anglaise; c'est que ces chefs ont senti que cette tenue était une chose d'obligation, et qu'on ne pourrait s'en écarter sans tomber dans le ridicule et sans entraver les leçons d'une infinité de manières, comme je l'ai prouvé dans plusieurs chapitres de cet ouvrage (V. de la Gaule, des Éperons, etc.) (1).

Il faut donc me pardonner si en cherchant, sinon à ramener, du moins à justifier tous les usages établis dans les académies par les grands maîtres de notre école, j'insiste pour qu'une ombre de tenue et de costume soit du moins observée dans les manéges modernes.

Le *passage*, les *voltes*, les *courbettes*, *pesades*, *terre-à-terre*, etc. sont les airs qui donnent le plus d'éclat aux reprises d'Écuyers, que l'on peut considérer comme le travail de haute École le plus perfectionné.

Les reprises d'Écuyers dans une Ecole-modèle (Je suppose un instant l'existence d'une *Ecole d'équitation-modèle civile*, sans espérance de la voir jamais se réaliser), devraient avoir lieu à des jours et heures marqués, afin que les amateurs, et surtout les étrangers qui désirent visiter le manége, aient la certitude d'y voir faire de l'équitation (2).

En rappelant l'ancien usage des reprises d'Écuyers si bien imaginées pour inspirer le goût de la belle Ecole et stimuler l'émulation des élèves, je ne manquerai pas de m'appuyer de l'autorité respectable de M. le vicomte

---

(1) Toutes les personnes de bon goût et dégagées de ces préventions anti-nationales qui ne font pas même grâce aux habits quand ils ne sont pas anglais, ont admiré la tenue de manége des Ecuyers et des élèves de l'Ecole de Saumur. J'ai été assez heureux pour assister aux fêtes qui ont été données à Madame, duchesse de Berri. Ces fêtes consistaient principalement en *Reprises d'Ecuyers* et en courses de tête, telles que ces dernières sont décrites dans Laguerinière. Ces exercices, animés par une excellente harmonie militaire et par des rentrées en fanfares de 200 trompettes, donnaient à ces réjouissances l'aspect le plus imposant et le plus galamment chevaleresque. J'ai vu avec plaisir que plusieurs anglomanes bien prononcés contre la tenue à la française, après avoir été témoins des fêtes de l'Ecole de Saumur, convenaient que *les bottes à l'écuyère et le chapeau à trois cornes* allaient parfaitement bien avec les épaulettes, les décorations militaires des Ecuyers, et ne déparaient pas non plus le grand cordon rouge du commandant, M. le général Oudinot.

(2) Une des raisons qui empêchent souvent les amateurs de visiter nos manéges modernes et d'y envoyer leurs enfants, c'est de n'y voir jamais de ces reprises d'Ecuyers qui font si bien apprécier le mérite et le genre de travail du maître. Un amateur allemand me disait avec raison, que la chose la plus rare était de voir un Ecuyer français joindre l'exemple au précepte, en montant souvent à cheval en présence de ses élèves et uniquement pour cette raison; cet amateur n'aurait certainement pas fait cette remarque en visitant les anciennes académies, où l'on ne manquait jamais de faire des reprises d'Ecuyers; dans ce temps là, les étrangers de tous les pays venaient s'instruire à grands frais dans nos manéges. Aujourd'hui, ils n'y viennent que pour en faire la critique et s'en moquer. A qui la faute?

d'Abezac, Écuyer commandant du manége de Versailles, qui a toujours tenu à ce que chaque Écuyer sous sa direction, montât à cheval tous les jours de manége, et fût responsable des chevaux mis à son rang pour faire la reprise d'Écuyer; M. d'Abezac donna lui-même l'exemple en montant régulièrement les siens jusqu'à l'âge de 88 ans, ou pour mieux dire, jusqu'au moment où il descendit de cheval pour entrer dans la tombe.

CHAPITRE LVIII.

Sur la nécessité de *finir* les chevaux de manége pour les empêcher de *s'endurcir* après avoir été gâtés par les élèves.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Les personnes qui n'ont pas vu les manéges bien tenus, ne conçoivent pas comment on pouvait conserver une grande quantité de chevaux bien dressés, toujours prêts à exécuter des reprises savantes, quoique étant continuellement montés par des commençants qui doivent nécessairement les gâter.

D'abord, ces chevaux étaient classés en haute et basse école, les chevaux fins n'étant jamais montés par des commençants, se dérangeaient moins facilement; ils ne servaient pas non plus pour les promenades étant presque tous entiers et assez souvent *hargneux* avec les autres chevaux.

Pour que des chevaux de manége ne s'endurcissent pas dans les aides, et soient toujours en état de travailler avec justesse quand ils sont bien menés, il faut les *finir* tous les huit jours après qu'ils ont servi aux élèves susceptibles de les déranger. Il suffit pour cela de les remettre *sur les hanches* quelques pas et de leur faire faire une reprise de galop très courte pour les rappeler à l'obéissance des aides; c'est un soin qu'il ne faut pas oublier de finir les chevaux de cette manière, on doit le faire de préférence les veilles de congé (1). On peut comparer cette opération de finir les chevaux d'un ma-

---

(1) On comprend ce que pouvaient être des chevaux entiers bien nourris, travaillant modérément au manége, tous les jours ou tous les deux jours, et pour lesquels les dimanches et fêtes consacrées étaient encore des jours de repos. Essayez donc de mettre au *piaffer* ou au *terre-à-terre* un malheureux cheval qui, après avoir travaillé toute la semaine tant au manége qu'en promenades, a été encore loué le dimanche pour aller à 10 ou 12 lieues !

nége, à celle de mettre des instruments d'accord avant d'attendre qu'ils soient assez faux pour s'altérer.

Il y a aussi un excellent moyen de reposer la bouche des chevaux qui ont été continuellement montés par des élèves dont les mains sont dures et inégales tant qu'ils n'ont point une bonne assiette; c'est de remettre ces chevaux aux bridons d'école pendant une quinzaine de jours; l'absence de mors et de gourmette repose les barres et la barbe, et ils sont beaucoup plus agréables quand on les remet en bride. Les élèves, en montant les mêmes chevaux tantôt en bride et tantôt en bridon, sont à même d'en sentir la différence, ce qui est important pour leur instruction. Sur trente chevaux de manége, il serait bien entendu d'en avoir dix en bridons qui seraient remplacés par dix autres au bout du temps déterminé. Quand les chevaux de manége sont endurcis dans les aides, les élèves s'en dégoûtent, les montent avec humeur, prennent l'occasion de les mener durement et finissent par les abîmer tout-à-fait; on ne saurait trop prévenir ces désordres.

CHAPITRE LIX.

Est-il absolument nécessaire de fermer la jambe de dedans toutes les fois qu'on fait tourner son cheval? Dissidence des Ecuyers à cet égard.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

On a vu dans le chapitre qui traite de la première leçon en liberté, que la jambe de dedans doit accompagner l'action de la main, tant pour *tourner en dedans* que pour *redresser en dehors*, deux choses qu'il importe de ne pas confondre. Ainsi, en disant qu'on doit fermer la jambe droite en même temps qu'on fait tourner le cheval à droite, je suis entièrement d'accord avec les Écuyers de notre Ecole comme avec les *ordonnances de cavalerie.*

Cependant M. de Chabannes (1) semble désapprouver ce principe, et l'au-

(1) M. de Chabannes est élève de M. d'Auvergne qui dirigeait le manége de l'Ecole militaire de Paris. Les Ecuyers qui ont généralement établi les principes enseignés dans les académies civiles, étaient de l'Ecole de Versailles, et sur quelques points cette dernière différait de celle de M. d'Auvergne.

torité de cet auteur est trop puissante à mes yeux pour que je ne cherche pas à faire accorder mon opinion avec la sienne.

En posant cette question : Pourquoi fermer la jambe droite quand on tourne à droite? Nous répondons d'après les principes consacrés dans nos écoles ; c'est pour soutenir les hanches, pour qu'elles ne tombent pas à droite, c'est pour qu'elles suivent le mouvement des épaules ; mais M. de Chabannes nous oppose, « que s'il en était ainsi, il devrait en résulter qu'on « ne verrait jamais que les chevaux conduits par les cavaliers très experts « mettre de l'ensemble et de l'harmonie dans leurs mouvements. Et que de- « viendront les malheureux chevaux en liberté qui ne sauraient sans doute « où placer leurs hanches et marcheraient sans cesse à tâtons? Il est pour- « tant de fait que ce sont eux que l'on voit marcher avec le plus de régula- « rité, ne jamais se traverser et placer toujours leurs hanches sur la même « ligne que parcourent les épaules, etc. »

L'argument est pressant; si pour le rétorquer on répondait que les chevaux en liberté ne tournent pas dans les principes, cela nous mènerait à établir que les principes de l'Équitation sont en opposition avec la nature, et c'est pour le coup que les détracteurs du manége d'académie prendraient acte de cet aveu pour soutenir que les meilleurs Écuyers français n'ont pas de sens commun, et qu'il vaut bien mieux se guider sur les jokeys de l'Angleterre *qui font aller leurs chevaux naturellement et en avant..... go along very fast!*

Il vaudrait mieux répondre à M. de Chabannes, que le cheval en liberté se dirige en tous sens par le seul effet de sa volonté, tandis que quand il le fait par celle du cavalier, son manque d'ensemble, ou sa résistance, exige un concours d'aides suffisant pour le tenir dans la complète obéissance de ce dernier.

Tout en recommandant de soutenir les hanches par la jambe de dedans près, il y a long-temps que j'ai reconnu le vice de cette leçon ; *tournez à droite en portant la main à droite et en fermant la jambe droite.* Ce qui suppose que la main et la jambe doivent agir en même temps, tandis que la jambe de dedans ne doit agir qu'un peu après l'action de la main, c'est-à-dire quand les épaules du cheval sont déjà tournées en dedans, surtout quand il s'agit de tourner juste sur un point déterminé (V. chap. 53). Or, il arrive toujours que l'élève auquel on dit de fermer la jambe de dedans, la ferme trop tôt et trop fort, et que, loin de faciliter le *tourner*, il presse le cheval à l'instant même où il doit se ralentir et lui fait dépasser le point déterminé.

Selon moi, la jambe de dedans ne doit pas se fermer pour faire le tournant; elle doit être *près* pour soutenir les hanches, si ces dernières se portent en dedans, sans pour cela les *chasser en dehors*, comme on le répète géné-

ralement et à tort. J'ai déjà démontré que la précision parfaite du tourner, ne dépend pas seulement du degré d'aide donné (on en donne toujours beaucoup trop), elle consiste à accorder la main avec *le temps de levée*.

Supposant un cheval, très fin, très vigoureux, dont les hanches ne sont point en retard sur le mouvement des épaules, ou ce qui revient au même dont les hanches chassent naturellement la masse en avant; supposant encore que ce cheval est bien juste *dans la balance des talons*, pas plus disposé à porter ses hanches en dedans qu'en dehors, je le ferai tourner par le seul sentiment de la main sans action de jambe de dedans, puisqu'il n'en est pas besoin et que cette action ne pourrait que diriger les hanches en dehors; je suis donc parfaitement d'accord avec M. de Chabannes.

Voilà ce que beaucoup de praticiens ne comprennent pas; c'est que dans un tournant quelconque, la jambe de dedans est un pivot autour duquel le cheval doit tourner, mais sans fuir ce pivot, car alors *il déroberait ses hanches en dehors*, ce qui n'est pas moins vicieux que de les faire *tomber en dedans*. Ainsi, on fait bien de dire à un commençant montant un cheval froid et paresseux aux aides : *doublez à droite en soutenant les hanches par la jambe droite*, parce qu'il est probable que le cheval endurci dans les jambes, tournera les hanches en même temps que les épaules pour abréger le chemin; une autre raison exige encore que le commençant ferme la jambe de dedans; c'est que l'emploi des jambes étant difficile et fatigant pour lui, il ne se servirait jamais de cette aide si on ne le lui rappelait pas à tout moment. Mais quand on donne leçon à un élève déjà avancé qui monte un cheval fin et vigoureux, comme on ne peut deviner si dans l'instant du doublé, ce cheval portera les hanches en dedans ou en dehors et que c'est au cavalier à le sentir, pourquoi donc le prévenir un tour ou deux à l'avance, *de doubler en prévenant son cheval par le demi-arrêt de la bride, en l'avisant du bridon pour le placer en dedans avant de tourner, en fermant la jambe dedans et en soutenant de la jambe de dehors* (1); ce qui suppose que le cheval se pressera au moment du doublé, qu'il ne sera pas dans le pli, et qu'il portera ses hanches en dedans et puis en dehors; voilà ce que le maître suppose en indiquant d'avance à l'élève ce qu'il doit faire; mais s'il arrive au contraire que le cheval se ralentisse de lui-même au moment du doublé, s'il est dans le pli, si au lieu de porter ses hanches en dedans, il les dérobe

(1) Il y a quelques phrases banales comme celle-ci, que des professeurs répètent si souvent à tous les élèves et dans toutes les circonstances, qu'on pourrait les écrire sur les murs du manége, comme ces sentences morales que l'on remarque sur les murs de quelques temples protestants de la Suisse.

en dehors, il est positif que le maître aura indiqué tout le contraire de ce qui était à faire, ou qu'il aura parlé sans penser à la portée de ses paroles.

Voilà ce qu'il faut conclure de cette démonstration; c'est qu'il ne faut pas donner leçon à un élève avancé comme à un commençant dont on fait mouvoir les ressorts à volonté comme une machine. Il tombe sous le sens qu'un élève régulièrement placé et bien uni aux mouvements de son cheval, jugera beaucoup mieux par le sentiment, si l'animal se presse ou se ralentit au moment de tourner, que l'Écuyer le plus habile ne pourra le deviner à l'avance.

On fait encore un grand abus de cette expression : *Fermez la jambe de dedans, et soutenez de la jambe de dehors.* Ce qui suppose que vous fermez trop fort la jambe de dedans et que pour rétablir le mauvais effet qu'elle a dû produire, vous êtes obligé de fermer la jambe de dehors.

Supposons le cheval bien droit et maintenu tel dans *la juste balance des talons;* supposons que les étriers représentent les deux plataux de la balance et que les jambes en représentent les poids, ces poids pesant chacun trois livres; voilà les plateaux parfaitement équilibrés. Supposons encore qu'il faille donner à la jambe droite un degré d'aide équivalant à une demi-livre; n'est-il pas bien plus simple de n'ajouter que ce seul poids dans le plateau droit, que d'y mettre 1 livre 1/2 avec l'obligation de mettre 1 livre du côté gauche, afin de contre-balancer la livre mise de trop dans le droit? Voilà la pensée de M. de Chabannes: c'est qu'on emploie presque toujours plus de main et de jambe qu'il n'en faut, et qu'on ne s'attache pas assez à perfectionner la plus puissante des aides, l'assiette.

Je l'ai dit bien souvent et je le répète encore, c'est faute de s'entendre sur les exceptions que les règles les plus sagement établies par différents Écuyers paraissent contradictoires au vulgaire, bien que parfaitement d'accord entre elles. Il ne faut pas lire les auteurs comme on lit un journal pour les bien comprendre et y puiser de l'instruction; mieux vaudrait, je crois, ne pas lire du tout.

CHAPITRE LX.

Des bronchades ou faux pas que les chevaux font en marchant ; leur cause naturelle.— Erreur commune à beaucoup de mauvais cavaliers qui veulent relever le cheval qui bronche et qui ne peuvent que le faire tomber tout-à-fait. — Importance très grande que le poids du cavalier soit toujours en rapport avec la force et les moyens du cheval.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Quand un cheval fait souvent des bronchades ou faux pas, c'est par cause d'usure, faiblesse des membres fatigués par excès de travail ou d'âge. Les vieux chevaux font conséquemment des faux pas plus souvent que ceux qui sont dans la force de la jeunesse ; mais il arrive aussi que les jeunes et beaux chevaux portent l'empreinte d'une vieillesse anticipée; ce n'est pas cependant la nature qui se trompe, mais bien les hommes qui abusent des chevaux comme de tout.

De jeunes chevaux qui n'ont jamais servi, soit mauvaise conformation des membres, considérés avec raison comme les quatre colonnes qui soutiennent l'édifice, soit par manque de proportion dans les parties qui constituent leur organisation, absence de vigueur musculaire, atonie des fibres nerveuses, faiblesse dans tout le système vital, etc., font nécessairement des bronchades fréquentes en marchant, surtout quand ils sont surchargés par le poids de l'homme.

Il y a aussi beaucoup de jeunes chevaux qui, bien que parfaitement conformés, font cependant des bronchades ; mais c'est alors par maladresse ou contrainte ; ils ne savent pas juger le terrain sur lequel ils marchent, heurtent les corps durs, faute de les éviter (1), n'ayant comme on le dit vulgairement, *jamais porté que des mouches*, ils ne savent pas marcher sous l'homme; c'est en un mot qu'ils emploient mal leurs forces. Ceux-là peuvent devenir d'une grande sûreté après avoir été dressés et attendus le temps nécessaire. Il importe surtout, quand on choisit un cheval, de savoir discerner les faux pas provenant de maladresse de poulain, d'avec ceux qui proviennent de faiblesse de jambes déjà usées par le travail.

(1) La connaissance des corps entre pour beaucoup dans l'adresse et la sûreté de jambe du cheval. Présentez un poulain devant un tas de sable ou devant un tas de pavés, il montera sans plus d'hésitation sur l'un que sur l'autre ; ou s'il a souffert du choc d'un corps dur, il refusera aussi bien de passer sur le sable que sur les pavés, tandis que le vieux cheval passera tout de suite sans hésitation sur le sable, et qu'il mettra beaucoup de précaution pour monter sur les pavés.

La grande sûreté de jambes chez un cheval est une qualité aussi précieuse que rare, ou pour mieux dire, elle *est la preuve*, *la présence de toutes les qualités réunies*. Elle annonce que ses membres sont sains, que l'animal a de la vigueur, que ses articulations sont libres, qu'il a de la force, de la légèreté, de bonnes épaules, d'excellentes hanches, des jarrets jouissant de tout leur ressort, de bons pieds, de l'ensemble dans sa construction, de l'harmonie dans ses mouvements, par conséquent de belles et bonnes allures qui le rendront toujours facile à dresser pour tous les usages. Il pourra se faire qu'avec beaucoup de sûreté de jambes, le cheval porte *des tares* bien sensibles à la vue; mais par cela seul qu'il jouit de cette grande sûreté de jambes, il y aura preuve que le tare ne le fait point souffrir. De grands connaisseurs achètent tous les jours des chevaux tarés, mais c'est en s'assurant par l'essai que le dommage résultant de ce tare, est plus que compensé par beaucoup de qualités. Il faut dire aussi que le cheval doué du plus de sûreté monté par un mauvais cavalier qui le mènera de travers, pourra faire beaucoup de faux pas, et même tomber dans un très beau chemin, parce qu'ainsi entravé dans tous ses mouvements, il sera forcé de se croiser les jambes.

Il pourra encore faire des bronchades fréquentes par la souffrance qui résulte d'une ferrure trop juste portant à faux, etc.; par la présence d'une bleime, la pourriture de la fourchette, etc. Mais ces bronchades ne seront que momentanées et cesseront du moment où le vétérinaire aura détruit la cause de souffrance qui leur avait donné lieu.

Il ne faut pas confondre les faux pas ou bronchades provenant de la faiblesse des jambes, avec ces faux pas qui viennent de ce que le fer glisse sur le pavé. Quoique les chevaux soient plus ou moins adroits sur ce pavé, il ne faut qu'un moment d'examen pour reconnaître qu'il est presque impossible que le meilleur cheval s'y maintienne toujours d'aplomb, surtout si le pavé est *plombé gras*, inégal ou pointu. La ferrure à lunette, dite à la Lafosse, est la seule avec laquelle le cheval ne glisse pas, parce que la corne des talons porte sur le pavé au lieu *des éponges* dont les extrémités sont rentrées dans cette corne; mais comme cette ferrure exige des talons très forts et que d'ailleurs elle a trouvé une grande opposition de la part des maréchaux, il n'est guère possible de l'adopter. Plus on acquiert d'habitude et de connaissance du cheval, plus on devient prudent sur le pavé. A moins d'une nécessité absolue, on ne doit jamais aller dans les rues qu'au pas ou au petit trot (1).

---

(1) Si j'étais préfet de police, je n'admettrais pas cette nécessité, je ferais arrêter et livrer à la sévérité des tribunaux tous ceux qui traversent les rues au grand galop, qui se font un jeu de renverser les passans, et un autre jeu d'échapper à l'indignation publique en doublant la vitesse de leurs chevaux.

Remarquez bien que quand un cheval fait un faux pas, soit du devant, soit du derrière, il a grand soin de chercher tout de suite à rétablir son équilibre manqué, parce que la nature lui indique assez qu'en tombant il se ferait du mal, et, comme je l'ai déjà dit ailleurs, quand il s'agit de sa propre conservation, *l'instinct de l'animal est un guide bien plus sûr que toutes les règles auxquelles l'homme prétend l'assujétir*. Or puisqu'il est bien prouvé que s'il fait un faux pas, c'est une action indépendante de sa volonté, il est donc aussi absurde que barbare de le battre du fouet ou des éperons dans le moment où il fait ce faux pas, car d'une part, ces mauvais traitements ne peuvent détruire l'accomplissement de ce fait qui a lieu dans un clin-d'œil, et de l'autre, ils ôtent au pauvre animal la faculté d'user de ses moyens naturels pour se remettre d'aplomb. Ces corrections mal entendues, loin de *soutenir ou relever* le cheval qui bronche, comme le croient beaucoup de cavaliers ignorants, ne servent le plus souvent qu'à faire dégénérer un simple faux pas, en une chute complète de toute la machine.

Cet objet (la faiblesse des jambes), qui n'a pas encore été développé par les auteurs sous le rapport équestre, est pourtant de la plus grande importance, et en le traitant à fond, je ne dois pas manquer de signaler les erreurs et contre-sens dans lesquels tombent beaucoup de personnes après avoir monté à cheval une partie de leur vie.

Il est bien reconnu que tout ce que le cavalier peut faire avec un cheval qui manque de moyens ou qui bronche *par paresse* (ce qui est très rare), c'est de le stimuler souvent dans les aides et même les éperons, afin de le tenir dans une position *très rassemblée* qui l'empêche, sinon de broncher, du moins de broncher aussi souvent, et d'être plus disposé à se relever après la bronchade. Et notez bien encore que ce conseil que je donne ici, et venant de vieille tradition, n'est pas sans inconvénient, car le cheval qui aura l'arrière-main faible, si on le rassemble trop pour l'empêcher de broncher du devant, bronchera du derrière; il arrivera encore, que pour s'être observé long-temps par la crainte du châtiment, l'animal au lieu de faire quelques petits faux pas venant seulement du boulet (1), en fera un de toutes les articulations du

(1) Comme le boulet est l'articulation qui est le plus près du sol, il ne se fait pas un dérangement très sensible dans l'équilibre quand il n'y a que cette partie qui fléchit, le pied appuyant sur le sol presque en même temps. J'ai monté une grande quantité d'excellents chevaux anglais qui faisaient souvent de petites fautes du boulet au pas, et qui aux grandes allures étaient d'une sûreté et d'un fond à toute épreuve. Ce qui est le plus à craindre, ce sont les fautes provenant du genou et quand la pince du fer donne fortement sur le sol; si ce dernier est dur, le sabot en est *étonné*, *foulé*, *meurtri*. La chute est presque certaine, si le sol est mou et cède à l'effort, car le pied s'engage et la jambe se redresse encore plus difficilement.

membre faible qui manqueront à la fois, comme épuisées, pour avoir été assujéties trop long-temps à une sûreté factice.

Certains chevaux, quoique paraissant bien d'aplomb sur leurs membres, étant en place, manquent des deux jambes de devant et même des quatre à la fois, sans qu'il y ait eu choc de la pince sur le sol. Ce sont les plus trompeurs et les plus dangereux ; on dit alors avec raison qu'ils *fondent sous le cavalier*. Toutes les ressources de l'art ne peuvent remédier à ce défaut ni le pallier. J'ai vu quelquefois ces sortes de chevaux faire un bon service à la voiture, mais ils doivent être rejetés de celui de la selle, fussent-ils les plus beaux du monde.

De ces divers exemples, je conclus qu'il ne dépend jamais du cavalier d'empêcher son cheval de broncher, mais qu'il peut rendre ce défaut moins sensible et moins dangereux en lui facilitant les moyens de se relever, ce qui dépend du contre-poids de son corps dirigé tantôt en arrière, tantôt en avant, comme je vais l'expliquer d'après les lois les plus simples de l'équilibre.

Des faux pas du devant.

Quand le cheval fait une bronchade du devant jusqu'à mettre les genoux à terre, il cherche par la puissance des muscles du dos à relever les parties antérieures, en rapprochant ses pieds de derrière qui viennent faire appui sous le centre de gravité ; s'il n'est pas empêché dans cette opération physique, l'animal se relève presque toujours de lui-même, quoique chargé du poids de l'homme.

Mais si dans le moment où la plus grande partie de la masse tombe sur le devant qui a fléchi, le poids de l'homme mal assuré vient encore ajouter à la surcharge, et si par une absurde manie qui n'est que trop commune, cet homme donne une *saccade* de bride et d'éperons en même temps croyant le relever, il est certain que toutes les ressources naturelles dont le cheval cherche à faire usage pour reprendre son équilibre lui étant ôtées en même temps, il faut qu'il tombe tout-à-fait, parce que l'homme l'y force et par cette douloureuse action du mors si faussement employée ici, et par le poids de son corps qui vient tomber sur la partie qui a déjà fléchi ; en cherchant à fuir les éperons qui sont arrivés aussi mal à propos, il est bien impossible que l'animal trouve le temps nécessaire pour former avec ses pieds de derrière, le point d'appui qui doit le relever.

Ainsi quand le cheval manque d'une ou des deux jambes de devant, tout ce que l'homme doit faire, c'est de porter son corps extrêmement en arrière, afin de dégager les épaules du cheval de ce poids ; il doit en même temps le sentir doucement dans la main, mais sans secousse ni dureté. Quant aux

jambes, il faut seulement les tenir *près*, pour centraliser la pesanteur du cavalier qui est moins considérable quand l'assiette est bien fixe, *mais sans chasser le cheval en avant;* c'est ce contre-sens qui le fait toujours tomber, puisqu'en lui faisant manquer son point d'appui, on provoque immanquablement une seconde chute bien plus grave que la première. Je le répète, à bien peu d'exceptions, les chutes les plus dangereuses sont presque toujours l'effet de l'ignorance ou de la brutalité du cavalier (1).

Des faux pas du derrière.

Il faut bien observer que quand le cheval manque des jambes de derrière, on doit faire tout l'opposé de ce que je viens de prescrire pour le devant. Ce sont les parties antérieures qui tendent ici à tomber plus ou moins fort sur l'arrière-main. Dans ce cas, que fait le cheval pour rétablir son équilibre? Il allonge son encolure, porte sa tête en avant, cherchant à faire contre-poids pour dégager soit les reins, soit les hanches, le jarret ou le boulet qui a fléchi en s'éloignant du centre de gravité. L'homme doit donc laisser venir son corps bien en avant, et *rendre la main* pour être d'accord avec l'animal qui reprend immanquablement son équilibre si on le laisse agir seul. Mais si cet homme prend encore le change, en appliquant faussement le principe indiqué pour les faux pas du devant, il porte le corps en arrière en arrêtant la main de la bride, et fait ainsi retomber tout l'effort de la masse du cheval, plus le poids du cavalier, sur les parties postérieures; or ces dernières qui ont déjà fléchi, se trouvent alors comme écrasées; il devient donc impossible que l'animal se relève. Le dernier degré de l'absurde est de joindre à ces contre-sens l'à-coup des éperons; il en résulte quelquefois que le cheval se renverse (V. de la Main de la bride), qu'il se donne des efforts de reins, de hanches ou de jarret dont il se ressent toute sa vie. Quelquefois sans tomber tout-à-fait, le cheval devient boiteux du derrière; bientôt il lui vient des jardons, des épervins, des courbes; on se perd en conjectures pour expliquer la cause de

(1) En essayant un cheval qu'on veut acheter, il est facile de s'assurer si sa sûreté de jambes est factice ou réelle; il faut pour cela le mettre complètement en confiance sans le rassembler et en le laissant aller à volonté. Quand après avoir fait un faux pas, il se relève en fuyant et en grande crainte, c'est une preuve qu'il a été monté par des maquignons, et qu'ils ont voulu lui donner une sûreté factice pour faire ce qu'ils appellent *une belle montre* en inspirant au pauvre animal une grande crainte des éperons qu'il ressent au moindre faux pas qu'il fait. Le bon cavalier reconnaît bientôt cette ruse, mais le novice s'y trompe toujours en attribuant ces mouvements précipités à la grande ardeur du cheval; ardeur qui disparaît aussitôt que l'animal est ramené à la confiance, quand on cesse de le battre au plus léger faux pas.

ces signes de destruction. Et où est-elle presque toujours? Dans des mains ignorantes armées de mors à longues branches, à embouchures dures, à gourmettes serrées, qui deviennent des instruments de torture étant employés par des hommes qui n'ont aucune idée de l'organisation du cheval ni la moindre connaissance des effets produits par les instruments qu'ils emploient en croyant le dresser. Je ne saurais trop le répéter, l'arrêt dur de la bride quand le cheval manque du derrière *est de tous les contre-sens celui qui abîme le cheval de la manière la plus prompte et la plus complète*. Et malheureusement que d'hommes qui se croient savants, qui se disent Écuyers, qui font journellement cette faute!

Cette dernière démonstration vient à l'appui de plusieurs autres que j'ai cru devoir étendre, au sujet des chevaux qui ont le derrière faible et la bouche très fine. Il est de ces chevaux qui marchent avec beaucoup d'adresse sous un bon cavalier, mais ils ne manquent jamais de tomber sur le derrière avec celui qui a la main dure ou qui l'arrête seulement mal à propos quand le derrière fléchit.

Nécessité de mettre le poids de l'homme en rapport avec le volume et la force du cheval.

En parlant des bronchades et des chutes qui peuvent être attribuées à une infinité de causes différentes, je l'ai fait avec d'autant plus de raison, que nos meilleurs auteurs de cavalerie n'ont point parlé d'une chose de la plus grande importance, *la nécessité de proportionner le poids de l'homme ainsi que sa taille à la force, au volume, à la taille du cheval*. Un petit homme bien mince, monté sur un très grand et très fort cheval n'est que ridicule, mais un grand et gros homme sur un petit cheval à jambes de cerf, outre qu'il a bien plus mauvaise grâce, doit encore s'attendre à *rouler*, quoique le cheval soit très bon, car ce cheval se trouvant constamment écrasé sous un poids qui excède ses forces, ne peut lever les pieds que très difficilement, donc il doit broncher, et quand il le fait, il a beaucoup de peine à se relever (1). Conséquemment un bon cheval monté par un cavalier léger, peut devenir une rosse sous un homme lourd.

Cet objet qui m'a long-temps occupé m'a conduit à faire de nombreuses expériences, et celles-ci m'ont convaincu que 30 livres de plus ou de moins

(1) Le proverbe *il n'est si bon cheval qui ne bronche* est très juste; seulement il y a cette différence que le bon cheval se relève toujours facilement, parce que, ainsi que je l'ai dit, il ne fléchit guère que du boulet quand cela lui arrive; tandis que celui qui n'a point de moyens, fléchit de toutes les articulations, *et ne peut plus se relever*.

sur un cheval de selle fin et léger (comme le sont ordinairement ceux de pure race), était un poids suffisant pour influer en bien ou en mal sur les mouvements et la sûreté de jambes de ce cheval. Faute de reconnaître cette vérité, il arrive beaucoup d'accidents par cela seul que le cavalier est beaucoup trop lourd pour le cheval qu'il monte habituellement; cette absence de rapport peut lui faire courir les plus grands dangers, surtout s'il veut lui faire franchir des fossés et des barrières, actions pénibles où l'animal même sans être monté, a besoin d'agir dans la plus grande liberté; d'abord pour accorder les puissances qui enlèvent et élancent en franchissant l'obstacle, et ensuite pour les retenir après le saut; si l'on comprend tout le mécanisme qui détermine cette action dans l'état de liberté; on comprendra en même temps combien il se complique par le poids de l'homme, surtout quand ce poids déjà trop considérable est encore mal assuré.

Je dirai plus, c'est qu'avec les meilleurs chevaux de l'Angleterre, avec ceux qui réunissent au plus haut degré la force à la légèreté, c'est une grande imprudence que de se livrer à ces exercices quand on pèse plus de 130 livres. Ces bravades qui n'exigent aucun savoir, ne conviennent guère qu'à de très jeunes hommes minces et légers; ceux-là tombent rarement parce qu'ils sont plus faits pour avoir de la tenue et qu'ils ne surchargent pas leurs chevaux, et quand ils tombent, leurs chutes sont rarement dangereuses; il n'en est pas de même de l'homme gros et lourd; celui-là a mille chances *de tomber sans son cheval*, *ou avec son cheval*, et quand il le fait sans se casser les membres, il se relève souvent avec une attaque d'apoplexie; quelquefois il ne se relève pas du tout. Ces considérations doivent donc le rendre plus prudent qu'un autre. Puissent mes conseils être de quelque utilité aux anglomanes d'un âge mûr, qui croient que l'art sublime, le beau idéal en cavalerie est de sauter des barrières et des fossés!

Les personnes qui n'ont point d'assiette, ne peuvent s'apercevoir d'une infinité de petits faux pas que leurs chevaux font en marchant, et demeurent en parfaite sécurité jusqu'à ce qu'ils tombent sur le nez, mais ces bronchades si petites qu'elles soient, deviennent très sensibles pour le bon cavalier. Aussi plus on perfectionne l'assiette par l'habitude de la bonne position, plus on devient difficile sur la sûreté de jambes des chevaux dont on fait choix, plus on devient craintif sur le pavé. Cela s'explique; quand on est parfaitement lié à son cheval, on sent tous les mouvements de ses jambes et les foulées qu'il fait sur le sol. Ce que je dis sur le *sentiment du temps de jambe* est encore fortifié par ceci; c'est qu'il est impossible de bien juger des moyens d'un cheval en le montant quelques minutes, si on ne possède pas ce sentiment.

Pour éviter les bronchades dangereuses, il faut être prudent et conséquent;

il ne faut jamais sortir les chevaux de leur train naturel. Si on veut mener un piaffeur espagnol aussi vite qu'un coureur anglais, il fera nécessairement des faux pas, parce qu'il ne sera plus dans son allure naturelle qui est ralentie et cadencée. Règle générale : toute vitesse à quelque allure que ce soit qui ne s'obtient que par les éperons, *est une vitesse factice*, et si alors le cheval ainsi pressé fait un faux pas, comme ce faux pas sera toujours *en raison directe de la vitesse donnée,* il est bien certain qu'il ne pourra pas se relever. Il en sera de même du cheval déjà usé que l'on voudra mener aussi vite que s'il était jeune, doué de toute l'élasticité de ses ressorts et de toute la force de son haleine ; un homme de 45 ans, jouissant d'une bonne santé, n'est certainement pas un vieillard, mais je demande s'il en est beaucoup de cet âge, qui pourraient courir et sauter pendant des heures, comme ils le faisaient à 15 ans ? Un cheval de 10 ans, bien conservé n'est pas non plus un vieux cheval, mais de même que l'homme de 45 ans, il a perdu beaucoup de ses facultés de jeunesse ; plus sage que l'homme, il réglerait toujours la vitesse de ses allures, sur ses moyens naturels, si on ne le forçait pas de la dépasser. Les chevaux que l'on appelle paresseux devraient être appelés *intelligents*. Presque toujours ceux qui souffrent les coups de fouet et la douleur causée par les éperons, plutôt que de dépasser leur train naturel, sentent qu'une course plus rapide les exposerait à se casser les membres ; et ne semblent-ils pas par leur résistance avertir le cavalier qu'il compromet aussi les siens ? Dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, les rôles changent ; c'est le cheval qui est l'être raisonnable, la victime patiente et résignée à son triste sort ; c'est l'homme qui est la brute injuste, inconséquente et cruelle (1).

Ce chapitre viendra encore fortifier ce que j'ai dit ailleurs, *c'est que la légèreté chez les chevaux n'est rien sans la force.* Ceux qui mettent de très grands prix à cette belle espèce de chevaux du Nord de l'Angleterre, bien étoffés, larges de poitrine et de croupe, sont les vrais connaisseurs, parce qu'il n'y a que ces chevaux qui réunissent la force à la légèreté et qui puissent porter un poids considérable sans perdre de leurs moyens. Vouloir exiger le même service de ces chevaux grêles et manqués dits de *pur sang* parce qu'ils ont gagné des courses sous des jockeys pygmées, étiques, réduits à 70 livres, c'est s'exposer à bien des mécomptes quand on en pèse seulement 120.

---

(1) J'en demande bien pardon à l'humanité, mais ce que je vois dans le moment où je finis de composer ce chapitre, m'arrache cette dure vérité. Voilà plus d'un quart-d'heure qu'un postillon, ivre comme le vin, maltraite sous ma fenêtre un malheureux cheval aveugle, parce qu'il n'est pas entré de prime-abord dans une écurie dont la porte n'a pas la largeur nécessaire pour qu'un homme puisse y passer librement !!.. Lausanne, 25 octobre 1830.

CHAPITRE LXI.

Sur l'expression vicieuse de *prendre le mors aux dents.*

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Au nombre des expressions vicieuses et long-temps consacrées par l'usage, ou plutôt par l'erreur la plus niaise à mon avis, est celle *de prendre le mors aux dents,* qui signifie en langue vulgaire, cheval qui s'emporte endésespéré, que rien ne peut arrêter dans sa course, et que l'on considère comme étant dans un état de furie.

Beaucoup de personnes qui ne connaissent que très peu les chevaux et qui ne savent pas non plus comment le mors est placé dans leur bouche, prennent l'expression à la lettre et croient véritablement que le cheval qui fuit de toutes ses forces *a pris le mors dans les dents,* et que c'est par cette raison que le cavalier n'en est plus maître; et sans raisonner davantage, elles disent également du cheval qui est dégagé du cavalier, ou de celui qui fuit à toutes jambes avec un avant-train de voiture ou un palonnier qui lui bat sur les jarrets, qu'il a pris le mors aux dents.

Il ne faut qu'un moment d'examen pour reconnaître que le cheval ne peut jamais *prendre le mors aux dents ou dans les dents.*

Si par mors on entend la partie qui constitue *l'embouchure,* il est bien prouvé qu'il ne peut la prendre ni avec les *mâchelières,* ni avec les *incisives.* Entendrait-on que ce seraient les branches qu'il prendrait avec les dents pour empêcher leur action, et conséquemment celui de la gourmette?

Il ne faut encore que la plus légère attention pour se convaincre que tout ce qu'il peut faire, c'est d'atteindre une des branches à grande peine, et seulement avec la dent *de coin* de la mâchoire postérieure, mais très faiblement, sans pouvoir la pincer entre les deux, ce à quoi on remédie facilement par les *chaînettes* ou par des branches contournées. Cette mauvaise habitude de *prendre la branche* se fait plus par la lèvre que par la dent, elle nuit beaucoup, il est vrai, à la justesse de la bouche, mais elle n'empêche nullement l'action de levier des branches, ni la pression de la gourmette sur la barbe.

Ainsi, de quelque manière que l'on suppose le mors placé dans la bouche du cheval plus ou moins haut, ou même dérangé, il est de toute impossibilité qu'il puisse *prendre le mors aux dents;* jamais l'Écuyer ni l'amateur instruits

n'emploient cette expression vide de sens. Je sais qu'elle est cependant assez usitée dans le monde, et qu'on la trouve même dans des auteurs qui ont écrit sur les chevaux, mais c'est justement parce que beaucoup de personnes sont dans l'erreur à ce sujet, qu'il m'importait plus particulièrement de les dissuader.

J'avoue que je n'ai point fait de recherches sérieuses pour m'expliquer comment une expression aussi dénuée de sens, avait pu être employée par des personnes qui parlent purement, mais je suis porté à penser que les premiers qui l'ont introduite ont voulu lui donner un sens figuré, comme on dit pour les hommes, lever le masque, faire feu des quatre pieds, etc., et que par suite on l'a prise au propre.

Ceci me conduit à parler de cette action désespérée qui fait que le cheval fuit de toutes ses forces, la tête perdue au point d'aller se tuer contre un mur, ou se jeter dans un précipice. Mais il faut bien observer que cet état n'est jamais un acte de défense, encore moins de fureur de l'animal; il est la suite d'une frayeur excessive qui s'augmente de plus en plus à mesure que la cause qui l'a produite se prolonge; le mors n'y est pour rien.

Par exemple, un cheval très ardent et sensible à l'excès, *très doux et parfaitement dressé*, monté par un homme qui n'a point d'assiette, et qui l'irrite sans cesse par des à-coups de jambes, emportera ce mauvais cavalier plus ou moins vite, parce que ce dernier ne pourra marquer des arrêts à propos pour calmer le cheval, et que les mouvements de ses jambes détruiront toujours le peu d'effet de sa main; jusqu'ici le cheval est le maître, il va où il veut, il n'a nullement perdu la tête; mais si le cavalier en se raccrochant a les talons armés d'éperons bien longs et bien aigus, il les plantera soit au ventre, soit aux côtés du cheval et sans pouvoir les retirer, car dans cette position, c'est lui qui perd la tête le premier, il se tient comme il peut, et ses mouvements sont convulsifs comme ceux de l'homme qui se noie (V. Aide des jambes). C'est alors que le cheval qui sent une douleur vive et permanente s'effraie de plus en plus comme je viens de le dire (V. Pl. 43); si le cavalier tombe, le cheval se calme bientôt du moment où il ne sent plus les éperons, et reprend tranquillement le chemin de son écurie, après avoir joui quelques instants de sa liberté, plaisir qu'il témoigne par des sauts de gaîté qui le font voir dans toute sa beauté naturelle; ce sont ces mouvements si inoffensifs que les personnes qui ne connaissent pas les chevaux, prennent souvent pour des démonstrations de fureur. Mais si le fardeau de douleur et d'effroi reste cramponné après lui, l'animal fuira jusqu'à ce qu'il tombe lui-même dans sa course, il est à son tour dans un état convulsif; s'il ne tombe pas, il pourra comme je l'ai dit, se tuer sur un mur ou se jeter dans un précipice; il en est de même du cheval qui fuit avec un fragment de voiture qui lui bat sur les

jambes ou enfin de tout autre objet qui produit sur lui une action douloureuse et permanente. Observons bien que sa frayeur s'augmentera jusqu'à l'exaspération si cet objet fait du bruit, parce que trois sens sont alors affectés à la fois, la vue, le toucher et l'ouïe. Cet état désespéré, ce renversement de toutes les facultés physiques et morales du cheval *n'a rien de commun avec le mors ;* il est absolument le même que celui d'un chien auquel des misérables prennent plaisir à attacher une poêle à la queue, ou tout autre corps sonore ajoutant le bruit à la douleur ; on en a vu devenir enragés après cette barbare épreuve ; il paraîtrait bien ridicule de dire que ce chien a pris *le mors aux dents*, et cependant le mors dans l'un et l'autre cas, n'a aucun rapport avec cet état désespéré commun à tous les animaux, et qui *n'a d'autre cause que la frayeur portée à l'excès.*

CHAPITRE LXII.

Manière de soumettre la position du cavalier à l'examen le plus sévère (V. pl. 44).

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

Il faut être à cheval dans la perfection pour y paraître régulier étant vu, soit par devant soit par derrière, parce que la direction des lignes formées par l'assemblage des bras, des coudes, du buste, des jambes de pieds, etc. devient beaucoup plus sensible à l'œil.

Pour juger sévèrement la position d'un cavalier, il faut se placer juste vis-à-vis de lui, à une assez grande distance pour avoir le temps de le voir venir à soi en l'examinant dans toutes ses parties. Pour peu qu'il soit penché plus d'un côté que de l'autre, il paraîtra aussi avoir une jambe plus longue du côté où l'assiette se sera portée ; un genou plus ou moins ouvert, un pied plus ou moins en dehors, une jambe qui s'éloignera un peu du corps du cheval, tous ces défauts qui seraient à peine aperçus étant vus de côté, deviennent choquants aperçus en face. En se plaçant derrière le cavalier qu'on veut soumettre au même examen, les irrégularités de sa position deviennent encore bien plus évidentes. Celui-ci paraît n'avoir qu'un bras, parce qu'un des coudes se trouve placé devant la hanche au lieu d'être à côté de cette dernière, ce qui fait disparaître le bras de manière que ce cavalier, bien que jouissant de tous ses membres, n'a pas moins l'air d'être

manchot; celui-là tenant les rênes beaucoup trop courtes, a par conséquent les deux coudes devant les hanches, ce qui fait disparaître les deux bras en laissant le corps désagréablement isolé comme un tronc; cet autre avec les rênes beaucoup trop longues et les mains comme on dit *dans les poches* rapproche ses coudes derrière le dos.

Les mauvais cavaliers que l'on voit dans les promenades, peuvent donner lieu à beaucoup de remarques semblables; le vulgaire n'y trouve qu'un sujet de critique, mais le jeune Écuyer qui cherche à s'instruire en fait son profit; il comprend alors qu'il ne suffit pas au professeur de se tenir constamment au milieu du manége ou à côté des élèves pour leur donner leçon, mais qu'il lui faut encore s'assurer par les moyens que je viens d'indiquer, si la belle position de ces élèves n'est pas comme ces bijoux trompeurs qui ne peuvent supporter l'épreuve du creuset.

CHAPITRE LXIII.

Un mot sur les anciens auteurs d'Equitation qui ont traité divers objets que j'ai dû passer sous silence; un autre mot sur la tenue des écuries.

Tous les anciens auteurs d'Équitation ont traité de la connaissance du cheval, du pansement, de la ferrure, des maladies, et surtout des remèdes. Aussi il n'est pas rare de trouver dans les meilleurs ouvrages, à côté d'une leçon sur les voltes, une recette pour faire de l'onguent de pied. Malgré ce bizarre mélange, on conçoit tous les services que ces auteurs ont rendu à la science et au public en traitant ces matières à une époque où l'on connaissait à peine l'art vétérinaire, et où l'ignorance complète des maréchaux dans cette partie, les rendait incapables de soigner les chevaux dans leurs maladies les plus simples. Aujourd'hui que nous avons beaucoup de vétérinaires instruits dans des écoles célèbres, et d'excellents ouvrages d'hippiatrique et d'hygiène, l'auteur d'équitation doit y renvoyer les personnes qui veulent approfondir ces connaissances.

Quant à la manière de dresser les chevaux pour tous les usages, j'ai cru devoir me borner à exposer mon système en général sans revenir sur des détails particuliers que l'on trouve dans d'autres parties de cet ouvrage (V. des Aides supplémentaires pour dresser les jeunes chevaux); d'ailleurs, je suppose qu'un Élève-Écuyer ou un amateur d'une certaine force, a con-

couru à l'instruction des jeunes chevaux sous la leçon des Écuyers, et qu'il a déjà quelque connaissance de ce travail.

Je crois également inutile d'entrer dans tous les détails de *la tenue d'une écurie ;* à mon avis l'intelligence la plus ordinaire suffit pour cet objet, c'est l'exactitude qui fait tout. Que les chevaux soient suffisamment nourris avec de bons fourrages et logés dans des écuries saines, les plus vastes possibles, pour que l'air y circule librement et en suffisante quantité; qu'ils soient bien pansés avant et après le travail; que les repas soient, autant que possible, donnés à des heures réglées; qu'on évite surtout de les laver quand ils ont chaud, ni de les tenir attachés dans des cours à des courants d'air froid; voilà les règles les plus simples et les plus sûres pour les conserver en santé. Quant à les frotter pendant des heures entières à la même place, en imitant le sifflement des reptiles, si cela ne leur fait pas de bien, je ne crois pas qu'ils en puissent éprouver du mal; mais ce qui leur en fait beaucoup, et ce qui les fait souvent mourir, ce sont les *piss-ball, fever-ball, cordial-ball,* etc., que l'on devrait appeler *poison-ball* que les palefreniers anglais se mêlent de leur administrer à tort et à travers, tantôt dans la bonne foi de les guérir de maladies imaginaires, tantôt dans le coupable dessein de leur en donner de trop réelles (1). C'est de les charger de 60 livres de couvertures les unes sur les autres quand ils sont déjà privés d'air atmosphérique dans des écuries à la température des serres chaudes; et tout cela pour que les chevaux aient le poil aussi luisant et aussi fin pendant les glaces de l'hiver, que durant les chaleurs de la canicule et comme pour mettre la sage prévoyance de la nature en défaut.

Cependant je suis le premier à rendre justice à la propreté des écuries tenues par des Anglais; j'admire leur patience à récurer des anneaux de mangeoires beaucoup plus clairs que certains fusils de gardes nationaux; la paille de la litière artistement tressée et le crottin retenu au vol par des hommes qui n'ont rien de mieux à faire que de le guetter au passage, et qui croiraient la propreté anglaise compromise si ce crottin arrivait jusqu'à terre! Tout cela est très beau sans doute, y compris les glaces et peintures à fresque qui décorent quelques écuries, mais ne me semble pas de rigueur pour le bien-être et la conservation du cheval. Si quelque chose pouvait le rendre plus heureux, plus doux à aborder et le faire durer plus long-temps, ce serait sans contredit de ne pas l'attacher du tout, comme le fait depuis

---

(1) Toute critique à part, je demande comment expliquer cette effrayante mortalité qui a lieu sur les meilleurs et les plus beaux chevaux qui arrivent de l'Angleterre, autrement que par les *poisons-ball* qu'on leur administre avant et après le changement de climat?

long-temps un de mes anciens élèves M. Edouard Manuel, qui a des chevaux très remarquables.

Enfin j'ajouterai que depuis environ 20 ans, j'ai observé que les amateurs assez riches pour entretenir un nombreux personnel de grooms dans leurs écuries, ont un *minimum* de chevaux qui travaillent et un *maximum* de chevaux malades ou *en purgation*, et cela depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Il ne faut pas de grandes connaissances pour comprendre que ces chevaux, dans un état de moiteur continuel, en sortant d'écuries qui sont de véritables étuves et où ils sont encore surchargés de couvertures, sont exposés bien plus que les autres aux nombreuses maladies qui résultent des répercussions. Tout le monde sait que les chevaux anglais *se prennent dans les épaules* d'un jour à l'autre; on se perd souvent en beaux discours pour expliquer ce phénomène, quand le plus gros bon sens en comprend la cause. A tant d'absurdités on a ajouté depuis peu celle de détruire le soin que la nature a pris de donner aux chevaux un poil long et épais pour les garantir du froid; on les tond impitoyablement pendant l'hiver comme on tond les chiens caniches pendant l'été par un motif beaucoup plus humain et plus raisonnable.

Quand après avoir soumis les pauvres chevaux à tous ces caprices et les avoir laissé médicamenter par les grooms, agissant presque toujours sous l'influence de l'eau-de-vie, ils sont au dernier degré de la maladie, on a recours à un vétérinaire; mais que peuvent la science et le zèle quand les organes de la vie ont été détruits? Et combien de fois le cheval menacé d'une maladie inflammatoire que le vétérinaire était parvenu à détourner, est-il perdu par un breuvage infernal donné à l'insu de ce vétérinaire? Alors l'animal meurt dans des souffrances horribles; l'homme de l'art n'en ignore pas la cause, mais ne la découvre pas toujours au propriétaire du cheval, parce que souvent la prévention de ce dernier est telle que rien ne saurait la détruire. J'en appelle aux témoignages de tous les vétérinaires qui ont traité des chevaux d'après l'invitation du maître, mais contre la volonté et au grand mécontentement des palefreniers anglais.

On a reproché aux chevaux normands d'être malades de la gourme en arrivant des foires, cela est tout simple; on les amène précisément à l'âge où cette maladie se manifeste, on les coupe et on leur arrache les dents! Pense-t-on vraiment à établir un jugement bien sain sur leurs moyens naturels quand on les essaie dans ce pénible état, et qu'on leur oppose des chevaux anglais de 7 à 8 ans *engrainés* pour ainsi dire en sortant de têter leurs mères?

Pour la centième fois, je ne conteste pas le mérite des bons chevaux de l'Angleterre, et la preuve qu'ils sont fortement organisés, c'est que le plus

grand nombre parviennent à échapper aux *poisons ball* et à la peste des grooms; mais avant de mépriser vos chevaux de races françaises, donnez-leur le temps de naître. Laissez un instant les poisons ball et les courses; occupez-vous des écoles d'Equitation; faites des *réserves d'essai* dirigées par des Écuyers, laissez-y un certain nombre de chevaux normands pendant un an, et vous jugerez les chevaux de ce pays sur des individus viables, au lieu de baser des théories d'après des épreuves faites sur d'ambulants cadavres.

CHAPITRE LXIV.

Observation sur la meilleure méthode pour dresser les chevaux à tous les usages; moyens de les conserver long-temps tout en exigeant d'eux beaucoup de service et d'agrément.

Instruction de l'Elève-Ecuyer.

J'ai dit qu'un Écuyer médiocre qui apportera de la méthode et de la patience dans son travail, pourra dresser des chevaux très agréables *en les conservant*, tandis que l'Écuyer très habile dans l'exécution, s'il n'a ni méthode ni patience, n'en dressera aucun *et les abîmera tous.*

D'après ce raisonnement, tout amateur parvenu à un certain degré d'avancement, pourra dresser ses chevaux lui-même à tous les usages; s'il est doué d'observation et surtout de beaucoup de sang-froid. Plus les sujets seront jeunes et impressionnables, plus ils seront faciles à dresser, mais étant beaucoup plus faibles ils seront plus faciles à ruiner. C'est assez dire à l'amateur ou à l'Elève-Écuyer qui débute dans l'instruction des jeunes chevaux, que les leçons doivent être très courtes d'abord, et qu'il doit n'agir qu'avec les plus grands ménagements.

Outre les connaissances nécessaires, il lui faudra aussi tous les objets indispensables pour entreprendre ce travail avec succès, tels que longe, caveçon, chambrière, etc. C'est pour lui faciliter les moyens de dresser les chevaux les plus difficiles, que je suis entré dans les plus grands détails au sujet de ces aides supplémentaires, en lui indiquant les moyens de s'en servir avec circonspection et adresse; il faut, avant tout cela, avoir un manége d'une dimension convenable et un ou deux élèves intelligents pour servir les leçons de longe.

C'est chose très utile sans doute, que d'assouplir le jeune cheval sur les

cercles pour tourner aux deux mains, de le faire *marcher de deux pistes, changer de pied au galop, de le mettre à courbettes*, etc. Il faut du talent d'habitude *du métier* pour l'amener à ce degré, mais ce n'est là que la partie mécanique de l'art, et l'animal peut exécuter tous ces mouvements tant bien que mal par crainte des châtiments, *sans amour*, *sans se plaire dans son air*, et puis se refuser tout-à-coup aux aides et tourner en défense tout ce qu'il a appris au manége. Dans cette supposition, il fuira au galop de deux pistes pour se *dérober par les hanches*, et fera ainsi des contre-changements de main forcés, qui mettront l'assiette du cavalier à la plus rude épreuve; *sa finesse* tournera en *fausse-finesse*, il ne marchera plus que par *contre-temps ;* les courbettes qu'il aura apprises dans les piliers lui donneront une grande force d'impulsion pour multiplier des *pointes*, et il deviendra presqu'impossible de se tenir dessus. Voilà ce qu'on appelle *chevaux manqués ;* ils sont bien plus dangereux que ceux qui ne sont qu'ignorants, et ils demeurent presque toujours indressables.

Le grand art pour bien dresser les chevaux, c'est surtout d'agir sur leur moral; c'est de se rappeler sans cesse le précepte d'un célèbre auteur : *L'Ecuyer doit aimer les chevaux et s'en faire aimer.* C'est par des caresses et des récompenses données à propos (un peu d'herbe, de sucre, de pomme, etc.) qu'on les amène à tout faire avec plaisir à avoir de la mémoire et de la confiance dans l'homme, et à ne jamais passer tout d'un coup d'une *obéissance factice à une résistance manifeste*, comme on le voit faire journellement à ceux qu'on a mis en jeu comme des machines et auxquels on a donné de la mémoire par les châtiments; ceux-là vont bien en apparence sans l'homme de cheval hardi et vigoureux, mais ils ne manquent jamais de se défendre sitôt qu'ils ont reconnu l'insuffisance de moyens de l'amateur qui veut s'en servir à son tour. Or, le talent de l'Écuyer n'est pas de dresser les chevaux seulement pour lui, mais bien pour tout le monde.

Il est vraiment pénible que dans un temps aussi éclairé que le nôtre, il y ait encore des Écuyers dont les leçons calquées sur celles des temps de barbare ignorance tendent toujours à montrer le jeune cheval qu'on dresse, comme un *ennemi qu'il faut combattre* en le tenant dans une crainte continuelle, quand il faut au contraire le considérer comme *un enfant qu'il faut instruire*, en lui inspirant la plus grande confiance (1).

---

(1) Je conçois qu'on prenne le manége et les Ecuyers en horreur, quand on n'a jamais lu que les plus anciens ouvrages sur l'Equitation. Jean Taquet conseille d'arracher quatre dents machelières au cheval, afin de lui placer le mors avec plus de justesse dans la bouche !

Je connais des personnes qui m'ont assuré avoir vu de nos jours, des Ecuyers napolitains employer

Le meilleur système pour dresser les chevaux s'analyse par ces trois mots : méthode, patience et douceur.

Ceci est pour agir sur leur moral afin de les rendre doux et confiants dans l'homme. Arrivés à cette confiance, les chevaux bien dressés ne pensent plus à se défendre, même sous les plus mauvais cavaliers ; ils font bien par cette force de l'habitude qui les empêche de mal faire (1).

Et pour ce qui est du mécanisme des allures, de l'agrément et de la noblesse *tout dans la marche de deux pistes* ; c'est-à-dire que du moment où le cheval est dans la juste *balance des talons*, le cavalier peut tout en obtenir. Cette grande vérité c'est encore Laguerinière qui nous l'enseigne.

Maintenant si vous voulez amener le cheval aux *airs relevés*, ou seulement le préparer à franchir des obstacles, *comme son élévation du sol ne peut être qu'en raison directe de la flexion de ses articulations*, et comme cette flexion se fait plus facilement quand il est dégagé du poids de l'homme, *au passage* et *au piaffer*, il faudra d'abord le mettre dans les piliers pour l'exercer à ces deux airs sans effort ni contrainte, le reste viendra seul, et l'on sera étonné de tout ce que l'on pourra en obtenir en procédant de cette manière.

Depuis environ vingt-cinq ans que je ne me suis point écarté de ces préceptes, je n'ai plus trouvé de chevaux ni réellement vicieux ni méchants. J'ai toujours reconnu que ces vices, s'ils existaient, provenaient de la faute de ceux qui avaient mal commencé leur éducation et aigri leur caractère, et je n'ai presque jamais été dans la nécessité de les corriger ; mais je conviens qu'étant beaucoup plus jeune et sans expérience, presque tous ceux que je montais, avec la prétention de les dresser, se défendaient à qui mieux

---

des moyens tout aussi révoltants et aussi absurdes ; ils font tomber le cheval à terre à force de coups de caveçon, en lui attirant la tête entre les jambes, afin, disent-ils, *di rompere un nervo del collo per rendere il cavallo piu pieghevole!!..*

Il y a 200 ans que Taquet est mort, et il y a loin de Paris à Naples ; mais n'entend-on pas aujourd'hui des personnages qui ont une grande prétention au savoir équestre, discuter sérieusement sur ce qui est préférable du bâton fendu en quatre ou du bâton non fendu, pour en frapper la tête du jeune cheval qu'on prétend dresser par ces *moyens!*

Tant d'absurdité et de barbarie envers un animal si bon, si utile et si malheureux, feraient douter de la supériorité de l'homme sur lui.

(1) Buffon explique admirablement pourquoi et comment les animaux agissent par la force de l'habitude. Le grand secret est de les diriger dans la bonne voie par les moyens qui s'accordent le mieux avec leur bien-être ; mais de telles combinaisons demandent de l'instruction, de l'étude, un grand tact d'observation, et généralement les animaux n'ont pour instructeurs que des hommes ignorants et brutaux ; quand par hasard ces instructeurs sont doués des précieuses qualités que je viens de dire, on voit les animaux faire des choses surprenantes, alors on crie au miracle ; et ce miracle n'est autre que l'habitude.

mieux. quand je n'étais pas guidé par la leçon des Écuyers; d'où je conclus que j'étais un ignorant, et que les personnes qui confient leurs chevaux à des jeunes gens à peine sortis de l'enfance, doivent s'attendre à les voir abîmer, bien que ces jeunes gens aient appris sous les meilleurs maîtres (1).

Quant aux anglomanes qui prétendent faire dresser leurs chevaux par leurs grooms anglais, ou à l'anglaise, je sais bien quels sont ceux qui les approuvent; ce sont les gens qui leur en vendent beaucoup et souvent par l'intermédiaire de ces mêmes grooms.

Mais il ne suffit pas de savoir comment on doit dresser un cheval pour le manége d'académie, il faut indiquer encore quels sont les moyens de *conserver* le plus long-temps possible celui qui est dressé pour le dehors, la promenade, la chasse et la route. Je répéterai que s'il est indispensable d'avoir dans un manége, des chevaux dits de *haute Ecole*, ce serait un grand abus que de vouloir assujétir à des airs difficiles et pénibles ceux qui ne sont pas spécialement destinés à ce genre de travail.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans citer quelques pages où M. de Chabannes, par un admirable raisonnement, résume d'une manière aussi claire que complète, les divers moyens qui peuvent conserver un cheval tout en exigeant de lui et beaucoup de service et beaucoup d'agrément.

« Une des circonstances qui concourent le plus à rendre lente et difficile l'éducation d'un jeune cheval, est de vouloir dès le début, modifier ses allures naturelles pour y en substituer d'artificielles; ce qui met nécessairement sa docilité à de pénibles épreuves, et ne s'obtient d'ordinaire qu'au préjudice de ses facultés innées, à moins toutefois que le véritable talent ne préside à cette éducation. Ce n'est point ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point ces pratiques soi-disant académiques peuvent influer en bien ou en mal sur les sujets qui y sont soumis. Je dis seulement ici de nouveau qu'elles seraient extrêmement abusives dans une instruction militaire, où tout doit tendre à ce qui est utile, et non à ce qui est brillant ou fantastique. Et s'il est de l'essence de l'Équitation de soumettre le cheval à une obéissance passive, il est aussi

---

(1) En Equitation comme en tout, il ne faut pas tenter de faire l'impossible. Si vous voulez obtenir d'un cheval naturellement lourd des mouvements qui demandent une extrême légèreté; si de celui qui est naturellement lent et qui manque d'haleine, vous voulez obtenir une grande vitesse; si du cheval naturellement faible, vous exigez des airs déjà pénibles pour celui qui est doué d'une grande force et vigueur, il est certain que vous serez en opposition manifeste avec la nature; eussiez-vous le plus grand talent d'exécution, vous ne ferez rien de bon et vous ruinerez le cheval.

J'ai dit ailleurs que l'Ecuyer pouvait développer, aider, embellir, rectifier même la nature du cheval, mais la changer n'est pas au pouvoir de l'homme, quelque habile qu'il puisse être; si l'on n'est pas bien pénétré de cette vérité, en équitation surtout, il faut s'attendre à bien des déceptions.

dans les attributions du bon cavalier, de ne l'astreindre qu'à des opérations qui se concilient avec ses dispositions naturelles. Or c'est dans son état d'indépendance et avant qu'il ait été soumis à aucun travail, qu'on peut le mieux juger de ses véritables inclinations. Si on l'observe dans cet état primitif, on se convaincra qu'abstraction faite de la nuance que la nature a mise entre les divers sujets, par la manière inégale dont elle leur a réparti les qualités, elle a fixé à chacun la juste mesure qu'il lui convient de conserver dans l'étendue de ses allures pour pouvoir mieux, et plus long-temps, donner le plus libre essor à ses facultés. Or, ces dimensions combinées d'après le mécanisme de sa structure et le jeu libre et facile des articulations soumis à l'analyse, présenteraient pour résultat : savoir, l'étendue du pas, c'est-à-dire, l'action successive des quatre jambes, égale à la taille de l'animal ou à sa longueur; l'étendu du trot, moitié plus grand que le pas; et le saut ou temps de galop, moitié plus étendu que le trot; ce qui présente dans le rapport de ces trois allures la progression de 4, 6, 9.

« Ainsi en supposant un cheval de 4 pieds 8 pouces, taille la plus communément choisie pour l'usage de la selle et de nos chevaux de troupe; il pourra parcourir dans sa marche, allant à son allure naturelle, 4 pieds 8 pouces au pas; 7 pieds au trot; et au galop environ 9 à 10 pieds.

« Si à cette progression dans l'étendue, on ajoute le degré de diligence ordinaire à chacune de ces allures, il se trouvera que l'espace que le cheval peut parcourir en une heure allant au pas, il la parcourra en une 1/2 heure au trot et en 1/4 d'heure au galop; et c'est sur ce principe que devrait en général se régler l'exigence du cavalier.

« Chercher à cet égard à contrarier ses dispositions naturelles, et le contraindre à donner habituellement un plus grand essor et plus d'étendue à ses allures, serait s'exposer à en désorganiser l'harmonie, compromettre à chaque instant son aplomb, conséquemment sa sûreté, et le mettre dans un état de gêne qui altérerait la souplesse de ses ressorts, neutraliserait une partie de sa vigueur, et priverait d'agilité et de grâce tous ses mouvements.

« On doit donc éviter pour tous les chevaux en général, mais principalement pour ceux dont l'éducation serait précoce, ces violentes et périlleuses épreuves qui le contraindraient à donner le dernier degré d'extension à ses ressorts et *en détruiraient bientôt et infailliblement toute l'élasticité,* tel qu'on le reproche journellement à un si grand nombre (1).

---

(1) Il n'est pas besoin d'être grand connaisseur en chevaux, il ne faut que du bon sens pour être convaincu de la justesse des observations de M. de Chabannes. Nul doute qu'en désorganisant les allures par un *train forcé*, on ruine les meilleurs chevaux ; mais comme en ruinant les chevaux il faut en acheter

« Il y aurait sans doute un bien moindre inconvénient à restreindre l'étendue de ces mêmes allures ; je remarquerai cependant que pour beaucoup, ce serait faire un emploi abusif de leurs facultés que d'en borner outre mesure les élans, car ce serait l'habituer à piétiner et à faire beaucoup de mouvements et peu de chemin.

« Enfin sans prétendre faire au cavalier une rigoureuse loi d'assujétir le cheval à cette espèce de monotonie, j'ai cru convenable de lui faire connaître les inconvénients de l'un et l'autre extrême ; mais j'ajoute ensuite que dans le cours des divers exercices auquel on soumet un jeune cheval, il est convenable, nécessaire même de l'assujétir à quelques légères épreuves de l'un et l'autre genre, soit pour l'accoutumer à être captivé, soit pour lui donner confiance en ses moyens. Mais, d'après ces observations, on voit où se borne l'utilité et où commencerait l'abus.

« C'en est un surtout bien condamnable, que l'art comme la raison réprouvent et se réunissent pour en signaler le vice ; je veux parler de ces épreuves périodiques de nouvelles institutions, dont l'objet soi-disant, est de servir de stimulant à l'émulation, et d'améliorer l'espèce, bien que l'expérience de vingt ans (auxquelles il faut ajouter huit autres années de déception), eût pu suffire pour convaincre qu'il serait chimérique d'en espérer les plus légers avantages pour la propagation, et que c'est au contraire le moyen sûr de la détériorer, et uniquement propre à ruiner avant le temps les précieux sujets qui y seraient soumis.

« En effet, sans qu'il soit nécessaire d'acquérir des connaissances très étendues en Équitation, il est donné au simple bon sens de concevoir que le système nerveux dans le meilleur cheval, n'est susceptible que d'un certain degré de tension et d'élasticité, passé lequel il perd toute son énergie ; et une succession d'efforts violents tels que l'exigent ces sortes d'épreuves, suffiraient seuls pour détruire ou du moins fortement altérer dans le meilleur sujet les qualités précieuses qui le rendent particulièrement recommandable au jugement d'un appréciateur éclairé.

« Il est également vrai que la surabondance d'air atmosphérique, qui dans une allure aussi accélérée, s'introduit impétueusement dans les viscères, af-

---

d'autres pour les remplacer, et que depuis le pavé du marché aux chevaux jusque dans les salons, des milliers d'individus en font le trafic, tout Ecuyer qui, prêchant des principes de *conservation*, ne considèrera la question que sous le rapport de l'art, abstraction faite de la question de commerce, doit s'attendre à l'opposition de ces mêmes individus qui spéculent sur la *destruction*. M. de Chabannes, avec toutes ses connaissances et son grand mérite, n'en a pas moins été rayé du tableau des Ecuyers de l'Ecole de Saumur. C'est dans le siècle des lumières qu'il s'est trouvé des hommes qui n'ont pas craint de taxer ses admirables leçons d'absurdités, et de le présenter au ministre comme un fou !....

fecte nécessairement les organes de la respiration au point d'exposer le cheval et le cavalier lui-même à être suffoqués (ce qui n'est pas sans exemple); et pour s'en mieux convaincre, il suffirait d'observer l'état convulsif dans lequel se trouvent les malheureux chevaux au terme de leur course, où le vainqueur comme les vaincus offrent l'aspect du plus pénible état d'angoisse.

« Que si cependant ces sortes d'exercices peuvent être utiles et propres à donner du développement aux facultés du cheval, et comme nous venons de le dire, lui faire prendre confiance en ses moyens, et que sous ce rapport il soit recommandé en Équitation, je ne pense cependant pas qu'il soit jamais entré dans le système ni dans la fantaisie d'aucun Écuyer, d'exercer son cheval en lui faisant parcourir au-delà de 3,000 toises, en l'excitant à coups de fouet et d'éperons, jusqu'à lui faire perdre haleine, et de répéter ces essais jusqu'à trois, quatre et même cinq fois en moins de deux heures (*des Haras*, art. 7, fig. 2, des Courses). »

J'avais composé quelques autres chapitres pour prouver que l'institution des courses, dans la vue d'améliorer les races de chevaux indigènes, était une idée fausse, prouvée telle par 24 ans de déceptions, et certes les arguments ne me manquaient pas plus qu'ils ne manqueront à tous ceux qui voudront se donner la peine d'approfondir cette question; mais après avoir cité les paroles d'un homme du plus haut mérite, paroles qu'il n'a pu faire comprendre aux dépositaires de l'autorité à une époque où l'anglomanie n'était encore chez nous qu'une affaire de mode, il y aurait témérité de ma part à vouloir être plus persuasif que lui.

C'est en parlant, encore une fois, de ce savant Écuyer, de cet homme de bien, que je termine cet ouvrage; ce fut lui qui m'engagea à le publier; ai-je bien fait de céder à ce conseil ?..... ma dernière pensée sera toujours un respectueux hommage rendu à sa mémoire.

FIN.

SAUMUR
BIBLIOTHÈQUE
EAABC

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

INTRODUCTION.

Pages.

Causes principales qui ont amené la déconsidération des écoles d'Équitation, ainsi que le discrédit des chevaux d'origine française. 1

CHAPITRE Ier.

De la tenue et du costume de manége. 13

CHAPITRE II.

De l'importance de l'assiette comme base fondamentale de toute l'Équitation. 14

CHAPITRE III.

De la nécessité de la belle position. 16

CHAPITRE IV.

Préparation pour monter à cheval ou leçon du montoir. 17

CHAPITRE V.

De la leçon du pied ferme ou sur place. 21
Suite de la leçon de pied ferme. — Des douze principes généraux servant à établir la belle position du cavalier. 22

CHAPITRE VI.

Leçon pour descendre de cheval. 24

CHAPITRE VII.

De la leçon à la longe. Elle a pour but d'habituer l'écolier à conserver sa position au pas et au trot, de lui apprendre à faire tourner son cheval aux deux mains, à le porter en avant, à l'arrêter, à changer ses rênes de mains selon les changements de piste, à les ajuster, etc. 26
Leçon la plus simple comme la plus complète, tant pour donner la bonne position que pour rectifier la mauvaise. 30
De la tête. 30
De la poitrine et des épaules. . . . . *id.*
Des bras, des coudes et des poignets. . . . . *id.*
De l'assiette et de la ceinture. 31
Des cuisses et des genoux. 32
Des jambes et des pieds. . . . . *id.*
De toute la position en général. 33

CHAPITRE VIII.

Pages.

Des selles, rase à la française, à l'anglaise, à piquet et à la royale ; leurs avantages et leurs inconvénients 34

CHAPITRE IX.

De la première leçon en liberté 36

CHAPITRE X.

De la différence qu'il y a entre tourner et redresser son cheval. Suite de la leçon en liberté 38

CHAPITRE XI.

Continuation de la leçon en liberté 39

CHAPITRE XII.

De mon système d'enseignement et des raisons qui me l'ont fait adopter. Comparaison des anciens manéges avec ceux d'aujourd'hui 41

CHAPITRE XIII.

Récapitulation des 12 principes généraux de position avec tous les développements dont ils sont susceptibles eu égard aux différentes conformations 47

I.

La tête haute et libre entre les deux épaules ..... *id.*

II.

La poitrine élevée, bien ouverte sans être saillante 48

III.

La pointe des épaules en arrière et d'aplomb sur les hanches ..... *id.*

IV.

Le haut du corps appelé buste, aisé, libre et droit 49

V.

Les bras sur la ligne du corps tombant naturellement à deux pouces environ des hanches ..... *id.*

VI.

Les coudes tombant naturellement ni en avant ni en arrière des hanches 50

VII.

L'avant-bras et le poignet sur une ligne horizontale 51

VIII.

Les reins moelleusement soutenus et un peu ployés ..... *id.*

IX.

L'assiette chargée du poids du corps et bien au milieu de la selle, les fesses chassées en avant sous la base 52

X.

Les cuisses assez tournées en dedans pour être collées à plat sur la selle, sans serrer les genoux 53

Suite du CHAPITRE XIII.

XI.

Pages.
Les jambes libres et assurées tombant naturellement près du corps du cheval, un peu inclinées en arrière sans étriers, et perpendiculairement quand elles sont portées par des étriers..... 54

XII.

Les pieds tombant d'aplomb sous la ligne des jambes, la pointe un peu plus basse que le talon sans étriers, et de niveau avec les étriers..... 55

CHAPITRE XIV.

De la position des mains et de la tenue des rênes..... 56
1re position de la main de la bride sans tenir le bridon..... 57
2e position *id*..... *id.*
1re position de la main de la bride en tenant le bridon..... 58
2e position *id*..... *id.*
Observation sur la distance qu'il doit y avoir entre la main et le corps, comme entre la main et le pommeau de la selle..... *id.*
Autre observation sur la tenue des rênes et la manière de placer les doigts..... 59
De la tenue des rênes à la 3e position..... 61
Pour accourcir et allonger les rênes à la 3e position..... *id.*
Des cas où il faut prendre les rênes à la 3e position..... 62
Leçon pour ajuster les rênes..... 64
De la 4e position ou de la main de la bride au repos..... 66
Manière de changer les rênes de main suivant les changements de main ou changements de piste.. *id.*
Pour passer les rênes de la 1re position à la 3e..... 67
Pour passer de la 3e position à la 1re..... 68
Position des mains et tenue des rênes avec les bridons d'École..... 70
De la manière de scier les bridons, ou des bridons..... 72

CHAPITRE XV.

De la retraite du corps pour former l'arrêt..... 73

CHAPITRE XVI.

Erreur à éviter en donnant la leçon de position et démonstration pour venir à l'appui de ce que j'ai dit au sujet de la tête que l'on doit placer d'abord, comme étant la première des parties superposées..... 75

CHAPITRE XVII.

Des aides en général..... 78

CHAPITRE XVIII.

De l'aide de la main de la bride. Action de la main, effet des rênes, puissance du mors..... 79
Définition de la main légère..... *id.*
— De la main douce..... *id.*
— De la main ferme..... 80
Des cas où la main doit produire telle ou telle action..... *id.*
Point de bonne main sans une assiette et une position bien assurées..... 81
Ce n'est pas avoir une bonne main que d'avoir les rênes lâches..... *id.*
Si la fixité de la main est nécessaire pour mener des chevaux parfaitement dressés, sa mobilité ne l'est pas moins avec ceux qui prennent de l'appui ou qui ont une ardeur excessive..... 82
La seule main de la bride, ou le mors, n'a de puissance directe et déterminante que pour arrêter et non pour tourner..... *id.*
Action de la bride pour faire tourner le cheval, et son résultat le plus ordinaire, quand la main n'est ni juste ni savante..... 83

Suite du CHAPITRE XVIII.

Pages.
Action de la bride dans les mêmes circonstances, et son résultat certain quand la main est juste et savante. 84
Quand le cheval refuse de tourner soit à droite, soit à gauche (avec la bride seule), la cause n'en est pas dans l'insuffisance de telle ou telle rêne employée pour l'y contraindre. . . . . *id.*
Première cause de résistance. 85
Deuxième cause de résistance. . . . . *id.*
Troisième cause de résistance. 86
Observation pour prévenir une objection naturelle. . . . . *id.*
Raison qui me fonde à soutenir que la main de la bride, ou le mors, n'a d'action directe et déterminante que de *devant en arrière et point de côté*. 87
Démonstration de l'effet produit par l'arrêt bien formé sur tout le mécanisme du cheval. . . . . *id.*
Démonstration de l'arrêt *dur* et formé à contre-temps. 88
Suite de la démonstration de l'arrêt en général. 89
Avantages et inconvénients de la bride. 90
Expérience pour prouver que les rênes de la bride doivent agir ensemble le plus également possible, et non point séparément. 91
Expérience pour prouver que dans l'action de tourner, il ne faut pas employer telle ou telle rêne seule, mais bien les deux ensemble et le plus également possible. 92
Ce ne sont pas les chevaux qui résistent à la bride par mauvais vouloir, ce sont les cavaliers qui ont la main dure, mal placée et l'emploient mal. 93
CONCLUSION.—Nouvelle preuve qu'on obtient tout par l'assiette et rien sans l'assiette. . . . . *id.*

CHAPITRE XVIII *bis*.

De l'aide des jambes. 94

CHAPITRE XIX.

De l'appel de langue, considéré comme aide pour porter le cheval en avant et l'animer.
De la voix considérée aussi comme aide pour le calmer, le mettre en confiance et pour l'animer. . . . 98

CHAPITRE XX.

De l'aide de la gaule. 99

CHAPITRE XXI.

Des éperons. 101

CHAPITRE XXII.

De l'accord des aides. 106

CHAPITRE XXIII.

Observation sur les aides en général. 107

CHAPITRE XXIV.

Des mors. 109

CHAPITRE XXV.

Du caveçon de longe ou de la longe. 114

CHAPITRE XXVI.

De la chambrière. 120

CHAPITRE XXVII.

Du surfaix d'enrênage dit à l'allemande. 122

CHAPITRE XXVIII.

Pages.
De la martingale..... 127

CHAPITRE XXIX.

Du double bridon ; son avantage sur le bridon simple..... 131

CHAPITRE XXX.

De la muserole..... 134

CHAPITRE XXXI.

Des piliers..... 135

CHAPITRE XXXII.

De l'utilité des manéges couverts dans tous les grands établissements où il y a des chevaux de réserve ; — Causes de l'insuccès des chevaux normands qui sont généralement beaux et bons..... 138

CHAPITRE XXXIII.

De ce qu'on entend par rassembler son cheval..... 143

CHAPITRE XXXIV.

Des reprises d'Ecole..... 147

CHAPITRE XXXV.

De la reprise individuelle pour le départ et l'arrêt du galop..... 152

CHAPITRE XXXVI.

De la reprise doublée et croisée..... 153

CHAPITRE XXXVII.

De plusieurs mesures d'ordre qui s'observaient anciennement dans les académies d'Equitation..... 155

CHAPITRE XXXVIII.

Des mouvements ou figures dont se compose le manége civil et d'académie..... 157
Du doublé..... *id.*
Du changement de main..... 158
Du contre-changement de main..... *id.*
De la volte ou demi-volte..... 159
De la volte renversée..... *id.*
Du faux-doublé..... *id.*
Du huit de chiffre..... *id.*
Des cercles..... 160
De la serpentine ou des serpenteaux..... 161

CHAPITRE XXXIX.

Des qualités nécessaires pour devenir bon Ecuyer d'académie ou bon professeur d'Equitation ; — Comment ces deux dénominations sont devenues synonymes..... 162

CHAPITRE XL.

De l'étude des allures..... 165
Des allures naturelles. — Le Pas..... *id.*
Le Trot..... 166
Le Galop..... *id.*
Des allures défectueuses. — L'Amble..... 167
L'Entrepas ou Traquenard..... *id.*
L'Aubin..... 168

Suite du CHAPITRE XL.

Pages
Des allures artificielles..... 168
Airs bas ou près de terre..... *id.*
Passage..... 169
Piaffer..... *id.*
Galopade..... *id.*
Changement de main..... *id.*
Volte..... *id.*
Passade..... 170
Pirouette..... *id.*
Terre-à-terre..... *id.*
Airs relevés..... — Pesade..... 171
Mézair..... *id.*
Courbette..... *id.*
Croupade..... *id.*
Balotade..... *id.*
Capriole..... 172
Le Pas et le Saut..... *id.*

CHAPITRE XLI.

Des changements de pied au galop suivant les changements de main ou de piste..... 173

CHAPITRE XLII.

De la manière d'embarquer le cheval au galop sans déterminer de quel pied et à la volonté du cheval..... 181

CHAPITRE XLIII.

Les moyens qu'on doit employer pour mettre son cheval au galop du pied droit comme du gauche, quand on n'est pas assez avancé pour saisir le temps de jambe..... 185

CHAPITRE XLIV.

Observations sur le galop hors du manége..... 187

CHAPITRE XLV.

Abus de ne faire galoper les chevaux que du pied droit; Conséquences qui en sont la suite; Remarques à ce sujet..... 199

CHAPITRE XLVI.

Pourquoi le cheval part-il tout de suite et sans effort du pied voulu sous un Écuyer habile, tandis qu'il s'y refuse ou a l'air de s'y refuser opiniâtrément sous un Écuyer médiocre?..... 192

CHAPITRE XLVII.

Du bridon joint à la bride et de son avantage pour donner le pli..... 194
Nécessité de conserver toujours la même distance entre la main du bridon et celle de la bride..... 197
Des cas où il faut tenir le bridon, les deux rênes égales, et en placer la main au-dessus de la main de la bride..... 198
Observation sur la tenue de la gaule ou du fouet, par rapport à l'action du bridon..... 199

CHAPITRE XLVIII.

De ce qu'on appelle le pli dans la volte..... 200
De la nécessité du pli..... *id.*
L'obligation de donner le pli en dedans a nécessité l'usage de tenir la bride dans la main de dehors, quand on est dans le manége..... 203

CHAPITRE XLIX.

Pages.
De la marche sur les planches ou de deux pistes..... 204
Question à résoudre 215

CHAPITRE L.

Des étriers..... *id.*
Observations sur la manière d'ajuster les étriers..... 221

CHAPITRE LI.

Des ballotteurs, sauteurs de piliers et sauteurs en liberté..... 223
Du ballotteur..... *id.*
Du sauteur..... *id.*
Position que l'on doit avoir sur le ballotteur et le sauteur dans les piliers..... 224
Des moyens de tenue sur le sauteur..... 226
Effet de la bonne assiette et du liant de la ceinture pour prendre le temps du saut..... *id.*
Effet de la mauvaise assiette et du manque de liaison, ce qui fait prendre le temps du saut à contre-temps..... 227
Résumé des principes qu'il faut observer pour avoir sur les sauteurs le plus de solidité et de grâce.. 228
Importance de n'employer que de bons sauteurs, c'est-à-dire ceux qui ont les qualités requises pour cet usage, et qui sont parfaitement dressés..... 229
De la conservation des sauteurs..... 231
Du sauteur en liberté..... 234

CHAPITRE LII.

De l'importance et de la difficulté de sentir ses chevaux dans la perfection..... 237

CHAPITRE LIII.

Définition du temps à saisir pour faire partir un cheval au galop du pied voulu, avec la plus grande précision..... 239
Au galop à droite..... 240
Au galop à gauche..... 241
Au galop désuni..... *id.*
Moyen par lequel on s'exerce à sentir les temps de levée et de foulée au pas et au trot, pour arriver à sentir parfaitement son galop et à le déterminer du pied voulu..... *id.*
Démonstration qui prouve que si le sentiment du temps de jambe est indispensable pour juger et déterminer le galop du pied voulu, il ne l'est pas moins pour tourner juste sur un point déterminé.. 243
Dernière observation sur les temps de jambe bien ou mal pris, pour tourner sur un point déterminé..... 244
Comment on doit s'exercer à tourner juste sur le temps de levée..... 245

CHAPITRE LIV.

Des reprises d'épreuve pour reconnaître si un cavalier sent bien ses chevaux au départ, au galop ; Emploi de mon collier d'épreuve servant à cet effet..... *id.*
De la reprise à faux ou à contre-pied, considérée comme la plus difficile des reprises d'épreuve.... 249

CHAPITRE LV.

De la manière de déterminer le galop du pied droit comme du gauche, en *saisissant le temps de* jambe, ce qui est le *nec plus ultrà* de l'Équitation..... 249
Ordre naturel des jambes du cheval, quand il passe du trot au galop du pied droit..... 250
Dispositions de certains chevaux qui rendent le temps de jambe plus ou moins difficile à saisir.... 252
Autre difficulté, la plus grande de toutes..... 253
Résumé du temps de jambe, et moyens à employer pour s'exercer à le sentir à propos..... 254

CHAPITRE LVI.

Des reprises de haute école..... 257

CHAPITRE LVII.

Pages.
Des reprises d'Écuyers..... 260

CHAPITRE LVIII.

Sur la nécessité de *finir* les chevaux de manége pour les empêcher de *s'endurcir* après avoir été gâtés par les élèves..... 264

CHAPITRE LVIX.

Est-il absolument nécessaire de fermer la jambe de dedans toutes les fois qu'on fait tourner son cheval? Dissidence des Ecuyers à cet égard..... 265

CHAPITRE LX.

Des bronchades ou faux pas que les chevaux font en marchant; leur cause naturelle. — Erreur commune à beaucoup de mauvais cavaliers qui veulent relever le cheval qui bronche et qui ne peuvent que le faire tomber tout-à-fait. — Importance très grande que le poids du cavalier soit toujours en rapport avec la force et les moyens du cheval..... 269
Des faux pas du devant..... 272
Des faux pas du derrière..... 273
Nécessité de mettre le poids de l'homme en rapport avec le volume et la force du cheval..... 274

CHAPITRE LXI.

Sur l'expression vicieuse de *prendre le mors aux dents*..... 277

CHAPITRE LXII.

Manière de soumettre la position du cavalier à l'examen le plus sévère..... 279

CHAPITRE LXIII.

Un mot sur les anciens auteurs d'Equitation qui ont traité divers objets que j'ai dû passer sous silence; un autre mot sur la tenue des écuries..... 280

CHAPITRE LXIV.

Observation sur la meilleure méthode pour dresser les chevaux à tous les usages; moyens de les conserver long-temps tout en exigeant d'eux beaucoup de service et d'agrément..... 283

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 16, dernière ligne, V. leçon à pied ferme; *lisez :* de pied ferme.
Page 17, 13e ligne, prendre les rênes longes; *lisez :* longues.
Page 20, 7e ligne, (V. pl.); *lisez :* pl. 4.
Page 21, au Chap. V, Leçon de pied ferme (V. pl. 3); *lisez :* pl. 5.
Page 27, lignes 18 et 20, (V. pl. 5); *lisez :* pl. 7.
Page 57, 1re position de la main de la bride sans tenir le bridon (V. pl. 5); *lisez :* pl. 10.
— 2e position *idem* (V. pl. 5); *lisez :* pl. 10.
Page 58, 1re position de la main de la bride en tenant le bridon (V. pl. 5); *lisez :* pl. 10.
— 2e position *idem* (V. pl. 5); *lisez :* pl. 10.
Page 61, Partie élémentaire (V. pl. 6); *lisez :* pl. 11.
— 12e ligne, le petit doigt en dehors de la rêne et le pouce étendu dessous; *lisez :* dessus.
Page 70, Position des mains et tenue des rênes avec le bridon d'école; *lisez à la suite :* (V. pl. 12).
Page 100, 2e ligne, avec aisance (V. pl.); *lisez :* pl. 13.
Page 102, 17e ligne, le coup frappé (V. pl.); *lisez :* pl. 14.
Page 108, 6e ligne, (V. pl.); *lisez :* pl. 15.
Page 120, 2e ligne, (V. pl. 17); *lisez :* pl. 18.
Page 131, Du double bridon, son avantage sur le simple; *lisez à la suite :* (V. pl. 21).
Page 156, avant-dernière ligne de la note, habit galonné; *lisez :* habit brodé.
Page 203, L'obligation de donner le pli en dedans a nécessité l'usage de tenir la bride dans la main de dehors, quand on est dans le manége; *lisez à la suite :* (V. pl. 34).

SAUMUR
BIBLIOTHÈQUE
EAABC

SAUMUR
BIBLIOTHÈQUE
EAABC

421